

Hervé Thro

Les Sept Vies de Gaspard
Noël

1/ Le temps infini

Tout a un commencement. Du moins le croit-on. Bien forcé sinon on ne pourrait plus dormir. Imaginez simplement qu'il est impossible de trouver un point de départ et vous aurez une certaine idée du vertige.

D'un autre côté, si un tel début existe bel et bien, vient se poser l'angoissante question du pourquoi.

Pourquoi, à un moment où même le temps n'existait pas encore, quelque chose fut. A partir de rien, du néant. Là, entre en scène Dieu. Ou l'idée de Dieu. Réponse toute faite au terrible dilemme. Ce n'est que déplacer le problème puisqu'alors, Dieu a-t-il une origine?

Cependant, ce qui tourmente le plus les esprits les plus pointilleux c'est d'imaginer qu'il n'y ait pas de fin. Et l'un ne va pas sans l'autre. S'il y a un début il y a nécessairement une fin. Un univers qui n'aurait pas de limites donne le tournis. Mais l'univers n'a pas de limites, nous le savons bien, enfin dans l'état actuel des connaissances. Ce qui est lourdement relatif. Il n'y a pas cinq cent ans, le monde avait six mille ans et la terre était le centre de l'univers.

L'univers remplit l'espace. Sans fin.

Reprenons. Je nais. Je vis. Je meurs. Et après? La Terre continuera de tourner. Mais où serai-je en attendant? Et en attendant quoi, je vous le demande? Mes enfants auront des enfants qui vivront, mourront, auront à leur tour des enfants qui... Une spirale infinie. Stop! L'espèce humaine finira quand

même bien par disparaître, qu'elle qu'en soit la cause. Supposons que je ne crois pas à la réincarnation, où serais-je? Pourtant la disparition de l'homme ne signera pas la fin. D'autres espèces apparaîtront, s'épanouiront, disparaîtront à leur tour. Un jour pourtant, le Soleil gonflera jusqu'à engloutir notre bonne vieille Terre. Puis il se transformera en naine rouge. Nous le savons. Et ce sera la fin. Je pourrai enfin me reposer tranquillement dans ma mort.

Seulement la mort du soleil ne signifie pas la fin de l'univers. D'autres étoiles s'allumeront, d'autres galaxies naîtront. Et ainsi de suite. Jusqu'à consumer tout l'hydrogène du cœur des étoiles. Les atomes simples donneront des particules toujours plus élaborées. Dans quel but?

Au bout de cette éternité, les étoiles finiront par s'éteindre. Toutes. Par manque de carburant. Le ciel deviendra noir. L'énergie aura disparu. La matière ne pourra plus s'organiser, comme les cendres d'un grand feu. Des poussières d'étoiles erreront dans le vaste univers. Où serai-je à ce moment là? Qu'attendrai-je?

Lorsque la plus petite particule stoppera enfin sa course, l'univers sera-t-il encore en expansion? Les trous noirs se seront-ils affaiblis à leur tour? L'immensité glacée s'éteindra dans une immobilité qui sonnera leur glas. Le temps s'arrêtera alors. Est-ce bien sûr?

Sera-ce la fin de mes tourments?

Tout cela m'empêche de dormir.

2/ Première vie (comme un poisson dans l'eau).

On a délibérément posé que la vie d'un homme débutait le jour de sa naissance. C'est noté sur les registres. Mais, biologiquement parlant, la vie ne naît-elle pas à la seconde où le spermatozoïde rencontre l'ovule? Faut-il attendre la première connexion entre les synapses du cerveau, le premier battement du cœur? Philosophiquement, il faut remonter encore plus avant. Prendre en compte tous les paramètres, les hasards et les coïncidences qui ont permis à deux personnes de sexe différent de se rencontrer et de donner la vie. Ces personnes ont vécu le même schéma. Elles proviennent de deux autres parents qui leur ont transmis leur code génétique, leur ADN et, accessoirement, une éducation. On ne tarde pas à parvenir au commencement de l'espèce, lorsqu'un gène a muté lors de la réplication. Hasard total qui aurait dû mettre fin à ce mutant. Il faut imaginer les difficultés que cet Adam a dû rencontrer au sein de sa tribu, de sa meute. Différent par une particularité physique ou morale, peut-être bien les deux, ça n'a pas dû être facile. Un paria. En fait, nous sommes tous les fils et les filles d'un paria, d'un laissé pour compte, d'un exclu.

Il faudrait alors remonter le cycle des espèces. Comme nous l'avons fait pour des générations d'humains, il faudrait croiser des générations d'espèces jusqu'à la cellule primaire. Là encore, elle ne s'est pas faite toute seule. Les atomes et les acides aminés étaient dès lors présents et se sont combinés par on ne sait quelle coïncidence. Tout cela nous amène jusqu'au Big Bang, le commencement de tous les commencements, le début ultime.

Nous sommes tous fils et filles du GRAND COMMENCEMENT. Employés, patrons, belges ou japonais, blancs ou noirs, prix Nobel de physique ou simple mollusque.

Tout ce qui vit et toute la matière inanimée provient de la même énergie.

Gaspard Noël n'avait pas de père.

Vous allez me dire, avec un sourire entendu que, *forcément*, il en avait un. Soit. Biologiquement c'est aussi vrai que le soleil parcourt le ciel même lorsqu'il pleut.

Mais si je vous dis qu'il n'avait pas de père, c'est que pour lui, c'était une réalité.

En revanche, il avait deux mères. Cela peut avoir des avantages. Et son cortège de complications.

Lorsqu'il vit le jour, Hélène comprit que ce petit bout de chou était un vrai cadeau et qu'il allait radicalement changer sa vie. Depuis neuf mois, il avait déjà changé la vie de Marie, sa compagne.

La plupart des femmes enceintes vous diront que c'est une expérience unique et magique. Un bonheur, une réalisation, un épanouissement.

Pour Marie ce fut l'enfer. Elle se sentit mal dès le premier mois de grossesse et, sans avoir passé de test ni vu un gynécologue ou son médecin habituel, elle *savait* que l'ovulation avait réussi.

Sa vie, alors, ne fut plus qu'une succession de nausées, de vomissements, de grande fatigue. Elle avait constamment un arrière goût dans la bouche, la gorge serrée et sèche, l'estomac incapable de garder la nourriture, le crane parfois enserré dans un étau et à d'autres moments l'esprit cotonneux et brumeux. Le fœtus faisait le difficile.

- Ca promet, soupira Hélène. Voilà qu'il nous em... avant même de naître.

Marie ne disait rien. Elle souffrait en silence. Mais attendait comme une délivrance la fin de son calvaire.

Dans les bons romans comme dans les mauvais du reste, les jeunes femmes accouchent toujours au petit matin, après avoir passé une nuit à se tordre sur la table de travail. Un départ précipité vers la maternité en pleine nuit. L'arrivée en catastrophe dans le mauvais service, agrémenté de péripéties toujours épiques. Le moteur qui refuse de démarrer, les voisins

absents, une crevaïson, toutes les futures mamans qui ont décidé d'accoucher au même moment à la clinique...

Bref, un vrai roman.

Le lecteur sera peut-être désappointé mais je ne peux me résoudre à enrober la réalité dans d'épaisses fioritures.

Marie ressentit les premières contractions en pleine matinée. Hélène l'aida à s'allonger à moitié sur le siège basculé en position horizontale. Elle tourna la clé et le moteur de la vieille Volvo démarra au quart de tour. Les quatre pneus glissèrent sur l'asphalte sans rencontrer le moindre objet pointu ni s'échauffer plus que mesure. Si son pouls avait grimpé et sa tension sanguine de concert, Hélène n'en laissait rien paraître et pilotait son convoi avec calme, s'arrêtant aux feux rouges et respectant la signalisation. Elle stoppa même pour laisser traverser une jeune femme et son landau.

Bon présage se dit-elle tandis que Marie souriait faiblement, affalée sur le siège passager, ne laissant échapper que quelques grimaces de douleur.

Elles entrèrent dans la cour de la maternité où un brancard les attendait avec un grand martiniquais à la carrure de rugbyman et une fille dont la silhouette était si fine qu'on l'aurait crue à peine pubère. Hélène avait réussi la prouesse de garder son calme et passer un coup de fil à la maternité avant de quitter l'appartement, pour prévenir de leur arrivée imminente.

- Le papa n'a pas pu venir?

La sage femme n'attendait même pas la réponse.

- Non, le papa n'a pas pu venir, répondit machinalement Hélène, ajoutant, c'est le moins qu'on puisse dire.

La venue au monde d'un petit être est toujours un moment magique, gravé de singulières espérances. Une vie à la conquête du monde. Qu'allait être la vie de ce petit bout de chou qui gesticulait dans son petit berceau, la face toute fripée et les yeux fermés?

L'accouchement se déroula sans anicroche. Plus tard, Marie avouera que « ce n'était que ça? » d'un air rêveur. Elle avait tant

souffert pendant toute sa grossesse que les Dieux ou la providence lui avaient épargné des épreuves supplémentaires.

Quatre jours plus tard, Hélène conduisait la Volvo sur le chemin du retour. Sa pression sanguine était retombée et son pouls presque au repos.

Dès lors, la vie des deux jeunes femmes changea. C'est un truisme de le reconnaître. Dans leur atome où deux électrons se tournaient autour depuis quelques années, était apparu un noyau qui allait équilibrer le ballet des particules.

Hélène regardait parfois le bébé, leur bébé, de longs instants en imaginant sa vie future. Quel bébé allait-il être? Quelles bêtises l'enfant allait-il leur servir? Quels soucis le futur adolescent les feraient passer des nuits aussi blanches que lorsqu'il faisait ses premières dents? Quel serait sa voie une fois adulte? Marquerait-il le monde de son empreinte? Ou resterait-il parmi la multitude anonyme? Serait-il à leurs petits soins lorsqu'elles seraient de vieilles dames? Et toutes ces joies, ces petits bonheurs qu'ils allaient partager. Des craintes, des angoisses, des déceptions aussi. Une foule d'anecdotes, de rencontres, un avenir. Une vie quoi!

- Tu vas nous en faire voir toi, hein. C'est bien vrai que tu vas nous en faire voir?

Un soir, le lendemain du retour de la clinique, allongées côte à côte dans leur grand lit, le berceau à portée de bras, Hélène dit d'une belle voix claire dans l'obscurité de la chambre.

- Il faudrait tenir une sorte de journal. Pour ne rien oublier.

Et c'est ainsi que naquit moins d'une semaine après son héros, le Livre de Gaspard.

Marie avait dégoté chez un vieux brocanteur une reliure digne des contes des mille et une nuits. Il ne resterait plus qu'à y disposer les différents cahiers qui allaient, au fil des années, suivre Gaspard comme la trace de sa vie sur terre. On y glissait tout ce qui avait marqué l'existence de l'enfant. Parfois on ne l'ouvrait pas pendant des semaines, à d'autres périodes, on y écrivait, dessinait, collait chaque jour.

Sur la première page, la photo du visage du bébé en très gros plan qu'avait immortalisé Hélène le jour même de

l'accouchement. Venait ensuite deux médaillons représentant les deux mamans. Hélène avait ressorti son appareil à l'idée du journal et chacune avait photographié l'autre.

Les premières années, ce furent les mamans seulement qui annotèrent le Livre de Gaspard. Lorsqu'il saurait le manier, il en ferait ce qu'il voudrait jusqu'au jour où, sachant convenablement écrire, il deviendrait son jardin secret. Les mamans n'auraient plus droit au chapitre.

Il y eu beaucoup de photos et quelques dessins du bébé. Le détail du menu de son premier repas. Le mystère qui restera pour longtemps une énigme dans la famille: comment, alors qu'il n'avait pas quinze mois, bébé Gaspard avait pu escalader seul toutes les marches de l'escalier qui menait au grenier. Plus tard on y collerait sa première dent de lait, tombée sans qu'il ne s'en soit aperçu. Des anecdotes relatées sous l'écriture fine de Marie. Tous les croquis étaient d'elle, bien sûr.

Gaspard aurait pu tomber plus mal. Avoir une maman douée pour le dessin et une autre capable de raconter n'importe quel conte en jouant tous les personnages était le rêve de chaque enfant où le jeu et les histoires tiennent la part la plus importante, essentielle de leurs journées.

Gaspard annota son livre pour la première fois lors de son deuxième anniversaire. On avait organisé une petite fête. Des ballons de toutes les couleurs ornaient l'appartement. Hélène avait cuisiné le menu idéal de Gaspard: des raviolis à la ratatouille. Et une quantité de gâteaux tous plus appétissants les uns que les autres. On avait invité Marjolaine, accompagnée de ses parents qui n'étaient que les voisins d'en face. Il y avait Vladimir, le grand père d'Hélène et Caroline, une amie de Marie.

Gaspard souffla de toutes ses forces les deux bougies qui vacillaient sur le gros gâteau au chocolat.

Vladimir applaudit et porta un toast à la Russe.

Lorsque le verre éclata sur le sol, Gaspard se mit à pleurer et Hélène fronça les sourcils envers son grand-père.

- Vladimir! Je t'ai déjà dit qu'on ne casse pas la vaisselle ici!

- Ca porte bonheur, Ninotchka.

Il parlait avec un accent russe qu'il aurait perdu voilà bien des années s'il n'avait méticuleusement passé son temps à l'entretenir savamment.

- Pourquoi tu continues à rouler les R, Vladimir. Ca fait plus de cinquante ans que tu as quitté le pays.

- Et pourquoi pas? Ca plait aux jeunes femmes, si tu savais.

Et il reprenait d'un air vexé

- D'abord qui a dit que j'ai un accent. Je n'ai pas le moindre accent. Je parle comme un diplomate.

Cette dernière phrase était prononcée ostensiblement à la façon d'un président du conseil.

La peur de Gaspard disparue, on lui offrit une nouvelle page du Livre et il exécuta son premier dessin passé à postérité.

- Picasso n'a jamais dessiné des lignes aussi parfaites, s'exclama Vladimir.

Deux traits bleus barraient la feuille tandis qu'un cercle rouge voilé était recouvert d'un gribouillis jaune et vert.

De l'art moderne en somme.

Il y a de cela en commun entre nos premières années et le commencement de l'univers qu'il nous est impossible d'en garder une image. Avant que les photons ne s'échappent suite au Big Bang, tout reste dans le noir complet. La lumière est empêchée. C'est une loi physique contre laquelle on ne peut rien. Bien heureux qui peut se souvenir de ses premiers mois et, ce qui devrait être un souvenir indélébile gravé à tout jamais sur un cerveau presque vierge, la jour de notre naissance est à tout jamais perdu, exclu de nos souvenirs.

Le premier souvenir de Gaspard, lorsqu'on l'interrogera plus tard, ne sera pas ce jour d'anniversaire. Il sera même bien embêté de fixer une scène particulière, son Journal interférant avec sa propre mémoire. Contrairement à notre propre mémoire, sujette à de constantes variations, qui ressasse sans arrêt les souvenirs à la façon qu'un désert modifie ses dunes avec l'aide du vent. Notre cerveau réécrit sans cesse nos souvenirs et, en fonction de notre humeur et de nos expériences, il en modifie imperceptiblement le contenu comme un écrivain qui corrigerait

inlassablement son œuvre.

A la façon que peut avoir un souvenir répété tant et tant de fois par les adultes qui l'ont partagé et qu'on s'approprie, ne sachant plus très bien ce qui relève du vécu ou du raconté, Gaspard s'emmêlera souvent dans sa mémoire, ne sachant pas bien discerner ceux dont il se rappelle en tant qu'acteur et tous les autres qu'il pouvait consulter à loisir et à tout moment dans son Journal. Les images et les dessins imprimés n'avaient plus le loisir de changer au gré des mois et des années qui apportaient une couche de sédiments mouvants. Les pages étaient mortes, contrairement à la mémoire qui était bien vivante et qui se repaissait sans arrêt d'un matériau au combien volatile. Devenu adulte, son journal, loin de l'aider, brouillait en réalité sa propre mémoire, il lui volait ses souvenirs en les ayant immortalisés définitivement. Ce qui aurait dû être des béquilles pour sa mémoire devenait des entraves, des chaînes. Il lui était aussi difficile de convoquer un lointain souvenir que de se rappeler la première image du rêve de la nuit passée. Néanmoins, il semble que ces vacances au pied du Mont Blanc aient davantage marqué son esprit que les pages de son Journal.

Sur la dizaine de pages qui mentionnent ce séjour automnal, on peut y voir un dessin maladroit effectué par Gaspard lui-même, une série de photos, une fleur de rhododendron qui a perdu ses couleurs et quelques lignes de la main de Marie relatant les principaux événements survenus pendant cette parenthèse.

Le jeune Gaspard n'avait jamais quitté Paris, à peine le grand appartement qu'il avait maintenant largement apprivoisé. Ici, tout était nouveau pour lui.

Il est remarquable de constater que, plus on vieillit, plus il nous semble que le temps passe vite. Cela tient à la routine de nos vies. Loin de ralentir le temps qui passe, effectuer les mêmes gestes, vivre à l'identique chaque jour, enchaîner les journées comme les grains d'un chapelet, sans aucune distinction entre eux, fausse nos repères et un mois s'est écoulé alors qu'il nous semble qu'il a commencé simplement la semaine dernière.

La confirmation de cette vérité tient dans les premiers jours de vacances que l'on prend loin de chez soi, en cassant nos

habitudes. Un rythme de vie différent, un nouvel horizon, de nouvelles têtes, des activités inédites. Il n'en faut pas plus pour que les jours se différencient et deviennent ainsi uniques. Jusqu'à ce qu'une nouvelle routine se substitue à l'ancienne. Les premiers jours de villégiature nous semblent toujours s'étaler en longueur tandis que les ultimes journées passent comme un éclair.

Comptez le nombre de premières fois que vous expérimentez chaque jour. Il ne doit y en avoir plus guère. Chaque situation a déjà été vécue cent fois. Chacun de vos gestes exécuté des milliers de fois. Cela n'est plus une habitude mais devient un réflexe. Vos paroles ont été prononcées maintes et maintes fois à la manière d'un « bonjour, comment ça va? » machinal. Il arrive même un moment où le nouvel album de musique récemment sorti que vous écoutez vous semble emprunter des séquences à d'autres. Des mélodies, des arrangements, un refrain, des paroles interchangeables. Le film à succès que vous êtes allé voir propose quelques scènes filmées comme vous en avez déjà vu des dizaines. Vous avez reconnu le jeu de l'acteur principal, même si la dernière fois il incarnait un inspecteur de police et qu'il est maintenant un aventurier aux prises de la jungle inextricable. Vous décelez la même expression, le même regard, vous retrouvez le même accent, des mimiques identiques. Après tout c'est le même acteur. Et lorsqu'il s'agit de jeunes premiers, avec un brin d'entraînement, vous pourrez facilement reconnaître la patte du metteur en scène sur le jeu de ses poulains.

Et cela se décline à l'infini. Le journal télévisé met en scène régulièrement les mêmes faits divers, des scandales analogues et des catastrophes similaires. Les discours des politiques sont intéressants de ce point de vue. A deux quinquennats de distance, les mêmes phrases, les mêmes tournures, les mêmes résolutions et les mêmes promesses. Un discours passe partout applicable à n'importe quelle situation.

Vous vous apercevez que le monde entier n'est qu'un éternel recommencement. Que la nouveauté n'est originale qu'en apparence.

Prenez maintenant un enfant qui découvre le monde. Il le voit pour la première fois. Toutes ces premières fois qui ne se renouvelleront jamais comme autant de bulles de savon qui s'évanouissent dans l'air. Comme les neurones perdus de notre cerveau qui, une fois l'adolescence passée, ne seront jamais remplacés. Les habitudes, la routine du quotidien, réduisent fatalement toutes ces premières fois. On devient blasé, insensible, indifférent. Et les jours, tous pareils, défilent au pas de course.

Ainsi lorsqu'on a cinq ans, un jour dure une semaine, une semaine, une année, un mois, toute une vie peut-être. Un an, on ne peut en voir le bout ni même l'imaginer puisqu'il s'agit de l'éternité.

Hélène et Marie avaient décidé de pique-niquer là-haut sur la montagne. La journée s'annonçait superbe. De petits nuages avaient parsemé un ciel si bleu qu'il en devenait presque noir lorsqu'on était à deux mille mètres.

Toute la chaîne du Mont Blanc leur faisait face, éclatante de la blancheur de leurs glaciers. A ses pieds, Chamonix ronronnait dans les vapeurs polluantes, équivalant à une ville moyenne qui s'agitait les mois d'été et ceux d'hiver. Entre ces deux pics touristiques, ça se calmait à peine. On était début septembre et les rues de la capitale mondiale de l'alpinisme résonnaient de toutes les langues du monde.

Elles avaient utilisé la télécabine pour s'épargner la longue marche sous les mélèzes qui roussissaient au soleil d'automne. Elles étaient de vraies citadines, peu accoutumées à l'air vif des montagnes et aux dénivelés importants. Elles avaient même découvert plusieurs mots lors de leur séjour alpin.

Foehn. Qui les intriguait et à la consonance qui les amusait. Heureusement pour elles, elle n'eurent point à en subir les tourments qui reléguent le Mistral à une brise d'été.

Trammousser. Dont elles avaient apprivoisé la douce sonorité et l'employaient en veux tu en voilà. Un vieux guide avait fait cette remarque lorsque le soleil jouait à disparaître et reparaitre derrière les aiguilles déchiquetées.

Ar'vi pas. L'art de se saluer. Les jeunes de la vallée ne l'employaient cependant plus trop.

Tartiflette. Même au cœur de l'été, il n'est pas de savoyard qui ne se régale de ce plat digne des glaciales soirées d'hiver. Ce qui avait surpris Marie c'était le côté inoffensif du mot, sa terminaison qui le rangeait d'emblée dans la catégorie des diminutifs. Elle imaginait une fine portion de ces célèbres tartes flambées qui ont fait la renommée de l'Alsace. Lorsqu'elle vit arriver le plat encore bouillant et son reste de croûtes de reblochons qui remuaient sous la chaleur, une lave qui cachait une épaisse couche de pommes de terre soignée aux oignons frits et parsemés de lardons et d'autres ingrédients dont on gardait jalousement le secret, proposant le même plat différent d'une vallée à l'autre, d'une famille à sa voisine, elle comprit enfin qu'en cuisine aussi, l'habit ne fait pas le moine.

Nant. A cause de l'accent encore prononcé dans ces hautes vallées, elles avaient cru d'abord que cela marquait le refus. Mais très vite, elles comprirent que cela désignait ces petits ruisseaux débonnaires et chantant qui égayaient les pâturages d'altitude et grondaient gentiment en traversant les sombres forêts de résineux. Elles ne les avaient pas connu débordant de colère au printemps, charriant des moellons de plusieurs tonnes.

Moraine. Une montagne dans la montagne. Ces éboulis où la végétation reprenait ses droits avaient été façonné par la puissance des glaciers depuis des milliers d'années. Le recul des monstres de glace les laissaient dorénavant dénudées comme d'énormes flancs de terre.

Dénivelé. Le seul mot qui les révoltait.

Le repas léger grignoté au milieu de tant de splendeur, elles s'étaient allongées sur l'herbe rase, dorant leur peau de parisienne au cruel soleil montagnard. Gaspard pouvait s'éloigner de quelques pas, le relief ici ne présentait pas de danger. Elles le surveillaient d'un œil, avant de s'assoupir la tête de l'une sur l'épaule de l'autre, un bras étendu sur le front et l'autre sur le ventre.

Ce terrain de jeu plaisait à Gaspard. A trois ans, il marchait

« comme un grand » et commençait à explorer le monde qui l'entourait.

Nous sommes tous des Christophe Colomb. Nous reproduisons en accéléré toutes les évolutions de notre espèce. Dans nos premiers mois, nous recherchons la sécurité du giron maternel, qui n'est ni plus ni moins que le prolongement de nous-mêmes. Un cri, des pleurs la font rappliquer de la même façon que nous actionnons nos membres. Notre maman n'est qu'un de nos membres qui a un plus grand rayon d'action et des pouvoirs de super héros. Elle peut tout. Elle sait tout.

Il arrive cependant un moment où cela ne suffit plus. Nous partons alors à la découverte du vaste monde, c'est-à-dire un appartement situé au quatrième étage d'un grand immeuble parisien. Et c'est là que les ennuis commencent. Prenant davantage d'indépendance, on n'a pas encore conscience des responsabilités qui vont avec. Le dur retour à la réalité, par le biais d'une remontrance, d'un reproche, d'une réprimande, est cruel. Le premier « non » sonne comme un adieu, une déchirure. Adieu à cette vie douce où tout était permis, où l'on était le roi du monde, un vrai seigneur. Dès lors, il faut s'habituer à vivre en voyant ses desseins et ses souhaits contrecarrés sans cesse.

Toutefois le pire ne sont pas ces limites qui façonnent un homme, mais le regard désolé de nos parents lorsqu'ils ne savent ou ne peuvent plus répondre à nos attentes. Un « je ne sais pas » ruine toute la confiance qu'on avait dans ces Dieux qui avaient, jusqu'alors, réponse à tout. La désillusion est complète. Ainsi les parents ne savent pas tout? Ils sont ignorants de certaines choses? Un monde s'écroule. Celui de l'innocence et de la foi totale en ses géniteurs.

Un degré supplémentaire est atteint lorsqu'on s'aperçoit avec la plus grande horreur et un sale goût dans la bouche que nos parents nous ont menti. Et, avant cinq ans, il n'y a pas de petit mensonge. Ainsi nous n'avons pas l'apanage de ce subterfuge pour rivaliser avec les grands. Eux aussi l'utilisent. Et ne font que ça si on y réfléchit bien.

Il est bien dur de grandir.

En ce début d'après midi, Gaspard ne se posait pas toutes ces

questions. Il gambadait sur l'alpage, parmi de lourdes pierres qui parsemaient l'herbe rare. Des fleurs avaient attiré son attention et, de chardon en pousses diverses, il s'était éloigné. Il n'était pas perdu, encore à portée de voix et jouait d'un rien comme savent le faire les enfants uniques.

Gaspard n'était pas un téméraire. Face à une nouveauté, il ne s'y précipitait jamais directement. Il avait la curiosité réfléchie des chats, qui observent longuement et non celle, fougueuse, d'un chien fou qui est tout à fait capable de fourrer sa truffe dans les piquants de la robe d'un hérisson.

Cela avait remué à quelques mètres de lui. Instinctivement il s'était accroupi, de peur d'être vu sans penser une seconde que ses faits et gestes étaient épiés depuis le début.

L'animal pataud à la fourrure grisâtre semblait pacifique. Une sorte d'union entre un chat et un rat.

Il avança d'un pas. L'animal ne bougea pas. Se releva sur ses pattes arrières, comme au cirque. Il fit un pas supplémentaire. Contre toute attente alors qu'il pensait avoir effrayé l'animal, celui-ci avança timidement.

Le jeune humain et la vieille marmotte se jaugeaient, s'appréciaient, s'évaluaient. On ne détectait aucun danger ni d'un côté ni de l'autre. Pour l'un c'était une boule de poils bien marrante, pour l'autre un petit être innocent sans défense ni mauvaises intentions. Gaspard bénéficiait sans le savoir du calendrier favorable à cette rencontre du quatrième type. A la fin de l'été, les marmottes sont rendues moins méfiantes pour deux raisons immuables. D'une part, elles sentent l'hiver arriver et doivent se goinfrer pour amasser une belle couche de graisse qui les aidera à supporter le long sommeil hivernal ainsi que rentrer les foins et tapisser leur terrier douillet. D'autre part, ayant croisé quantité d'humains pendant toute la saison, elles savent que ce sont des créatures certes bruyantes et mal élevées mais aussi des alliés qui n'hésitent pas à leur procurer de la nourriture. Vraiment, il n'y a rien à craindre de ce côté-là, contrairement à l'aigle qui tournoie toujours haut dans le ciel et qu'on craint malgré les appels puissants de la sentinelle qui veille sur son promontoire.

La rencontre était inévitable. Lorsque Gaspard tendit sa main pour caresser son nouvel ami, celui-ci se raidit et recula de deux pattes, puis il avança vers les doigts tendus et se laissa caresser. L'animal se révéla un excellent compagnon de jeu, n'hésitant pas à prendre l'initiative des roulades et des chatouilles. Marie et Hélène, dont leurs cris n'avaient pas alerté Gaspard bien que son compagnon les ait entendu, s'étaient rapprochées doucement, ayant entendu des bruits curieux.

Le tableau valait son prix. Gaspard jouait avec une énorme marmotte comme si cela avait été un chat ou un chiot. Ils se poursuivaient, roulaient dans l'herbe rase, se cachaient derrière les pierres chaudes, se bouscullaient et il riait comme un petit fou, la marmotte étant plus économe de ce point de vue là.

Elles furent tellement ébahies qu'aucune ne pensa à immortaliser la scène par une photo. Ainsi il ne reste aucune preuve de cette union sacrée, excepté le premier souvenir dont Gaspard put longtemps se rappeler sans être contrarié par une preuve tangible collée dans son journal.

Il y eut un débat au sujet de l'école. Gaspard venait d'avoir cinq ans. Tout parent d'un enfant de nationalité française devait envoyer son rejeton dans une institution chère à Jules Ferry: l'école obligatoire et gratuite pour tous. Seulement Hélène et Marie avaient constaté depuis, eh bien depuis le début, que Gaspard portait sur le monde qui l'entourait un regard plutôt singulier. Il n'était pas comme les autres enfants. Ça, n'importe quel parent pourra vous l'affirmer en toute bonne foi: leur enfant n'est pas n'importe qui. Simplement, cela était vrai même d'un point de vue objectif.

Il ne réagissait pas là où l'on pensait et jamais dans le sens que l'on supputait. Il remarquait toujours les détails, s'intéressait aux arrières plans, ne se focalisait jamais sur la scène centrale mais était passionné par ses périphéries.

Les deux mamans eurent un doute. S'il avait prononcé son premier mot vers l'âge de deux ans, ce qui restait parfaitement dans la norme, il n'avait pas annoncé tout fièrement le désormais très célèbre « maman ». Ce qui retenait son attention

au point d'en mentionner l'existence par le langage articulé était également un centre, un pivot autour duquel le monde s'organisait. Comme une mère.

C'était un matin comme tous les autres... Sauf pour Gaspard. Car nous l'avons déjà dit, chaque nouvelle journée apporte son lots de premières fois pour un enfant de vingt deux mois. Il y avait tant de choses à découvrir, à expérimenter, à tester, que l'ex-bébé sentait qu'une seule vie ne lui suffirait pas. Il lui fallait en vivre au moins sept. Neuf aurait été un tantinet prétentieux. On ne pouvait raisonnablement pas demander aux Dieux une faveur semblable à celle accordée à ces divinités armées de fourrures qui se prélassent toute la journée sur la couette, s'allongeant dans d'admirables étirements, recherchant les positions dominantes pour exercer leur impérial pouvoir. Dans la cervelle d'un chat, tout autre créature n'existe que pour demeurer à son service. Les moineaux pour jouer, les souris pour chasser, les chiens pour terroriser et les humains pour les servir.

Ce matin-là, quelques semaines après avoir vérifié les lois de Newton sur la gravité en laissant tomber divers objets d'une hauteur variable et de préférence constitués en partie ou en totalité de parties vulnérables et pour cela n'hésitant pas à escalader chaises et tables ou accéder au buffet qui présentait une vire étroite semblable à celles que les alpinistes rencontrent en haute montagne, où ils peuvent installer un bivouac de fortune. Les jours précédents, il avait découvert les propriétés magiques de l'élément liquide. L'eau qui surgissait d'un tuyau chromé avait sa préférence, mais il ne dédaignait pas non plus utiliser le liquide blanchâtre et visqueux qui dormait dans une grosse bouteille cachée sous l'évier. Il pataugeait dans le produit au doux parfum de pin et en mettait partout. Il n'avait pas encore saisi qu'à la place de ses genoux, il aurait dû utiliser une serpillière pour étaler la substance et recevoir les congratulations du jury à la place des foudres maternelles.

Elles s'étaient mises d'accord. Ce n'était pas la peine de le disputer toutes les deux de concert. Une fois c'était Marie, une autre c'était le tour d'Hélène. Il n'y avait pas de règle. Le

primordial était de ne jamais laisser passer une bêtise non punie. A vrai dire, le mot punition n'était pas adapté pour qualifier les remontrances maternelles.

Partant du principe qu'un esprit éduqué valait mieux qu'un être mortifié bardé de scrupules et de honte, bientôt rempli de remords, de crainte et d'appréhension qui le briderait dans ses entreprises telle une bête aux abois ou, effet inverse de réprimandes régulières, le pousserait dans ses derniers retranchements en devenant un concours. A une bêtise correspondrait un sermon. L'excès en tout est contre productif. Marie le savait parfaitement.

Un « non! » retentissant avait la qualité de stopper net le petit Gaspard dans ses méfaits. Il tournait alors la tête dans la direction du mot paralysant avec les yeux comme des billes et l'air de l'innocent prit en flagrant délit le doigt dans le pot de confiture. Au début, elles se retenaient de pouffer devant un tel tableau. Gaspard donnait l'impression d'avoir été foudroyé dans son élan, ne sachant plus ni que faire ni se donner une contenance, à la manière de ses chiens d'arrêt qui, la patte levée et la queue droite, semblent immobilisés davantage dans leur intention que dans leur attitude.

Après ce « non! » dit d'une voix posée, non crié mais comme une réplique qui porte, au théâtre, s'en suivait une explication et des recommandations sur l'art de vivre en société et en particulier dans une famille réduite à sa plus simple expression: un enfant et deux mamans. Ce qui, somme toute pour Gaspard, était la normalité la plus évidente.

L'enfant écoutait sans faire aucun mouvement, paralysé par la foudre qui s'abattait subitement sur ses épaules. Et cela s'arrêtait là. Pas de punition, pas de mise au coin, pas de menaces, pas de mauvais traitement, qu'il soit d'origine physique, ce qui ne résout rien et laisse des traces ou psychologique, nettement plus pernicieux et ayant des répercussions souterraines invisibles durant des années.

Tant que les méfaits perpétrés par Gaspard relevaient de l'innocence de la jeunesse, de tentatives et d'expériences, le sermon était prononcé sur le même ton. Il n'y avait pas de

hiérarchie dans l'art de la bêtise. Ne connaissant pas lui-même les degrés sur l'échelle des délits, un précieux vase chinois brisé lui valait le même discours qu'un simple verre ébréché.

En revanche, Gaspard eut à subir un crescendo comme on en rencontre dans les cours de justice, passé la prévention et le sursis.

Lorsqu'elles étaient bien assurées que Gaspard avait agi en connaissance de cause, par colère ou parce qu'il réitérait pour la énième fois la même erreur, la proportion de pédagogie baissait au profit de la sanction. C'est sur l'évaluation du châtiment que n'étaient pas toujours d'accord les deux femmes. Non qu'une était plus permissive et l'autre plus répressible mais leurs échelles de valeur différaient.

Ce matin-là donc, Gaspard allait expérimenter un exercice qui ne lui vaudrait aucune remontrance ni sentence. Depuis quelques jours déjà, ça le chatouillait d'une façon bizarre ou fond de la gorge. Quelque chose voulait sortir. Il en était le premier étonné, vu que jusqu'alors les substances y entraient plus qu'elles n'en sortaient.

Certains parents se désolent et voient le retour des repas avec une angoisse qui croît à mesure des difficultés rencontrées. Leur rejeton ne veut rien avaler. Impossible de lui proposer de nouveaux aliments afin d'éduquer son palais comme, plus tard, ils le gaveront de mots nouveaux et d'activités variées (« un enfant occupé est un enfant heureux et met toutes les chances de son côté pour réussir dans la vie ». Nous ne prendrons pas position sur ce sujet). Pour Gaspard, qui n'avait jamais été un furieux de l'allaitement au sein ni courant après les biberons, la découverte de vrais aliments avait été une révélation. Très vite, alors que le manque cruel de dents ne facilitait pas l'opération, il aimait grignoter des morceaux de nourriture à la place de cette bouillie informe mais qui avait au moins du goût et que ses mamans appelaient soupe. On peut aisément deviner que s'il avait eu l'usage de ses cordes vocales à cette époque, son premier mot aurait été zoup'. Mais dorénavant, la soupe était un lointain souvenir. Il arborait ses premières dents et savait les utiliser. Tout y passait, même le non comestible. Il avait une

préférence pour le carton et le bois, mais ne rechignait pas à mastiquer des heures un bout de mousse ou déchiqueter un morceau de polystyrène. Hélène devait alors nettoyer la bouche de ces minuscules billes blanches au risque de se faire mordre les doigts. Toutefois et plus que tout, bien au-delà du magazine ou de la télécommande, du crayon à papier ou de la gomme, c'étaient les aliments qui avaient sa préférence.

Il expérimentait tout. Les parents des enfants difficiles auraient été d'une jalousie verte face à cet ogre d'à peine deux ans qui ne se contentait pas d'engloutir et d'avalier tous les aliments proposés, ils les grignotait, les mâchait de longues minutes, semblant éprouver un plaisir non dissimulé à malaxer de nouvelles nourritures dans sa bouche. Il prenait du plaisir à mastiquer les aliments, faire durer son plaisir du goût, allonger ce moment d'intense bonheur gustatif. Son plaisir était d'abord tactile. Il utilisait ses doigts.

Comme tous les enfants par ailleurs.

Donc, ce matin-là, quelque chose le titillait. Cela durait depuis plusieurs jours. Jusque là, il s'était parfaitement exprimé par pleurs, cris puis gestes et enfin quelques borborygmes plus ou moins bruyants. Mais il s'était aperçu au fil des mois que ses mamans le comprenaient mal parfois, voire pas du tout. Cela avait le don de l'énerver. Il se rendait compte qu'elles s'exprimaient par gestes et mimiques, tout comme lui, mais elles utilisaient un autre répertoire, fait de sons articulés qui produisaient une musique à ses oreilles, spécialement le soir lorsque Hélène venait lui raconter une histoire en modulant sa voix et jouant tous les personnages du conte. C'était une virtuose de la parole. Marie se contentait de parler comme n'importe quel autre adulte. Sa voix était douce et claire mais ce qui enchantait Gaspard c'était d'écouter Hélène. Lorsqu'elle s'adressait à lui, il devenait sage comme une image.

Il aurait bien aimé lui ressembler. Pouvoir changer sa voix à volonté. Encore eut-il fallu qu'il la trouve, sa voix. Les gargouillis qu'il produisait, s'ils éveillaient la curiosité de ses mamans, n'avaient pas la puissance du vrai langage qui peut capter l'attention d'une ou plusieurs personnes et même,

Gaspard l'apprendrait plus tard, d'une assemblée, d'une foule, de millions de gens.

- Zoleil!

Hélène et Marie se retournèrent de concert. Gaspard était aussi étonné qu'elles. Comment avait-il fait? Comment recommencer? Il essaya encore. Rien ne se passa comme voulu. L'air venait de ses poumons, il sentait vibrer ses cordes vocales, mais le son n'avait rien n'abouti. Il s'exerça encore et encore. Il arriva à répéter cet unique premier mot.

- Zoleil!

Ses deux mamans étaient déjà autour de lui. Il était assis sur la couverture imprimée de nounours, celle qu'il préférait, et un beau rayon de soleil traversait la baie vitrée et venait mourir sur lui, réchauffant sa peau.

Passé les premiers moments de surprise, Marie dut se faire une raison. Le premier mot prononcé par son fils ne la désignerait pas, comme dans cinquante pour cent des cas (les cinquante restant étant attribués au papa). D'un sens, ce n'était pas plus mal, puisque ici, maman pouvait désigner aussi bien l'une que l'autre. Cela posé, rien d'étonnant que le mot maman ne vienne pas à l'esprit du garçonnet puisque ses parents ne se nommaient devant lui et pour lui que par leurs prénoms. S'il n'avait pas de père, Gaspard n'en avait pas plus de mère. Il sentait confusément l'amour maternel venant aussi bien de l'une que de l'autre, d'une manière différente, puisque chaque personne est unique au monde. Sans reproduire le schéma papa-maman des autres familles dites équilibrées, Hélène maintenait une certaine distance même si les deux femmes s'occupaient alternativement de lui.

Pour Gaspard, il apparaissait que le plus important sur cette terre se situait à quelques dizaines de millions de kilomètres. Appréciations déjà l'extrême entendement de ce bambin d'à peine deux ans qui avait compris que sans le soleil, aucune vie n'existerait.

On en ferait un scientifique réputé ou un grand philosophe.

En remplaçant systématiquement le S par le Z, Gaspard

développa son amour des mots. Tout comme il prenait un grand plaisir à ingurgiter les aliments nouveaux, il se gargarisait de nouveaux sons.

Est-ce le résultat de n'avoir jamais employé de diminutifs à son endroit ou de ne jamais lui avoir parlé bébé ou comme à un jeune chiot, ou bien la recherche de la perfection dès deux ans, Gaspard allait utiliser des mots trop compliqué pour son larynx encore neuf et mal dégauchi. Photographie, atmosphère, croquemitaine, escarmouche, éclaboussure, hallucination, gourmandise, rocambolesque, saltimbanque, tergiverser, tintinnabule.

- Mais où va-t-il chercher tout ça? C'est pas possible. Je n'ai jamais prononcé tintinnabule. C'est toi, Hélène, qui lui a mis ça dans la tête.

- Peuh, surement pas!

- Dis donc, qui lui a raconté le Petit Chaperon Rouge hier soir?

- Le mot n'existe pas dans le conte.

- Zevillette!

Les deux femmes se regardèrent, éberluées. Tandis que Marie regardait fixement Gaspard qui arborait un air joyeux et répétait à l'envi son nouveau mot, Hélène était allé chercher le conte de Perrault. Elles parcoururent ensemble les quelques dizaines de pages. Elles ne trouvèrent pas la trace de tintinnabulement où que ce soit. En revanche chevillette apparaissait à deux reprises.

- Alors? Fit Hélène en redressant les épaules.

Gaspard observait ses deux mamans avec attention. Il frappa dans ses mains et se mit à gazouiller.

- Réflexion faite, ce ne sera ni un scientifique ni un philosophe mais un poète.

- Ou un clown, déclara Marie, l'air abattu.

Elles se firent une raison. Gaspard se révélait avoir un regard original sur ce qui l'entourait. Il voyait les détails que personne ne remarque et les choses sous un angle bien particulier.

C'est avant tout cela qui avait amené le débat autour de l'école.

- On ne l'a pas envoyé en maternelle, je ne vois pas pourquoi on irait le trimballer à l'école.

- Mais c'est obligatoire, Hélène!
- Mouais, eh bien je connais plusieurs parents qui pourvoient à l'éducation de leurs enfants.
- Tu me parles de diplomates ou d'agrégés qui voyagent sans arrêt et ont tous un précepteur à domicile.
- Tu as une licence d'histoire et reprendre des études m'a toujours intéressée. Je pourrais m'y remettre en l'accompagnant. Ce serait un vrai défi, non? En plus, on a du temps à revendre.
- Tu ne trouves pas qu'il est déjà suffisamment asocial comme ça?
- Quoi? Gaspard asocial? Tu plaisantes! Il n'y a pas plus ouvert que lui, toujours de bonne humeur et d'une politesse à faire pâlir d'envie un collègue de bonnes sœurs.
- Oui, en tout cas, on doit prendre une décision sans tarder. Il y a sûrement des démarches, une dérogation à obtenir. Ca ne sera pas facile.

Les deux femmes regardaient par la baie vitrée une pluie anachronique: on était fin Juin! Marie conclut la discussion en formulant la seule vraie question qui vaille d'être posée.

- Et si on demandait son avis à l'intéressé?

Comme on pouvait s'y attendre, Gaspard était enjoué à l'idée d'expérimenter quelque chose de neuf. Dès lors qu'elles lui parlèrent du concept assez vague en soi de l'école, il n'eut plus que ce mot à la bouche.

Tout lui paraissait magique. Il s'enthousiasmait assez facilement. Quand, fin Aout, on lui mit dans les mains les fournitures de base, une paire de crayons, une gomme, un cahier, une trousse pour ranger le tout, il était fou de joie et s'impatientait du jour de la rentrée.

A part la trousse, aux couleurs vertigineuses, tout le reste lui était absolument familier mais, au fond de lui, il subodorait un usage différent là-bas, dans la grande école.

Marie l'avait mis au dessin très tôt. Pendant qu'elle croquait de nouveaux concepts, il l'accompagnait avec maladresse et puis, très vite, il avait trouvé son style. Il semblait que, comme certains mélomanes ont l'oreille absolue, il possédait l'art de mêler les couleurs.

- Le graphisme, les formes, on s'en fout. C'est la composition chromatique qui compte, assénait Marie, en connaissance de cause.

Après sa licence d'Histoire portant sur l'art gothique comparé à l'art roman, elle s'était plongée dans sa grande passion: le dessin. Depuis toute gamine, elle croquait sans arrêt. Sur les nappes en papier des restaurants, sur d'immenses cahiers, au dos de tout ce qui lui tombait sous la main: tickets de caisse, enveloppes ou dans les marges de n'importe quel document. Pour tuer le temps lors d'interminables rendez-vous avec l'administration ou un spécialiste du corps médical, dans les transports en commun, à chaque instant de libre et dès que l'ennui pointait son nez.

Elle avait envoyé ses esquisses aux principaux quotidiens nationaux et régionaux, avait proposé ses services à une foule de magazines, avec plus ou moins de bonheur, de succès. Puis il y avait eu ce croquis tout simple et tout bête. Une planète d'où s'épanouissait une belle fleur au bout d'une tige à deux feuilles. Une grande compagnie de gaz l'avait retenu pour illustrer son désir de sauvegarder la planète, contrebalançant la mauvaise image qu'elle avait dans l'esprit du public. Cela avait été une sacrée bonne affaire puisque le nouveau logo les avait remis à flot dans le cœur des gens sans les ruiner. Pour son premier dessin vendu, Marie était toute étonnée du montant du chèque, candeur de la débutante puisqu'il valait au moins cinquante fois plus. Mais cela avait boosté son Cv et déclenché une réaction en chaîne.

Aujourd'hui, elle travaillait sur une idée pour décorer une future bouteille d'eau minérale. Cela se résumait à un seul terme: pureté. Entre temps, elle avait habillé quantité de grandes marques, toujours à la recherche du bon logo, du petit dessin qui faisait mouche. En dix ans, elle était arrivée à un statut de respectabilité où elle n'avait plus à démarcher de nouveaux clients. On venait vers elle. L'an passé, elle avait réussi à illustrer un superbe conte pour enfants, écrit par la star du roman policier qui appliquait ses recettes de maître du suspens aux petites têtes blondes. Ca avait cassé la baraque. Le texte

gentiment effrayant se mariait à la perfection avec la patte de Marie: simplicité et efficacité.

C'était le matin du grand jour. Les deux femmes avaient accompagné Gaspard devant le grand portail en fer d'un vert bouteille qui donnait accès à une cour et son indispensable préau. La semaine précédente, on avait reconnu les lieux, pour qu'il ne soit pas dépaysé le premier matin. Mais, à la cour déserte et silencieuse, aux grands bâtiments gris aux multiples fenêtres à petits carreaux, s'était substitué une agitation de départ en vacances. Des dizaines d'enfants doublés de leurs parents piaillaient devant la grille grande ouverte. La cour était remplie d'un brouhaha de fête foraine. Il y avait des cris, des pleurs, des gémissements, des murmures, des encouragements, des adieux déchirants. Gaspard regardait la foule sans comprendre. Il voyait toute une palette de sentiments sur des visages inconnus et n'en partageait aucun. Il se faisait une fête de ce premier jour d'école et apercevait quantité d'enfants qui pleuraient ou n'étaient pas très rassurés, s'accrochant aux jambes de leurs mères comme on se maintient au grand mât par gros temps.

- Ils pleurent parce qu'on ne les accepte pas à l'école? demandait-il avec une pointe d'incertitude dans la voix, inquiet d'être rejeté lui aussi avec la masse, tu crois qu'ils vont me prendre?

- Bien évidemment. Tu te rappelles que nous sommes allés voir Monsieur Lefort dans son grand bureau la semaine dernière. On a signé les papiers. C'est ton premier jour d'école!

Marie avait tout de même la gorge nouée derrière son sourire factice et son air rassurant.

Une cloche tinta. Comme au bon vieux temps. On ne s'était pas encore résolu aux sonneries sans âme qui avaient quelque chose de militaire. Des petits bras s'arrachèrent du giron maternel. Les pleurs cessèrent lorsque les mamans et quelques papas aussi, ne soyons pas sectaire, s'éloignèrent à regret vers leurs véhicules respectifs en jetant des regards soucieux par-dessus leurs épaules.

Un homme à la blouse grise tirant sur le noir tapa dans ses

mains. Deux femmes sans âge sanglées l'une dans un tailleur trop petit pour ses mensurations hors normes, l'autre dans un chemisier qui tombait sans un pli dans une jupe plissée, se tenaient bien droites à sa gauche. A sa droite, un homme à la carrure de rugbyman dont les pectoraux disparaissaient sous un pull torsadé et une paire de cuisses musclées qui tendaient le haut d'un pantalon de velours, affichait un sourire sans émotion. Suivait encore une vieille dame aux lunettes rondes et au chignon parfait puis un grand échalias qui ne savait que faire de ses membres. Il se reposait d'une jambe sur l'autre et enfonçait ses mains dans ses poches puis les retirait bien vite pour les croiser dans son dos avant d'en appuyer une sur le mur, puis se gratter l'oreille droite avec la main gauche, l'instant d'après l'oreille gauche avec la main droite.

L'homme à la blouse entreprit un discours d'une portée générale sur l'école, l'année qui débutait, un long chemin à faire ensemble et blabla blabla. Gaspard n'écoutait plus. Il admirait le grand bâtiment et ses hautes fenêtres à petits carreaux. Il détaillait aussi les personnes qui se tenaient devant la foule des élèves.

La dame boudinée dans son tailleur semblait s'ennuyer fortement puisqu'elle étouffa maladroitement un bâillement avec sa main. Sa voisine devait estimer que son apparence n'était pas encore parfaite puisque régulièrement elle chassait du revers de sa main d'invisibles poussières sur sa tenue. Le rugbyman se distrait en faisant craquer les jointures de ses doigts qui, par ailleurs, se révélaient être de vraies pinces. La dame d'un certain âge au chiffon impeccable murmurait des paroles muettes, comme si elle récitait un bréviaire. L'homme qui ne savait que faire de ses mains et dont les jambes ne trouvaient pas le bon équilibre comme s'il en avait eu une plus grande que l'autre, semblait au final être celui qui s'imprégnait le plus du discours assommant de ce qu'il fallait se résoudre à nommer le Directeur. Gaspard l'observa aussi sans l'écouter davantage. Il prenait un malin plaisir à s'écouter parler. Ajouté au grand dadais, ils étaient donc au moins deux à suivre les phrases sans sens de ces propos.

Enfin ce fut le moment des présentations. Gaspard tendit l'oreille. Les deux dames et le rugbyman étaient le maître et les maîtresses mais il et elles furent annoncées comme de véritables « professeurs des écoles ». La dame au chignon faisait office de secrétaire. L'homme aux mains encombrantes tenait le rôle d'homme à tout faire, du jardinier au concierge, surveillant lors des récréations, homme de ménage et quantité d'autres fonctions qui furent résumées par ce simple mot: régisseur. Toute cette débauche d'activité expliquait sans doute son incapacité à se tenir immobile plus de trente secondes. L'orateur oublia de se présenter lui-même et, une fois passée l'envie de lui demander qui il était, Gaspard en conclut que c'était bien la preuve qu'il était le directeur. Dieu a-t-il besoin de se nommer?

On les fit mettre en rang sur trois colonnes. On appelait ça l'appel. Bientôt tous les enfants formèrent trois rangées bien distinctes et Gaspard se retrouva seul. L'homme à la blouse s'avança.

- Hé bien mon garçon, as-tu été oublié dans la liste? Quel est ton nom?

- Gaspard, Monsieur.

- Je ne te demande pas ton prénom, mais ton nom de famille.

- Je vous l'ai dit, Monsieur. Je suis Gaspard et je suis le fils de la famille.

Le directeur ne put dissimuler un léger sourire à ce bon mot.

- Ce n'est pas ce que je t'ai demandé, mon garçon. Tu as bien un nom? Comment s'appelle ton papa?

- Je n'ai pas de papa.

- Tout le monde a un papa. Bref, tu vis seul avec ta maman, c'est ça?

- Pas du tout. Je vis ensemble avec Marie et Hélène, mes deux mamans.

- Bon, suis-moi mon garçon.

C'est ainsi que Gaspard apprit son patronyme.

Jusque là, il s'appelait Gaspard, sans autre précision ni diminutif de tout poil. Pourquoi porter deux noms quand un seul servait à vous distinguer et vous définir? Cependant, Gaspard n'était pas stupide. Il savait que Marie se nommait Noël et Hélène

Grandjean. Comme sa mère biologique était Marie, il s'appelait par voie de conséquence Noël lui aussi. Mais il n'aurait jamais pensé posséder ces deux attributs. Que les autres portassent deux noms ne lui posait aucun problème. Après tout, certains disposaient bien d'un double prénom, quelques-uns détenaient même un nom composé sans parler des particules. Pour Gaspard, qu'on s'appelle Jean Pierre de la Ferté-Chambord ne lui posait aucun problème. Lui, il était tout simplement Gaspard. Lorsque Marie vint récupérer son rejeton en fin d'après-midi, le directeur l'attendait, ses mains posés sur les épaules de son fils. A part ça, la journée s'était déroulée à la perfection. Gaspard était intarissable sur toutes les nouveautés qu'il avait rencontrées.

D'abord, on l'avait installé sur une chaise devant une table qu'il partageait avec une petite fille aux cheveux crépus. Lorsqu'il se leva pour aller observer de plus près le grand globe terrestre qui trônait sur une table dans un coin de la salle, la maîtresse l'apostropha.

Il apprit ainsi qu'on ne devait pas se lever pour un oui ou pour un non dans cette salle de classe et que, lorsqu'il s'agissait d'une « urgence » il fallait lever la main afin de demander la parole.

Gaspard ne comprit pas immédiatement le concept d'urgence. En revanche, il avait saisi le protocole pour obtenir la parole. En levant la main, il posa quantité de questions durant toute la matinée. Au moment de se rendre à la cantine, la maîtresse lui fit remarquer qu'il ne fallait pas constamment poser des questions, cela ralentirait le bon déroulement du cours. Pour la première journée, cela ne portait pas à conséquence, elle comprenait bien que tout était nouveau pour un petit garçon qui n'avait jamais été en contact avec d'autres enfants, n'étant pas allé en maternelle (elle l'avait noté dans le mince dossier de Gaspard Noël).

Ainsi la curiosité sans fin de Gaspard fut bridée dès le premier jour. Qu'à cela ne tienne, il poserait toutes les questions le soir à Marie ou à Hélène. Ainsi, en plus de tous les faits nouveaux qu'il fallait absolument qu'il partage avec elles, il leur posait une foule de questions dont elles n'avaient pas toujours la

réponse.

Les premiers jours, ce fut donc un feu d'artifice. Gaspard partait le matin tout joyeux, ses yeux brillant de découvrir encore et toujours davantage de choses originales. Le soir, il rentrait, inépuisable moulin à paroles et formulant tout autant de questions.

Au bout d'une semaine, il avait dû s'acclimater puisqu'il n'avait plus grand-chose à dire. La seconde semaine, il se plaignit que l'école, finalement, ce n'était pas si amusant. C'était toujours pareil et il commençait à s'ennuyer.

Il n'avait pas attendu d'entrer dans la petite cour de l'éducation nationale pour jouer avec les chiffres et les mots, s'essayer à additionner et soustraire et griffonner quelques vocables simples. On connaît par ailleurs sa passion pour les mots compliqués.

On convoqua Marie un soir dès la seconde semaine. Le maître, celui à la carrure de rugbyman attendait, bras croisés, au bout du bureau du directeur. Gaspard tenait la main de Marie. Il fut décidé de faire avancer d'une classe le petit prodige. Ainsi, dès le lendemain, il fit la connaissance du seul maître de l'établissement et de Coraline, avec qui il partageait sa table.

Si Gaspard était passionné par toutes les nouveautés qui croisaient son regard et animé d'une curiosité sans limites, les petites filles ne semblaient pas produire un grand intérêt pour lui. Il les considérait comme des petits garçons aux cheveux plus longs et qui pleuraient plus souvent pour on ne savait quelle raison.

Le programme ici était différent et, pendant un long mois, il eut de quoi satisfaire ses besoins de découverte et occuper son cerveau à autre chose que tracer des dessins sur une simple feuille de papier. Seulement, lorsqu'on a compris le principe des opérations de base du calcul, que les mots s'ordonnaient tout seuls dans des phrases autour d'un verbe qui était commandé par un sujet et avait une action sur un complément d'objet, que le tout était assaisonné d'adjectifs et d'adverbes, que les préfixes et les suffixes (il adorait ce mot nouveau) précisaient encore davantage, que les succincts cours d'histoire et de géographie

portaient sur les Rois de France et les montagnes et les fleuves, il recommença à s'ennuyer de nouveau.

C'est Monsieur Grandin (le rugbyman) qui prononça le mot: Asperger.

Cela amusa grandement Gaspard. On lui fit passer des tests. Enfin quelque chose de neuf.

Un monsieur au costume sombre se tenait debout face au bureau du directeur, une liasse de feuillets à la main.

- Nous sommes en face d'un cas intéressant, mais on ne peut le qualifier d'Asperger. D'autre part, il n'y a aucune forme d'autisme dans son comportement. Je propose qu'on le laisse parmi les autres enfants. L'exclure dans une institution spécialisée ne serait pas lui rendre service.

Marie fut à nouveau convoquée mais en l'absence de Gaspard qui ne sut donc jamais qu'il avait faillit intégrer une école pour surdoués. Peut-être sa vie aurait-elle été bien différente. Peut-être n'aurait-il pas bénéficié de ses sept vies.

Quoi qu'il en soit, à la fin du premier trimestre, Gaspard ne racontait plus rien le soir en rentrant, partait le matin les épaules basses et les yeux résignés. Toute la journée, il s'ennuyait dans son coin. Le maître lui avait interdit d'intervenir puisqu'il avait systématiquement la bonne réponse et il ne devait pas non plus poser toutes ces questions dont il était si friand car cela perturbait le cours et, disons le tout nettement, mettait souvent le maître dans une situation délicate puisque n'ayant pas la réponse satisfaisante. On peut aisément le comprendre. Un instituteur à la carrure de demi de mêlée mis en échec par un bout de chou faisant le cinquième de son poids devant toute la classe, ce n'était pas vivable.

Liste des questions du jeune Gaspard à son professeur d'école:

10- Pourquoi n'a-t-on retenu que les prénoms des rois de France et jamais leurs noms?

9- Pourquoi certains mots contiennent des consonnes doubles sans que cela en change la prononciation?

8- Pourquoi voit-on parfois un double arc-en-ciel dans le ciel?

7- Pourquoi l'eau bout-elle à quatre vingt dix degrés, lorsqu'on

est au bord de la mer s'entend?

6- Comment Christophe Colomb a-t-il put confondre les Amériques avec les Indes? Ces étendues sont-elles si semblables, n'avait-il jamais rencontré d'indou avant?

5- D'où viennent les nuages?

4- Pourquoi n'utilise-t-on que des nombres entiers dans nos opérations?

3- Pourquoi peut-on traverser l'eau ou le brouillard mais pas les murs?

2- Pourquoi n'apprendrait-on pas une langue étrangère?

1- Comment se fait-il que tout le monde ne soit jamais content et tout triste alors qu'il y a tant de merveilles dans ce monde?

Aux vacances de Noël, Hélène rouvrit le débat sur l'école. Cette fois, Gaspard était de son côté. En Janvier, il resterait à la maison. Elle s'occuperait elle-même des formalités. Il fut convenu qu'un expert mandaté par l'éducation nationale vienne chaque année évaluer les avancées de l'enfant. C'était la loi. Rien ne s'opposait à ce qu'un enfant reçoive un enseignement en dehors du contexte de l'école. Lors de la première visite du contrôle pédagogique annuel, Marie et Hélène étaient plus nerveuses que Gaspard qui, ayant passé déjà les batteries de tests d'Asperger, ne redoutait rien d'un éventuel échec. Chacun fut rassuré. Il ne s'agissait pas de contrôles poussés. Il n'était même pas obligatoire de suivre le programme éducatif de l'école. L'inspecteur venait simplement s'assurer des progrès de l'enfant et, surtout, qu'il n'y ait aucune dérive à tendance religieuse ou sectaire dans l'enseignement qui lui était prodigué.

- Vous comprenez, je ne suis pas contre le principe de l'instruction à domicile. Dans les pays anglo-saxons c'est monnaie courante. En France, il y a tout de même presque cent mille enfants bénéficiant d'un enseignement à domicile. Mais ce que la république ne peut permettre c'est l'embrigadement dans une tendance religieuse ou autre. Eduquer selon ses principes, soit, endoctriner et fanatiser certainement pas.

L'homme s'en retourna, visiblement rassuré par la bonne volonté des deux femmes. Elles, soulagées que cela se passe

aussi bien. Seul Gaspard, qui attendait des batteries de questions précises et d'une haute volée fut largement déçu.

Donc, après cette unique rentrée scolaire, Gaspard connaissait son nom. En Décembre, cela posa un problème inédit.

- Maman Marie, tu m'as menti!

Marie se retourna. Se faire appeler « maman » n'était jamais bon signe. Un peu comme dans une entreprise où le patron donne du prénom à tous ses employés lorsqu'il interpelle un sujet en usant du nom de famille seul.

- Qu'y a-t-il mon cœur?

- Tu m'as dit que je n'avais pas de papa. Et le père Noël, alors?

Marie eut un fou rire. Ce qui agaça davantage Gaspard. Elle croyait à de l'humour quand c'était ses propres racines que cherchait le gamin.

Il y eu débat autour du père Noël.

Gaspard avait six ans. L'âge charnière. En principe, c'est à cet âge qu'on commence à prendre conscience de pas mal de choses. Et notamment du fait que les parents et les adultes en général nous prennent peut-être pour des imbéciles.

Gaspard n'était pas un surdoué. Dans le tableau du Q.I. qui ne reflète qu'imparfaitement une certaine sorte d'intelligence, il se situait dans la moyenne haute sans pour autant atteindre les sommets tutoyés par Marilyn Monroe par exemple. Hélène et Marie lui accordaient une éducation saine, autrement dit elles ne lui racontaient pas de bobards. Il est faux de prétendre que les enfants ne peuvent pas tout entendre. Si leur compréhension du monde n'est pas identique à celle des adultes, leur entendement est déjà celui de personnes à part entière. Ils savent faire la part des choses. Les péripéties des contes de fées ne sont pas la vraie vie, de la même façon qu'un film aussi réaliste qu'il soit n'est pas un reportage diffusé au journal télévisé.

On fêtait Noël chez les Noël. Mais on n'avait pas érigé le personnage central en icône apportant d'une façon bien mystérieuse des cadeaux à tous les enfants du monde.

Ce qui pouvait encore passer comme un exploit métaphysique il y a quelques décennies se brisait sur le matérialisme cartésien du

monde moderne. Et si on désirait faire perdurer ces traditions ancestrales, on allait dans le mur. Ainsi, la légende de l'homme en rouge portant une hotte sur le dos ou trainé par un attelage de rennes dans le ciel glacial de décembre, descendant dans chaque conduit de cheminée en une seule nuit avait fait long feu. Les parents s'étaient adaptés.

Pour son premier Noël conscient (il avait alors deux ans), Gaspard avait apprécié les jouets qui étaient apparus au pied du sapin illuminé et décoré entre autre par ses soins. Mais ni Marie ni Hélène n'avaient fait intervenir le père Noël d'une façon directe. Si elles lui avaient caché qu'elles avaient elles-mêmes disposé les paquets pendant la nuit, elles n'avaient pas perpétué le mensonge commun du vieillard qui récompense tous les enfants.

Noël restait donc une belle fête où régnait une atmosphère magique mais dénuée de tout mysticisme. On avait mis davantage l'accent sur le don de soi, l'aide aux autres, la bienveillance, la paix. Une trêve dans un monde brutal. On décorait l'appartement dès la Saint Nicolas et les ornements restaient jusqu'aux Rois. On baignait dans des fêtes religieuses qui avaient été dépouillées de toute leur signification première mais sans pour autant se vautrer dans une consommation outrancière. On privilégiait les décorations faites maison, on cuisinait de petits plats qu'on ne dégustait pas le reste de l'année, on enfournait des petits gâteaux aux formes biscornues et insolites. Le pain d'épice était roi, de gigantesques salades de fruits exotiques mélangeaient leurs couleurs vives pendant ces jours maussades. Hélène aurait aimé que la neige tombe. Elle avait parfois la nostalgie de ses montagnes d'enfance.

Pour le Noël de ses six ans, Gaspard reçut un cadeau qui allait changer sa vie. C'est un peu grandiloquent de le présenter comme ça, aussi admettons plus modestement que ça allait modifier l'issue de sa première vie.

A première vue ça ne payait pas de mine. C'était un baril, aussi gros qu'un paquet de lessive, et à l'intérieur des centaines de petites briques multicolores. Celles-ci ne s'emboîtaient pas à la façon des briquettes en plastique qu'Ole Kirk Christiansen avait

eu l'idée de commercialiser dès 1932. Ce menuisier danois allait faire fortune avec le plus simple des concepts.

- Le plus beau des jouets, c'est celui que tu imagines, avait ponctué Hélène. Un de ses amis doubleur (celui qui faisait régulièrement les grosses voix des dragons, ogres et méchants de tous poils), passionné de menuiserie lui avait découpé dans du frêne tendre quelques dizaines de planchettes aux formes simples. Il y avait des rectangles en grande quantité, quelques carrés, et une poignée de triangles et de disques.

Aucune autre phrase ne s'appliquait mieux au besoin de connaissances, à la curiosité et à l'esprit d'initiative de Gaspard. Marie avait remarqué qu'il restait souvent plongé plus d'un quart d'heure le nez dans l'épais dictionnaire.

- On ne va quand même pas lui offrir un Petit Robert pour Noël, s'insurgea Hélène.

- En tout cas, il n'aura jamais d'armes à feu en plastique comme jouet.

A l'aide des petites briques en plastique, l'imagination de Gaspard ne connut plus de limites. Sous ses doigts naissaient des châteaux de princesses, des bolides fendant l'air, des viaducs et des gratte-ciels, et des assemblages plus surréalistes.

- C'est un Picasso de la construction, ce même! Annonçait Hélène avant de se répandre dans un rire sonore de petite fille de dessin animé.

Car, non seulement Gaspard inventait des formes nouvelles mais il harmonisait les couleurs pour en faire un tableau en trois dimensions. Hélène put attendre le Noël suivant avant de demander à son ami menuisier en herbe de lui préparer une fournée de nouvelles briques, toujours aux formes simples mais développant plus de couleurs. Un arc-en-ciel de planchettes en bois pour le plus grand bonheur de Gaspard. Avait-il conscience à ce moment là que ces petites briques seraient comme les lettres qu'il assemblerait plus tard pour former des mots, puis des phrases. Le jeu de construction ultime.

Un des grands plaisirs de la vie de Gaspard, on l'a déjà remarqué, était la découverte de nouveaux mots. Maintenant qu'il avait appris à lire, on ne lui expliquait plus la signification

des vocables inconnus. Il devait aller les chercher par lui-même dans le grand livre des mots comme il aimait à nommer l'épais volume. Cela le fascinait. Il y avait tout. Cette exhaustivité le perturbait car il avait appris que le monde est incomplet. On ne peut en faire le tour, devrait on vivre cent vies. Il était même impossible de recenser tous les habitants de la Terre. Cela l'avait intrigué pendant des semaines.

Une dame au tailleur stricte était venue un après midi. On lui avait offert une tasse de thé et elle avait bombardé Marie d'une volée de questions. On lui avait expliqué que cette dame venait en vertu de procéder au recensement national. Gaspard avait ouvert son dictionnaire à la lettre R. On comptait donc la population. Hélène lui expliqua du mieux qu'elle put l'intérêt d'un tel inventaire mais il ergota bien vite qu'il était impossible de savoir précisément ce nombre aussi flou que des sables mouvants ou instable qu'une nuée de cirrus. Il se souvenait d'avoir appris qu'un bébé naissait toutes les quarante secondes en France. Le temps que la dame rentre dans les bureaux de son administration, il fit le calcul de tête approximativement. A condition qu'elle ne loupe aucun changement de métro, qu'il n'y ait aucun retard ou bien qu'elle ne rencontre pas le moindre embouteillage et qu'elle ne soit pas ralentie par une succession de feux rouges sans parler des soucis techniques qui peuvent survenir à l'improviste, il lui faudrait bien une demi heure pour déposer tous les chiffres collectés. Pendant ce court laps de temps, les maternités se rempliraient de trente minutes, qu'il fallait au préalable multiplier par soixante secondes, donc mille huit cents que l'on diviserait par quarante, puisque c'était l'intervalle de temps qui séparait toute nouvelle venue au monde, soit quarante cinq bébés joufflus et fripés qui devaient brailler dans un beau concerto. Dans la tête de Gaspard, cette chorale mugissante était oubliée des registres de l'état.

Hélène regardait l'enfant désemparé avec perplexité et un soupçon d'inquiétude.

- Dis donc Marie, et si l'expert s'était planté? Moi, je crois bien que Gaspard est un peu autiste, non?

Hélène pensa aux décès qui interviendraient pendant cette

foutue demi heure et qui équilibreraient en partie la cruelle addition mais n'osa pas ajouter au trouble de Gaspard.

Il avait donc bien compris que le monde n'était jamais fixe, qu'il était en constant mouvement. Il avait bien saisi le principe des fuseaux horaires et savait donc que l'activité humaine ne cesse jamais puisqu'il est à tout instant la même heure mais que celle-ci se déplace de pays en pays, de continent en continent. Plus tard, il apprendrait que même les continents bougeaient sans cesse. Il n'y avait que sur les photographies qu'un semblant de stabilité existait. Sur les images et dans le dictionnaire.

Parfois, dans l'énoncé de la définition apparaissait un nouveau mot inconnu. Il fallait donc aller l'interpeller à la bonne page. Cela était rendu plus aisé par le fait qu'il connaissait déjà son orthographe. Ce classement au millimètre lui posait parfois des soucis lorsqu'il ne connaissait pas l'orthographe précise d'un mot entendu. D'un saut de puce à l'autre, il arpentait ainsi les pages du grand livre des mots dans ce qu'il nommerait dès lors le labyrinthe des mots. Il soupçonnait monsieur le nain Robert de l'avoir fait exprès pour qu'on se perde dans son ouvrage. Il aurait la même sensation bien des années plus tard à la lecture de son premier roman policier qu'on appelait communément polar tout comme on y allait du sobriquet Dico. Au passage, Gaspard avait été largement déçu lorsqu'il s'était rendu compte que le mot le plus long de la langue française n'était pas Dictionnaire alors que ce mot aurait dû être le plus beau, le plus grand puisqu'il englobait tous les autres. Les romanciers n'avaient pas leur pareil pour inciter leurs lecteurs à déchiffrer encore plus de pages, que ce soit d'une manière linéaire par un suspens insoutenable ou d'une façon plus chaotique en truffant les définitions des mots d'autres mots mystérieux, énigmatiques. Et ce n'était pas tout. Parfois les mots mentaient. Ainsi disait on déchiffrer alors qu'il s'agissait de démêler non pas une équation mais un mot.

Le dico était si bien ordonné qu'on n'y mélangeait pas les torchons avec les serviettes. Le dernier tiers de l'ouvrage était réservé aux noms propres. A ce propos, Gaspard n'a jamais saisi pourquoi Lavoisier, Bonaparte, Curie ou Clémenceau

étaient plus immaculés que campagne, océan, planète, emberlificoter ou magnanime. Lorsqu'il se promenait par les rues parisiennes, la main dans celle de Marie ou d'Hélène, il notait mentalement les noms blancs sur fond bleu des plaques de rue. Rentré, allongé sur le canapé ou s'étalant sur la grande table, il épluchait la section des « propres » à la recherche de Pierre Philippe Denfert-Rochereau (qu'il surnommait affectueusement PPDR ou le Lion de Belfort), Pierre André de Suffren, admirable amiral, Nicolas de Condorcet, ami des mathématiques et auteur de son fameux paradoxe qui taraude encore aujourd'hui l'esprit en constante ébullition de Gaspard. Il pouvait préférer le gâteau au chocolat de Marie à la charlotte aux fraises d'Hélène et trouver plus délicieux encore le Paris Brest de la boulangerie du coin de la rue Bourdaloue (1632-1704), Louis de son prénom, jouant plus qu'il ne récitait ses sermons. Sauf que le Paris Brest lui semblait moins appétissant que la charlotte. Le chat se mordait la queue et Gaspard n'y comprenait plus rien du tout. Ce fut pire à l'adolescence, puisqu'il se rendit compte qu'il aimait Brigitte plus qu'Amélie mais moins que Joséphine alors que cette dernière faisait pâle figure face à Amélie...

Il se cultivait sacrément plus qu'il ne l'aurait fait sur les bancs de l'école publique. Cela allait bien au-delà des programmes prévus par l'éducation nationale. Alors qu'il venait tout juste de maîtriser l'écriture d'une main droite encore hésitante, Gaspard remarqua que Vladimir utilisait sa main gauche pour le même résultat. S'il était possible à son grand-père d'écrire de la main gauche, pourquoi ne réussirait-il pas, lui? Marie tenta de lui expliquer qu'il y a des gauchers et des droitiers sur Terre comme il y a des bruns et des blonds mais Gaspard se mit à utiliser sa main gauche tout autant que la droite et finit par devenir ambidextre. Le mot lui plut beaucoup et il le consigna dans son calepin de ses mots préférés. Mais il ne s'arrêta pas là. Après avoir croisé un homme dépourvu de bras dans la petite épicerie où Hélène aimait faire ses achats, qui se servait de sa jambe droite pour attraper les produits dans les rayons (à condition qu'ils ne soient pas disposés trop haut), il avait, au moment de

réglé ses achats et sans plus de cérémonie, pioché dans la poche de sa veste un chéquier qu'il avait tendu à la caissière. Celle-ci lui avait fourni un stylo. Les doigts avaient agrippés le bic entre le gros pouce et l'index (mais doit-on employer ce terme en ce qui concerne les doigts de pied?) et il avait apposé sa signature avec le plus grand naturel. Comme s'il avait fait ça toute sa vie et, effectivement, Monsieur Raoul Gandois était né sans bras. Cette scène surréaliste avait grandement marqué l'esprit du petit Gaspard. Ainsi il était possible non seulement d'écrire de ses deux mains mais aussi avec ses pieds. Marie se mit à rire lorsqu'elle constata les efforts colossaux qu'employait son fils pour aller contre nature. Hélène était effondrée.

- Avoue quand même qu'il a un grain, ce môme? On aurait dû davantage se renseigner sur le père, non?

En quelques mois, Gaspard écrivait lisiblement aussi bien de ses quatre membres, avec une légère hésitation dans la forme des arrondis lorsqu'ils étaient exécutés par ses pieds.

Il découvrait le monde en utilisant ses cinq sens et conserverait cette curiosité tout au long de sa vie.

Très souvent, passé les premières fois de l'enfance, nous avons tendance à nous blaser nous-mêmes du monde qui nous entoure. Nous ne savons plus l'apprécier, l'interroger, l'appréhender, l'observer.

Un bébé voudra toucher à tout car il est persuadé que ce qui l'entoure n'est que le prolongement de son propre corps tout comme ses petits pieds sont fixés à ses jambes qui, elles-mêmes, sont rattachées à son abdomen. Ainsi ce n'est pas le monde qu'il expérimente mais son moi. Sa mère qui réagit à la moindre sollicitation, c'est-à-dire la plupart du temps quelques cris aigus et quelques salves de pleurs, n'est après tout pas bien différente de ce petit pied qui bouge quand le cerveau tout neuf du nourrisson lui demande de bouger, de ces doigts qui s'écartent quand il commande à sa main un mouvement d'élongation. Des gazouillis provoquent inmanquablement ce tendre sourire sur le visage aimé de sa maman. Une vocifération la fait rappliquer aussitôt. Le bébé est un poste de commande très perfectionné. Plus tard, il apprend l'attente et le renoncement lorsqu'elle met

plus de temps à venir ou qu'elle ne répond plus à ses demandes rugies. Il doit alors prendre sur lui. Apprendre l'autonomie. Commence un nouvel épisode de sa vie, bien plus excitant que de télécommander sa mère à distance. Une période où le bébé devient un enfant qui va expérimenter son environnement. Par le toucher et en mordant dans chaque objet nouveau. En observant le remue ménage qui s'active autour de lui, tentant de capter les mouvements puis de les reproduire. Puis viennent des sens plus précis, plus ajustés. L'ouïe se développera davantage dans une famille de musiciens où les sons sont plus présents et surtout mis en valeur. Le goût aura une importance accrue si ses premiers repas sont variés et aux saveurs délicates et saines. L'odorat, certainement le plus intime de tous ses sens, devra ne compter que sur l'enfant pour atteindre un niveau comparable aux autres. Si tous les bébés, si tous les jeunes enfants sont quasiment égaux en ce qui concerne l'utilisation du toucher et de la vue, c'est l'éducation qui renforce ou amoindrit les trois autres sens. Gaspard savait reconnaître les ingrédients simples d'un repas avant l'âge de trois ans et pouvait, à sept ans, évaluer des subtilités dignes d'un chef. S'il n'avait pas l'oreille parfaite, il l'avait musicale et aimait bien effectuer des imitations. Son grand plaisir, lors des promenades dans les parcs de la ville en compagnie d'Hélène était d'accompagner les concerts d'oiseaux. Le roitelet, la mésange, le pic-vert et le pinson n'avaient plus de secrets pour lui. Il semblait maîtriser leur langage tout comme il connaissait quelques phrases en anglais (how do you do? I wish you a nice day. You welcome.), en italien (vi prenderete del caffè, vi auguro una buona notte, dove trovati la panetteria), quelques réparties d'arabe, deux formules de politesse chinoises, et même quelques vers de Tchekov.

Sans être un petit singe savant, Gaspard avait mis en pratique cette maxime de Voltaire qu'il vaut mieux savoir un peu de chaque chose que tout d'une seule.

Cette effervescence qui naît avec la découverte du monde s'étiolle lorsque plus rien de neuf n'apparaît devant les yeux de l'enfant. Elle disparaît purement à l'âge adulte quand chaque lendemain n'est plus que la copie conforme de la veille. Il n'y a

qu'un moyen d'échapper à cette lassitude. Voir le monde et son monde avec un regard toujours neuf, décalé. Ceux qui sont capables de faire un pas de côté pour bénéficier d'un angle neuf ne seront jamais blasés, ne connaîtront pas cette routine qui engloutit autant les espoirs que la curiosité. On les appellent des artistes. Capables de voir, de goûter, de sentir, d'entendre ce que le commun de mortels ne perçoit pas, ne perçoit plus. Dans un film américain ou dans un roman romantique on parle de garder son âme d'enfant. Mais c'est simplement cette capacité à appréhender, à comprendre le monde d'une façon originale que certains, à vrai dire une infime minorité, gardent toute leur vie. Gaspard faisait partie de cette élite.

Il avait des idées et savait les mettre en pratique.

Gaspard était fils unique, ce qui passe pour être une tare dans un monde où la sociabilité est érigée en valeur absolue dès la petite enfance. Les petites têtes blondes doivent se mesurer à leurs camarades dans le but inavoué d'être plus compétitif plus tard. Savoir trouver sa place, y faire son nid. Jouer des coudes pour ne pas se laisser marcher sur les pieds. Et il est juste de reconnaître que, plus tard justement, lorsque Gaspard sera obligé par la force des choses de se mesurer au monde, il souffrira de cette incapacité à s'imposer propre aux grands timides ou aux enfants uniques.

A sept ans, Gaspard n'était pas ce que l'on peut appeler un enfant sauvage. Malgré sa non scolarisation, il ne fuyait pas les autres petits garçons et, d'une certaine manière, était plus à l'aise avec les petites filles que ne peuvent l'être ceux qui ont grandi en communauté. Même si l'école publique est mixte depuis des décennies, il subsiste un fort clivage entre les sexes. Et il est bien connu qu'on se méfie toujours de ce que l'on ne connaît pas ou mal.

Gaspard était un petit garçon ouvert et allant volontiers vers les autres, petits ou grands, n'hésitant pas à engager la conversation, à être poli. Mais pas par politesse justement. S'il saluait les personnes croisées, s'il leur souriait, ce n'était pas par obligation ni par convenance. Il aimait bien prendre contact avec ses semblables. Peut-être manquait-il de relations dans sa vie

quotidienne? Marie et Hélène s'occupaient de son éducation et de son instruction. Leurs métiers ne les prédisposaient pas à inviter leurs relations à la maison aussi Gaspard n'avait que peu de contacts. Cela ne le gênait pas mais il était toujours intéressé par de nouvelles têtes.

Et surtout, il avait une façon de voir le monde, de concevoir les choses, toute originale.

Un jour de chandeleur, ayant passablement raté sa première crêpe, la pâte n'avait pas uniformément garnie toute l'étendue de la poêle et il restait des trous donnant l'impression d'une dentelle, lui y vit un joli dessin (le visage d'un lutin ahuri). Dès lors, on érigea en coutume le « dessin de crêpe ». Il y eut même des concours. Chacun devait verser une louchée de pâte sur la poêle bien chaude et s'arranger pour exécuter un joli dessin. Hélène immortalisait les plus belles œuvres d'un clic-clac Kodak dont elle avait le génie. Elle était aussi particulièrement douée avec une souplesse dans le poignet qui lui permettait de venir à bout de portraits saisissants. Sa copie de la Joconde en crêpe valait son pesant de cacahuètes. Passé les premières hésitations malhabiles, Gaspard devint lui aussi un champion de la crêpe à dentelle. Ensuite, quel plaisir de mordre, de dévorer une reproduction de chien, de chat, un arbre, une maison, un vélo. Et se mettre de la confiture de myrtilles ou de fraises partout sur les doigts... à cause des trous.

Marie était un fin cordon bleu. Elle avait ce don de savoir unir les saveurs du monde entier en mélangeant les recettes venues des quatre coins du globe (enfin, comme si la planète était un carré!). C'est avec elle que Gaspard développa ses papilles et apprit à reconnaître les différents goûts et saveurs. Je crois que Marie, à cette époque, désirait secrètement qu'il devienne un grand chef plus tard. Elle n'échappait pas à cette fierté de mère pour qui ses enfants, spécialement lorsqu'ils sont au nombre d'un seul, ont le plus grand potentiel et qu'un avenir radieux allait forcément s'ouvrir devant leurs prédispositions, que le tapis rouge du succès se déroulerait sans anicroche ni obstacle insurmontable. Hélène, peut-être parce qu'elle n'était pas la mère biologique, avait plus de recul face aux ambitions de

Gaspard. Elle prenait ça avec philosophie. Quoiqu'il advienne, ce qui comptait c'est que Gaspard soit heureux et qu'il fasse le bien autour de lui.

Si Gaspard avait des idées, Vladimir, l'extravagant grand-père, l'aidait à les mettre en pratique.

L'appartement parisien n'offrait que peu de contact avec la nature, mais très souvent la petite famille s'échappait à la campagne, pas nécessairement le temps d'un week-end. Marie pouvait dessiner n'importe où et les séances de doublage d'Hélène ne l'accaparait que peu de temps. Alors, on s'engouffrait dans la petite Mini qu'Hélène conduisait ventre à terre sur les petites départementales toutes gondolées, imprimant des secousses dignes de vraies montagnes russes et qui avaient le talent de faire rire aux éclats Gaspard tandis que Marie souriait vaguement. Elle connaissait les prédispositions de sa compagne pour le pilotage. N'avait-elle pas exécuté un stage de conduite sur glace l'hiver dernier?

Les arbres défilaient, semblaient s'écarter pour laisser fendre la bise au petit bolide. Les prés se multipliaient sous un ciel chargé et les grandes flaques d'eau qu'Hélène ne manquaient jamais de fendre en deux éclaboussaient jusqu'aux vitres et faisaient redoubler les rires de Gaspard. Enfin, on arrivait dans la cour d'une ferme que le grand-père avait rénové lui-même.

Pour Gaspard, Vladimir était un aristocrate russe, chassé par la révolution d'Octobre suite à un malentendu puisqu'il partageait les idées et les revendications des bolcheviques. Longtemps ce mot de révolutionnaire rouge, le couteau entre les dents, fut le vocable préféré de Gaspard.

Bolchevique. Ca commençait comme une courbe, un bombement artistique, puis venait une consonance murmurée qui renvoyait à un autre révolutionnaire, cubain celui-ci. Enfin la terminaison claquait comme le fouet dans le vent. Bolchevique.

Lorsqu'il s'aperçut de la trahison des idées progressistes de la première heure par la nomenklatura soviétique et du bafouage des droits du peuple par ceux-là même qui se désignaient les représentants des masses populaires, il en conçut une haine bien

supérieure à tous les russes blancs exilés de par le monde. Gaspard aimait bien entendre les récits dignes de Jules Verne des péripéties du vieil homme. C'étaient ses contes des mille et une nuits à lui.

Pour Hélène, sa propre fille, Vladimir demeurait secret. S'il avait été présent pendant toute son enfance, il restait énigmatique quant à ses activités. Elle n'avait jamais su exactement quel métier il exerçait, si jamais il en avait exercé un. Aujourd'hui encore, elle aurait été bien en peine de dire avec précision d'où lui venait sa fortune. Finalement, elle s'était rangée aux explications fabuleuses qu'il donnait à Gaspard dans ces aventures d'aristocrate russe déchu.

En réalité, et cela bien peu de personnes le savaient avec précision, Vladimir s'appelait Jean Claude, était né à la Garenne-Colombes, n'avait jamais mis les pieds plus à l'est que la ville de Reims en Champagne et vivait de ses rentes. Parfois le destin joue pour nous. Du reste, il entretenait le flou sur son âge et, lorsqu'il mourut on s'accorda à penser qu'il se vieillissait allégrement car il aurait eu alors plus de cent dix ans.

En 1935, il se trouvait être à la terrasse du café du port, face à la Méditerranée, au cœur de cette bonne ville de Marseille qui respirait l'insouciance à l'époque. Il avait vu arriver un type au front luisant, s'épongeant sans cesse une figure dégoulinante avec un grand mouchoir à carreaux. Il tenait une valise dans laquelle un cheval aurait pu tenir sans se cogner en faisant demi-tour. Il posa son fardeau aux pieds de Jean Claude qui n'était pas encore Vladimir et alla d'un bon pas quémander le patron de l'établissement.

- Que lui voulez-vous, au patron?

Jean Claude avait prononcé la phrase sans même s'en rendre compte. Une table d'habitues poursuivait sa partie de belote, deux clients debout au bar se retournèrent légèrement surpris et un petit vieux qui semblait dormir eut un sourire de contentement, pensant qu'on allait bien s'amuser au bar du café du port aujourd'hui.

Il arrivait fréquemment que Marcel quitta son poste de barman pour aller faire toutes sortes de commissions. Son troquet était

ouvert de l'aube jusqu'à minuit sept jours sur sept. C'était sa famille, toute sa vie. On n'y rencontrait qu'une poignée d'habitues qui ne se traumatisaient pas d'une absence du tenancier plus ou moins longue.

Ce matin-là, Marcel était donc absent comme souvent vers les onze heures, l'heure creuse. Peu importe la raison. Acheter une brassée de baguettes pour les sandwiches à venir, démêler une obscure affaire d'autorisation pas en règle à la mairie, ou simplement faire un tour sur le quai des embarcations pour sentir le vent du large, prendre le pouls de la cité. Le principal à retenir est que Jean Claude se fit passer pour Marcel qui, lui, s'appelait en réalité Maurice mais étant donné qu'il portait été comme hiver le même tricot de peau sans manches qui moulait son poitrail, on n'était pas allé chercher midi à quatorze heures comme c'est souvent le cas sur la Canebière et tout le monde, c'est-à-dire la même poignée d'habitues, le surnommaient Marcel.

- Je me présente. Léon Béton. J'arrive directement d'Oran.

Cette dernière précision était inutile. Son accent parlait pour lui. Jean Claude détailla l'homme qui lui tendait une main volontaire. Il pensa un instant « ah, les arabes vont déjà mis dehors » mais il avait vingt six ans d'avance dans ses pronostics et cela aurait été de mauvais goût de plaisanter sur un sujet pas encore brûlant mais certainement pouvant froisser la susceptibilité la plus détachée de celui qui allait, il ne le savait pas encore, changer tout le cours de sa vie future.

Sans ajouter un mot, le petit homme avait ouvert son immense valise et en sortait une thermos dont il remplit à moitié un grand verre qu'il tendit au supposé patron du bar. Les deux clients accoudés au comptoir firent la moue en constatant qu'il ne s'agissait pas du petit jaune qu'ils affectionnaient particulièrement même si la couleur en était proche. Seul le petit vieux n'en perdait pas une miette. Ses yeux s'étaient ouverts en grand et un large sourire illuminait sa face toute ridée, ajoutant encore quelques sillons sur la peau tavelée.

- Goûtez-moi ça!

Jean Claude trempa ses lèvres. C'était du jus d'orange. Pas de

doute. Mais le plus pur, le plus fruité qu'il lui ait jamais été donné de boire. Et quelle fraîcheur! La bouteille thermos gardait une température digne d'une chambre froide.

Le petit homme au mouchoir à carreaux se redressait, attendant un commentaire. Il hochait lentement la tête, d'un air approbateur.

- Fameux, finit par lâcher Jean Claude.

L'homme se frotta les mains. Il semblait content de lui, flairant la bonne affaire. S'il avait su!

- Le secret, c'est de garder la pulpe, servir très frais et de bien secouer surtout. Les fruits proviennent directement de ma propre orangerie sur les hauteurs d'Oran. Ce sont les meilleures oranges de toute l'Algérie.

Il avait déclamé la dernière phrase avec toute la fougue du patriote qui vante les mérites de son pays natal.

- Et qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de votre breuvage, cher ami?

Le petit homme le regarda surpris. Il s'épongea une nouvelle fois le front et prit un air faussement indigné.

- Le vendre à vos clients, pardi!

Jean Claude était coincé. Il allait lui révéler la supercherie sans tarder, d'autant plus que le vrai Marcel allait débarquer d'un instant à l'autre, il était déjà presque onze heures et quart.

Par la suite, il ne put jamais expliquer sa conduite d'alors.

Il posa sa main sur l'épaule du pied-noir en l'emmenant sur la terrasse, en plein soleil. Les deux clients s'étaient désintéressés totalement de l'échange et sirotaient leur cinquante et un paisiblement. Le petit vieux tendait le cou pour saisir le reste de la comédie. Ca l'amusait beaucoup.

Tout en marchant lentement, Jean Claude calculait et annonçait d'une voix douce.

- Ecoutez, sans mentir c'est le meilleur jus d'orange que j'aie jamais avalé, mais qui voulez-vous que ça intéresse dans un commerce comme le mien (il hésita sur ce mot) où ne passent qu'une poignée d'habitues fidèles à leur Ricard comme un épagneul à son maître? Non, ce qu'il faudrait, c'est commercialiser votre... breuvage directement pour le grand

public, les sportifs, les jeunes, tout le monde quoi, excepté une poignée d'ivrognes que votre mixture ferait retourner un estomac trop corrompu.

Le petit homme écoutait patiemment. Le petit vieux s'était levé et approchait ses oreilles, toujours un sourire goguenard aux lèvres.

- Vous imaginez votre jus d'orange en vente sur les belles étagères des épiceries de France, des drugstores parisiens?

- ...Du *concentré* de jus d'orange.

- Oui, bien sûr. Du concentré aux arômes méditerranéens.

- Et puis il faudrait les disposer dans des armoires réfrigérées. Cela doit se boire très frais.

- Evidemment. On pourrait imaginer une jolie disposition qui donne envie d'acheter votre bouteille...

Jean Claude hésita sur le mot. Le petit vieux perdit son sourire. Le patron de l'orangerie plissa le front huileux.

- Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Un problème? Y'a pas de problème!

Jean Claude s'était rembruni. Il semblait réfléchir.

- Dites-moi? Où est le problème? C'est une question d'argent? Un pourcentage? Vous savez, y'a pas de problème.

- Je sais, je sais. Donnez-moi une feuille.

Le petit homme se retourna, cherchant au travers de la vitrine du petit café un morceau de papier. Il fouilla ses poches. En tira un petit carnet. Il déchira une page, la tendit à Jean Claude qui, d'un seul trait, allait tracer sa fortune.

Il tendit le morceau de papier.

- Voilà!

Le petit homme s'épongeant parut incrédule.

- Ben oui, c'est une bouteille.

- Non, monsieur. Ce n'est pas *une* bouteille, c'est *la* bouteille.

Regardez bien. A quoi elle ressemble à votre avis?

- Euh, à une petite bouteille évasée, non?

- Absolument pas! Cette bouteille c'est votre meilleure réclame. Elle a la forme de l'orange et il faudra insister pour garder la rugosité de la pelure. Les consommateurs devront avoir l'impression de boire directement dans l'orange.

Les deux hommes regardèrent le dessin de Jean Claude. Une petite bouteille arrondie. Léon Béton eut un sourire. Le petit vieux se marrait franchement, revenu à sa table. Et Jean Claude enfonça le clou.

- Vous avez pensé à un nom?

- Un nom? Quel nom?

- Pour votre breuvage.

- Hé bien. Extrait de concentré d'orange aux parfums...

- Non!

- Comment ça, non? C'est justement...

- Non!

Le petit homme se tut. Jean Claude réfléchissait à nouveau, le nez en l'air.

- Orange... Orangea... Orangina! Voilà, là on le tient!

Léon Béton répéta le nom, pas trop convaincu. Mais déjà Jean Claude l'emmenait.

- Ce qu'il faudrait, c'est présenter votre nouveauté à la grande foire qui a lieu la semaine prochaine. On va faire un tabac.

- Vous croyez?

- Certainement!

- Comment puis-je vous remercier?

- Nous verrons ça plus tard. Ce qu'il faut, c'est déposer tout de suite une demande de brevet pour que personne ne puisse nous voler cette forme de bouteille.

- Ah, oui. Vous avez raison, puis, constatant qu'ils avaient déjà parcouru bien un demi kilomètre, et vous abandonnez votre café comme ça en pleine journée?

Jean Claude se retourna et d'un grand sourire:

- Mais quel café?

Six mois plus tard, Jean Claude/Vladimir possédait le brevet de la petite bouteille ronde qui devait lui assigner une retraite dorée. Il n'avait pas vingt six ans.

L'arrivée des parisiens comme aimait à les brocarder Vladimir était toujours salué par un caquetage de volatiles divers. C'était la ferme aux animaux et Gaspard aimait courir après les lapins

qui gambadaient librement.

- Pourquoi tes lapins n'habitent pas dans des cages?
- Tu aimerais, toi, vivre dans un clapier?
- Mais je ne suis pas un lapin, moi!
- En es tu bien si sûr?

Et Vladimir courrait le gamin en faisant mine de vouloir le chatouiller.

Tous les animaux étaient libres, c'est vrai, mais le couple d'oies blanches, le coq et ses quatre poules, les deux cols verts, le dindon et même le paon étaient sous la surveillance sans faille de Maître Albert. Il était le gardien de toute la basse-cour et s'occupait également de ramener l'âne Isidore lorsque celui-ci vagabondait un peu trop loin de ses pénates. Maître Albert était au service de Vladimir et de sa ferme improvisée depuis maintenant de longues années. Gaspard l'avait toujours connu et apprécié. Il était robuste, infatigable à la tâche et d'humeur toujours égale. Les premières fois, sa vitalité avait un peu fait peur à l'enfant, mais maintenant ils étaient les meilleurs amis du monde. Gaspard lui racontait tous ses secrets et Maître Albert l'écoutait en silence, lui remontant le moral lorsque ça n'allait pas. Ils partaient pour de longues balades dans la campagne. Ni Marie ni Hélène ne s'inquiétaient: Maître Albert connaissait parfaitement les environs et elles avaient une totale confiance en lui.

Maître Albert était le chien de berger, un border collie.

Un matin, Gaspard avait été réveillé par un brinquebatement indescriptible. En ouvrant la fenêtre de sa chambre, il constata que Vladimir se tenait devant une remorque remplie de tuyaux en plastique et de planches diverses.

- Prends vite ton petit déjeuner et viens me retrouver, lança l'aïeul.

Vladimir se tenait devant le grand pin qui trônait dans le parc où l'âne Isidore avait ses quartiers. L'animal curieux n'en perdait pas une miette. Maître Albert était allongé à l'ombre d'un petit cerisier, l'œil aux aguets cependant. Tous les autres animaux se désintéressaient parfaitement du branle-bas qui avait commencé aux aurores.

Le grand père remuait planches et tuyaux à demi coupés dans le sens de leur longueur.

- C'est pourquoi faire?

- Ah, ah! Surprise! Fit Vladimir d'un air théâtral. Puis, plus chaleureusement, « tiens, viens m'aider » .

Gaspard pataugeait dans un bric-à-brac hétéroclite. On y trouvait de tout. Des planches de toutes les dimensions, une boîte remplie de clous de différentes longueurs, un antique tuyau d'arrosage, une chaîne de vélo interminable, des rivets, des vis et des écrous, une vieille poulie rongée par la rouille, des pots de peinture, une bonne vingtaine de petites boîtes en alu et même les carcasses de vieux pneus bien lisses.

Vladimir déplaçait déjà la grande échelle. Il commença par installer la poulie que Gaspard venait de décaper et poncer minutieusement quasiment au sommet de l'arbre. Il y fit passer une corde et, pendant deux bonnes heures, Gaspard lui fit monter des brassées de demi tuyaux.

- C'est une nouvelle manière de décorer l'arbre pour Noël prochain?

Vladimir eut un rire sonore.

- En quelque sorte, oui!

Au milieu de la matinée, l'installation partait du sommet du pin et tournoyait autour dans de superbes arabesques, effectuaient de petits loopings, plongeait droit vers le sol, puis marquaient encore une série de doubles virages avant d'atteindre le pied de l'arbre.

- Voilà! Y'en a presque trente cinq mètres.

Vladimir était satisfait. Gaspard ne comprenait toujours pas.

On passa l'heure suivante à fixer toutes les boîtes métalliques sur un support souple: une bande de presque trente mètres confectionnée par addition de la gomme des vieux pneus. On fit passer cette courroie particulière par la poulie toujours fixée au sommet du pin. Comme l'arbre faisait environ quinze mètres de haut, l'installation touchait terre au millimètre près.

- Parfait! S'exclama le grand-père.

Il fit rouler doucement le système d'avant en arrière.

- Maintenant, il s'agit d'être TRES précis mon garçon.

Et les deux ingénieurs des travaux s'appliquèrent. On fixa l'arrivée du demi tuyau qui entourait l'arbre afin qu'il vienne juste toucher les compartiments mobiles. Puis Vladimir déplia le tuyau d'arrosage et en fixa une extrémité au robinet extérieur situé au flanc de la ferme et appliqua l'autre bout à un mécanisme de pales semblables à celles d'un moulin ou d'un bateau à aubes. De son axe partait la fameuse chaîne de vélo qui entraînait tout le mécanisme des boîtes en alu.

- Va ouvrir le robinet mon garçon, va!

Gaspard couru et, sur le hochement de tête du grand-père tourna la molette. Le tuyau se gonfla puis se raidit et, aussitôt, au pied du pin, l'eau mit en action la roue à aubes qui entraîna immédiatement la chaîne et le gigantesque dispositif se mit en marche lentement d'abord, puis de plus en plus vite.

- Baisse la pression mon garçon!

Gaspard s'étant trompé de sens, augmenta le débit et là-bas au loin, le dispositif accéléra encore sous les cris de Vladimir.

- Dans l'autre sens, dans l'autre sens ou bien tout va exploser!

Paniqué, Gaspard en vint à tout couper.

- C'est bien. De toute façon, il nous faut tester tout ça en vrai. Va chercher tes voitures miniatures.

- Mes miniatures?

Il était juste midi, on entendait les douze coups au clocher du village lointain, lorsque Gaspard disposa tous ses bolides devant le système.

- Action! Cria le grand-père. Et Gaspard eut l'honneur d'actionner le robinet de trois quart de tours (cela suffisait). Le tuyau se gonfla, se raidit et aussitôt le mécanisme se mit en action. Cela fonctionnait comme un ascenseur à miniatures. Chaque petite voiture prenait place à tour de rôle dans son propre compartiment qui la faisait grimper au sommet de l'arbre. Au moment où le système retombait à vide, le bolide était lâché dans le demi tuyau et dévalait les trente cinq mètres de piste tout autour de l'arbre et venait prendre sa place dans la file qui attendait son tour pour remonter automatiquement.

Gaspard n'en revenait pas! Un vrai circuit grandeur nature et sans rien y toucher.

- Lorsque tu veux arrêter de jouer, tu n'as qu'à couper l'eau. C'est aussi simple que ça.

Gaspard, en bon fils unique n'ayant que peu de contacts avec les autres petits garçons et petites filles de son âge, s'amusait d'un rien et tout seul. Entre cinq et huit ans, il inventa pas moins de soixante quinze jeux dont il notait maladroitement les règles dans un petit carnet noir. La plupart étaient à base de dés, unique possibilité pour faire intervenir le hasard dans une existence solitaire. Globalement, ses distractions se divisaient en deux catégories bien précises: les jeux d'appartement et les jeux de plein air. Ceux du dedans et ceux du dehors comme il les avait baptisés. Lorsqu'il passait le weekend à la campagne, dans la ferme improvisée de Vladimir, il délaissait parfaitement les jeux du dedans même si une pluie glaciale arrosait les prés. Il savait s'adapter. En compagnie du grand-père, il avait confectionné une veste un peu spéciale, bardée de tubes à essai. Il sortait alors sous l'averse et mesurait la quantité d'eau récoltée à son retour. Il avait ainsi démontré qu'il ne servait à rien de courir lorsqu'il pleut. Sans parler du risque accru de chutes, on recevait bien plus d'eau qu'en marchant, même si les mesures étaient inégales: les récipients disposés sur le plastron étaient remplis au trois quart tandis que ceux placés sur la capuche et à l'arrière étaient pratiquement vides.

Gaspard n'était vraiment pas un enfant de la ville. Il pataugeait dans la boue, grimait aux arbres, expérimentait l'environnement. Fasciné par les allées et venues des fourmis dans la forêt, il avait réussi à recréer une petite fourmilière dans un vivarium. La communauté s'était bien acclimatée autour d'une reine qu'il avait eu le plus grand mal à capturer.

- Il y a trois genres chez les fourmis, mon garçon, lui avait dit Vladimir. Il y a des mâles et des femelles comme chez les humains, et elles sont reconnaissables aux grandes ailes qu'elles portent et puis la grande majorité, qui ne peut se reproduire. Elles sont neutres mais spécialisées dans une activité particulière. Il y a des guerrières, des bâtisseuses, des nourrices, des moissonneuses...

Ce monde en miniature fascinait Gaspard. Il leur avait même dégoté une colonie de pucerons chipés dans le potager du voisin au grand soulagement de celui-ci. Les fourmis les avaient aussitôt réduits en esclavage ou en élevage selon le point de vue que l'on adopte. Le vivarium n'était pas clos. Chaque matin, les exploratrices partaient reconnaître les alentours, suivies des bâtisseuses qui s'acharnaient à développer le dôme en vue d'une prochaine ponte de la reine. La communauté allait s'agrandir et on aurait besoin de logements nouveaux. Ça promettait un bel été hyménoptérique. C'était compter sans cette fameuse loi de la jungle qui catégorise les animaux en deux grands groupes: ceux qui mangent et ceux qui sont mangés.

Un matin, Gaspard repéra le coq de Vladimir qu'on surnommait Cockle-doo-dee puisque c'est ainsi que nos amis britanniques perçoivent son retentissant appel au lever à l'aube, perché sur le vivarium, le poitrail fier et la crête au vent. Ses quatre compagnes picoraient allégrement dans la fourmilière. C'était la panique chez les fourmis. A grands coups de phéromones elles sonnaient l'alarme. Le dôme était passablement entamé et ça grouillait en tous sens. Maître Albert qui s'était approché par curiosité commençait à sentir les chatouillis des ouvrières qui avaient trouvé refuge dans son épais pelage. Il tournait sur lui-même battant des pattes sans aucun résultat. Les valeureuses guerrières, combattantes aguerries, faisaient front et finissaient sans exception dans le gosier des volatiles. Piqué d'intérêt par ce spectacle, l'âne Isidore s'était rapproché et semblait s'amuser de ce Waterloo insecticide. Il fut envahit sans tarder par une colonie de réfugiées qui l'obligea à gambader sans savoir où aller par tout le pré. Il faut croire que les fourmis aiment bien les chaudes fourrures puisque le couple de lapin n'y échappa pas davantage. Les exilées trouvaient refuge là où elles pouvaient.

Le spectacle valait le coup d'œil, vu du dehors. Isidore, comme piqué par une douce folie ou poursuivi par un essaim d'abeilles, semblait suivre le cours d'un labyrinthe mystérieux en plein milieu du pré, Maître Albert se tordait en tous sens et se roulait sur le dos en émettant quelques jappements de chienne en chaleur, les deux lapins bondissaient en exécutant des vrilles

dignes de championnat du monde de gymnastique (on avait jamais vu ça, on l'aurait cru impossible d'ailleurs), les quatre poules continuaient leur festin sous la protection de Cockle-doo-dee, digne comme un général sur le champ de bataille.

Gaspard comprit illico qu'il se passait quelque chose de pas normal.

Ainsi s'acheva la période fourmi de la vie de Gaspard. La fourmilière était dévastée et les rares rescapées du génocide fuyaient ces contrées peu recommandables. Toute la journée, les animaux de la ferme furent titillés par les petites pattes des réfugiées.

Gaspard adorait un jeu tout simple, tant il est vrai qu'un enfant sait s'amuser d'un rien. Hélène et Marie avaient été invité à partager un Noël chez de vagues amis. Ce qui avait frappé les deux jeunes femmes alors que Gaspard n'était qu'à l'état de nébuleux projet c'était la réaction de l'unique enfant présent. Elles ne se souvenaient pas de son prénom mais, passé le moment où il avait découvert un robot rutilant, aux chromes aussi brillants qu'une calandre de Buick, aux commandes radiocommandés dernier cri, aux innombrables gadgets, il s'y était désintéressé et avait passé une partie de la matinée à jouer avec l'emballage du jouet importé directement des Etats Unis. Le robot, trop perfectionné, ne répondait plus à son désir d'inventer, de fabriquer, de se construire son propre monde. Tandis que le père déchiffrait le mode d'emploi de l'androïde, semblant s'amuser comme un petit fou, insistant pour que son enfant participe au jeu (il avait quand même coûté très cher, ce robot!), celui-ci inventait une histoire avec des bouts de polystyrène et des morceaux de carton.

Gaspard avait imaginé un dérivé du golf et du football. Il suffisait de déterminer un parcours avec, en guise de trous de golf, des objets à atteindre, de remplacer la petite balle par un ballon de foot et se servir de ses pieds comme de clubs.

Ce jour-là, Gaspard avait prévu un dix-huit trous particulièrement exigeant. Il devait traverser la petite sapinière où se trouvaient les deux premières cibles à atteindre puis accéder à un pré pentu (nouvelle difficulté car il devait mettre en

œuvre son ingéniosité et son habileté pour lutter contre la force de gravité), contourner un champ de maïs (demandant de la puissance pure afin d'avancer en un minimum de coups), passer sur le pont franchissant la rivière (goulet obligatoire, à négocier avec prudence et doigté), longer une minuscule route empruntée seulement par quelques tracteurs tirant des charrettes vides (Gaspard ne comprit jamais quel était l'intérêt de se balader avec une charrette vide), passer au travers du labyrinthe que représentait le village à moitié abandonné (mais gardé par un redoutable dogue aux babines baveuses et aux aboiements enrroués) et rentrer par le vaste parc qui jouxtait la propriété du grand-père pour finir par le pré où (dernier écueil) l'attendait l'âne Isidore, toujours partant pour bondir après le ballon.

Gaspard avait franchi la sapinière avec un score de moins deux sur sa feuille de route. Ça partait bien. La pente du pré lui posa quelques problèmes (saloperie de Terre qui tourne sans arrêt et attire vers elle, c'est-à-dire vers les points situés les plus bas, tout ce qui est moins massif qu'elle-même, autant dire Tout). Au septième trou, situé juste avant le pont, il marquait plus trois. Ça pouvait encore se rattraper à condition de bien négocier les ruelles du village, de ne pas trop trainer dans le parc et en espérant qu'Isidore fasse un somme. Il fallait d'abord passer le pont. Gaspard l'avait fait des dizaines de fois sans soucis. Alors, pourquoi ce jour-ci tout alla de travers ?

Le ballon s'était immobilisé contre une souche, à environ deux mètres, deux mètres cinquante de la rive. Gaspard se mit de trois quart et prit deux pas d'élan comme lorsqu'il s'apprêtait à tirer avec plus de vigueur. Logiquement le ballon devait effectuer une très légère courbe, taper contre le muret qui bordait le pont et se retrouver, grâce à son élan, sur l'autre rive. Effectivement, le ballon prit son impulsion suite au coup de pied vigoureux. L'effet de rotation qu'il avait imprimé permit à la balle de suivre une bonne trajectoire. Il ne s'éleva pas trop, il ne fallait pas qu'il passe au-dessus du muret haut d'un petit mètre mais bien qu'il rebondisse dessus. Ce qu'il fit avec encore pas mal de vigueur. Peut-être même trop de puissance sans doute ou bien rencontra-t-il un insignifiant obstacle, une pierre qui débordait de la rangée

qui formait le muret. Quoiqu'il en soit, le ballon trouva une nouvelle propulsion qui le fit gagner davantage de hauteur que prévu et au lieu de rebondir sur le muret d'en face, il plongea directement dans l'eau en marquant une très légère claque lorsqu'il toucha la surface de la rivière. Gaspard resta interdit quelques secondes, essayant de comprendre ce qui avait bien pu se passer. Lorsqu'il se mit à courir, le ballon avait une vingtaine de mètres d'avance. La rivière n'était pas très large à cet endroit et son courant était donc plus rapide que lorsqu'elle paressait au milieu des prés en amont ou en aval. Il poursuivit le ballon qui voguait joyeusement sur les flots sans aucune barrière naturelle tandis que Gaspard devait éviter les pièges de la rive: petits bosquets, haies à franchir, quelquefois barbelés, tas de bois jeté au hasard et abandonné. Il y avait toujours un obstacle pour le ralentir.

Le ballon avait toujours quelques longueurs d'avance sur les petites jambes de Gaspard. Le courant ralentit, le ballon aussi et, dans un coude que formait la rivière où les eaux boueuses semblaient reprendre haleine, le petit garçon rattrapa le ballon récalcitrant. Bien entendu, et comme un fait exprès ou allez penser que l'objet rond avait une âme, le ballon se tenait bien au milieu des eaux et semblait ne plus avancer. La courbe formait un contre courant qui annulait les flots réguliers en un point bien précis où se trouvait le ballon. Gaspard posa son short. Pieds nus, il descendit dans l'eau. Malgré cette belle journée suffisamment chaude, l'eau était glacée. Cela le transit et il dû attendre quelques secondes avant de poursuivre. La hauteur de l'eau chatouillait le creux de ses genoux. Il n'avait qu'une dizaine de pas à faire pour récupérer le ballon. Il se sécherait ensuite au soleil en frictionnant bien ses mollets. Un jeu d'enfant.

Il mit la main sur le ballon et, simple erreur, au lieu de l'envoyer sur la berge et retourner par le même itinéraire, il garda son précieux chargement entre ses mains et dévia légèrement. Soudain son pied gauche ne trouva pas le lit de la rivière mais un trou insondable. Il fut déstabilisé un instant. Juste un instant. Il voulut se raccrocher à quelque chose mais il n'y avait rien au

milieu de la rivière. Alors il tenta de se rétablir sur son pied droit qui ne trouva pas plus de résistance et tout d'un coup l'eau lui monta à la poitrine. Il fit des moulinets de ses bras lâchant comme le célèbre corbeau sa belle proie. Le ballon, entraîné de nouveau par un courant qui ne montrait que partiellement sa force, se sauva en semblant gondoler de rire à la surface de la rivière. Gaspard prit le même chemin. Ses pieds battaient l'eau sans trouver d'appui. Il paniqua en une série de gestes désordonnés qui eurent pour effet d'accélérer la perte de son précaire équilibre. Il fut une première fois ensevelit et ne put se retenir d'aspirer une belle lampée d'eau glaciale. Il se débattait mais cela ne suffisait pas à lui faire retrouver la surface assez longtemps, cela ne réchauffait même pas le bout de ses pieds qu'il commençait à ne plus sentir. Il but la tasse plusieurs fois, se débattit comme un beau diable et plus il pataugeait, plus il s'enfonçait. Le piège des sables mouvants en quelque sorte. Ou plus exactement celui du nœud coulant. Plus on tire dessus, plus il se noue. Un véritable traquenard. Gaspard, à peine sept ans, qui portait un regard vraiment différent, décalé, sur le monde, qui avait mille idées à la minute, trouvant des solutions à des problèmes insolubles, Gaspard n'était plus qu'un corps désarticulé et incapable de se débrouiller dans les flots qui forcissaient dangereusement. Son cerveau avait abdiqué, empêché par le stress qui annihilait toute volonté et tout raisonnement. Il n'était plus qu'un pantin dans une rivière à priori inoffensive et d'apparence calme. Cependant il luttait et chaque bataille qu'il perdait face à la force des eaux le rendait plus faible, plus vulnérable. Il avait l'impression d'avoir couru un marathon alors qu'il n'avait dévalé que quelques dizaines de mètres. Une plus grande expérience lui aurait conseillé de se tenir tranquille car, en se débattant, il aggravait son état. Mais qui est de taille à lui donner des conseils? Nous sommes tous identiques face au danger, à l'inconnu. Nous réagissons mal. Notre cœur s'emballa alors qu'il devrait au contraire se calmer pour mieux irriguer nos muscles qui en ont besoin. Notre raisonnement nous quitte alors que l'homme n'a pu se sortir des nombreux pièges rencontrés que par la force de sa volonté. Nous

exécutons des gestes désordonnés alors que de simples mouvements correctement effectués permettent de se sortir des pires difficultés. Et Gaspard était un petit enfant aux muscles vigoureux certes, mais mal entraînés, au raisonnement impeccable mais trop vite dépassé par les événements et au cœur qui s'emballait face au danger. Car le danger était sérieux maintenant. Il n'y avait pas d'issue. Les berges étaient désertes à cet endroit. Aucun promeneur, aucun pêcheur, pas la moindre chance que le hasard ne se manifesta. Une branche aurait-elle barrée le cours d'eau que Gaspard aurait-il pensé à la saisir? L'aurait-il pu? Il était dorénavant trop faible et il ne vit pas sa vie défiler en une fraction de seconde comme le répand la rumeur. Oui, la rumeur a parfois tort.

Son corps resta un instant immobile au fond de la rivière, dans moins d'un mètre vingt d'eau. Puis, il fut soulevé par un courant plus fort et vogua à la surface, prenant le même chemin qu'un ballon de cuir rouge et blanc.

3/ Deuxième vie (à la chasse aux champignons).

C'est ainsi que Gaspard Noël fit l'expérience de sa première mort. Il sera au regret de vous préciser qu'il n'existe pas une vie après la vie. Pas même quelque chose de noir et de froid. Non. Rien. Même pas la possibilité de sentir quoi que ce soit. De ressentir une émotion. C'est comme si l'univers n'existait pas. N'avait jamais existé.

Depuis le Big Bang et la formation des premières étoiles qui commencèrent aussitôt à transformer la matière en brûlant de l'hydrogène, permettant l'élaboration de composants de plus en plus sophistiqués capables, bien des millions d'années plus tard, de permettre l'éclosion d'une forme de vie (ou plusieurs, allez savoir). Depuis les premières bactéries qui se livrèrent un combat de titan dans des conditions improbables et monstrueuses. Depuis les premiers êtres vivants complexes qui se transmirent leur précieux ADN. Jusqu'aux lointains ancêtres qui allaient muter en une nouvelle espèce bipède et au désir de conquête comme jamais une créature avait eu l'audace d'expérimenter. Jusqu'aux grands-parents puis aux parents qui, en plus de leur stock d'ADN datant des premiers poissons, allaient transmettre à leurs descendants quelque chose de plus fort encore: leur culture, leur tradition, leurs idées. Et voilà que la vie vous faisait une fleur: quelques années sur cette bonne vieille Terre. Presque un siècle pour les plus chanceux, à peine la moitié pour les intrépides et guère plus de quelques mois pour les laissés pour compte. Mais quelle expérience! On ne se rend jamais compte de la chance que l'on possède. Tout ça, le Big Bang, les étoiles, les bactéries, nos ancêtres pour tout flamber en quelques années. Quel gâchis quelque part! On ne s'en rend pas compte comme on ne connaît l'amour que l'on porte à quelqu'un que lorsqu'il n'est plus là pour le recevoir. Et puis ensuite le vide. Pas de seconde chance. Fallait y penser avant. Et l'univers avec ses étoiles qui continuent à brûler leur hydrogène, à constituer des atomes de plus en plus complexes, des générations d'animaux, d'humains ou quoi qu'on les nomme sur les autres planètes habitées. La vie quoi! Cela a-t-il une fin?

Probablement pas. Mais alors, pourquoi avons-nous une fin, bien palpable même si on ne s'en rend pas compte soi-même? C'est injuste. Oui, la vie est injuste, pourquoi la mort ne le serait-elle pas? Ah, heureux ceux qui croient en la réincarnation, au paradis, même à l'enfer. Car l'enfer c'est tout de même mieux que le néant, non? Mais quelle cruelle désillusion au moment de faire le grand plongeon pour tous ces innocents, ces naïfs qui ont gobé le Grand Mensonge humain. Les animaux n'ont pas ce problème. Enfin, pas si sûr.

Et voilà, tout est fini en ce qui concerne Gaspard Noël. Dommage. Fin de l'histoire. Mais pour qui nous prend-il cet auteur à la noix? Il nous présente son héros. Un vrai petit génie qui s'ignore. Attachant, drôle et faisant le bonheur de ses parents, de son grand grand-père. Et puis voilà qu'il meurt noyé, qu'il disparaît de l'histoire. Ce n'est pas normal. Remboursez! Et puis, on ne nous la fait pas à nous autres, lecteurs, regardez: il reste une belle épaisseur de livre à parcourir. Nous n'en sommes qu'au début. Hé, hé, pas si bête. Le reste ne serait que notes, appendice, table des matières, explications de l'œuvre? Ça ne tient pas. Non, l'auteur va forcément trouver comment s'en sortir. Il ne peut pas nous faire ça. On lui a donné notre confiance en ouvrant son roman. Il s'est engagé à nous faire palpiter. Ce n'est pas juste!

Quand je vous disais que la vie (et la mort) n'était pas juste.

Bon, je l'avoue maintenant, il y a eu un oubli dans cette histoire. Et je vous prie de bien vouloir excuser ma distraction. J'étais, comme vous, tellement pris dans cette histoire de Gaspard Noël que j'ai oublié un fait qui peut avoir des conséquences toutes nouvelles sur la suite à donner.

Vladimir, le grand-père, n'était pas exclusivement un homme bourré de bonnes idées, comme celle de la petite bouteille en forme d'orange par exemple, ni un bricoleur expert en circuits pour petites voitures qui s'enroulent autour d'un pin. C'était un pédagogue entraîné.

Marie et Hélène s'occupaient de l'instruction de Gaspard ainsi que de son éducation, la curiosité de l'enfant faisant le reste. Mais Vladimir comptait bien apporter sa pierre à l'édifice. Il

apportait une contribution baroque au développement psychique et moteur de l'enfant. Il lui avait appris comment peindre avec ses doigts (grand succès), à jouer au croquet (discipline qui avait dû inspirer les parties de foot-golf sans doute), à tresser de petits paniers en osier (idéal pour la récolte des œufs de Pâques), à monter sur un vélo (en utilisant une technique particulière : au lieu d'y ajouter ces ridicules petites roues sensées stabiliser l'engin, il avait ôté simplement les pédales dans un premier temps. Gaspard s'aidait donc de ses pieds jouant le rôle des petites roues. Puis, ayant convenablement maîtrisé son équilibre et ses trajectoires, on avait fixé les pédales), comment faire des milliers de bulles de savon (Gaspard avait l'impression d'être un vrai magicien), semer ou planter carottes et tomates, citrouilles, haricots, petits pois (bref, un vrai potager qui régala toute la famille au milieu de l'été). Le grand-père apprit même au petit garçon à tricoter et ce fut écharpes aux couleurs criardes dont on finit par les utiliser pour faire la poussière. Un pull bigarré plut tellement à Maître Albert qu'il l'adopta comme doudou, diminuant son autorité et son prestige vis-à-vis des autres animaux de la ferme.

Puis il y eut la rencontre avec l'élément liquide. Gaspard venait d'avoir trois ans. Il n'aimait pas trop l'eau sauf lorsque celle-ci était colorée de sirop de grenadine, de fraise ou de citron et qu'elle apparaissait dans un grand verre lorsqu'il fait bien chaud.

- Maintenant que tu sais très bien marcher, il faut que tu apprennes à nager. C'est indispensable.

- Dis, Dimir, tu m'apprendras aussi à voler?

Cela avait été progressivement. D'abord la baignoire. Gaspard pataugeait plus qu'il n'effectuait les bons mouvements. Puis Vladimir eut l'idée de construire un bassin, récoltant les eaux de pluie qui se déversaient du toit.

- Je vais nager dans la pluie, annonçait Gaspard tout excité.

C'est ainsi qu'avant cinq ans, Gaspard savait se débrouiller dans l'eau calme et tempérée d'un bassin. Mais ce matin-là, il avait été emporté par des flots tumultueux et glacés. Lorsqu'il se

trouva au fond de la rivière, épuisé et transi, les souvenirs de ces brassées effectuées sous le regard de Vladimir lui revinrent. La mémoire du corps. Il poussa de ses dernières forces sur son pied droit. Cela le propulsa vers la surface. Il reprit une belle goulée d'air comme le lui avait enseigné le grand-père et retrouva les gestes amples et ordonnés qui permettent de se mouvoir dans l'eau. Ses épaules roulaient, ses bras brassaient l'eau sans plus la combattre. Il faisait corps avec les éléments plutôt que lutter contre. Ses pieds battaient en rythme. Son pouls diminuait, la technique remplaçant la force. Il continuait d'être emporté par le fort courant au centre de la rivière, mais il se rapprochait toujours davantage de la rive. Enfin, il se hissa sur la berge herbeuse et, la tension retombant subitement, s'endormit sous les rayons du soleil qui séchaient déjà sa peau.

On ne s'était pas inquiété de son retard à la ferme. Il était passé midi et il finit par rentrer, totalement épuisé. Il s'effondra sur la première chaise offerte et déclara d'un trait:

- Ce matin, je suis mort au fond de la rivière.

Gaspard Noël avait grandi en fils unique. Il s'amusait souvent seul. Son entrée dans le système scolaire traditionnel n'aurait de tout façon rien changé à cette faculté de maîtriser son monde, de le diriger. N'a-t-on jamais vu ces petits garçons ou ces petites filles isolés dans une cour de récréation, rêveurs et déconnectés des jeux collectifs où ils ne trouvent pas leur place?

Un organisme de cours par correspondance avait prité en partie le relais d'Hélène et Marie qui commençaient à être dépassées par les progrès de leur rejeton.

Si la scolarité de Gaspard était singulière, ses centres d'intérêt étaient partagés par tous les adolescents du monde. Le rock et les filles.

Son enfance s'était déroulée davantage au milieu des livres que devant la télévision qui n'exerçait pas sur ses yeux avides de curiosité l'hypnose qu'elle réussit à imposer aux enfants de tous âges et toutes nationalités. Jusqu'à douze ans, Gaspard n'écoutait pas de musique. Il entendait plutôt les airs autour de lui et semblait ne pas réagir à leurs mélodies. Il n'y prêtait pas

d'attention. Musique classique et certains morceaux de jazz pas trop déstructurés pour Hélène, chanson française pour Marie qui s'articulait autour du trio Ferré, Brassens et Brel. Jusqu'à douze ans donc, les oreilles de Gaspard n'avaient été en contact qu'avec de belles pièces de Mozart, Ravel, Stravinsky, Beethoven ou encore Satie et Grieg. Son cerveau avait enregistré les vers de Brel, Moustaki, Bécaud et Ferrat sans que cela ne le transporte vraiment. Chaque personne a son niveau de résonance comme une onde électromagnétique qui entre en harmonie avec une certaine oscillation, son propre tempo. Ce qu'il y a de singulier dans cette adéquation est qu'elle n'est le résultat ni d'une hérédité (on ne vibre pas forcément pour les mêmes sonorités que ses parents) ni d'un enseignement (ce n'est pas parce que l'on connaît la musique, que l'on sait déchiffrer et interpréter telle œuvre que l'on est troublé par ses arpèges). L'organisation des notes renvoie à quelque chose de totalement indépendant de notre mémoire et notre conscience. Des victimes d'Alzheimer ou souffrant d'amnésie réagiront convenablement à des stimuli musicaux. La musique est semblable à la sculpture et à la peinture et, dans une moindre mesure, à la littérature par ce fait indéniable que l'on ne peut jamais prévoir si telle œuvre plaira ou non. Cela joue trop sur l'émotion. Il n'y a rien de moins rationnel que l'art. Bien sûr on ne peut pas faire n'importe quoi avec une palette de couleurs ou un nombre déterminé de notes de même qu'on ne construit pas une cathédrale en superposant au hasard des blocs de pierre ni écrire un chef d'œuvre en juxtaposant des milliers de mots. Mais les possibilités sont infinies comme le sont les goûts de chaque personne unique. N'allez pas croire également qu'en singeant une mélodie appréciée, on la fasse aimer au même public. C'est irrationnel, je vous dis.

Pour Gaspard, le déclic eut lieu un vingt deux septembre, peu avant dix huit heures.

Il existait à cette époque dans une rue transversale débouchant sur le boulevard Raspail un endroit étonnant. Il l'avait découvert par le plus grand des hasard. Ce n'était pas son quartier et il faut bien avouer que je ne pourrais dire la raison qui le poussa à

emprunter cette rue ce jour-là, lui-même ne saurait en dire la cause. L'essentiel à retenir c'est que, ce vingt deux septembre qui ne signifie rien pour lui, il marche dans cette rue déserte. La vitrine ne paye pas de mine, mais quelque chose va attirer son attention. Ce quelque chose c'est quelqu'un. Ou plutôt quelqu'une.

Elle est assise sur un haut tabouret, un de ces sièges qui ornent parfois les comptoirs de brasseries où l'on peut reposer ses pieds sur une barre chromée qui l'entoure à trente centimètres du sol. Gaspard avait déjà dépassé la vitrine lorsque l'information transmise à son cerveau par ses globes oculaires fut décryptée, comparée et analysée. Comme dans un film de la Nouvelle Vague, il stoppa, fit un demi-tour assez photogénique ma foi et reprit son chemin en sens inverse à la plus petite allure que ses trop longs pieds pour son âge pouvaient arriver à suivre.

C'avait été une belle journée de début d'automne. Une journée parfaite si on y réfléchit bien. Pas une de ces écrasantes canicules qui donne aux parisiens l'envie et le besoin de mettre les voiles en Normandie, sur les bords de la Loire, sur la côte atlantique ou dans n'importe quel endroit où l'air serait plus respirable qu'ici, coincé entre des immeubles qui se transformaient radicalement en gigantesques radiateurs, ces mêmes murs qui répercutaient le froid glacial de février. Mais pas non plus un jour triste d'arrière saison où l'esprit vagabonde dans du Baudelaire même si le soleil effectue son minimum syndical. C'était une journée parfaite comme il en existe parfois et où rien de mauvais ne peut raisonnablement arriver. D'ailleurs rien de méchant n'était arrivé à Gaspard. De toute façon, il ne se souviendrait plus de ce qui aurait pu précéder la révélation de cette fin d'après midi et j'ajoute que cela n'avait pas le moindre intérêt. Fidèle à son habitude, levé à huit heures, petit déjeuner consistant en un bol de chocolat chaud, du vrai chocolat râpé et deux tartines beurrées croustillantes à souhait avec parfois une fine couche de confiture d'airelles mais pas ce matin-là. Gaspard troquerait le chocolat pour une tasse de café bien noir quelques mois plus tard avant de revenir à ses habitudes au milieu de sa vie. Ensuite, il avait enfilé son éternel Jean et choisi un t-shirt à

l'effigie de Bruce Lee. Il en avait toute une collection. Cela faisait l'objet de cadeaux pour Noël ou son anniversaire. Il n'était pas particulièrement passionné par les arts martiaux mais c'était plutôt le personnage qu'il appréciait. D'une manière générale, il avait un faible pour les disparus trop tôt selon la formule consacrée. Ainsi, il arborait un t-shirt James Dean « Rebel Without a Cause », celui de Marilyn revisité par la polychromie de Warhol, un Hendrix assez psychédélique bien qu'il n'ait jamais encore entendu un de ces riffs de guitare. Cela viendrait. Il avait même un exemplaire du buste de Jfk avec la mention Die too soon et une rareté qu'il ne portait pas souvent: le général de Gaule en képi et cette interjection « c'est la chienlit! ».

Après avoir planché sur quelques exercices de son programme de maths, il était sorti faire un tour. Mieux valait profiter de cette belle journée dont on a déjà vanté les mérites que de rester claquemuré à l'intérieur à potasser les verbes irréguliers ou à se torturer devant des équations toujours plus complexes.

Gaspard n'avait pas de circuit bien défini ni de destination précise en tête. Il aimait se promener dans les parcs de la capitale sans préférence aucune. C'était selon son humeur du jour, voire de l'heure. Il pouvait ainsi changer d'idée en cours de marche et il ne fallait pas être surpris de le voir faire demi-tour en pleine rue. Similairement, il n'avait pas un café favori, encore qu'à douze ans il ne fréquentait pas assidument ces endroits dont l'agitation lui plaisait assez, spécialement les brasseries. Ça bougeait tout le temps. Il admirait le ballet des serveurs, leur dextérité à jongler avec le plateau sur lequel tenaient en équilibre impensable jusqu'à une dizaine de commandes. Il était aussi abasourdi par leur mémoire avant de découvrir que, comme lui et ses leçons, ils mettaient en œuvre des moyens mnémotechniques assez simples pour se rappeler une quinzaine de commandes qui, de toute manière, tournaient toujours autour des mêmes classiques. Deux demi (qui font un ENTIER, n'oubliait pas de commenter Arthur, le garçon du Balto, qui avait toujours un mot d'esprit ou une plaisanterie au coin de la bouche), une grenadine et une menthe à l'eau (avec une paille

pour le grand jeune homme que voici, s'adressant à un bout de chou sachant à peine mettre un pied devant l'autre), deux ballons, deux blancs et un armagnac (avec un jeu de tarot pour cette tablée d'habitues), deux Vodkas plus trois bourbons (en gommant soudainement toute familiarité face à cinq golden boys aux complets finement coupés), un lait fraise (entier le lait et les fraises du jardin), deux serrés, un long et un crème plus une Vichy et deux Vittel. Ca marche! Finalement, c'était facile. Gaspard se serait bien vu à la place d'Arthur. Mais, à l'époque de ses douze ans, il ne frayait pas encore beaucoup dans ces endroits tumultueux. Il donnait juste un coup d'œil par les portes vitrées régulièrement ouvertes ou au travers de vitrines où était de temps en temps inscrit le menu du jour à la craie.

Ce matin-là, il avait déployé ses jambes vers le Luxembourg puis s'était arrêté un moment sur les berges de la Seine, profitant des rayons d'un soleil assagi sur son visage. Il s'était payé un sandwich qu'il avait mastiqué longuement, assis sur un muret en laissant pendre ses jambes comme lorsqu'il était un petit garçon. L'après-midi, il avait fait le tour des cinémas de la rive gauche, ces salles d'art et d'essai qui respiraient gentiment une époque qui allait être engloutie par l'uniformité grandissante bien qu'il eut préféré se payer une toile sur les cinémas des grands boulevards. Bresson et Pialat n'étaient pas sa tasse de thé, il leur préférait les grands espaces des productions américaines ou les comédies familiales où Fernandel exhibait ses immenses dents dans un rire méditerranéen, De Funès s'amusant à se singer lui-même dans des contorsions désopilantes et Gabin, ancien jeune premier devenu le patriarche du cinéma français à tel point que, longtemps, Gaspard crut que l'interprète de « t'as d'beaux yeux tu sais » n'était en fait que le fils anachronique du chef du Clan des Siciliens.

Au milieu de la journée, il avait observé des talents de rue au milieu d'une petite foule de badauds qui accordaient cinq minutes de leur temps pas encore si précieux à admirer un cracheur de feu, une Esmeralda se dandinant au son d'un tambourin, un nain exécutant des pirouettes, un homme en redingote apprenant à compter à son babouin ou encore cet

olibrius qui se vantait de diriger une chorale de pigeons. Les roucoulements ressemblaient en effet à du Bach ou au canon de Pachelbel mais un œil attentif et une oreille entraînée aurait vite démasqué la supercherie: un haut-parleur était dissimulé sous son propre habit de chef d'orchestre. Gaspard resta plus d'une heure à profiter de spectacles simples mais divertissants. Plus tard, il regretterait ces amusements de rue devant les visages fermés des piétons et les humeurs chagrines des conducteurs.

Il rentrait donc en trainant les pieds, allant presque au hasard parmi les rues qui s'enchaînaient. A chaque nouvelle avenue ou ruelle, l'ambiance changeait. C'était une circulation dense et animée sur les grands boulevards, des trottoirs encombrés dans les rues commerçantes, certaines avenues proposaient une double rangée d'arbres où les oiseaux trouvaient refuge. Puis on se trouvait dans une ruelle quasi déserte avec du linge aux fenêtres et on était immédiatement en Italie. Un livreur bloquait telle ruelle et c'était un concert de noms d'oiseaux et de coups de klaxons. Les quartiers chics respiraient l'ennui de leur immeubles aux pierres de taille, ceux plus populaires situés au nord donnaient l'impression d'un marché permanent. Le cœur de Paris proposait son lot de filles qui étaient toutes TRES gentilles, n'hésitant pas à interpeller un inconnu par mon chéri ou un darling susurré entre un sourire débordant de sous-entendus. L'une d'elles, plus enjouée encore que ses collègues avait un jour prit le menton de Gaspard entre ses doigts fins aux ongles verts et roses.

- T'es vraiment trognon, toi. N'oublies pas de revenir me voir dans cinq ou six ans. Ce sera gratuit.

Gaspard s'était enfui en courant, regrettant plus tard sa réaction de jeune pourceau. Il aurait dû avoir une répartie qui aurait sûrement plu à la demoiselle et, là, c'est sûr qu'elle l'aurait eu à la bonne.

Ni Hélène ni Marie ne voulaient cacher à Gaspard les réalités du monde qu'il finirait de toute manière par connaître un jour ou l'autre. Sans le traumatiser par toutes les horreurs véhiculées, elles le mettaient au courant de certaines choses. Ainsi, il savait que les guerres n'avaient rien à voir avec leur traitement

artistique dans les films. Qu'un soldat mort ne se relèverait pas une fois la scène coupée. On lui avait également parlé de la sexualité, comment on fabrique des enfants. Etre un enfant qui possède deux mamans le forçait à une certaine maturité que ne peuvent avoir les descendants d'une famille dite classique.

Justement, dans la tête de Gaspard tout avait toujours été bien clair: il n'avait qu'une seule maman et c'était Marie. Hélène était l'amie et l'amoureuse de Marie, comme n'importe quel couple hétérosexuel mais elle ne se substituait pas à un père de remplacement. Gaspard avait un père biologique, celui qui avait permis son existence, comme l'étincelle permet au feu de naître. Mais une allumette n'entretenait pas un bon feu de bois. Il avait compris ça tout petit.

La majeure partie du temps, c'était Hélène qui abordait les sujets demandant une certaine profondeur, une distance afin de bien les cerner. Dans cet atome à trois électrons, elle tenait le rôle de la plus grande orbite, à la manière d'une tante à qui l'on peut tout dire, se confier et attendre en retour de précieux conseils. Elle savait tout de la vie, autant que Marie, la maman biologique, mais les liens qui l'unissait à Gaspard étaient moins ombilicaux, une certaine distance permettait de précieux rapprochements.

C'est elle qui avait évoqué la sexualité rémunérée, trouvant les mots justes et simples qui expliquaient que aimer et faire l'amour pouvaient se dissocier comme se nourrir et déguster. Aussi il n'était pas surpris de rencontrer parfois des filles de joie (bien qu'il les jugeait souvent immensément tristes sous leur sourire de façade). Et il était au courant des dérives et déviances qui entachent la chose la plus belle au monde: s'aimer tellement qu'on a le désir de partager son corps avec l'autre.

Il devait se méfier sans pour autant en devenir paranoïaque des hommes qui seraient gentils d'une certaine façon avec lui.

Gaspard avait été un petit garçon bien éveillé, curieux et peu farouche. Il devenait un préadolescent équilibré et jouissant d'une maturité que l'on accorde guère qu'aux filles du même âge. Peut-être était-ce dû à ce binôme féminin qui lui servait d'éducatrices.

On ne lui avait jamais interdit quelque chose sans le verbaliser

et y inclure les adultes. Quand Marie lui interdisait de mettre ses doigts dans la prise, elle lui expliquait que si c'était dangereux pour lui, ça l'était aussi pour elle, pour tout le monde et qu'il valait mieux ne pas le faire. Les recommandations concernant ses promenades dans la ville s'articulaient autour du même processus. Autant Hélène que Marie s'élevaient en exemple. Si elles lui demandaient un comportement bien particulier, elle mettaient un point d'honneur à le suivre. Et jamais elles ne l'étoufferaient sous des prétextes sécuritaires. Après tout, une égratignure ou un petit bobo n'a jamais tué personne.

C'était sans doute la première fois qu'il remontait cette rue étroite. Il pensait justement à cet emploi inexact du verbe remonter. Qu'y avait-il à remonter dans cette rue désespérément horizontale si ce n'est les numéros? Ainsi, en passant du 36 au 34 puis au 32 et ensuite au 30, on décomptait la rue, on ne la remontait pas d'un millimètre. Et en vertu de quoi Paris était-elle située plus haut que Lyon? Qui avait décidé, au moment d'établir les cartes des pays que le Nord devait obligatoirement se situer en haut? Le globe avait-il un sens comme une paire de gants? Cela resterait pour Gaspard une belle énigme. De sa passion des mots lorsqu'il les avait découverts, il lui était resté une inclination à décortiquer les expressions toutes faites. Il était le champion de l'étymologie et ses cours de grec et de latin, loin de le barber comme tout bon collégien, le passionnait. Il aimait particulièrement cette idée de déclinaison que l'on retrouve dans la conjugaison moderne, notamment en allemand. Que les verbes indiquant une action ou les mots désignant un état puissent revêtir des habits propres en fonction du sujet le mettait en joie. Il s'imaginait s'habiller pour le petit déjeuner, puis passer une tenue d'intérieur pour l'étude, changer à nouveau de vêtements pour le déjeuner en famille, modifier son apparence pour sortir et cela demanderait plusieurs décences, l'une assez classique et empesée pour aller à un rendez-vous ou visiter un musée, une seconde plus décontractée pour déambuler en ville et une troisième, plus sportive, pour la campagne, celle-ci à nouveau décomposée en quelque chose de léger pour la plage, de plus rigoureux pour une balade en forêt et quasiment

résistante aux éléments pour les pentes de la montagne. Il y aurait bien entendu une apparence plus douce pour le diner et les quelques heures qui le précède, un « déshabillé » prononcé avec un méchant accent d'Oxford pour la soirée passée au coin du feu à lire puis enfin la tenue de nuit, autrement dit le pyjama. Gaspard voyait tout ça dans ces déclinaisons latines qui avaient fait s'arracher les cheveux de générations de lycéens à tel point que, passés la quarantaine, ils devenaient tous plus ou moins dégarnis.

Gaspard avait cette qualité, ce regard sur les choses, qui lui faisait apparaître les plus ennuyeuses comme digne d'un intérêt d'entomologiste pour les espèces les plus rares de coléoptères équatoriaux.

Mais ne nous égarons pas. Gaspard est en ce moment même en train de revenir le plus lentement possible sur ses pas et, en ce sens, il redescend la rue Bréa.

Elle est toujours assise sur ce tabouret lui donnant l'air d'une amazone sur son destrier. Elle a des gestes d'une grâce infinie et pourtant elle ne fait rien de particulier. C'est bien à cela qu'on reconnaît qu'on devient ou qu'on est déjà amoureux.

Liste des dix états qui prouvent qu'on est amoureux.

10. Devenir maladroit, bégayer, perdre son équilibre.
9. Ressentir que plus on est éloigné de l'être aimé, moins on a d'espace.
8. Ne considérer tous les autres sauf celui qu'on aime comme accessoires, quantités négligeables, pire comme des intrus, des empêcheurs de tourner en rond (autour d'elle bien entendu).
7. Ne plus avoir d'appétit excepté en ce qui concerne l'être aimé.
6. Perdre ses repères géographiques et mélanger ses phrases.
5. L'amour ne rend pas aveugle, bien au contraire. Lorsqu'on s'aperçoit d'une meilleure acuité, on peut raisonnablement penser qu'on est sous le charme.
4. Commencer ses phrases par « nous ».
3. Avoir le cœur qui accélère alors qu'on est immobile.
2. Agir contre son propre intérêt.

1. Trouver la plus banale des choses merveilleuse du moment qu'elle est exécutée par l'être aimé.

Le monde dans lequel nous vivons est régi par quelques lois simples auxquelles il est impossible d'échapper à moins de changer d'espace-temps. Puisque le voyage à la vitesse de la lumière n'est encore qu'une hypothèse, notre seul moyen d'échapper à ces lois scientifiques est d'être mort.

Tout objet lancé en l'air finira un jour ou l'autre par retomber selon la loi de l'attraction universelle.

Plus on avance moins vite, moins on ralentit plus vite.

Lorsqu'on regarde intensément une personne, cette dernière se retourne inmanquablement comme si vous l'aviez interpellé vocalement. Cela s'appelle le langage oculaire et il est parfaitement possible pour deux intimes de soutenir une conversation juste en se regardant intensément.

Lorsqu'elle tourna la tête vers lui, Gaspard baissa les yeux et s'engouffra aussitôt à l'intérieur d'un magasin dont il ne connaissait ni le nom ni ce qui lui allait être proposé une fois à l'intérieur.

Il y régnait une fraîcheur toute relative compte tenu du nombre de personnes qui s'y trouvaient. Les murs devaient être constitués de pierres démesurément épaisses mais recouvertes de tentures de velours mauve, violet, marron, bref, une palette de couleurs automnales. On allait et venait, une tasse de café à la main ou les bras encombrés de vinyles. Au second regard, Gaspard comprit qu'il était entré dans un magasin de disques. Mais une boutique un peu particulière.

Un comptoir tout en bois servait aussi bien à régler les achats qu'à proposer thés et cafés.

- Salut! Première visite?

Gaspard se retourna. Il avait devant lui la copie conforme de John Lennon et il se rappela que cela faisait quelques mois qu'il n'avait pas arboré l'un de ses t-shirt préférés où le visage de l'ex-Beatles en négatif coiffait ces deux vers

« I don't believe in God, I just believe in me ».

Un bandeau entourait sa tête au niveau du front, laissant tomber

une longueur de cheveux plats jusqu'aux épaules. Une paire de lunettes rondes et un visage efféminé dont seule la pomme d'Adam proéminente, semblant vouloir s'échapper de sa gorge à tout moment, lui donnait une touche de masculinité. Le gars devait avoir vingt ans tout au plus et rien que la peau sur les os. Il portait un Jean usé jusqu'à la corde et une tunique vert pâle qui tombait jusqu'aux genoux. Un collier de billes en bois de différentes dimensions reposait sur son poitrail insignifiant jusqu'au niveau de son estomac. Ses gestes étaient doux et son phrasé aussi lent qu'un montagnard Suisse peu pressé. Dans un bon dictionnaire illustré on aurait mis sa photo pour agrémenter la définition du mot Hippie.

- Bienvenue dans le temple de la pop, ami.

Gaspard fut ravi de constater que, pour une fois, un adulte ne lui donnait pas du « mon garçon » ou « mon petit » ou tout autre connotation infantilisante, ce qui a le don d'irriter les enfants en avance sur leur maturité, un peu comme si on prenait un adulte trop petit pour un grand enfant.

Tout semblait nouveau à Gaspard dans cet antre dédié aux disques jazz et pop, mais pas seulement.

Pour se donner une contenance, il commença à gratouiller dans les bacs. Les pochettes lui étaient toutes inconnues. Ici, pas de Brassens ni de Brel. Les artistes français chantaient en anglais et les rares titres francophones n'auraient jamais atterri sur la platine de Marie.

Tout en faisant semblant de s'intéresser aux pochettes, Gaspard lorgnait en direction de la fille qu'il avait repéré. Elle était toujours perchée sur son tabouret, sirotant une tasse à petites gorgées. Peu à peu, il s'imbibait de cette atmosphère. Le plafond s'ornait de spots de différentes couleurs mais pas ces couleurs criardes de boîte de nuit, on avait juste badigeonné une fine couche bleu clair, couleur chair ou du vert qu'ont parfois les reflets des lacs de montagne. Cela donnait une lumière tamisée et, Gaspard ne savait comment, cela apaisait les contrastes. On eut dit que l'ombre se mêlait à la lumière, qu'il n'y avait plus de frontière et cela contribuait à rendre la pièce plus douce, plus calme.

Il avait examiné sans grande attention deux bacs remplis au maximum de sorte qu'en les feuilletant on n'apercevait que le haut de la pochette et, du coup, Gaspard comprit pourquoi le nom de l'artiste était toujours situé au sommet, et la fille était toujours juchée sur son promontoire, visiblement pas accompagnée. Il fallait qu'il lui dise quelque chose. Bien sûr, il n'avait que douze ans et elle devait en avoir trois ou quatre de plus. Pour elle, il n'était qu'un gamin, un vulgaire insecte qu'on écrase sans état d'âme. Mais dans cet espace il apparaissait qu'on ne faisait pas des différences, ni d'apparence, ni d'âge, ni de goûts (cela il l'apprit plus tard).

Ce n'est qu'en s'avancant qu'il se rendit compte que deux hauts parleurs bien dissimulés diffusaient un tempo et encore il ne le comprit qu'en voyant le pied droit de la fille se balancer en rythme. Tout à sa découverte du lieu inédit, il n'avait utilisé que sa vision.

Quelques années plus tard, il soutiendrait une thèse pour son master de sociologie au thème hardi: comment nos sens nous trompent-ils? Mais, à douze ans, il avait déjà compris que la vue est prédominante lorsqu'on découvre un lieu inconnu, gommant tous les autres sens, comme si notre cerveau ne pouvait pas analyser plusieurs données provenant de différentes sources en même temps. Et c'est bien ce qui se passe en réalité. Notre ordinateur central, si perfectionné soit-il, aux connections si rapides, aux associations si pertinentes, est incapable de mener de front plusieurs données collectées ensemble comme il est impossible d'aspirer et déglutir en même temps.

Il se rendait compte maintenant du contexte auditif et comprenait pourquoi le plafond était si bas, que les murs tapissés étaient si épais, jusqu'à la disposition des rayonnages. Tout était conçu pour améliorer l'acoustique. Il n'était pas alors besoin de trop pousser le volume pour apprécier une qualité de son sans égale.

- Bonjour. Vous... Tu viens souvent ici?

La fille l'avait regardé s'approcher sans faire un mouvement, elle continuait juste à battre en mesure de son pied droit. Elle portait un pantalon chinois qui tombait à mi mollet, laissant la

possibilité à Gaspard d'admirer une cheville superbe. Il en déduisait que la seconde devait être sensiblement de la même perfection. Elle arborait un pull en laine vierge encore que Gaspard n'avait aucune notion en matière de tricot bien qu'il sache tout du point de croix, du point inversé, des diminutions. Elle avait retourné les manches au niveau des coudes, découvrant deux bras sur lesquels Gaspard n'avait pas encore concentré toute son attention. Il n'avait pas préparé ce qu'il allait dire et fut consterné de la platitude de ses premiers mots. On n'a qu'une seule fois la possibilité de faire une première bonne impression.

C'était fichu. D'emblée.

La fille le considéra comme un dératiseur regarde de haut le cancrelat qui n'a plus que quelques secondes pour mettre en ordre son âme avant le grand saut. Elle ne répondit pas tout de suite. Gaspard sentait ses jambes flageoler et son cœur courir un cent mètres sans ligne d'arrivée bien précise.

- C'est cool Supertramp, tu ne trouves pas?

Gaspard mit quelques secondes à comprendre de quoi il était question. Même un esprit doué peut se revêtir illico d'une épaisse couche de bêtise devant un nez retroussé, des yeux transparents, des pommettes hautes et des mèches blondes qui laissaient deviner deux oreilles parfaites.

Elle insista.

- Supertramp! Tu ne connais pas ce groupe?

Gaspard avait compris lors de sa courte expérience de la vie qu'il était toujours plus avantageux à long terme de toujours dire la vérité, du moins la présenter comme une vérité acceptable. Les rois de la mystification, les princes de l'artifice, les seigneurs de l'imposture ne sont des héros que dans les livres ou sur écran géant. Dans la vraie vie, jouer un rôle finit toujours par se retourner contre soi, comme si on gravissait une échelle qui ne repose sur rien. Alors, il la joua humble et sincère.

- Je débarque ici depuis moins de cinq minutes. Je ne connais AUCUN groupe ni artiste moderne.

Elle rit. Pas d'un rire moqueur. Elle rit parce qu'elle avait été touchée par la franchise d'un petit gars de douze printemps.

- Toute une éducation à faire en somme?

Gaspard opina avec la plus grande humilité.

- Et peut-on savoir ce qui t'as poussé à entrer ici?

Gaspard était lancé sur les rails de la sincérité. Il releva le menton.

- Vous, toi, mademoiselle.

Elle descendit de son siège avec une grâce infinie et posa une main fraîche sur l'épaule de Gaspard. Il ressentit alors tout l'honneur que les chevaliers du moyen-âge éprouvaient lorsque la reine les adouba de son royal pouvoir. Il releva une nouvelle fois la tête et détailla avec précision les contours du visage de la fille.

- Allez, viens! Il faut tout de même finir par te dépuceler.

Gaspard était affolé. Jouer franc-jeu est toujours payant sur le long terme mais risque de sacrément brûler les étapes. Son regard fuyait, ses jambes étaient en coton, sa gorge sèche et l'air semblait se raréfier dangereusement.

Elle partit d'un rire comme une cascade d'eau glacée en plein mois d'août. Gaspard restait interdit. Il avait sûrement mal entendu. Parfois les lapsus n'existent qu'à l'audition. On croit entendre un mot à la place d'un autre.

Devant son air ahuri, elle pouffa,

- T'inquiète pas, je ne parle que de ta virginité en matière de pop music. Puis, avec un regard par en dessous, elle dit d'un air coquin:

- Bien que je pense que tu ne serais pas contre l'autre défloration, hein, petit vicieux qui s'amuse à reluquer les jolies filles à travers les vitrines?

Gaspard devint rouge jusqu'aux oreilles.

Il la suivit comme un toutou parmi les rayonnages de la boutique. Elle savait exactement ce qu'elle cherchait.

- Commençons par le commencement, si tu veux bien.

Gaspard voulait tout ce qu'il était possible qu'elle lui propose. Sa volonté avait abdiqué devant une fille de seize ans, belle comme une princesse. Une princesse pop, évidemment.

Elle lui donnait l'impression du chat qui s'amuse avec la souris ou de l'araignée qui guette sa proie se démener, engluée dans sa

toile. Elle jouait avec sa timidité de préadolescent, sa pudeur de petit garçon qu'il était encore dans ses rapports avec les filles. Elle s'engagea dans un escalier en pierres. Il y avait un sous-sol. Et encore des bacs et des bacs gavés jusqu'à qui mieux mieux. Et toute une rangée de petites cabines comme on en trouvait encore dans quelques brasseries, où l'on pouvait téléphoner sans être dérangé par le bruit des conversations. Elles avaient l'aspect de cabines téléphoniques avec leur porte en partie vitrée qui laissait apparaître le torse de plusieurs auditeurs. On y tenait aisément et, bien serrés, on y entrait également à deux. La fille choisit la seule cabine libre. Sorti délicatement le vinyle de son emballage. Gaspard jeta un regard distrait sur la pochette. Cela représentait une photo de groupe posant devant une grosse caisse et un parterre de fleurs composant le nom du groupe certainement.

Elle disposa avec dextérité la galette sur une platine qui commença à tourner à une vitesse proche de trente trois tours un tiers. Un stroboscope allumait des diodes qui devinrent immobiles lorsqu'elle tourna très légèrement un bouton situé sur le côté.

- Sacré Jean Paul! Toujours à augmenter la vitesse.

Elle prit avec précaution le bras de lecture et le posa sur le sillon. Gaspard remarqua qu'il ondulait à peine, comme un bateau sur une mer calme. Elle lui posa un lourd casque sur la tête, recouvrant parfaitement ses oreilles dans une cage assez profonde pour restituer un son parfait, ample et profond où les aigus traverseraient son champ acoustique comme les étoiles filantes zébraient le ciel en été, où les basses pourraient prendre leur aise, s'étendre de toute leur gluante suavité. C'était un vrai casque de professionnel qui donnait à l'auditeur un aspect de martien mais qu'importe l'aspect pourvu qu'on ait l'ivresse.

Il y eut quelques craquements. La fille avait disposé un second casque, plus étroit, sur sa tête et souriait tendrement. Elle menait le jeu, si toutefois c'était un jeu bien entendu. Evidemment, elle avait repéré son manège depuis son promontoire. Elle l'avait guetté, arpentant la rue au ralenti. Elle l'avait décrypté lorsqu'il était entré dans le magasin. Elle l'avait détaillé alors qu'il

essayait de se donner une contenance en mimant celui qui cherche quelque chose d'introuvable. Elle l'avait vampé et maintenant il était là, dans cette cabine exigüe où leurs corps s'effleuraient. Il pouvait même sentir son souffle dans son cou. Elle lui sourit et, sans un mot, l'invita à bien écouter, à se concentrer sur cette première expérience unique. Cela ne se reproduirait jamais.

Des instruments semblaient vouloir s'accorder. Au bout de dix secondes le batteur entra en action. C'était parti! Une voix commença (it was twenty years ago today) en forçant comme si elle devait dominer les rumeurs d'une foule. Et, il y eut vraiment une rumeur lorsqu'elle déclama présenter le club des cœurs solitaires du sergent Poivre. Puis un rire se répandit dans la foule tandis que le chanteur poursuivait sa chansonnette. Le premier morceau dura à peine deux minutes mais il s'enchainait merveilleusement à la seconde mélodie où il était question de l'aide des amis. La voix était moins forcée cette fois et Gaspard se surprit à se balancer. Il avait déjà accompagné du pied le premier morceau. Et ainsi de suite, les morceaux se mêlaient les uns aux autres comme dans un vrai concert. Il n'y avait pas de « blanc » entre les chansons et ça, c'était nouveau pour Gaspard. A chaque nouvel air, il découvrait quelque chose de nouveau. A un moment donné, on joua même un morceau à l'envers. C'était un véritable feu d'artifice musical parsemé de trouvailles. C'était une révélation. La fille, qui devait connaître l'album par cœur, lui dit quelque chose qu'il ne comprit pas, qu'il n'entendit même pas et s'en alla, le laissant seul avec ces quatre gars de Liverpool qui avaient, en leur temps, révolutionné le monde occidental. C'était son tour à présent. La magie opérait toujours même si il n'était pas en proie au délire fanatique qui faisait s'évanouir les filles à la pelle lors de leurs concerts, de leurs apparitions publiques. Il reprit la pochette et, tout en s'immergeant de plus en plus dans des sons si originaux, il détailla le groupe qui posait comme pour un mariage, une remise de prix ou, mieux d'une photo de classe. Hormis les quatre garçons vêtus de redingotes colorées qui posaient en première ligne, la foule était aussi bigarrée et hétéroclite que

l'était la musique. A mieux y regarder, Gaspard reconnu Tarzan alias Johnny Weismuller, la moustache désormais célèbre d'Einstein, la pulpeuse Marilyn, la casquette de capitaine de Marlon Brando, Laurel et Hardy. Cela devenait un jeu qui le distrayait de la musique qui continuait sans aucune pause. La face arriva à son terme. Il retourna la galette pour entamer la seconde partie. C'était l'entracte. La fille n'était pas revenue et, pour tout dire, elle avait totalement quitté l'esprit de Gaspard. Il passa vingt nouvelles minutes de pur enchantement pour finir sur ce fabuleux morceau d'anthologie, intitulé sobrement « un jour dans la vie » qui lui donna la chair de poule. Il ne ressentit cela que très rarement dans sa vie future.

Liste des chansons qui donnent la chair de poule:

10. Nights in white satin
9. What a wonderful world
8. You are my world
7. He ain't heavy, he's my brother
6. Angie
5. Bridge over troubled water
4. Let it be
3. Space Oddity
2. Hey Jude
1. A day in the life

La dernière note dura éternellement, puis le bras atteint le bout du sillon. Il laissa la platine tourner trois minutes. Un léger craquement revenait à chaque tour comme l'espace entre les rails rappelle un métronome lorsqu'on voyage en train. Son cerveau, son esprit était encore sous l'emprise des sonorités nouvelles, des mélodies inédites. Il lui fallait du temps pour intégrer tout ça et remonter au rez-de-chaussée, traverser la boutique, trouver la porte qui donnait sur la rue et tenter, tout désorienté qu'il était, de rentrer chez lui.

Il avait totalement oublié les longues jambes, le nez retroussé, les pommettes hautes et les mèches blondes de la fille. Pour ce

qui était des quatre de Liverpool, il n'était pas prêt de les oublier, eux.

La boutique de la rue Bréa devint sa seconde maison. Il croisa à nouveau la fille qui l'avait décidé à pousser la porte, enfin façon de parler puisque la lourde porte était constamment ouverte. Ils se souriaient comme les amants d'une unique nuit passée. Une nuit initiatique qui reste un beau souvenir, mais chacun sachant qu'il doit passer à autre chose. Cette porte resta close le neuf décembre 1980 toute la journée. John Lennon avait été mortellement atteint des balles du barillet d'un 38 spécial tirées à bout portant. Mark Chapman passait à la postérité. Le monde de la pop était orphelin.

Gaspard, jeune garçon de douze ans, venait de rencontrer une amie fidèle, une confidente, une remonteuse de moral hors norme, une drogue bénéfique, un paradis artificiel sans effets secondaires ou si peu. La musique pop.

Cependant, dans cette boutique sans nom, régnait un état d'esprit qui ne se voulait absolument pas sectaire. On acceptait tous les clients avec la même envie de partager, de faire découvrir. Et on appliquait cette non discrimination à la musique elle-même. Il n'y avait aucun classement dans les bacs chargés à vomir. Pas d'ordre alphabétique ni de répartition d'aucune sorte. Si bien qu'on était obligé de constamment sortir de ses sentiers battus et rebattus. Gaspard avait un faible pour les quatre de Liverpool, cela va sans dire, pourtant il fut bien forcé d'écouter autre chose. Même de se plonger souvent dans d'autres ambiances. C'était selon l'humeur et surtout, selon la pochette. Il y eut Louis Armstrong, Sidney Bechet, Miles Davis, mais encore Gilberto Gil, Ravi Shankar, Gershwin, Satie, les Byrds, Bob Dylan, le Velvet Underground (nouvelle claqué), Led Zeppelin, les Andrew Sisters, Buddy Holly, les Shadows, Neil Young, Bob Marley et toute une pléiade d'artistes totalement inconnus même pour les spécialistes et certains le resteraient toute leur vie. Des musiques du monde qu'on ne nommait pas encore comme ça.

Très vite Gaspard se rendit compte que la boutique n'était

qu'une grande famille où la plupart des clients se connaissaient. Il y avait quatre employés qui s'étaient associés dans une sorte d'autogestion raisonnée. Il n'y avait pas de patron. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Leur seule motivation était leur passion débordante pour tout ce qui alignait quelques notes qui bousculaient les samedis soirs de Guy lux ou les Dimanches après midi de Jean Nohain. Ici pas de Compagnons de la Chanson ni de Sheila ou Cloclo (qui pillaient de toute manière les meilleurs airs américains) et pas davantage Brel ou Ferré qui bénéficiaient quant à eux de la bienveillance et du respect général. « Mais ce n'est pas une boutique de chanson française, voilà tout » concluait Paul, au look hippie.

Ce qui faisait la différence, c'était Jean Luc. C'était le plus âgé des quatre tenanciers. Il portait des rouflaquettes qui lui mangeaient la moitié des joues, était coiffé régulièrement d'une casquette (jamais la même) et portait des tenues qui lui donnaient l'air d'un gars qui se rend à une soirée costumée. Gaspard n'était pas le dernier à penser qu'il devait les louer à quelque enseigne spécialisée. Impossible de lui donner un âge. Plus de quarante à coup sûr, ensuite... Il avait pas mal bourlingué mais n'en racontait jamais rien à personne. Seulement voilà, de ses voyages de jeunesse, il avait conservé un carnet d'adresses impressionnant. Il pouvait s'enorgueillir de connaître au moins une douzaine de personnes par continent. Il n'avait pas coupé les contacts et, régulièrement, les cartons arrivaient rue Bréa. Au lieu de s'approvisionner chez les multinationales de l'industrie du disque, il recevait ses échantillons directement de ses contacts à l'étranger. La plupart arrivaient directement des Etats-Unis ou de Londres (où il se rendait au moins une fois par mois), mais des arrivages de Jamaïque, de Cuba, de Buenos Aires, de Bombay, de Tel Aviv, du Caire, de Dakar ou du Cap parvenaient régulièrement jusqu'au cœur de Paris. Dans la boutique, c'était le monde entier qui venait en direct jusqu'aux oreilles des amateurs.

Ici on ne parlait pas de consommateur ni de client mais on y allait de qualificatifs tels que connaisseur, avec un degré supplémentaire de collectionneur, parfois même d'expert ou

d'éclairé. On respectait tous les goûts et les différences mais il était clair qu'il régnait ici une large préférence pour le rock et la pop music. Durant ses années d'adolescence, Gaspard découvrit un monde parallèle au sien propre. Il passa des heures à écouter des albums mythiques et psychédéliques et entama des conversations qu'il allait terminer dans les quelques cafés du quartier. Car, plus qu'un magasin qui offrait la découverte de nouveaux horizons musicaux, c'était essentiellement un endroit d'échange d'idées. Les existentialistes avaient eu leur Saint Germain des Prés, leur café de Flore, ces post soixante-huitards se retrouvaient rue Bréa autour du dernier Procol Harum en sirotant un café ou un thé (le contact de Jean Luc à Bombay lui glissait des feuilles odorantes entre les disques et pas seulement de celles qui s'infusent si vous voyez ce que je veux dire, et cela contribua dans une large mesure à l'arrêt brutal de cette belle idée). Ce fut une double révélation pour Gaspard. Il découvrait de nouveaux sons, se plongeait dans une ambiance originale et il se rendit compte qu'un autre regard sur le monde était possible. Il avait toujours observé son entourage, son environnement avec ce détachement, ce pas de côté qui lui faisait entrevoir ce que la majorité, la foule ne percevait pas. Devant un spectacle d'illusionniste, il aurait été capable de remarquer l'astuce alors que le commun des mortels se laisserait berner, leur attention subtilement détournée. Gaspard n'était pas de ceux qu'on dupe facilement. Il aurait été, par exemple, un très mauvais candidat à une séance d'hypnose. Cependant, il remarqua qu'une autre façon de percevoir le monde était possible. Lui voyait l'imperceptible. Ses nouveaux amis ne voyaient que les dysfonctionnements et l'absurdité du monde moderne. C'étaient des rebelles. Et en premier lieu, ils remettaient en question et en cause le fonctionnement de la société telle qu'elle se développait. Les événements de 1968 avaient secoué le monde sans le faire franchement vaciller. Et, à bien y regarder, le modèle occidental perdurerait tant et plus tandis que le bloc des républiques socialistes allait se déliter quelques années plus tard, posant de nouveaux problèmes. Cependant des idées avaient germé dans l'esprit d'une jeunesse trop dorée, trop gâtée, vivant

dans un confort que l'humanité n'avait jamais éprouvé jusqu'alors. Et c'est peut-être bien la cause de tout ce désordre intérieur. L'être humain est programmé pour devoir lutter contre son environnement, à l'image de n'importe quel animal. Nous sommes des mammifères devant faire notre place parmi (et non contre) la nature. Il doit exister une prise de risque dans la conscience humaine. Devoir se mettre en danger et en éprouver un léger frisson, un titillement salvateur. La révolte estudiantine n'était qu'un palliatif à un trop grand désœuvrement. Le premier choc pétrolier avait fait germer dans l'esprit des plus éclairés que l'énergie ne pouvait continuer à être gratuite, cette énergie qui était la base de la société de consommation. Cela allait saper toute idée de croissance infinie.

- Tu as lu « la société du spectacle » de Debord?

Gaspard admettait son ignorance sur tous ces sujets, forcément politiques. Il se plongea donc dans des lectures à contre courant. Il dévora Ivan Illich. Il n'avait pas quinze ans.

Ce furent des années étranges. Il était coincé entre deux mondes. Celui d'une France d'après De Gaulle, d'un monde partagé par une guerre froide qui mourrait peu à peu, par les effets d'un nouveau genre de guerre (le Vietnam) qui scindait fatalement une société en pleine mutation. Les anciens ne s'y reconnaissant plus cherchaient quelques fondamentaux auxquels se raccrocher, les jeunes n'y trouvant pas leur place rejetaient tout d'un bloc. Et Gaspard se trouvait au centre, sur la frontière même de ces deux conceptions qui lui étaient, d'une certaine manière, étrangères.

Il ne partageait pas l'immobilisme des aînés, ayant vécu selon des concepts nouveaux et une éducation nécessairement anticonformiste. Fils de deux femmes, n'ayant frotté ses culottes qu'un petit mois sur les bancs de l'école publique et capable de percevoir les événements avec le recul nécessaire à leur bonne compréhension, il portait un regard inhabituel sur les choses qui l'entouraient. Mais, pour ces mêmes raisons, il ne partageait pas totalement cette volonté de changer à tout prix ce monde puisqu'il était la preuve vivante qu'une autre voie était possible. Il ne vivait ni dans l'urgence ni dans la précarité qui poussent les

révoltés contre toute forme d'autorité. Il se contentait de suivre le mouvement, toujours avec ce regard de biais. Il ne fonçait pas dans le tas comme les plus exaltés de ses amis, mais avançait en crabe, avec juste ce qu'il faut de décalage pour apprécier le meilleur et garder un second degré et une bonne dose d'humour en ce qui concerne le pire. Il n'allait pas se cogner douloureusement contre l'obstacle, juste l'éviter avec un air narquois et le sourire de celui qui vient de jouer un bon tour. Il fut l'un des premiers à constater que, parmi ces nouveaux amis à l'âme révolutionnaire, il existait des problèmes, des contradictions, des voies sans issue. Rien n'était ni tout noir ni tout blanc. Cette absence de manichéisme l'épargna des dérives qui allaient emporter bon nombre de ses connaissances d'alors. Il lui restait un sujet sans danger, enfin pas repérable si facilement: les filles.

Si un album des Beatles lui avait ôté de la tête l'image de celle par qui tout était arrivé, il retomba bien vite sur terre et son lot de minettes. Il aimait bien ce mot. Il y avait quelque chose de félin chez elles, de mystérieux et une maturité qu'on prenait facilement pour de l'indépendance.

Gaspard n'était pas laid. Et il avait cette propension à tout voir d'un œil neuf qui plaisait forcément aux nanas. Il était non seulement différent des garçons de son âge qui, il faut bien l'avouer, n'étaient que des bébés grandis trop vite, ne sachant pas quoi faire de leurs abattis, leurs hormones entrant en confit avec leurs sentiments, mais promenait une originalité qui le distinguait même des grands de vingt ans. Il est bien connu qu'un enfant en avance intellectuellement aime la compagnie des plus âgés et en souffre quelque part puisque il reste physiquement un enfant. Mais Gaspard était un adolescent partageant les mêmes centres d'intérêt que ses camarades âgés de cinq ou même dix ans de plus. Passé la surprise de voir débarquer ce blanc-bec au milieu de groupes plus ou moins politisés, on l'avait finalement accepté car il avait l'abord facile et se liait volontiers.

C'est rue Bréa qu'il rencontra la majeure partie de ses conquêtes. Le mot est mal choisi cependant. Il comprit assez

vite qu'il n'avait pas l'âme d'un leader. Autant avec les garçons dont il partageait les idées qu'avec les filles avec lesquelles il partageait tout autre chose, il était au départ fasciné par le charisme (ou le charme) de ses nouvelles connaissances. On ne le suivait pas spontanément. Il n'était ni un rassembleur ni un tombeur. Il ne lançait jamais une idée à brûle-pourpoint mais s'arrangeait pour qu'elle s'immisce dans la tête des autres, dut-elle être reprise par un meneur. Il se moquait bien de la propriété intellectuelle d'un nouveau concept, peu lui importait d'en revendiquer la possession. Ses analyses lui valaient la confiance des leaders. Il était leur éminence grise.

Avec les filles, il n'agissait pas autrement. C'est toujours elles qui venaient vers lui. Bien sûr, il s'arrangeait pour que l'élue fasse le premier pas, mais il conservait une réserve (on ne peut pas parler de timidité) qui le stoppait. Lorsqu'une minette s'était intéressé à lui, il prenait les commandes mais toujours sans donner l'air de s'imposer. L'une d'entre elles, une des rares à avoir souffert d'une inévitable séparation, et plus perspicace que la moyenne lui avait envoyé sa vérité en pleine face.

- Tu sais ce que tu es, Gaspard? Tu es une araignée qui tend sa toile et attend dans l'ombre, dissimulée, que ta proie vienne se prendre dans tes filets. Ensuite, tu joues au sauveur pour mieux obtenir ce que tu cherches, pas autre chose que tous les autres mecs. Simplement, tu t'y prends en douceur et on ne se méfie pas.

Dix ans plus tard, il entendrait le même discours à propos de la politique rigoriste de la gauche arrivée au pouvoir mais devant faire face aux réalités économiques qu'un gouvernement de la quatrième puissance mondiale ne peut trop longtemps occulter. Les premiers déçus du socialisme auraient cette image parlante:

- Avec la droite, tu te méfies, tu es sur tes gardes, tu ne te laisses pas faire, tandis qu'avec les socialos, tu es en confiance, tu es détendu et ils t'enculent encore plus profond!

Il l'avait croisé Amélie quelques années plus tard (il se souvenait exactement de tous les prénoms de ses conquêtes et de leurs particularités morales ou physiques). Elle militait au sein d'un groupuscule féministe qui dénonçait le patriarcat alors que

celui-ci tombait en lambeaux si bien qu'elle se retrouva finalement seule et unique militante de son association, toutes ses camarades rentrant peu à peu dans le rang, trouvant un boulot alimentaire, se mariant et, comble de l'horreur pour cette défenseur des droits de la femme à disposer de leur corps, ayant des portées de chiards hurleurs.

On appelle ça gagner en maturité, devenir adulte. Ou encore perdre son innocence, abandonner ses rêves et se rendre compte une deuxième fois que le père Noël n'existe pas.

C'est à peu près à cette époque insouciant et toute auréolée d'idées d'un autre monde, un monde meilleur, que Gaspard commença à fréquenter les cafés où se poursuivaient les discussions animées et enflammées qui commençaient autour d'un vieux Chuck Berry ou du dernier Pink Floyd.

Sans doute à cause de son parcours scolaire hors normes, Gaspard avait atteint une maturité qui lui permettait d'être accepté par les plus grands. Il fréquentait des garçons de plus de dix ans ses aînés. Bientôt on ne songea plus à lui comme le gamin de la rue Bréa. Cela le coupa davantage des garçons et filles de son âge. Il travaillait quand bon lui semblait, organisait son emploi du temps, gérait sa vie, était plus autonome que bien des lycéens qui pouvaient dissenter des heures durant sur l'avenir de la société, sur la place de l'homme dans un monde automatisé et aliénant, sur la répartition des pouvoirs, sur la décomposition du travail, sur le retour aux valeurs simples mais nullement passéistes, bref une brochette de vrais sociologues en herbe, politologues aux idées rouge sang mais souvent incapables de se faire cuire un œuf et totalement désarmés devant le rouleau compresseur de l'administration ou égarés dans le labyrinthe des tracasseries quotidiennes dont ils laissaient sagement la responsabilité à leurs parents, appartenant immanquablement à cette même bourgeoisie qu'ils voulaient renverser à tout prix, assis tranquillement sur la branche qu'ils sciaient inconsciemment.

Gaspard s'apercevait très bien que bon nombre de ces révolutionnaires en foulard Hermès ne cherchaient, après tout,

qu'à tuer le père. L'avenir lui donna raison. La décennie suivante fut radicalement différente. La plupart s'était réconcilié avec le démoniaque capital. Ils avaient grandi. Adultes, surdiplômés et fils de bonnes familles, ils devenaient avocats, médecins, cadres au sein de multinationales ou de grandes banques et ceux qui avaient poussé jusqu'au bout leur volonté d'action politique avaient dû mettre de l'eau dans leur vodka jusqu'à ce qu'elle soit buvable par le plus grand nombre, un nombre suffisant en tout cas pour permettre de décrocher un mandat (tu comprends ce n'est pas parce que je dois faire quelques concessions que je renie toutes mes idées). La décennie d'après les verrait se repentir à peine dans une attitude bourgeois bohème, montant au front contre un front plus national, luttant contre l'exclusion au coup par coup sans se départir de leurs nouveaux privilèges, se déclarant écologistes en triant leurs déchets et coupant l'eau pendant qu'ils se brossaient les dents ou échanger un bain moussant contre une douche rapide (tu comprends il est grand temps de sauver la planète). Certains troqueraient leur rejet juvénile du catholicisme en s'adonnant au bouddhisme (tu comprends ce n'est pas une religion, plutôt une philosophie), d'autres se mettraient au yoga (davantage leurs femmes) ou s'impliqueraient du bout des ongles dans des combats sans conséquence pour leur train de vie (tu comprends on ne peut pas rester les bras croisés devant les génocides africains, les sans-papiers et les mines antipersonnel). Alors ils parrainaient un enfant du bout du monde, faisaient de généreux dons à toutes sortes d'associations et d'organisations non gouvernementales (déductibles à soixante pour cent des impôts qui commençaient à les prendre à la gorge - les socialistes étaient revenus au pouvoir). En résumé, cette génération née au sortir de la dernière guerre qui voulait changer le monde ne s'apercevait même pas que c'était bien le monde qui l'avait retournée comme une crêpe. Il restait les irréductibles, les purs. Ceux-là étaient voués à passer à côté de l'Histoire comme à chaque fois.

De toute la bande qui écumait les arrières salles des cafés d'alors et si l'on excepte la poignée décimée par overdose ou des

premiers ravages du sida, il ne reste que Mélanie dont on retrouva la trace dans un bordel au Népal, Nestor que l'on peut encore croiser sur les alpages du Béarn autour de son troupeau et Frédéric qui porte fièrement les couleurs de la décroissance en se démenant dans une association Lyonnaise, prônant quelques idées simples comme le partage des machines (mise en commun de tondeuses à gazon dans les quartiers pavillonnaires, encouragement du covoiturage), luttant contre la domination sans partage de la publicité et réinventant le commerce antique en mettant sur pied une halle au troc où chacun pouvait mettre en commun les objets dont il se servait peu, échanger ceux dont il ne se servait plus et réparer ceux qui ne fonctionnaient plus.

Ce fut plus douloureux pour Jean-Luc, le précurseur de la world music, celui sans qui la boutique rue de Bréa n'aurait été qu'un vulgaire magasin de vinyles sans âme. La police des douanes finit par mettre son nez dans des colis qui étaient de plus en plus parfumés. Les taxes d'importation sur les produits culturels non payés ne les intéressaient pas outre mesure, ni les feuilles de thé au demeurant, mais ils eurent moins d'indulgence pour des produits illégaux qui avaient fini par se diversifier et se multiplier. A l'aube de la révolution du disque numérique qui, de toute façon, aurait plongé l'entreprise dans une crise grave, ce n'étaient plus quelques boulettes qui trainaient dans les colis mais tout un arsenal de comprimés, de poudres, de cachets, tous rigoureusement interdits par la loi. Détention et consommation.

Il eut le malheur de tomber sur une juge particulièrement zélée et on peut la comprendre: un de ses neveux avait été victime d'une overdose et depuis elle ne cessait de contenter le garde des sceaux en appliquant les peines au maximum requis. Elle voulut faire un exemple du cas de Jean Luc, lui mettant sur le dos un chef d'inculpation supplémentaire et assez lourd, celui de revendeur (ce qui était une invention pure). Le pauvre garçon se retrouva en cellule pour dix ans. Il en sortit au bout de six, totalement écrasé par l'univers pénitencier qui broyait les plus faibles et les innocents et fortifiait les caïds. Le jour même de sa libération, il se libéra à sa manière en se jetant du toit d'un immeuble dans le quinzième, à deux pâtés de maisons de la rue

Bréa.

Mais n'anticipons pas et retrouvons Gaspard qui commençait sérieusement à devenir la coqueluche des filles. Il émanait de sa personne une douceur et une joie de vivre qu'il leur était impossible de lui en vouloir lorsqu'il les laissait tomber. D'ailleurs, elles ne pouvaient s'en prendre qu'à elles-mêmes puisqu'il n'allait jamais les chercher. C'est toujours elles qui faisaient le premier pas, même si il était provoqué habilement par Gaspard. Il s'arrangeait toujours pour paraître à son meilleur jour aux yeux de celle sur laquelle il avait jeté son dévolu sans vraiment le lui faire remarquer mais tout en restant disponible, un prédateur déguisé en proie. Comme si le loup se transformait en touffe d'herbe devant les yeux de l'agneau. Et puis de toute manière cela aussi n'est pas exact. Il n'était pas question de chasse, plutôt de pêche. En cela, Gaspard réagissait davantage comme une fille justement. Victor Hugo n'a-t-il pas dit qu'en amour les hommes vont à la chasse tandis que les femmes vont à la pêche. Instinctivement il mettait cette vérité en pratique et, en se comportant comme elles, il s'en faisait des alliées et des confidentes. Cependant il conservait une masculinité sous-jacente à la manière des fameux Beatles qui leur avait valu des cris de désespoirs de la part de filles qui n'avaient qu'une envie: entrer dans leur lit. Avec leurs costumes bien coupés et leurs coupes de cheveux au bol, gommant du coup toute virilité apparente, ils rassuraient des jeunes filles bien sous tout rapport dont les blousons noirs à la Brando effrayaient quelque peu et dont les mimiques de Mick Jagger et les frasques de Brian Jones rebutaient. Une décennie s'était écoulée mais l'inconscient féminin résistait dans un monde en plein changement. Les lois sur la contraception puis, plus tard, sur l'avortement, ne libéreraient les filles que dans leurs discours. Elles avaient des idées à peu près là et des pratiques à peu près là dirait le désopilant Michel Colucci qui savait cerner les travers de la société mieux qu'un expert en sociologie. On devrait introduire davantage d'humoristes de cette trempe dans les gouvernements à condition que leur nouvelle fonction n'altère pas cette propension à prendre en défaut les dérives des gens soit disant

bien pensants.

A la limite d'être un surdoué, Gaspard était en avance sur tout. Il continuait à poser des questions qui ne trouvaient rarement une réponse satisfaisante. La vraie intelligence c'est de poser des questions pas de trouver les réponses. Leur simple recherche est la preuve d'un bel entendement. Eduqué dans une cellule familiale hors normes, il en concevait une approche toute différente des rapports entre les hommes et les femmes, n'ayant pas eu de modèle hétérosexuel sous les yeux. Il réinventait en permanence et cela plaisait aux minettes.

Son parcours scolaire atypique l'avait fait mûrir plus vite que la normale. Il n'avait pas besoin d'être sans cesse poussé à étudier. Cela lui venait tout seul. Il le recherchait même d'une certaine façon et les quelques recommandations de l'émissaire envoyé par l'éducation nationale qui continuait à rendre visite à Marie chaque année allaient plutôt dans le sens de brider la soif d'apprendre de Gaspard.

- Vous comprenez, madame Noël, il ne faut pas que Gaspard gâche sa jeunesse. Il doit se comporter comme n'importe quel autre enfant qui passe un quart de sa vie entre les murs d'une structure scolaire. Il a onze ans et le niveau d'un élève de troisième. C'est aller un peu vite en besogne, ne trouvez-vous pas.

- Qu'est-ce que je peux y faire, moi? Il ne passe pas autant de temps que ça dans ses livres ni à étudier. Il sort même un peu trop à mon goût.

- A-t-il des camarades?

- Si je devais en faire la liste, l'après midi n'y suffirait pas.

- Euh, je veux dire, des garçons et des filles de *son* âge.

Marie avait hésité.

- Sans doute. Hein, Gaspard?

Et la réplique de Gaspard avait refroidi l'atmosphère comme un glaçon trouble le jaune brillant du pastis.

- Ce sont tous des bébés.

L'envoyé du rectorat resta sans voix.

- Oui, bon, euh, hé bien nous... il faudra tout de même surveiller tout ça. Il ne faudrait pas que tu grandisses trop vite, mon

garçon.

En une seconde le pseudo psychologue avait commis trois fautes irréparables aux yeux de Gaspard.

1. Il l'avait tutoyé alors qu'il vouvoyait sa mère.
2. Il l'avait appelé mon garçon.
3. Il lui avait frictionné la tête d'un air entendu.

Conclusion: il se comporterait devant lui comme un bébé et, dès lors, leurs rapports se cantonnèrent aux politesses glaciales des pires moments de la guerre froide.

Gaspard n'avait pas la moindre idée de ce qu'allait être sa vie, ce qu'il allait entreprendre une fois adulte. Il n'avait pas de plan. Enfant déjà, lorsqu'on lui posait une de ces questions absurdes, il n'avait pas de réponse précise.

Liste des questions absurdes posées à un enfant:

10. Tu n'as plus faim?
9. Tu préfères la mer ou la montagne?
8. As-tu passé de bonnes vacances?
7. Tu as une amoureuse?
6. Aimerais-tu avoir un petit frère ou une petite sœur?
5. Quel dessert préfères-tu?
4. Quand est-ce que tu vas arrêter de grandir?
3. Tu préfères ton papa ou ta maman?
2. Tu travailles bien à l'école?
1. Qu'est-ce que tu veux faire plus tard?

Gaspard était consterné par la stupidité des grands, par leur curiosité et leur familiarité, tout cela pour la simple raison qu'ils croyaient avoir à faire à un adulte en miniature, un grand pas fini quoi!

A onze ans puis quasiment tout au long de sa vie, Gaspard ne songerait pas à l'avenir. Il vivrait chaque jour comme si ça devait être le dernier. Ou plutôt le premier de sa vie. Il profiterait des occurrences comme elles se présentaient, n'échafauderait pas de programme, n'aurait aucune visée à long terme. Bien sûr il avait des centres d'intérêt, mais ils étaient si nombreux et il n'arrivait pas à faire le lien entre une passion et un métier à

exercer. L'exemple familial abondait dans ce sens. Marie travaillait selon son inspiration, sans établir d'emploi du temps. Les dessins naissaient sous ses doigts à n'importe quel moment, n'importe où. Les idées ne prenaient pas rendez-vous dans son esprit, elles germaient quand bon leur semblait. Elle ne se torturait pas, même lorsqu'elle devait rendre une « commande ». A Hélène qui lui faisait parfois remarquer son manque de rigueur, elle répondait:

- Ecoute, ils savent ce que je vauX. S'ils préfèrent un dessin sans intuition et sans talent dans les délais à un dessin subtil avec trois ou quatre jours de retard, leur médiocrité ne mérite pas mes gribouillis.

Depuis le succès de campagnes de pub pour une eau pétillante (et l'habillage des bouteilles de celle-ci) et la publication régulière de son petit personnage dans la page humour d'un hebdomadaire réputé, Marie était à l'abri du besoin et avait prit une confiance en elle qui frisait de temps en temps la vanité.

Elle venait de croquer un nouveau logo pour une marque de lait. Une vache aux joues rebondies qui tenait une fleur à cinq pétales dans son muflE. Elle avait trouvé le croquis qui symbolisait la rapidité et la délicatesse pour une entreprise de déménagement. Un homme poussait une brouette remplie de piles d'assiettes en courant. Le dessin ornait tous les camions de la société. Elle avait décoré toute une collection de papier à lettres, cahiers et agendas. Une poignée de main servait d'image à une boîte de travail temporaire, une farandole de petits personnages facétieux habillaient une ligne de stylos à bille, une fenêtre grande ouverte incarnait la générosité d'une association d'aide à la personne.

De son côté, Hélène était soumise à des rendez-vous, devait respecter des horaires et travaillait en équipe. Le doublage de dessins animés n'était pas une activité solitaire qu'on pouvait exécuter quand on le voulait à la maison (n'importe où d'ailleurs). Néanmoins, la partie artistique de l'entreprise n'échappait pas à Gaspard et il voyait ses parents comme deux femmes équilibrées, heureuses dans leur couple et épanouies dans leur travail et vice versa.

Surtout, il voyait que cela ne leur demandait pas d'efforts. Les anecdotes de leur vie professionnelle n'étaient jamais jérémiades et lamentations qui sont le lot quotidien de ceux qui n'ont pas eu la chance d'exercer un métier qu'ils ont choisi et dans lequel ils se sentent à leur place, respectés et estimés. Il savait que cette chance n'était partagée que par très peu de privilégiés dans ce monde de compétition effrénée mais il ne s'en souciait pas pour lui-même. Que sera sera comme le disait la chanson. Voir ses parents se lever avec bonheur le matin, entreprendre une activité choisie et désirée le rassurait quant à ses possibilités. Pour le moment il ballotait entre la pop music et les filles tout en se gavant d'études pour lesquelles il n'avait pas épuisé toute sa curiosité.

On était à l'automne et il avait été décidé qu'Hélène l'entraînerait pour une chasse aux champignons en compagnie de Vladimir. Marie était restée à Paris, préparant le vernissage d'une exposition de ces meilleurs croquis. La consécration.

Gaspard avait quinze ans et avait passé tout l'été de cafés en cafés, plongeant ses oreilles et son subconscient dans l'univers de Fleetwood Mac, Cat Stevens, Lynyrd Skynyrd et Jethro Tull et papillonnant de Brigitte à Marguerite, revenant à Julie en passant par Audrey et un détour par Katia.

- Vladimir dit que c'est la pleine période des cèpes au manoir. Allez le rejoindre Gaspard et toi, avait lancé Marie qu'on ne voyait pratiquement plus à l'appartement, toute attachée à cette future exposition.

Gaspard n'était pas trop motivé mais Hélène avait un long weekend de libre et voulait se changer les idées.

- Tu n'as pas quitté la ville de tout cet été, Gaspard, ça te ferait du bien de revoir un peu les arbres, d'écouter les oiseaux...

Sans bien en savoir la raison, un fou rire l'avait attrapé et plus lâché pendant quelques minutes. Il est bien connu que, mieux qu'un bâillement, cet état est très communicatif. Hélène, Marie et Gaspard se gondolaient donc dans d'atroces souffrances et la décision fut prise d'aller s'aérer à la campagne. La météo annonçait une belle période de beau temps.

Vladimir avait l'air d'une gravure du siècle précédent. Chaussé

de hautes bottes marrons qui flattaient le genou, un pantalon de velours d'un coloris à peine plus sombre maintenu par des bretelles vermeilles (Vladimir avait horreur des ceintures, cela coupe la digestion disait-il, j'ai l'impression qu'une guillotine me scie en deux au niveau de l'abdomen, quelle horreur!). Sa chemise crème d'épaisse toile était recouverte d'une veste de chasseur où les poches se partageaient la moindre partie de tissu disponible. Enfin, et cela posait son homme, il était couvert d'un chapeau, ah mais quel chapeau! Rien n'y manquait. Il avait été autant façonné par ses doigts qui lui faisaient prendre la forme voulue que par les artisans qui l'avaient modelé dans leur atelier. Une plume de rapace frissonnait à la moindre brise (on sait d'où vient le vent comme ça, précisait Gaspard) et un ruban en faisait le tour, maintenant l'aigrette en bonne position.

Gaspard ne s'était pas changé.

- Ce n'est pas une tenue pour débusquer le bolet ça, mon garçon!

Et, ipso facto, Gaspard se retrouva métamorphosé en lutin des bois.

Gaspard n'a jamais bien compris pourquoi on devait nécessairement se lever aux aurores (bien avant l'aube) pour débusquer la gourmandise des bois. Quoi qu'il en soit, le trio avait déjeuné en silence puis s'était mis en route d'un pas ralenti. Vladimir tenait un bâton noueux dans sa main gauche et un panier tressé d'osier, pour le moment vide de tout représentant mycologique. Hélène, bottines, vieux Jean et gros pull venant soutenir le menton, suivait, la tête dans ses pensées, c'est-à-dire tour à tour observant ses pieds puis la cime des arbres. Gaspard fermait la marche, l'air renfrogné. Il n'aimait pas être réveillé. Peu importe l'heure à laquelle il sortait des bras de Morphée, il entendait bien être le seul responsable de son émergence. Toutefois la légère brume qui transit les muscles encore tout raidis de sommeil, le chant des chardonnerets dans les hautes branches, cette odeur d'humus qui monte du sol, ce parfum de terre primitive, les premiers rayons obliques qui réveillaient les insectes volants et rampants par millions, tout contribua à rendre sa belle humeur à Gaspard.

Vladimir parlait tout bas. Hélène, suivant son exemple, chuchotait et Gaspard était le seul à ne pas moduler sa voix.

- Pas si fort!

En vertu de quoi fallait-il murmurer dans ce sous-bois désert de millions de petites pattes qui s'activaient au sol sur les feuilles, provoquant un tintamarre que l'on pouvait percevoir dans ce silence juste strié de bourdonnements isolés mais qui allaient, au cours de la matinée, se multiplier pour donner ce ronronnement de lointaine autoroute. Nul doute que les girolles et les cèpes iraient se planquer dare-dare si on se faisait remarquer en parlant trop fort. Gaspard sourit ironiquement. Il n'aurait échangé sa place pour rien au monde maintenant. On avançait de plus en plus doucement parmi les fougères et les branches mortes qui émettaient de brefs craquements sous le pied. C'était leur seconde mort. Un instant, Gaspard repensa à son aventure dans l'eau glacée de la rivière huit ans auparavant. Sans les leçons de natation de Vladimir il ne serait pas ici, à la chasse aux champignons. C'est peut-être pour cette raison qu'il prenait la vie comme elle avait été un cadeau, un bonus auquel il n'aurait pas eu droit si...

Le trio s'était éparpillé parmi les troncs moussus et les branches tortueuses. Un bois de chênes essentiellement et puis quelques châtaigniers qui n'avaient pas encore pris leur teinte automnale. Gaspard ne voulait pas ramener sa science mais il avait appris que sur six mille espèces de plantes, la bonne moitié étaient comestibles. Ce devait être au moins identique pour le monde des champignons. En réalité très peu donnaient mal au ventre et juste trois ou quatre pourraient être fatals. Il avait croisé bon nombre de représentants aux formes diverses et à l'odeur prononcée mais Vladimir était intraitable.

- On ne récolte que les cèpes mon garçon. A la rigueur quelques girolles, mais tous les autres on se contente de les regarder.

Gaspard notait mentalement chaque forme. Il savait qu'il marchait sur un sol truffé de filaments mycologiques, une structure s'étendant sur des kilomètres et reliant les arbres entre eux, leur offrant les sels minéraux dont ils ont besoin. Bel exemple de collaboration entre espèces, entre genres même.

L'objet de la cueillette n'était que la partie visible de l'iceberg qui régnait en maître dans le sol de la forêt. D'après les probabilités dont Gaspard était friand, il finirait tôt ou tard par rencontrer l'un de leur représentants.

Alors, contre toute attente, Gaspard les vit. Ils étaient blottis au pied d'un arbre centenaire qui vivait certainement ses derniers étés. Le tronc était colonisé par des mousses vertes, grises, jaunes et orangées. Il offrait une planque idéale à un homme de petite taille puisqu'il était creux. Quelques branches tendaient leurs bras désolés vers le ciel, implorant on ne sait quel Dieu de leur venir en aide. Mais c'était plié. Les bactéries puis les insectes continuaient leur lent travail de sape qui rendait le bois vermoulu qu'un bon coup de pied aurait largement endommagé. Gaspard n'y pensa pas une seconde, trop reconnaissant à ce squelette de lui avoir permis un départ en fanfare. Il se retint de crier sa joie.

Trois bolets au ventre de bonhomme de neige, rebondis d'avoir fait ripaille toute la nuit et juste couverts d'un petit chapeau tirant presque sur le noir, se tenaient les uns contre les autres, attendant la main qui les délivrerait d'un sol odorant de toutes les décompositions et de l'assaut de limaces noires qui ne tarderaient pas à commencer leur festin pour s'allonger avec aise dans le panier bien modeste, il ne faisait que le tiers de la contenance de celui de Vladimir, que tenait gauchement Gaspard, puis d'être toiletté avec amour à l'aide d'une petite brosse (on ne lave jamais les champignons, malheureux!), découpés en lamelles comme on prodiguerait une caresse, puis jetés sans ménagement dans une poêle où une préparation rissolait sur le feu ardent de l'imposant fourneau faisant office de radiateur géant et qui embaumait déjà toute la pièce de ses relents aillés. Quelle belle consécration pour une petite famille de bolets qui aurait pu pourrir dans l'indifférence générale au pied du presque cadavre sylvestre.

Gaspard sorti son couteau et répéta du mieux qu'il put le geste sur lequel Vladimir avait bien insisté pour cueillir correctement un champignon. Il fallait d'abord dégager soigneusement ses abords avec la main (jamais le bâton, gros bêta!) de la couche

protectrice de feuilles, parfois quelques mousses et libérer les liens tissés par le lierre qui, bien souvent, devenaient de vraies guillotines si on s'y prenait comme un vaurien en arrachant de ses gros doigts ces merveilles. Il fallait respecter les dons de la nature et agir avec égards et ménagement. Sitôt la récolte proprement faite, Gaspard se dirigea à grands pas vers la plume qui voletait à quelques dizaines de mètres, indiquant un chapeau maintes et maintes fois modelé et sous lequel la tête de Vladimir était toute occupée à s'imprégner des lieux pour trouver les perles qui s'y cachaient.

- Ce n'est pas en courant un cent mètres que tu...

Il s'arrêta net devant le panier que brandissait Gaspard sous son nez. Il prit avec le plus grand soin le plus petit des trois bolets qui gisaient dans le panier tapissé de feuilles de châtaigniers et le porta à ses narines. On eut dit un œnologue en pleine dégustation. Il resta ainsi quelques éternelles secondes puis, un brin vexé, eut un imperceptible haussement d'épaules.

- C'est la chance du débutant, c'est tout.

Puis, pour se faire pardonner ce ton un peu brusque, dicté par une jalousie mal placée, il ajouta, se radoucissant.

- C'est *très* bien d'avoir revêtu le fond de ton panier de feuilles. Ca garde leur fraîcheur et n'altère pas leur parfum.

Gaspard se sentit gonflé d'orgueil. Le panier du grand-père était désespérément vide.

Il ne s'était pas éloigné de cinquante pas qu'à nouveau un renflement de feuilles attira son attention. Il ôta cette couverture comme il se souvenait avoir subtilement fait glisser les draps sur le corps de Brigitte, allongée sur le ventre dans le lit qui avait été le témoin privilégié de leurs ébats, quelques mois plus tôt.

Ce n'était pas la première fois qu'il échangeait des caresses et des baisers avec une minette qui lui plaisait. Ni la première fois qu'il partageait une nuit entière dans le même lit qu'une de ses conquêtes. C'était, en revanche, sa *première* fois. Sous son air nonchalant, presque désabusé qu'il aimait donner à son regard pour mieux cacher sa curiosité, il ressentait une appréhension bien diffuse dans tout son être à l'évocation de ce qu'il considérait comme un nouveau *passage* dans sa vie.

La naissance était le premier de tous ces seuils qui se dressaient dans la vie d'un homme.

Liste des passages (obligés) d'une vie.

10. Conclusion (première mort).
9. Affliction (premier deuil).
8. Réalisation (premier enfant).
7. Diminution (premier renoncement).
6. Réalisation (premier travail).
5. Communication (premier amour).
4. Locomotion (premier voyage).
3. Communication (premier mot).
2. Locomotion (premier pas).
1. Naissance (premier souffle).

Il est de notoriété publique de constater que le premier rapport qualifié de sexuel ne se passe jamais très bien. On n'exécute jamais à la perfection une partition lorsqu'on touche un piano pour la première fois. On ne battra pas le record du monde du cent mètres nage libre à sa première immersion dans une piscine et on ne réussira pas à la perfection un bœuf bourguignon à son premier essai. Certains sont sans nul doute plus doués que d'autres mais nous sommes tous égaux devant cette simple constatation qui a valeur de théorème. Un échange corporel demande une certaine maîtrise de soi. Bref, une technique. Nous sommes bien loin du romantisme des contes de fées me direz-vous, ce à quoi je vous répondrai que la vraie vie n'est pas un conte de fées et si vous en doutez encore à votre âge, il va falloir quitter votre beau manoir où une brigade de valets et domestiques se chargent du quotidien, abandonner vos prenantes occupations (équitation, golf, tennis, croisière en yacht, weekends en méditerranée, séjours au bout du monde), renoncer un moment au foies gras, caviar, champagne, homard, grands Bordeaux, laisser votre jaguar au garage et vous rendre en métro (si, vous savez bien, le métropolitain, manière qu'ont les manants de se déplacer sous les rues de Paris) au plus proche fast-food (enfin! ces endroits miteux où l'on avale -on ne peut

décemment manger, encore moins déguster- une nourriture auquel le mot bouffe convient mieux) et vous rendre à votre travail (bon là, j'avoue que c'est un peu compliqué à expliquer. Disons, pour schématiser, qu'une bonne quantité de gens passe ses journées, le plus souvent contre son gré, à trimer physiquement et psychiquement dans des tâches qui les répugnent ou, au mieux, les indiffèrent). Tout cela est forcément ennuyeux, un peu comme lorsque vos rosiers n'obtiennent pas la teinte souhaitée et le volume désiré ou qu'Albert a oublié de laver votre jaguar ou encore que le vol Paris/Canberra est déjà complet pour la semaine prochaine et c'est bien dommage car Ayers Rock bénéficie d'une lumière extraaooordinaaaire en ce moment, enfin d'après la baronne de la Gréville-Dupont.

Donc, si vous vivez dans la vraie vie, avec son cortège de soucis et de tracas, vous devez convenir que les belles histoires de Prince Charmant pour petits filles en quête de l'âme sœur ne sont que métaphores et compagnie pour ne pas dire flibusterie et autres mots moins jolis. Tout cela n'empêche pas les sentiments dirait le poète, mais c'est un fait établi: le premier rapport sexuel ne figurera jamais dans votre top dix des performances physiques que votre corps est en droit et en possibilité d'accomplir.

Gaspard, qui, nous l'avons vu, était d'une extrême maturité, savait tout cela, du moins le pressentait-il. Et il eut la bonne idée de choisir la pimpante Brigitte pour « tester son matériel », selon une expression de Gilbert, une vague connaissance pour qui la poésie n'était qu'enculage de mouches et compagnie. Il n'était pas rustre, juste très réaliste au point de ne voir dans la vie qu'une gesticulation d'atomes et de molécules, d'échanges d'électrons et de protons, de bombardements de rayons et de radiations divers. Le corps n'était qu'une machine très perfectionnée, le cerveau un super ordinateur et l'âme... Hein, quelle âme? De quoi parle-t-on au juste?

Gilbert était cependant l'un des meilleurs chirurgiens du cœur du pays. Ceci expliquant sans doute cela (ou l'inverse).

Bref, et au risque de décevoir une quantité non négligeable de lectrices avides du moindre romantisme sous-jacent, je dois

reconnaitre qu'une première fois ne peut (et ne doit) que rarement être partagée entre deux personnes qui s'aiment et veulent construire quelque chose de durable. Ceci est, bien entendu, un camouflet terrible contre l'abstinence d'avant mariage dont la majorité des religions font (ou faisaient) leur fond de commerce.

Cette étape importante de la vie d'un homme (ou d'une femme) ne doit pas être prise à la légère. C'est un des passages cruciaux et il ne faut pas y laisser trainer le moindre doute, la plus petite incertitude.

Entendons-nous bien, je ne vais pas faire l'apologie des maisons spéciales pour hommes, nommées pudiquement « maisons de joie » aux enseignes commençant invariablement par « chez Madame... » où toute une jeunesse se déniaisait avant de partir faire son service militaire. On n'apprend jamais mieux à skier qu'entre les mains d'un moniteur, de même on... Enfin, vous m'avez compris à demi mot. Seulement j'élèverai une objection, et de taille: cela ne s'appliquait (ne s'applique toujours) qu'aux hommes. Partant de là, il faut y voir une nouvelle application qui veut que les petites filles jouent à la poupée et les petits garçons aux soldats. Les mâles avaient le droit d'apprendre à se servir de leur, euh, de leur corps mais les demoiselles devaient attendre, bien sagement, exclusivement sagement même, l'entrée en scène du Prince Charmant. N'ayant pas d'élément de comparaison, elles devaient convenir que leur mari était le plus doué des amants même si celui-ci n'aurait pas passé les qualifications au championnat du monde d'envoyage en l'air.

Les adolescentes ne doivent pas être traitées autrement que leurs camarades pour l'unique (et mauvaise raison) qu'elles portent un chromosome différent.

Et on ne me fera pas dire que cette fameuse et terrible première fois qui a fait publier un nombre infini de romans (plus ou moins à l'eau de rose) ne peut se résoudre qu'entre amis. A première vue, ce serait l'idéal. Deux jeunes gens qui sont comme doigts de la main depuis la maternelle, comme des frères et sœurs excepté l'interdit lien de parenté, qui se connaissent si bien et qu'aucune passion amoureuse ne pourra troubler cette

complicité innée, sont tout indiqués pour traverser ce périlleux passage. Erreur! Car, pour autant que cette partie de jambes en l'air (ou sous la couette) n'est rien que chimie et biologie, qu'on ne doit y incorporer aucun sentiment d'ordre moral (du moins pour se déniaisement), les sensations physiques se muent en ondes électriques qui vont titiller le cerveau (hé oui mesdames et messieurs, l'orgasme n'est que cérébral) vont également influencer sur le psychisme tout entier, bousculer la conscience et perturber l'inconscient. Le Moi dans son ensemble et son cortège de variantes (surmoi, subconscient) vont être agacés comme les cordes d'un piano ou d'un violon. On ne ressort jamais intact d'un câlin prolongé (ou même d'une simple étreinte d'ailleurs). Même le plus abscons, le plus obtus, le plus crétin des machistes de base voit une petite étincelle s'allumer dans son cerveau reptilien lorsqu'il jouit.

Vouloir effectuer son premier « grand saut » avec un ami ou une amie d'enfance en qui on a toute confiance est donc une mauvaise idée. Si tout se passera au mieux sur le plan physique (et encore, on n'est sûr de rien avec ces choses-là), il en restera toujours des séquelles psychiques qui entacheront une relation dénuée de toute connotation sexuelle et, à terme, pourront nuire à cette toute solide et implacable amitié. Avouez que ce serait dommage. L'interdit oedipien de l'inceste devient dans ce cas une censure morale. Coucher avec son/sa meilleur(e) ami(e) n'est pas la bonne solution.

Réellement, et au risque d'envoyer sur ma frêle personne les foudres des sentimentaux de tout poil, j'ose l'affirmer: la première fois ne doit l'être que pour un seul des partenaires et avec le minimum d'affection possible entre les deux protagonistes, histoire de ne pas tout troubler. Ensuite, oh ensuite, c'est une autre histoire. Et puis, de vous à moi, l'amour *sans* amour, je n'y crois pas. Ce n'est qu'un plat de spaghettis bolognaise sans tomates, un jambon beurre sans beurre, Paris sans sa Tour Eiffel, l'hiver sans neige, un deuil sans larmes.

En conséquence de quoi, Gaspard avait découvert les joies du sexe en compagnie de Brigitte, une grande. Finalement, elle n'avait que dix-huit ans, soit à peine trois ans de plus que

Gaspard, mais à cet âge là, on compte encore en mois et cela fait toute la différence. Cela s'était plutôt bien passé.

C'était elle qui avait fait le premier pas, ne dérogeant pas à règle établie dont Gaspard s'arrangeait toujours d'une manière ou d'une autre pour que les filles qui l'intéressaient viennent vers lui.

Brigitte était en fac. C'est-à-dire qu'elle passait toutes ses journées à s'ennuyer ferme sur des bancs d'un amphithéâtre quelconque, à écouter pérorer un vieux prof disserter pendant des heures sur l'existentialisme, sur Gide et Camus. Elle se réfugiait dès qu'elle le pouvait dans un petit bar tabac situé à l'angle aigu de deux rues dont on ne cherchera pas à savoir les noms. Le bar s'appelait « la charrette bleue » et personne, pas même le patron actuel n'en connaissait l'origine. On raconte qu'au XIX^e c'était le lieu de rencontre des paysans des environs qui rentraient des halles qui allaient s'en jeter un pour la route, justement. En interrogeant la petite vieille qui n'était nullement cliente mais qui passait chaque matin sur le trottoir d'en face, on aurait appris qu'après la première guerre, une antique charrette bleue délavé avait stationné à cet angle de rue pendant des mois. Son propriétaire était tombé raide mort (crise cardiaque sans doute) en plein jour et personne ne s'était chargé de déplacer l'engin, trouvant peut-être sacrilège une telle action ou simplement imaginant que cela pourrait porter malheur. Au bout d'un an, la maréchaussée fit enlever la carriole qui, du coup, était devenu l'emblème du petit troquet. Louise Poireau avait alors huit ans. Elle s'en souvient encore de cette vieille charrette car elle était partie prenante des jeux des gamins du quartier.

On a toujours à gagner à parler aux vieilles personnes. Elles ont cet avantage sur les historiens et les colporteurs de ragots qu'elles ont réellement vécu l'Histoire. Même si leur mémoire travestit un brin des souvenirs trop longtemps tus, il est gratifiant de rallumer cette petite étincelle dans l'œil de l'aïeule. N'avez-vous pas remarqué qu'elle avait rajeuni de cinquante ans en vous racontant cette histoire de charrette?

Un beau matin... D'ailleurs non. Pourquoi travestir la réalité? Les histoires d'amour (ou simplement de sexe) ne débutent pas

toutes par une belle journée ensoleillée. En voilà encore un sacré mythe. Donc, par une sale matinée de mai (ce n'est pas incompatible), la douce Brigitte était venue appuyer ses deux mains à la table de Gaspard qui sirotait une limonade (sa boisson fétiche) et avait engagé la conversation par

- Ca te dirait d'aller voir Evita à l'Odéon? J'ai deux places.

Gaspard n'était pas un aficionado des comédies musicales, mais pas rétif non plus. Ca lui était égal. Ce qui ne lui était pas égal c'est que la belle Brigitte réponde enfin à son petit manège qui ne durait que depuis trop longtemps selon lui. Sans en donner l'air, il s'arrangeait toujours pour être sur son chemin, plus exactement qu'elle *soit* sur son chemin et qu'elle puisse entendre quelques remarques bien senties sur sa passion à elle: la danse. Car, en plus de barbantes études de littérature appliquée à la Sorbonne, la tendre Brigitte dansait. Elle ne dansait pas dans les night-clubs, enfin pas seulement. Elle faisait partie d'une petite troupe de banlieue qui avait à son palmarès quelques beaux succès d'estime, dont l'adaptation de West Side Story en Saint Denis Story, mettant en opposition une bande de Bcbg de Passy face à un clan du neuf trois.

Gaspard inspira profondément, laissa passer quelques secondes à détailler le visage ensoleillé de Brigitte avant de conclure par un

- Pourquoi pas?

Dans son œil la plantureuse Brigitte pouvait distinguer une lueur d'intérêt derrière un air désabusé, ce qui faisait tout le charme de Gaspard. Elles ne résistaient pas. Elle ne résista pas.

Brigitte, je veux parler du seul prénom ici, s'accorde davantage à une belle normande bien en chair et un peu rougeaude aux joues, à la rigueur il convient aussi à une native de Lorraine à l'accent grave et trainant des gens modestes.

Si nos prénoms reflétaient réellement notre personnalité ou même notre apparence, Brigitte aurait dû s'appeler Manon, Augustine ou même Sophia. Un prénom qui aurait senti la Provence, le soleil et un parfum de vieux port. Si le metteur en scène de Saint Denis pensait adapter la trilogie de Pagnol, nul doute que Brigitte aurait hérité du rôle de Fanny. Elle aurait été

parfaite.

Des cheveux fins d'une noirceur totale qui ondulaient gentiment sur des épaules reluisantes d'un hâle, été comme hiver. Une vraie peau d'abricot (pourquoi toujours de pêche?), des petits seins très hauts (Gaspard adorait), une taille mannequin et une paire de longues jambes qui tricotaient magnifiquement lorsqu'elle se déplaçait. Dix années de danse avaient sculpté ce corps superbe et lui avait accordé un maintien de princesse. Pourtant elle ne la jouait pas hautaine, la sensuelle Brigitte. Elle était même d'une simplicité bon enfant. Il ne lui manquait qu'un accent chantant. C'était son seul défaut aux yeux de Gaspard. Lorsqu'elle parlait, on était aussitôt projeté dans un deux pièces de Saint Denis. Un jour, Gaspard lui avait fait remarquer qu'en plus des cours de danse, elle aurait tout à gagner à prendre des cours de chant qui, à défaut de faire totalement disparaître cet accent prolétaire de banlieue nord, l'adoucirait certainement. Ou bien un séjour prolongé dans les vieux quartiers Marseillais, qui sait?

Contre toute attente, Gaspard avait passé une excellente soirée à regarder sur scène la vie d'Eva Perron, magnifiquement interprété par une troupe de Broadway. C'est lui qui avait prit la main fine de Brigitte mais c'est elle qui avait tendu le cou pour rapprocher ses lèvres des siennes. Il ne s'était rien passé ce premier soir. Pas davantage que des caresses qui avaient émoustillé les deux adolescents. Une semaine avait déroulé sept interminables jours avant qu'elle ne l'invite chez elle, dans sa chambre. Ses parents étaient absents. Elle avait expliqué à Gaspard que ça leur arrivait très souvent et depuis qu'elle était toute petite. On engageait alors une jeune fille au pair pour la garder, mais à treize ans ils avaient convenu que leur fille unique était assez responsable pour se garder toute seule. Cette disponibilité expliquait sans doute son joli palmarès en matière de garçons (et aussi de filles, Gaspard l'apprit plus tard). Ce qu'il ne savait pas, en revanche, et pas plus Brigitte que lui finalement, c'est que les parents de la ravissante demoiselle, sous le fallacieux prétexte de diners mondains (lui avocat, elle chargée de mission à la Mairie de Paris), ils se rendaient en toute

discrétion dans des soirées échangistes.

Gaspard s'était tout de suite senti à l'aise dans cette chambre décorée avec soin et goût. Ca ne ressemblait absolument pas à une chambre de midinette. Seul une affiche d'Audrey Hepburn en collant de danse noir ornait le mur qui faisait face à la fenêtre, plutôt à la porte-fenêtre qui donnait accès à un petit balcon. Pas de peluche en vrac sur le couvre-lit, pas de photos de mannequins punaisées sur les murs, pas tout ce tralala qu'on est en droit de rencontrer dans une chambre de fille unique de dix-huit printemps. C'était classe. Voilà le mot. Chaleureux mais empreint d'une certaine distance. Tout était en ordre, seulement brisé par instants par une socquette qui traînait exprès au pied du lit. La belle rangée de livres était troublée par un volume négligemment posé dessus, légèrement de travers. Un foulard trahissait un ordre trop parfait disposé sur une véritable coiffeuse de loge de théâtre. Brigitte était à l'image de sa chambre. Une élégance qui dissimule l'espièglerie.

Ils restèrent un moment debout l'un face à l'autre, ne communiquant que par sourires plus ou moins appuyés. Gaspard fit un pas vers elle, tendit son bras gauche, alors elle se jeta sur lui, le fit basculer sur l'immense lit recouvert d'une couette rose bonbon et ce ne fut qu'un méli-mélo de bras, de jambes, de mains qui donnaient des caresses, de doigts qui palpaient, qui massaient. En pleine étreinte, il y eut une pause.

- J'ai une envie folle de toi murmura Gaspard.

Brigitte lui répondit encore plus bas,

- Viens.

Et ce fut le nouveau plus beau mot du monde pour Gaspard.

Viens, prononcé dans un souffle. Il l'entendrait bien souvent dans sa vie et, à chaque fois, celui déclencherait en lui une émotion particulière. A chaque « Viens » prononcé par une fille en petite tenue, dans ses bras, sur un lit ou ailleurs, aurait le goût de cette chambre et lui aurait éternellement quinze ans. On a les madeleines qu'on se donne.

Leurs gestes se firent plus doux, plus lents. Comme dans un film où, lorsque le réalisateur veut souligner l'importance d'une scène cruciale, il filme au ralenti.

Ce n'était plus qu'un ralenti de sensations et de sentiments entre eux. La peau de Brigitte était douce et tiède. Elle n'était pas brûlante comme de nombreuses petites amies dont il avait pu caresser les épaules, le nombril, les cuisses ou leurs seins.

Les gestes, les caresses et les baisers de Gaspard s'enchaînaient simplement. Il n'avait pas la gaucherie propre aux protagonistes d'une première fois. C'était parfaitement naturel comme lorsqu'on glisse sur une pente neigeuse ou qu'on se laisse porter par les flots ondulants, massant notre échine. Son esprit semblait s'enfoncer dans une douceur de plus en plus moelleuse. Il prenait confiance en lui à la manière de celui qui a légèrement bu et, sans être ivre, commence à se désinhiber agréablement. Aucun faux pas. Que du bonheur. Une tendresse infinie l'enveloppait et Brigitte était câline, attentive et réceptive.

Un moment, Gaspard trouva les va-et-vient un brin grotesques et faillit se désintéresser de ce moment privilégié. Mais toute l'attention de sa maîtresse (puisqu'il fallait bien la nommer ainsi dorénavant) le replongea dans une douceur d'alcôve.

Ce ne fut pas la première fois traumatisante que l'on peut redouter même si Gaspard allait connaître de plus beaux nirvanas par la suite. Il avait obtenu néanmoins son examen de passage avec une raisonnable mention.

Ils restèrent dans les bras l'un de l'autre jusqu'à ce que Brigitte se relève doucement et lui dise avec un air de maîtresse d'école qu'il fallait songer à quitter les lieux, ses parents ne tarderaient pas. Gaspard grogna pour la forme. Cela ne le dérangeait pas de s'éclipser comme un voleur ou un amant. Pourtant, par la suite, il détesterait ne pas passer le reste de la nuit avec ses sensuelles amies. C'était son côté féminin.

Ce matin en forêt, Gaspard se rappelait cette première fois réussie en expérimentant une nouvelle avec pas moins de succès. Son panier fut bientôt rempli de cèpes et de girolles. Il s'en délesta d'une partie dans le panier à peine garni de Vladimir qui commençait à prendre la plaisanterie avec mauvaise humeur.

Le soleil avait gagné de la hauteur et les sous-bois

commençaient à se transformer en étuve. Gaspard comprenait soudain pourquoi il avait fallu partir à l'aube. Sa tenue de chasseur de champignons commençait à lui peser. Il ne se déplaçait plus qu'avec minutie, singeant l'approche des indiens, sans faire craquer une brindille, se glissant dans la végétation tel un prédateur aguerri. Et c'était un peu ça d'une certaine manière. Il débusquait les champignons immobiles comme un léopard guette sa proie. Sans s'en rendre compte, il s'était éloigné de Vladimir. Il n'entendait plus les murmures du grand-père ni les signes de la progression d'Hélène parmi le bois mort. Sur ce terrain résolument plat existait une légère combe, vestige d'une ancienne mine de fer. L'érosion avait adouci la déclivité et bien malin celui qui aurait pu dire d'où provenait cette dépression. Gaspard jeta un coup d'œil autour de lui et s'engagea prudemment sur la pente raide qui menait à ce vallon de la taille d'un demi terrain de football. Le sol bien sec retenait ses pas mais il évita une glissade annoncée en se retenant à quelques noisetiers. A pas de loup il arpentait cette cuvette semi naturelle à la recherche de quoi remplir à nouveau son panier. Il avait déjà fait une belle récolte mais s'il rentrait avec son panier chargé jusqu'à la gueule, il serait le roi du weekend. Là-bas, une protubérance caractéristique sous un amas de feuilles. Sans aucun bruit, il s'approcha. Posa délicatement son panier. S'accroupit dans un ralenti parfait. Tendit la main. Et découvrit posément le gonflement typique d'une récolte suffisante pour obtenir les honneurs. Alors une épaisse corde se déplia et lui sauta à la gorge.

Sur le moment il pensa à un ressort laissé là par une personne peu scrupuleuse de l'environnement. Puis il vit le serpent se faufiler à toute allure sur le sol. Il n'était pas bien long, à peine cinquante centimètres mais il avait aussitôt disparu. Gaspard senti à ce moment-là une piqûre intense comme il le ressentait lors d'angines aux jours bas de l'hiver. Plus exactement une morsure. Il porta sa main sur le côté gauche de sa gorge. Quelques gouttes de sang perlaient et la douleur augmenta en intensité, se propagea comme un poison qui se diffuse rapidement dans ses veines. Il comprit alors que la corde était un

serpent, sûrement une vipère selon ses mensurations, qui avait eu la peur de sa vie et avait réagi par l'attaque avant de se rendre compte que Gaspard ne pouvait être une proie acceptable et détalait au plus vite avant une répression fatale.

En garçon des villes, Gaspard ne connaissait pas les gestes à suivre en cas de morsure. Était-elle venimeuse? Quelle était l'attitude à adopter? De combien de temps disposait-il avant de ressentir les premiers effets? Quels seraient ces effets? Allait-il mourir?

Il avait vaguement vu dans un film le héros faire un garrot et inciser autour de la plaie avec son coutelas pour évacuer le poison. Mais c'était un film. Et comment faire un garrot au niveau de la gorge? Quant à inciser la plaie, tu parles! Et avec quel couteau? Il se résolut à appeler à l'aide. Il cria plusieurs fois le nom de Vladimir et d'Hélène avant de se rendre compte que le cirque dans lequel il s'était laissé entraîner devait assourdir même le plus fort des appels. Il se leva. Sa tête lui tourna et il eut un instant l'impression que le monde vacillait. Il posa un genou à terre. La douleur à la gorge s'estompait mais les effets du venin commençaient à agir.

Gaspard pesait cinquante deux kilos. Quel était la dose létale pour ce poids plume?

Il réussit à se relever et tenta de marcher doucement, il savait qu'il ne lui fallait pas courir afin d'éviter une trop rapide propagation du venin dans son métabolisme. Sur ce point, il était dans le vrai. Mais une meilleure connaissance des morsures de vipère l'aurait davantage éclairé sur les idées préconçues. Il ne fallait, au grand jamais, effectuer un garrot. Il était même recommandé d'enlever à la victime montre et bracelets afin d'éviter la formation d'un œdème. Inciser la plaie ne servait à rien excepté réussir une belle scène de cinéma. Aspirer le venin n'a aucune incidence et allez aspirer votre propre gorge!

La plupart des plaies dues aux vipères sont des morsures blanches, c'est-à-dire sans injection de venin. Il faut un certain temps au serpent pour fabriquer son arme et il ne l'utilise que lorsque cela en vaut la peine. A quoi bon tenter de s'attaquer à une proie qu'il ne pourra de toute manière pas avaler?

Seulement, ce matin-là, la jeune vipère adulte avait été surprise et avait réagi en dépit du bon sens. Les humains ne sont pas les seuls à réagir sans réfléchir.

Gaspard sentit bien vite une grosseur à l'endroit de la morsure. Cela ressemblait aux symptômes d'une belle angine. Il tenta de s'extraire de la cuvette dans laquelle il se trouvait. Parvenu au rebord, il réitérerait ses appels qui porteraient mieux. Mais, au tiers de la pente la plus faible qu'il put trouver, il eut une sorte de nausée, le monde chancela et il tomba à la renverse, dévalant les trois mètres péniblement gravis. Il avait envie de vomir et son pouls s'était accéléré, davantage sous le coup de panique que dû aux effets du venin qui allait mettre au moins une demie heure avant d'agir.

Il se releva sur un coude et le monde continuait de vaciller. Il aurait dû mieux s'occuper de son petit déjeuner, c'est sûr. Ce qu'il aurait dû regretter maintenant, car plus que le poison du serpent, c'était l'absence d'une quantité suffisante de sucre qui lui faisait défaut et transformait ses jambes en coton.

Son estomac se contractait sérieusement, sa tête était toute embrumée et il n'avait plus aucune vigueur dans ses muscles, mais à part ça, il n'avait mal nulle part. L'endroit de la plaie le titillait à peine plus qu'une piqûre de moustique. Il s'engourdissait tout simplement comme lorsqu'on souffre du froid et qu'on n'a plus la volonté d'avancer, de se réchauffer, simplement se laisser aller dans un sommeil profond.

Il tenta de se relever. Y parvint. Il fit quelques pas mais la pente était somme toute importante et il ne réussit qu'à mal se réceptionner après sa seconde chute. Sa cheville le faisait souffrir maintenant et son flanc gauche était meurtri. Il n'avait plus aucune notion du temps qui s'écoulait. L'accident s'était produit il y a combien de temps? Dix minutes? Une demie heure? Plus? Il se rappela qu'en déchargeant son panier il avait annoncé à Vladimir qu'il les rejoindrait directement au manoir, qu'il ne risquait pas de se perdre. Combien de temps trouveraient-ils son absence normale, dans les limites du raisonnable? S'inquiéteraient-ils dès onze heures trente. Attendraient-ils midi? Plus?

Allongé sur un tapis de feuilles en décomposition, il vit deux fourmis intriguées par cette imposante forme qui n'était pas là quelques minutes auparavant. Elles tâtaient la peau de Gaspard avec leurs antennes puis se partageaient l'information en semblant s'embrasser. Il entendait les oiseaux poursuivre leurs récitals dans les hautes branches. Rien ne troublait cette douce matinée d'automne dans cette petite cuvette protégée du vent. Il eut envie de crier mais sa gorge lui paraissait énorme. Il passa à nouveau ses doigts sur la morsure. Il sentait le gonflement comme un petit goitre mais plus aucune douleur irradiait de ce côté-là. Sa cheville semblait bouillir en revanche et les contusions de son flanc l'élançaient.

Il finit par vomir. Son cerveau tentait de lutter contre l'intoxication avec ses propres armes, pensant que les toxines provenaient sans doute de la nourriture récemment ingurgitée. Mais son système immunitaire n'avait pas réagi: pas l'ombre d'un virus ou d'une attaque bactériologique. Il n'avait pas de fièvre. Il s'enfonçait simplement dans les méandres du coma.

Vladimir avait donné l'alerte bien avant midi.

- Qu'est-ce qu'il peut bien faire, grand Dieu?

- Il s'est sûrement perdu en forêt et atterri on ne sait où. Il va forcément retrouver son chemin lorsqu'il tombera sur une route qui mène obligatoirement à un village. Gaspard n'est pas idiot.

- Non, il n'est pas idiot. Et c'est bien ça qui m'ennuie. Il a dû lui arriver quelque chose. Une mauvaise chute, un malaise.

- C'est tout plat par ici, comment veux-tu qu'il se soit fait mal à ne plus pouvoir marcher?

- Tu sais, Hélène, essaye d'avancer avec une cheville foulée et tu comprendras mon inquiétude.

Mais par où chercher? Fallait-il interpeller la gendarmerie? Ne valait-il pas mieux, dans un premier temps, revenir à l'endroit où ils s'étaient séparés à peine deux heures plus tôt?

Hélène voulut suivre Vladimir.

- Non. Il vaut mieux que tu restes ici dans le cas où Gaspard serait de retour. On n'a pas besoin d'être deux. Ca ne suffirait pas pour une battue.

Vladimir était rentré vers quatorze heures. Il avait parcouru au pas de course la presque totalité des bois, y comprit la petite dépression où il n'avait pas imaginé voir le corps de Gaspard, étendu et sans connaissance. Un instant il avait pensé à porter le corps de l'adolescent sur ses épaules, mais Gaspard était bien trop lourd et ce demi coma l'avait fait hésiter. Il valait mieux le laisser comme ça, en arrangeant sa position afin qu'il puisse mieux respirer, et alerter les professionnels qui auraient les gestes justes, les bons réflexes.

Vladimir courut au manoir. Lorsque Hélène le vit déboucher dans la cour, tout essoufflé, elle comprit que quelque chose de grave était arrivé.

Les secours intervinrent promptement mais leur efficacité ne put rien pour sauver Gaspard. On diagnostiqua une mort par embolie cardiaque suite à la morsure d'une vipère péliade, responsable des trois quarts des blessures par serpents dans la moitié nord du pays. Le spécialiste des intoxications au centre hospitalier ne comprenait pas, en revanche, la rapidité avec laquelle le venin s'était répandu dans le corps de Gaspard. Quelques examens complémentaires ne purent mettre en évidence une quelconque allergie ou une déficience dans le métabolisme du jeune homme. Tout cela restait inexplicable.

- Chaque année, en France, sur un millier de morsures imputables aux reptiles, seuls deux ou trois décès sont constatés. Il s'agit très souvent d'enfants ou de personnes souffrant d'insuffisance cardiaque ou étant sous traitement. Honnêtement, je ne comprends pas. Le fait que la morsure soit située à la base de la gorge a dû accélérer le processus de diffusion et la quantité de venin devait être plus importante que la normale.

Hélène avait les yeux fixés sur les deux points au niveau de la morsure. On aurait griffé le cou de Gaspard avec une ronce, le résultat aurait été le même.

La dernière image qui s'imprima dans le cerveau de Gaspard fut celle des deux fourmis qui exploraient sans plus aucun danger maintenant la peau douce de son avant bras.

Liste des animaux les plus dangereux.

10. Le requin (50 décès par an).
9. La méduse (100 décès).
8. L'hippopotame (200 décès).
7. Le lion (250 décès).
6. L'abeille (400 décès).
5. L'éléphant (600 décès).
4. Le crocodile (2000 décès).
3. Le scorpion (5000 décès).
2. Le serpent (100 000 décès).
1. Le moustique (2 millions de morts).

Voilà comment Gaspard Noël vécu sa seconde mort. Bête et sans éclat. Dans un bois qui humait l'odeur forte de la végétation en lente décomposition, aux relents mycologiques intenses. Le jour même où il se révélait être un cueilleur de champignons hors pair. Alors qu'il venait juste d'avoir quinze ans.

Mais tout cela n'est pas exactement la vérité.

Ce qui s'est réellement passé ce matin-là n'a pas eu ces conséquences funestes. Bien sûr, Gaspard aurait pu se réveiller l'estomac en compote, malade comme un chien toute la nuit après avoir ingurgité un kebab douteux ou une douzaine d'huîtres plus toutes fraîches. La météo aurait pu se tromper (une fois n'est pas coutume!) et de lourds nuages masquant l'aube démobiliser la petite troupe, remettant la cueillette à un autre jour. Il aurait pu ne pas avoir cette chance inouïe qui lui valut le regard noir de Vladimir et la fierté d'Hélène et vouloir rentrer plus tôt ou simplement suivre comme un fidèle épagneul le grand-père sur le chemin du retour. Il aurait également pu décider de ne pas vouloir descendre dans cette combe qui, somme toute, ne devait pas regorger de tant de bolets que ça. Il aurait pu être distrait par la fugitive apparition d'un chevreuil ou être amusé par les acrobaties d'un écureuil dans les hautes branches. Il aurait pu bien entendu, ne pas avancer avec cette souplesse d'indien et faire déguerpier la vipère endormie par les vibrations qu'il aurait imprimé au sol spongieux.

Rien de tout cela arriva. Et on pourrait allonger la liste à loisir. Il se tenait simplement au bord de cet affaissement, jetant un

regard curieux sur les alentours. Il entreprit la descente abrupte et tenta de se rattraper plusieurs fois aux tendres branches de noisetiers. Il suffit qu'une seule casse et Gaspard fit un roulé boulé jusqu'au fond de la petite fosse naturelle. L'épais manteau de feuilles en décomposition lui épargna toute écorchure mais il ne put éviter de se déplacer l'épaule en se réceptionnant d'une drôle de façon, la tête la première et le reste du corps à l'avenant. Ses cervicales reçurent un choc. Il mit quelques longues minutes à pouvoir se relever. Il lui était impossible de tourner la tête, sa nuque semblait prise dans un étau de béton. Il ne ressentait pas de douleur particulière à son épaule gauche mais son bras ne fonctionnait pas correctement, comme s'il était dissocié de son épaule. Il gravit tant bien que mal la pente où celle-ci était la moins pentue (il se fit la réflexion qu'il aurait mieux fait de descendre par là, même de ne pas venir du tout ici, se maudit de sa mauvaise décision sans savoir que cet accident venait de lui éviter le pire). Il maintenait son bras gauche avec sa main droite et lorsqu'il voulait tourner la tête c'était son corps entier qui bougeait. Il retrouva sans peine le chemin du manoir.

Hélène le vit arriver, peu avant midi, tout crotté et se tenant debout à la façon du Quasimodo d'Hugo.

- J'ai bien faillit me rompre le cou, annonça-t-il tout simplement avant qu'on ne l'accompagne d'urgence à l'hôpital le plus proche. Il ne croyait pas si bien dire. Il dut endurer une minerve pendant deux longs mois d'un automne particulièrement caniculaire. Un interne urgentiste lui remit l'épaule d'une manière spectaculaire, en tirant dessus d'un coup sec. Et Vladimir de conclure:

- Ca, j'aurais pu le faire!

Gaspard ne retourna pas à la chasse aux champignons de sitôt.

Quelque part au milieu de la forêt, au creux d'une dépression à l'abri du vent, sous une couverture faite de feuilles, une vipère péliade faisait une sieste enroulée comme une corde d'alpiniste.

4. Troisième vie (en panne d'essence).

- Tournez à gauche au prochain carrefour et garez-vous sur le premier emplacement disponible.

Gaspard ne tourna même pas la tête vers l'examineur. Il se contenta de jeter un œil dans les trois rétroviseurs pour donner le change puis actionna son clignotant. Il coupa le contact et attendit sans prononcer un seul mot, le regard fixant le pare-brise. Il perçut l'expiration agacée de son passager.

Le moniteur l'avait mis en garde.

- Attention à Bertier, c'est un vicieux. Je vais te montrer les quelques tours qu'il aime bien jouer aux candidats pour mieux les recaler. Si tu tombes sur Bartoux c'est bon, il ne t'emmerdera pas avec des créneaux impossibles ou des subtilités du code de la route. Mais Bertier, c'est autre chose.

Et, bien entendu, la silhouette de Bertier se laissa deviner à l'intérieur de l'habitacle du véhicule.

- Tu vois, lui souffla l'examineur qui attendait en compagnie de quatre jeunes gens à l'intérieur d'un abribus, Bartoux aurait prit la peine de sortir de la voiture pour tendre la main à chaque nouveau candidat. Bertier, lui, reste prostré sur son siège de juge sans même lever le petit doigt, tout juste s'il marmonne un b'jour dans sa barbe.

Gaspard attendait depuis dix minutes. Il était prévu de passer à 9h45. Il était presque dix heures et trois candidats attendaient déjà leur tour sous cet abri de fortune. Une jeune fille venait d'arriver. Perfecto, jean serré et piercings sur tout le visage. Les cheveux noirs corbeau et l'air renfrogné. Gaspard lui accorda à peine un regard. Cette mode récupérée auprès des punks, les vrais, ne lui plaisait pas et embrasser une nana qui portait de la ferraille à son nez ou aux sourcils le rebutait. Déjà qu'il préférait les filles aux oreilles nues...

En revanche, sur le banc se tenaient deux demoiselles dans ses cordes. La blonde ressemblait à Olivia Newton-John et, depuis le succès de Grease, elle devait tout faire pour ressembler à sa copie américaine. Cheveux retenus sur l'arrière du crane et qui cascadaient jusque dans le cou, maquillage discret, chemisier

blanc sous une veste en jean et pantalon de cuir. La brune ne ressemblait qu'à elle-même, ce qui avait le don d'émouvoir toujours notre ami Gaspard. Il réfléchissait à une entame d'approche lorsque la petite voiture s'était garée le long du trottoir, à quelques mètres de l'abribus. Un grand dadais s'était déplié de toute la longueur de ses jambes avec un air sombre et la tête basse. Gaspard se demandait comment il pouvait loger ses tibias démesurés sous le tableau de bord. Ses genoux devaient toucher le volant. Il s'avança vers eux à grandes enjambés, le nez sur sa poitrine. Recalé à n'en pas douter.

La blonde sautilla jusque à l'instrument de torture, une banale R5 comme on en voyait circuler partout dans la ville. Elle ne se doutait pas qu'elle allait à l'abattoir.

- Alors, Laurent, il t'a coincé sur quoi, le salaud?

Le moniteur avait posé sa main sur l'épaule du géant qui avait relevé la tête. Son visage n'était qu'un champ de mines bactériologiques. Acné. Heureusement, Gaspard n'avait pas eu à souffrir de ce repousse minettes tout au long de ses années adolescentes.

- Une vieille et son petit chien. Soit disant elle s'était engagée sur les clous, mais elle attendait sur le trottoir tout simplement. D'ailleurs, elle n'a pas traversé. Je l'ai bien vu dans le rétroviseur.

- Mouais. Et tu as eu la bonne idée de lui faire remarquer.

- J'allais quand même pas me faire sanctionner sans protester de ma bonne foi.

- Bertier, il s'en fout de la bonne foi des apprentis conducteurs. Dès qu'il le peut, il te nique.

Le moniteur tapota l'épaule du colossal jeune homme qui s'éloigna ensuite en arpentant le trottoir à grandes enjambées comme s'il voulait le mesurer.

Le silence retomba. Il se passa à peine cinq minutes lorsque la petite R5 vint se garer à nouveau dans un soubresaut caractéristique de la nervosité de son conducteur. Le moniteur maugréa:

- C'est pas bon ça, c'est pas bon.

Et en effet, ce n'était pas bon du tout. La blonde sorti de la

voiture en larmes. Elle s'immobilisa sur le trottoir.

- C'est à toi Geneviève, vas-y, ne le fait pas attendre sinon il aura déjà coché une mauvaise case sur sa putain de feuille rose.

Le moniteur suivit la belle brune dont Gaspard connaissait à présent le prénom (quelle avancée!) et vint soutenir la blonde qui ne savait plus où elle se trouvait et si le monde continuait à tourner pour de vrai. Ils demeurèrent quelques minutes à discuter à voix basse. Gaspard n'entendait pas leur conversation. La blonde semblait se calmer. Puis elle s'éloigna, anéantie et le moniteur revint vers Gaspard.

- La pauvre. C'est la troisième fois qu'elle tente de le passer ce foutu examen. Plus ça va, plus elle se met la pression. A terme, elle n'arrivera même plus à enclencher une vitesse. Aujourd'hui, en plus, elle a eu droit à un Bertier en grande forme apparemment. Fais attention Gaspard, fais bien attention, il cherchera à te piéger de toutes les façons. Il adore ça. Petit, il devait se défouler en arrachant les pattes des mouches et terrorisant les chats du quartier.

Le silence se fit une nouvelle fois. Mais la R5 ne revenait pas. Trop tôt c'était mauvais. Cela voulait dire que le candidat avait fait une grosse faute, que Bertier avait décidé de cocher la mauvaise case et qu'il entendait bien stopper au plus tôt la balade forcée. Entre vingt minutes et la petite demie heure, c'était normal. Au-delà cela voulait dire qu'il s'était passé quelque chose de pas normal. Un accident peut-être. Avec Bertier et son art de mettre mal à l'aise tous les candidats, il n'y aurait rien d'étonnant. Mais l'examineur était sans doute le seul à n'avoir jamais expérimenté pareille mésaventure. Il était retors, vicieux, pervers mais c'était un conducteur hors pair, capable d'anticiper le moindre faux pas. Bien entendu, lorsqu'il était amené à actionner les doubles commandes, on n'avait plus qu'à rentrer au bercail la tête basse.

Trois quart d'heure après être partie, la brune, Geneviève donc (Gaspard chantonnait le tube d'Andrew Gold pour lui-même depuis tout à l'heure), réapparut au volant de la R5. Elle n'était ni furieuse, ni en larmes, juste abattue elle aussi par l'idée qu'elle n'était pas prête de s'installer définitivement derrière un

volant, à moins que ce ne fut celui d'une voiture à pédales. Gaspard la croisa à hauteur de la portière. Elle lui jeta un regard doux et engageant. Un instant il eut la tentation de laisser Bertier seul dans la R5 et de proposer à Geneviève un verre au café du coin. Au lieu de ça, il fit passer toute la séduction dont il était capable dans un sourire qui provenait davantage des yeux que des lèvres et s'installa sur le siège conducteur.

Il connaissait bien les commandes du véhicule pour y avoir passé quelques heures en leçons désopilantes, frôlant souvent la crise de rire avec Eric, le moniteur.

Eric, c'était tout le contraire de Bertier. Amical, engageant, ayant la répartie qu'il fallait. On ne s'ennuyait pas une seconde en sa compagnie. Il était un pédagogue né, capable d'expliquer cinquante fois la même chose d'une manière à chaque fois différente. Il avait un vrai talent de comique et n'hésitait pas à proposer quelques imitations des personnalités en vue. Dès qu'il posait son cul sur un siège de bagnole, Eric se transformait en trublion. Pour celles et ceux qui le connaissaient en dehors de ses heures de travail, ce n'était pas le même. Il se métamorphosait comme un acteur qui entre sur scène. Assis aux côtés de jeunes gens désirant obtenir la permission de conduire, il était drôle, plein d'entrain, rassurant en dédramatisant le côté sacralisé de la conduite en milieu urbain. Sûr de lui, à l'aise dans ses baskets (des montantes en toile de couleurs vives), un brin séducteur, un rien facétieux, il se réalisait totalement dans ce métier de contacts où il avait le beau rôle. Il aurait pu tout aussi bien être moniteur de ski, maître nageur. Transmettre un savoir faire le rassurait sur ses compétences.

Car Eric trainait une timidité hors normes comme son ombre. Les rendez-vous obligatoires avec l'administration lui étaient autant de parcours du combattant. Allez demander un renseignement à un guichet lui demandait un effort surhumain. Il préparait ses phrases en imaginant toutes les réponses possibles qu'on allait lui faire et oubliait systématiquement celle qui allait le désarçonner. Si son interlocuteur lui demandait quelque chose à laquelle il n'avait pas pensé, il était bloqué, ne sachant quoi répondre. Il s'excusait en rougissant et devait

revenir le lendemain en espérant ne pas retomber sur la même personne. Il se laissait toujours voler sa place dans une file d'attente, n'osait pas réclamer au restaurant et s'excusait lorsqu'on le bousculait ou qu'on lui marchait sur les pieds. Avec les filles, justement avec les filles ce n'était même pas la peine d'y penser. Quelques unes étaient tombées sous le charme dans la R5 car Eric n'était pas laid, il avait même un petit quelque chose. Et puis quelle aisance à sa place de passager. Mais il trouvait toujours une excuse valable pour ne pas honorer des rendez-vous à peine sous-entendus. On lui prêtait alors une vie de famille avec une femme aimée et une ribambelle de marmots. Tout faux.

Gaspard ajusta le siège, régla les rétroviseurs. Il se sentait détendu. Depuis tout même, Gaspard était à l'aise dans les situations les plus cocasses.

Sur une passerelle suspendue dans le vide qui oscillait à rendre folle n'importe quelle demoiselle un peu sensible, pendant un examen (écrit ou oral) ou la pression se faisait sentir dans la salle en alourdissant l'air, lors d'un entretien d'embauche plutôt rigoureux, même face à un jury composé de plusieurs personnes, il était détendu, apaisé. Dans les soirées où il ne connaissait personne, jusqu'à l'autre bout du monde dont il ne connaissait pas le dialecte, il faisait preuve d'un calme et d'une sérénité de moine bouddhiste.

Son éducation si particulière l'avait amené toujours mettre en avant une forte volonté et une adaptation aux conditions nouvelles, l'avait préparé à ne pas redouter les situations inédites, même celle où il n'était pas préparé à faire face.

Là, ce matin, avec une bonne heure de retard, il était détendu et savait tout des chausse-trapes qui l'attendaient.

Ils fit le tour du pâté de maisons, négociant deux passages protégés et un feu rouge à la perfection. Il enregistrait la signalisation routière comme une caméra de surveillance. Tout s'imprimait dans son cerveau sans qu'il n'y prête attention.

- Quel était le dernier panneau rencontré essaya de le piéger Bertier.

- Présence d'enfants. Un abord d'école par exemple ou un parc à proximité.

Bertier émit un hmmm approbateur mais semblait déçu ne n'avoir pas pu le coincer.

Gaspard déjoua tous les pièges que l'on peut rencontrer en l'espace de vingt minutes dans une zone semi-urbaine. Il entendait nettement les soupirs de plus en plus exaspérés de l'examineur. Il ne pourrait pas coller celui-là à moins de... Il sorti sa botte secrète.

- Tournez à gauche au prochain carrefour et garez-vous sur le premier emplacement disponible.

Gaspard ne connaissait pas franchement les lieux, mais ayant déjà actionné son indicateur de changement de direction, jeté un regard ostensible dans le rétroviseur intérieur et celui placé à sa gauche, il commençait à ralentir et se disposer le long de la ligne médiane symbolisée par quelques pointillés blancs. Il ne venait aucun véhicule en face et Gaspard s'apprêtait à tourner le volant comme s'il était plein, sans jamais passer sa main droite à l'intérieur comme Hélène le faisait régulièrement. Alors il vit le panneau, quasiment dissimulé par l'ombre que produisait une haute haie de troènes en ce début de journée où le soleil rasait l'horizon. Un beau rectangle à la blancheur passée sur un fond rouge sang, mauvais sang. Sans s'émouvoir, il poursuivit droit devant en prenant bien soin de garder le clignotant allumé, l'arrêter pour le remettre ensuite aurait peut-être été une faute. Il prit donc la ruelle suivante pour se trouver bloqué bientôt par un camion de livraison. L'examineur pesta à voix haute cette fois.

- Ca ne va pas recommencer! Avec la précédente candidate, nous avons été coincé vingt bonnes minutes. On ne peut plus travailler tranquillement dans cette maudite ville!

Tu parles d'un travail, pensa Gaspard. Exposer ses plus profonds désirs vicieux de vouloir pourrir un moment la vie d'autrui en recalant systématiquement tous ceux qui se présentaient à l'examen du permis de conduire B. Qu'est-ce qui expliquait cette détermination à vouloir du mal aux gens? D'où lui venait ce mal de vivre pour qu'il veuille le répercuter sur la vie d'autres gens, plus beaux, plus jeunes que lui. De quoi avait-il

souffert dans sa petite enfance? Quelles avaient été les brimades endurées à l'adolescence? De quels échecs souffrait-il pour désirer à tout prix les faire partager par tous ceux qui croisaient son chemin? Gaspard imaginait bien sa vie à ce peine-à-jour. Affublé de cul de bouteilles en guise de lunettes, il avait été la risée de ses camarades de classe. Personne ne voulait de lui dans la formation des équipes de football lors des cours d'éducation physique. Il n'était invité à aucune boum. Peut-être même avait-il eu les pires peines du monde à passer son permis de conduire. Aujourd'hui il se vengeait de la plus minable des façons. La belle jeune fille qu'il courtisait l'avait envoyé sur les roses (plus exactement sur un parterre d'orties). Difficile d'imaginer Bertier en sensuelle compagnie de toute manière. Même des professionnelles en seraient dégoûtées.

Depuis il vivait seul dans un petit appartement au cinquième sans ascenseur. Il dinait seul, il dormait seul, il se réveillait seul (c'était bien ça le pire). Son seul plaisir était d'emmerder le monde. Menacer d'appeler la police lorsque ses voisins faisaient une fête, râler quand quelqu'un resquillait dans une file d'attente en oubliant qu'il le faisait cent fois. Il n'avait que l'embarras du choix pour rendre la vie des autres moins plaisante, plus pesante. Il avait sûrement échoué dans des études de droit qui l'auraient propulsé juge ou, mieux, procureur, mais jamais au grand jamais avocat: il n'était pas sur terre pour aider quiconque mais plutôt pour l'enfoncer davantage. On a tous connus de tels spécimens. Cela fait rire jusqu'au moment où on se trouve à la place de la victime. Et un procureur peut faire pas mal de dégâts dans une vie. Ou huissier, oui huissier lui aurait convenu à merveille. Heureusement pour le bien de l'humanité, il n'était qu'examineur du permis de conduire. Un moindre mal. Cependant il usait de ce petit pouvoir, il s'y accrochait de tous ses ongles qu'il coupait à cinq millimètres. Il prenait un malin plaisir à provoquer les larmes des filles, la déception des garçons, l'amertume, le désenchantement et l'abattement des plus faibles, la rage, la fureur et l'emportement des plus téméraires. Il avait d'ailleurs échappé plus d'une fois à une agression physique. On l'avait juste un peu serré au col. Si

Bertier exaspérait, son physique disgracieux lui épargnait les assauts corporels. Sa laideur rebutait jusqu'à renoncer à lui envoyer son poing dans la gueule. Il n'était heureux que lorsqu'il apercevait sur les visages avenants une ombre de déception. Il était malheureux et voulait à toute force que le monde entier le soit aussi.

Liste des petites contrariétés.

10. Quelqu'un prend un malin plaisir à vous prendre, au dernier moment, la seule place de parking disponible.
9. Un goujat propose de faire addition séparée au restaurant (uniquement pour les dames).
8. Un pervers vous raconte la fin du film que vous avez projeté d'aller voir le soir même.
7. Se trouver sous le seul et unique nuage dans un ciel immaculé.
6. Subir une panne de télé au moment du but lors d'une finale de coupe du monde.
5. Tacher un vêtement tout neuf.
4. La tartine tombe toujours du côté beurré ou confituré.
3. Se retrouver enfermé dehors.
2. Un malotru vous éclabousse sciemment.
1. Egarer un billet gagnant d'une loterie.

Le camion se déplaça assez vite. Gaspard retrouva sans problème la rue d'où il était parti vingt deux minutes et quarante secondes auparavant. Timing parfait. Le moniteur attendait sous l'abribus, un vague sourire aux lèvres. Il savait que Gaspard était doué mais surtout capable de ne pas angoisser dans une situation nouvelle, de ne jamais perdre ses moyens face à un vicieux de la trempe de Bertier. Eric rêvait d'avoir cette aisance en dehors de l'habitacle de la petite R5.

Gaspard s'était garé en bord de trottoir et attendait le verdict. L'examineur remplissait quelques cases supplémentaires. Lorsque le moniteur avait remarqué que la portière ne s'était pas automatiquement ouverte sitôt l'arrêt, il savait que la partie était gagnée. Il se frotta les mains.

L'examineur tendit le papier rose à Gaspard avec un sourire forcé. Il semblait avaler un médicament répugnant.

Gaspard sorti enfin de la petite R5 en brandissant le papier de la délivrance. Il croisa la punkette aux piercings et ne lui souhaita pas bonne chance. Il savait que Bertier allait s'acharner sur elle comme le fauve à qui vient d'échapper la plus belle proie de la savane.

- Tu peux utiliser notre onze cent si tu veux le temps qu'on te trouve une bonne occasion pas chère.

Gaspard avait répondu à Marie que c'était gentil, mais qu'il tenait à se la payer lui-même cette première voiture. Déjà qu'elle avait réglé les cours de conduite.

- Non, ça c'est le cadeau d'Hélène.

Gaspard avait passé deux mois à livrer des plis importants au guidon de son vieux vélo. Il se faufilait dans la circulation enlisée de la capitale. Il avait récolté onze mille huit cent cinquante francs moins deux Pv pour conduite dangereuse. Mais la somme suffisait largement pour investir dans cette fameuse petite Golf grise. Elle avait un atout primordial: la capote pouvait se replier et permettre ainsi au coupé allemand de devenir une belle décapotable comme on en voyait dans les films américains.

Il avait également trouvé un ingénieux système pour voir les films gratuitement à la cinémathèque. Il s'était fait engagé comme remplaçant de Madame Louise, la gentille dame qui passait ses journées à déchirer les tickets à l'entrée de la salle. Posté à la porte, il se glissait dès la fin du générique dans la salle. Si quelque retardataire survenait, il faisait office, en complément, d'ouvreur. En l'espace de cinq mois, il avait vu et revu quelques chefs d'œuvre, réalisant ainsi l'équivalent d'un doctorat en spécialiste du septième art, versions originales cela va de soit et noir et blanc.

Liste des films vus au moins douze fois par Gaspard.

10. La Grande Illusion.

9. La Vie est Belle.

8. Les Temps modernes.
7. Laura.
6. Zéro de Conduite.
5. Citizen Kane.
4. Casablanca.
3. Témoin à Charge.
2. Les Enfants du Paradis.
1. The Shop around the corner.

Mais Gaspard Noël venait d'avoir dix-huit ans comme dans la chanson où Dalida noyait ses longs doigts dans son abondante chevelure en roulant les R du texte d'un air mélancolique. Quelques années plus tard, le jeune auteur de cette romance mettant en scène une femme mûre et un adolescent assuré de son charme présenterait une émission de chanson française nostalgique des années Trenet, piquerait des colères de jeune coq et dînerait avec le Président.

Gaspard venait d'intégrer une école de géomètres au grand désespoir de ses parents. Enfin, désespoir est un terme un peu exagéré j'en conviens puisque autant Hélène que Marie étaient fières de leur rejeton qui parvenait maintenant sans mal à les soulever toutes les deux (pas ensemble tout de même) dans ses bras longs et fins, musclés sans en donner l'air. Sa scolarité sociale s'était bornée à un mois de cours préparatoire (l'année précédent le CE1 qui remplaçait dans certaines écoles les années de maternelle).

Il s'était présenté à l'examen du baccalauréat en candidat libre l'année de ses dix sept ans (il ne les avait pas encore). Hélène s'était renseignée sur les programmes en cours en discutant avec certains de ses amis appartenant au corps enseignant ou se renseignant on ne savait trop comment. C'était une année Sartre et Camus en ce qui concerne la philosophie et la littérature, orientée sur la grande dépression de l'entre deux guerres pour ce qui touche à l'histoire, des ressources énergétiques de l'URSS en ce qui regarde la géographie et il serait probablement question du système nerveux parasympathique dans la catégorie sciences naturelles. Il n'y aurait vraisemblablement pas de

pièges en chimie où c'était une question de par-cœur et en physique où serait forcément proposé un exercice mettant en cause les différentes forces qui s'opposent ou s'additionnent sur un corps lancé à une vitesse déterminée. Enfin, les sacro-saintes mathématiques ne relevaient que d'une logique qui échappait parfaitement autant à Marie qu'à Hélène.

- Je ne comprends pas comment une artiste comme toi, capable de donner vie à un personnage en deux coups de crayons peut avoir donné vie à un matheux sans pareil.

- Que veux-tu, c'est l'époque qui veut ça. Tout le monde ne jure plus que par les maths. C'est désolant!

Gaspard écoutait la tendre amertume suinter des propos résignés de ses deux mères en affichant un sourire moqueur.

- Oui, tu peux bien te marrer, gros bêta! C'était bien la peine de ne pas t'envoyer à l'école pour que, au final, tu attrapes la bosse des maths, comme les autres.

Gaspard éternua d'un rire franc et joyeux.

- Regarde, Marie, il se fout de nous à présent.

Et Gaspard les entourait de ses bras en déposant des bises bien sonores sur leurs fronts et leurs joues.

Force était de reconnaître qu'il avait toujours été attiré par les chiffres. A peine savait-il lire qu'il maniait les nombres comme un jongleur des torches enflammées.

Une fois de plus, Hélène s'était inquiétée (Gaspard n'était peut-être pas sorti de son ventre à elle, mais des deux mamans, c'était bien elle qui possédait la fibre maternelle la plus aiguë).

- On devrait lui faire passer des examens, non? Moi, je suis sûre qu'il a un côté autiste, ce gosse-là!

- Tu plaisantes? Il va toujours vers les autres.

- D'accord. Mais quand même, te répondre du tac au tac, 36 fois 24 égalent 864, ça fait peur, non?

- On devrait l'inscrire aux chiffres & des lettres.

Tout le monde trimbale un paradoxe comme monsieur Durand au volant de sa 504 tracte une caravane sur les routes encombrées de juillet. Einstein avait été mauvais élève. Kennedy était un chaud lapin. Castro racontait des blagues. Mao

Tsé Toung avait peur du noir. Joseph Staline trainait un complexe d'infériorité. Winston Churchill se rêvait en simple jardinier. John Wayne ne supportait pas les chevaux. Attila redoutait la vue du sang. Que sais-je encore? Bien que tous ces petits travers n'aient été dûment vérifiés.

Gaspard semblait ne faire aucun effort dans chaque activité qu'il entreprenait et pour laquelle il paraissait être parfaitement à l'aise, affichant une nonchalance d'habitué. Les choses glissaient sur lui ou plus exactement, il nageait dans toute nouvelle entreprise comme un dauphin aguerri.

Il est préférable de connaître un peu de chaque chose qu'une seule chose complètement disait Voltaire. Gaspard aurait pu aisément faire sienne cette maxime. Il n'était spécialiste en rien mais touchait à tout ce qui pouvait le passionner. Et sa curiosité était sans limites. Mais, en ce qui concerne les mathématiques, il possédait une sorte de don, une façon de concevoir les choses avec cette logique qui fait défaut à la majorité des enfants et, il faut bien le dire, de l'ensemble des adultes.

Était-ce sa capacité à appréhender le monde depuis un angle différent, de se placer toujours de côté et de voir les choses sous leur profil inédit, néanmoins il naviguait parmi les chiffres, les concepts, les théorèmes, les raisonnements et les démonstrations comme un poisson dans l'eau.

Résultat : il avait décroché l'examen qui hantait la totalité des jeunes gens situés dans une fourchette de seize à vingt deux ans (certains plus âgés encore!) haut la main et n'avait obtenu la mention très bien que de quelques points ou d'un machiavélique complot destiné à dissuader les candidatures libres, enfin c'était l'argument avancé par Hélène, toujours convaincue que des machinations visant à pourrir la vie des honnêtes gens se tramaient dans l'ombre du pouvoir, qu'il soit politique ou économique.

Depuis deux ans, Gaspard avait donc intégré une structure avec cette même facilité qu'il avait eu lorsqu'il s'était lancé dans l'étude du piano, du patin sur glace et des langues étrangères (anglais avec Bridget, allemand avec Ingrid et italien avec Sophia). Le plus dur était l'inflexibilité d'un emploi du temps

drastique qui ne tenait ni compte de la situation météorologique ni de l'humeur des élèves et encore moins d'éventuels rendez-vous galants, d'une manifestation imprévue ou d'un concert inopiné. Les réveils étaient parfois douloureux. Mais dans l'ensemble, Gaspard aimait bien cette ambiance de cartographe, surtout que cela devait déboucher sur une passion qu'il s'était découvert l'été de ses seize ans. En maniant l'algèbre et la géométrie, il avait la tête ailleurs.

Lui, l'enfant des villes, abonné au métropolitain, évoluant parmi le verre et l'acier, déambulant entre le béton et le goudron, avait été touché la beauté de paysages dénués de tout signe ou empreinte humaine. C'était une révélation. Un coup de foudre. Et un paradoxe de plus.

Cet été là, Hélène et Marie avaient mis le cap sur les alpes du sud pour les traditionnelles doubles semaines de vacances étalées sur la seconde partie du mois de Juillet.

On se souvient de son premier contact avec la montagne. Gaspard n'avait que trois ans et s'était fait une grande amie en la personne d'une marmotte rebondie sur les alpages du pays du Mont Blanc. Mais Gaspard, lui, ne s'en souvenait plus ou, mal. Son journal s'en souvenait pour lui et il lui arrivait souvent de penser que ce qu'il avait réellement vécu ne lui était pas arrivé à lui mais à son double, un autre petit garçon, qui ne lui ressemblait pas. Il lisait sa propre histoire en imaginant qu'il était quelqu'un d'autre et chaque détail, chaque scène devenait aussi vraie que celles qu'il pouvait lire dans un roman d'aventures, aussi vraies que si elles avaient été inventées et vécues par d'autres.

De plus, son état d'esprit avait changé. Tout comme les cellules de son corps qui se renouvelaient sans cesse, le regard et l'analyse qu'il portait sur les événements étaient modifiés par son expérience et ses rencontres. L'esprit humain n'est jamais un bloc monolithique statufié, il évolue sans arrêt. Nous sommes tous en constante évolution, seconde après seconde. Le vrai équilibre c'est la mort.

Hélène avait décrété que longer la vallée du Rhône un quinze juillet était un suicide par paralysie dans des kilomètres de pare

chocs contre pare chocs, qu'on emprunte les nationales ou qu'on préfère les autoroutes. Voyager en train était tentant dans l'option d'une location qui les aurait immobilisées deux semaines durant dans un petit mas ou un chalet en rondins. Mais justement, il était question de voyager, de remonter les vallées, de parcourir les crêtes, de traverser des massifs entiers et, qui sait, de pousser un weekend jusqu'en Italie.

Gaspard s'était donc chargé d'établir un itinéraire n'utilisant que les routes les plus modestes, traversant des villages typiques où les autochtones les regarderaient passer, sirotant des boissons alcoolisées ou non, assis à des tables en terrasse sous la fraîcheur toute relative de marronniers centenaires. On fendrait des étendues de blés, on longerait des arpents de vigne verte, on franchirait des cours d'eau où l'envie d'aller patauger les ferait s'arrêter pour de nombreuses pauses. On pique-niquerait dans des endroits d'exception (entouré des volcans d'Auvergne par exemple ou encore surplombant les profondes gorges de l'Ardèche) et on planterait la tente à la lisière d'un bois accueillant puisque tous les hôtels affichaient complets.

Le Mont Ventoux était le premier d'une liste qui n'avait pas été établie. On avancerait au petit bonheur la chance dans les contreforts des alpes méridionales et on profiterait à la fois du paysage et de la surprise de la découverte de contrées inconnues. Le géant de Provence fit grande impression sur Gaspard mais le mistral commençait à lui tourner la tête.

- Il faut être né ici pour supporter pareil blizzard.

- Tu sais, Hélène, c'est un peu pareil partout. Il faut être breton pour apprécier le grand large, Normand pour trouver de la beauté au crachin interminable, ch'ti pour endurer la grisaille, montagnard pour résister au nuits polaires, Méditerranéen pour tolérer un soleil de feu, Russe pour souffrir des doses d'alcool à tuer un cheval...

- Et Belge pour supporter les railleries des français!

Hélène avait des origines belges et ne laissait jamais passer une occasion de rendre la monnaie de leur pièce aux français qui colportaient les pires blagues à l'encontre des wallons ou des flamands qu'ils confondaient de toute manière dans leur grande

ignorance.

On remonta les gorges du Verdon qui parurent plus sauvages que celles, longées deux jours plus tôt, de la douce Ardèche. Et c'est en butant contre la frontière italienne, au cœur du Mercantour que la magie s'opéra. Il ne restait à Gaspard que les souvenirs photographiques collés sur son journal de son séjour en Haute Savoie et, de toute façon, c'était une toute autre montagne ici. Débarrassée de toute verdure, les pics étaient arides, raides, sévères mais d'une beauté inégalée. Plus on descendait sur les hauteurs de Nice (Gaspard imaginait mal comment on pouvait descendre sur des hauteurs, plus tard, arpentant les crêtes, il comprit qu'on pouvait aisément dévaler sur le sommet d'un col, au grand désespoir des cyclistes essoufflés qui s'époumonaient à jeter leurs dernières forces pour un tour supplémentaire de roue à boyaux tandis que, majestueuse, une colonne de randonneurs glissait doucement vers les 2677 mètres du Galibier), plus le paysage devenait aride et magnifique.

Ce n'était plus qu'herbe rase et rocaille, le minéral se mariant parfaitement à l'azur bleuté et les seules nuées étaient les brumes qui empêchaient de voir l'horizon pendant ces journées bien chaudes.

Il y eut un orage d'une rare violence tandis qu'on remontait à la fois vers le nord et les pentes interminables du col de Restefond - le plus haut col routier d'Europe, annonçait la brochure chipée à l'office du tourisme -. En quelques minutes la température chuta de moitié, le sol ne fut qu'un ruisseau géant, mieux : une cascade et on dû s'arrêter en catastrophe tandis que la buée rendait les vitres de la onze cent totalement opaques.

On plongea ensuite sur Barcelonnette qui avait encore des airs provençaux, on longea la retenue d'eau de Serre-Ponçon, et on gagna Briançon par le légendaire col d'Izoard. On visita le pré de Madame Carles tout en dévorant son autobiographie que je ne saurais trop vous recommander. On contourna les Ecrins pour terminer à Grenoble par le plateau du Vercors. Les vacances étaient terminées.

Ce que Gaspard apprécia le plus, c'était les promenades (on ne pouvait décemment pas parler de randonnée). Dès qu'un coin

attirait l'œil, les mollets suivaient. On s'était équipé correctement de hautes chaussures de montagne qui ne martyrisaient pas trop les pieds délicats de citadins embourgeoisés et qui donnaient à leur démarche une allure de canards à la queue leu leu. Et, puisqu'on ne connaissait point ces lieux nouveaux, Hélène avait investi dans l'achat de cartes de l'Institut National Géographique de France, les fameuses cartes bleues de l'IGN. Le moindre détail du paysage y était noté, la plus petite chapelle, les croix qu'on pouvait rencontrer aux croisements, les sentiers (balisés ou non), les cours d'eau, y compris le plus infime ruisseau souvent à sec au milieu de l'été. On y trouvait la composition majoritaire des bois et forêts, si on allait traverser des champs ou une lande et même le relief par le biais des courbes de niveau que Marie ne comprit jamais.

C'était une mine d'informations à condition de savoir les lire et cela passionna Gaspard. De là, naquit cette volonté de partir sur le terrain, arpenter des contrées inconnues afin d'en rapporter le plus fidèlement les différentes compositions sur une carte aux vingt cinq millièmes car il avait noté quelques erreurs bénignes tout au long de leurs excursions.

Sa résolution était prise, de retour à Paris, sous une pluie fine comme il en tombe parfois début Août quand les rues de la capitale sont vides de leurs habitants, exilés en masse au bord d'une mer calme ou d'un océan déchainé.

La vie de Gaspard changea avec le cabriolet qu'il se paya lui-même. La Golf grise avait cent mille kilomètres au compteur mais le vendeur lui avait répété tout le long des négociations de prix que la mécanique allemande était in-cre-va-ble et qu'un léger accrochage ne laissait même pas de signature sur la tôle de Dusseldorf.

Jusqu'à ses dix-huit ans, Gaspard était tributaire d'un ami motorisé mais cela ne l'empêchait pas de sortir presque tous les soirs. Marie avait un peu protesté sur cette hygiène de vie déplorable, Hélène avait hoché la tête pour la forme en signe d'assentiment mais elles ne pouvaient rien lui reprocher. Il étudiait correctement, participait au fonctionnement ménager, ne

laissant pas croire qu'il considérait la maison comme un hôtel-restaurant et n'avait jamais accusé aucun retard dans ses nombreux petits boulots. Tant qu'il alliait une vie de noctambule à ses obligations diurnes, elles ne pouvaient lui interdire ces petits plaisirs.

La grande force de Gaspard c'était de savoir parfaitement gérer un emploi du temps qu'il se choisissait, qu'il avait toujours choisi. Il savait occuper la moindre parcelle de temps sans donner l'impression d'être toujours pressé, stressé. Il déambulait l'air détaché au milieu d'une foule trépidante, comme un lion lâché au milieu d'un pré de gazelles qui fuyaient en tous sens devant le regard désabusé du fauve. Il affichait sa décontraction en tous lieux et à toute heure, il affectait une insouciance qui désamorçait le moindre conflit et une désinvolture qui plaisait aux filles.

A cette époque, il portait une tenue passe partout, c'est-à-dire que si on se retournait sur lui ce n'était pas pour sa garde robe mais ses yeux clairs et curieux, ses cheveux de soie blonde qui tombaient à plat sur de maigres épaules, sur des lèvres plutôt épaisses dans un visage d'ange.

Il avait troqué les t-shirt aux inscriptions provocatrices de sa pré-puberté contre le t-shirt blanc moulant de Brando qu'il recouvrait d'une chemise à carreaux, style bucheron canadien, laissant pendre au vent les pans de chaque côté d'un jean très serré. La seule touche de fantaisie (et cela est un bien grand mot pour un si petit accessoire) était ce carré de foulard rouge qu'il nouait négligemment autour du cou. Dans les rues parisiennes, des milliers de jeunes gens portaient la même tenue. Mais pointaient déjà des apparences qui allaient se singulariser au cours des mois qui venaient. Dans ses connaissances ou amis, quelques-uns étaient reconnaissables à deux pâtés de maisons de distance.

Ainsi Vincent, qui ne supportait pas son prénom et montrait les dents si on ne lui donnait du Vince à tout bout de champ.

Un jour, il avait rappliqué rue Bréa avec un vinyle glissé sous le bras, à la pochette jaune sans aucune photo, juste le titre et le nom du groupe - jamais entendu parler. Il avait posé la galette

sur une platine libre, avait chaussé les oreilles du premier venu d'un casque et attendait, trépignant d'impatience en examinant les réactions du cobaye qui, selon lui, ne devaient pas tarder à démanger non seulement ses jambes mais tout son corps. Lui, sautillait sur place, faisant des bonds en l'air au rythme des détonations que rendait fidèlement le bras de lecture. Le pauvre gars sur qui il avait jeté son dévolu, fan des Eagles et d'America, aux cheveux longs jusqu'au fesses, vêtu d'un châle et de guenilles tendrement baba-cool empestant le patchoulis, ne comprenait pas ce déferlement de guitares qui vrillait des tympanes trop habitués aux voix mélodieuses de Glenn Frey ou Don Henley et arrachait le casque avec une mine dégoutée comme s'il avait croisé le diable en personne dans le petit magasin de disques. Gaspard s'était emparé des oreilles musicales et avait reçu un choc.

On sait qu'il avait eu la révélation divine en écoutant Sergeant Pepper's des Beatles et que toute sa culture musicale tournait autour des groupes de la fin des sixties. Il était moins fan des dinosaures du rock, jouant un rockabilly endiablé, écoutait à dose homéopathique les productions de salsa et mambo provenant d'Amérique du sud ou de cuba. Il avait plus de tolérance envers le reggae et certains albums de modern jazz ou même de free jazz, avait apprécié les délires psychopop du début des soixante dix et n'était pas contre quelques bons riff de guitare à la façon Led Zep ou Deep Purple. Mais il sentait que la musique pop s'engluait dans une variété qui cachait son nom derrière des duos sirupeux (Hall & Oates, Bellamy Brothers), des formations amorphes qui semblaient sous prozac du soir au matin ou, d'un autre côté, s'alanguissait dans des nappes de synthé qu'on ne nommait pas encore progressif comme Yes. Même des références, 10cc, Moody Blues, les Stones devenaient ramplaplan.

Et, là, au beau milieu de l'automne, Vince débarquait de Londres avec ces quelques mots « never mind the blocks here's the sex pistols », le nom du groupe écrit en caractères de lettre anonyme.

Les premiers punks n'allaient pas révolutionner que le monde

endormi du rock. Deux semaines plus tard, Vince avait abandonné une coiffure style banane et arborait tout un côté du crane rasé, le reste tiré en épines de hérisson par des kilos de gel. Une épingle à nourrice traversait sa narine gauche, six agrafes de bureau épinglaient le lobe de son oreille droite, il portait un perfecto à même la peau et le premier pantalon de cuir que Gaspard eut jamais vu. Des rangers de l'armée terminaient une allure qui fit sourire avant qu'on ne la retrouve partout dans l'ancien quartier des Halles. Du coup, Vince fut promu inventeur du « no future » qui tint ses promesses puisque les Pistols ne publièrent jamais un second album et que le mouvement qui fit tant d'éclat mourut de sa belle mort moins de cinq ans plus tard, englouti dans une nouvelle vague qui n'en avait que le nom et qui s'épanouissait mondialement sur le terreau des premiers punks. Anarchy in the uk.

Il y avait Pascal, féru de mécanique automobile (qui dépanna d'ailleurs quelquefois la Golf censée ne jamais tomber en panne), au look de matheux (visage rond à la limite de l'obésité -mais seulement le visage-, lunettes rondes, cheveux gras coupés au bol), qui surgissait toujours avec une nouvelle invention radicale « qui allait changer le monde de l'automobile ». Alors, il s'asseyait, essoufflé par un sprint qu'il n'avait même pas couru, et racontait sa dernière trouvaille.

- Un sac gonflable, mais si, qui se déclencherait en cas de choc, et qui protégerait efficacement les occupants du véhicule. Il regardait à droite, à gauche, les visages incrédules qui l'écoutaient avec commisération. Il insistait avec des arguments tirés par les cheveux abondants qu'il ne prenait même plus la peine de domestiquer.

- Mais enfin, c'est du tonnerre! Imagine plus aucune fracture et ça peut même sauver des vies. On en capitonne tout l'habitacle de la bagnole et, au moindre choc, hop, tout se déclenche et t'enveloppe comme dans un sarcophage.

- Ouais, Pasc', comme une tombe!

Et toute l'équipe de rigoler un bon coup devant les protestations alambiquées du pauvre inventeur avant qu'un grand dadais ou une jolie minette ne conclue d'un « ça ne marchera jamais,

Pascal » qui concluait le débat.

Didier, renommé Danguis parce qu'il vouait une admiration de midinette au guitariste du groupe australien Ac/Dc qui évoluait en short sur scène. Ni une ni deux, Danguis affichait donc ses mollets et ses genoux sous une culotte en peau de vache, ne reniant pas pour autant ses bracelets à clous aux poignets, une tignasse grasseuse, un t-shirt savamment maculé de cambouis et un blouson de cuir qui pesait autant que l'animal qui avait permis sa composition.

On trouvait encore, parmi le cercle de connaissances et d'amis de Gaspard, deux ou trois africains qui s'étaient pris de passion pour Bob Marley et qui traînaient leurs espadrilles comme s'ils remorquaient un poids énorme, bonnet de laine aux trois couleurs, jaune, rouge et vert, laissant s'échapper des dreadlocks monstrueuses sur une veste militaire, façon Che Guevara.

On rencontrait aussi d'anciens groupies de formations de glam rock qui ne savaient plus à quel sein se vouer depuis que Slade, Gary Glitter, Mud ou les Rubettes étaient passés de mode. Ils se raccrochaient désespérément au seul groupe qui résistait, Queen, et se cherchaient d'un point de vue vestimentaire, ayant abandonné leurs vestes en simili métal, leurs bottes aux talons de vingt centimètres, leurs pantalons colorés de teintes crues et leur imposant ceinturon.

Quelques amateurs de Marvin Gaye, Al Green, Jimmy Ruffin ou Barry White donnaient le change en s'imposant un costume résolument blanc éclatant, parfaitement coupé et tombant pile sur une paire de chaussures vernies. S'ajoutait une panoplie de bijoux portés aux doigts, aux poignets mais surtout une imposante chaîne en or massif autour du cou (on retrouvera cet indispensable accessoire sur les rebelles hip-hop quelques années plus tard).

Quelques nostalgiques affectaient un look des années cinquante, n'écoutant aucune production postérieure à 1959, ne jurant que par Chuck Berry, Buddy Holly, Fats Domino ou Jerry Lee Lewis, le plus fou d'entre eux. Les cheveux gominés à outrance s'avantant dans une banane toujours plus incroyable, le perfecto de rigueur et une paire de jeans tombant dans les indispensables

santiags, ils ne roulaient qu'en Harley ou, à la rigueur, dégotaient les immenses américaines décapotables qu'on leur vendait pour une bouchée de pain, le prix équivalent à un plein de super qui ne maintenait ces dinosaures de l'industrie automobile américaines qu'une centaine de kilomètres. Leur ivrognerie de carburant les avaient envoyé dans d'immenses cimetières où leurs rutilantes carcasses attendaient en vain une hypothétique baisse du prix du baril qui ne viendrait jamais.

Les gourmands de Disco ne se déguisaient que le soir venu et ils passaient leurs journées dans la tenue passe-partout où se fondait Gaspard.

Les filles n'étaient pas en reste mais, tout comme le prouve n'importe quelle basse-cour de la moindre ferme, elles placardaient moins nettement leur appartenance. Contrairement à l'idée reçue, ce ne sont pas les femmes qui aiment à se déguiser. On trouvait des Olivia Newton-John en pagaille, filles de bonnes familles bien mises sans ostentation, quelques Carly Simon ou Janis Joplin façon baba cool, une poignée de Linda Ronstadt ou Suzi Quatro un peu plus rock, une paire de post-hippies utilisant des couleurs plus voyantes et des étoffes légères qu'elles portaient comme des châles ou des poncho à la manière des deux filles du groupe Abba. Déjà pointait des looks plus durs, pas encore trop inspirés de cette révolution punk qui allait submerger la décennie suivante d'impossibles coupes de cheveux et de vêtements futuristes, mais qui annonçaient un changement à la manière de Patti Smith ou Debbie Harry.

C'était une époque foisonnante et le magasin de vinyles de la rue Bréa ne désemplissait pas. Plus que jamais n'y était organisé aucun classement et les nouveautés étaient jetées pêle-mêle dans les bacs, faisant découvrir de nouveaux horizons à une jeunesse qui commençait à se radicaliser, musicalement parlant. Gaspard regrettait le temps passé, juste quelques mois en arrière, lorsqu'on pouvait apprécier à la fois Miles Davis, John Lennon et Johnny Mathis. Dorénavant, chacun semblait s'enfoncer dans son domaine bien précis comme autant de chevaux lâchés sur la piste, mais respectant bien son couloir, les œillères leur empêchant d'aller regarder ailleurs.

Si Gaspard avait tant de connaissances, de copains, d'amis, c'est justement parce qu'il ne s'engluait pas dans un style précis, ne s'enfermait pas dans un monde trop étriqué. Il écumait les différentes soirées (disco, punk, rhythm'n'blues, glam) avec autant de plaisir, aimant se mêler à des univers cloisonnés. Il avait l'impression de chapeauter le tout, comme on survole de magnifiques paysages en montgolfière, remarquant les détails que personne ne voit tout en ayant une vision d'ensemble qui rend plus tolérant, plus ouvert, en un mot plus intelligent. Il ne comprendrait jamais le communautarisme, de quelque origine qu'il soit. La richesse venait de la diversité, aussi bien en matière d'écologie que de nos relations sociales. Il papillonnait d'un milieu à un autre comme un anthropologue des temps modernes.

La Golf grise était rarement vide.

- C'est du gaspillage de rouler tout seul dans une bagnole à quatre ou cinq places, soulignait-il.

D'autant plus que, bien souvent, on s'entassait à sept ou huit sur les sièges qui résistaient plutôt bien.

Gaspard avait une manière bien à lui de conduire. Il prenait des libertés avec le sacro saint code de la route, qu'il connaissait très bien par ailleurs, n'ayant commis aucune faute à l'examen. S'il prenait des distances avec les règles de conduite en commun, ce n'était pas pour jouer les Fangio du bitume, mais dans un souci de civilité plus précisément.

Ainsi, il n'hésitait pas à s'arranger afin de permettre à plus pressé que lui de le doubler plus facilement, grimpant sur un trottoir désert pour que l'ahuri qui lui collait au cul disparaisse dans le flot de plaques d'immatriculations sans même un merci. Il n'était pas de ces mâles qui ne supportent pas qu'un autre leur passe devant. Ni à la cohorte toujours plus nombreuse de gens charmants par ailleurs mais qui se transformaient en diables du volant, jurant comme des charretiers, effectuant une panoplie de gestes déplacés aussitôt derrière leur volant. Il anticipait tout le temps, ralentissant à l'approche de feux rouges pour qu'ils changent de couleur au moment même où il arrivait à leur hauteur. Il savait analyser le flux de la circulation afin de s'y

engager le plus souplement possible. Il n'utilisait qu'épisodiquement la pédale de frein, évoluant toujours sans à-coups et semblait se fondre dans le mouvement plutôt qu'essayer d'en sortir coûte que coûte, à grand renfort de coups de klaxons et d'invectives injurieuses.

Gaspard était un Ovni dans ses relations avec l'environnement, il aurait été étonnant qu'il ne le fut pas au volant de cet engin diabolique qui semble avoir été inventé pour que les hommes, débarrassés des guerres entre nations, puissent laisser éclater leur férocité et leur bestialité.

Lorsqu'on montait dans la Golf pilotée par Gaspard, on se sentait immédiatement en sécurité. Rien ne pouvait vous arriver. Très souvent, il faisait le taxi, voltigeant d'une soirée à l'autre, joignant deux fêtes aux extrémités de Paris, allant d'un café à la mode à un bar branché, transportant une cohorte de jeunes gens qui voulaient toujours aller s'amuser ailleurs.

Ce soir-là, il avait commencé par trainer au Balto, puis l'établissement résolument diurne fermant sa porte en verre à vingt heures trente, il avait accompagné Julie, Bertrand, Caroline et Gontrand rue Clémenceau à Neuilly où débutait une soirée champagne. Le principe était on ne peut plus simple: n'importe qui pouvait entrer dans ce luxueux appartement de deux cent cinquante mètres carrés au septième étage d'un immeuble bourgeois dont les grandes baies vitrées donnaient sur les lumières de la ville. Il suffisait de montrer patte blanche à l'entrée, autrement dit de brandir une bouteille de ce nectar que la France s'enorgueillit de produire en grande quantité, espérant noyer le monde entier sous des bulles francophones sans imaginer une seule seconde que, de la splendeur d'un empire depuis longtemps disparu, il ne reste que les pop-pop des petites bulles qui éclatent, symbolisant l'éphémère de toute situation, si grandiloquente soit-elle.

Gaspard avait un peu flirté avec une grande perche scandinave qui ne parlait qu'à moitié français, une moitié avé l'assent de Marseille, dont il ignorait la raison.

Il s'était enfui, embarquant Julie, Brigitte, Ludivine et Jean paul vers d'autres horizons. Il n'était pas vingt deux heures et la nuit

demeurait douce. Il avait remonté les Champs-Élysées et s'était garé tant bien que mal, enfin plutôt mal. Au cinquième étage donnant sur la plus belle avenue du monde, se déroulait une petite fête pour célébrer on ne savait plus trop quoi. Personne ne se souciait de la splendide vue et Gaspard resta quelques belles minutes debout le long de rideaux mauves à admirer le flot incessant des voitures mélangeant leurs feux bicolores dans la nuit parisienne. Géraldine, une petite brunette aux yeux de chat, le regardait, intriguée.

L'ambiance était cossue, la musique couvrait tout juste un brouhaha de conversations sans queue ni tête. Gaspard commençait à s'ennuyer et il prit la tangente, emportant Pierre, Gwenaëlle et Julie. Il n'avait pas encore remarqué qu'elle le suivait comme un petit chien depuis le début de la soirée.

Géraldine regarda s'éloigner la petite troupe, ses yeux de féline dans le vague. Elle avait l'étrange sentiment de perdre quelque chose, mais elle ne savait pas quoi et de quelle nature: était-ce un bien ou un mal?

On fonça dans la nuit citadine vers la petite banlieue. D'un coup d'œil, Gaspard remarqua que l'aiguille indiquant le niveau de carburant dans le réservoir était à zéro. Il fallait penser à faire le plein demain au plus tard s'il ne voulait pas être réduit à devoir pousser son engin par les rues suffisamment encombrées sans cela.

Dans un quartier résidentiel calme et paisible se tenait une soirée (plutôt un cocktail) des plus recherchés. Rien ne laissait présager que la fête battait son plein vu du dehors, juste quelques gars fumant d'un air distrait et deux ou trois filles, assises sur le muret qui entourait un pavillon récent. Une bonne cinquantaine de voitures, toutes immatriculées à Paris, ornaient les trottoirs qui n'avaient jamais vu telle affluence. Mais pas un bruit. Juste quelques chuchotements et des rires étouffés provenant de la gorge dénudée des filles assises et visiblement bien imbibées.

Suivi de ses passagers d'un soir, Gaspard appuya sur la sonnette qui fit entendre un joli carillon à l'intérieur de la bâtisse bourgeoise. Une femme d'une trentaine d'année vint leur ouvrir. Elle portait une sorte de châle vapoureux, entre bleu pâle et rose

délavé, qui volait au vent lorsqu'elle marcha d'un bon pas, les précédant dans un long couloir. Maintenant on percevait une vague rumeur assourdie, venant des entrailles de la terre. Gaspard imagina que Belzébuth donnait une party des plus prisées. Il n'avait pas tort. La femme au châle éthéré leur indiqua une pièce sombre qui servait de vestiaire. Gwenaelle y laissa une sorte de manteau et Julie abandonna un petit sac à main violet. Les deux garçons ne s'arrêtèrent même pas. Les sons se précisaient mais on ne pouvait leur donner une direction. On n'entendait, et en dressant une oreille attentive qui plus est, que quelques sons dans les basses qui faisaient vibrer légèrement les cloisons. Une pièce à leur gauche faisait office de bar. Deux tables étaient dressées et supportaient une quantité astronomique de verres et de bouteilles plus ou moins remplies. La femme au châle qui marchait pieds nus, Gaspard venait de le remarquer, leur fit un geste de la main, indiquant qu'ils pouvaient se servir de leur alcool préféré. Gaspard se demandait si elle était vraiment muette ou si elle ne voulait pas faire l'effort de prononcer quelques paroles élémentaires. Ou bien était-ce un genre qu'elle se donnait? Il se jura d'enquêter sur cette énigme sans tarder, d'autant plus que la sylphide était plutôt à son goût. Grande, mince, blonde et un air nonchalant qui cachait sûrement un beau tempérament.

Un gars à lunettes ouvrit une porte, les doigts maintenant adroitement une dizaine de verres et ce qui n'était qu'une rumeur assourdie prit possession des lieux immédiatement. Des cuivres s'époumonaient sur un tempo (boum boum boum) à quatre temps. Du Disco. Gaspard et ses amis s'engouffrèrent avant que la porte ne se referme toute seule par la magie d'un ressort tendu. Leur céleste guide les précéda dans un corridor plus sombre qui proposait une volée de marches pas très hautes. Les sons se précisaient. Avant d'atteindre le fond de cet enfer délicieux, Gaspard avait déjà reconnu le groupe KC & The Sunshine Band mais la mélodie de « Shake Shake your body » se mêla au dernier succès de Gloria Gaynor. Il y avait un disc-jockey. Mieux: c'était une véritable boîte de nuit avec effets de lumières multicolores, piste de danse et canapés tout autour.

Gaspard salua quelques connaissances. Il serra des mains cotonneuses, claqua quelques bises sur des joues moites, étreignit une paires d'épaules plus ou moins endormies et se posa sur un coin de sofa fatigué. L'assemblée (une petite soixantaine de personnes) se démenait aux sons habillement mixés par un petit bonhomme au visage disgracieux, aux rares cheveux et qui devait bien avoir quarante ans. Mais il avait des doigts magiques et faisait virevolter les galettes de trente centimètres comme personne quand il n'accompagnait pas tout simplement de deux doigts aguerris la ronde des vinyles sur les platines afin de leur faire prendre le même rythme que le morceau précédent. Ce n'était plus qu'un seul tempo sur lequel paraient tous les succès à danser du moment. Gaspard avait déjà rencontré de tels personnages, capables de faire monter une ambiance sans prononcer un seul mot et, dans le cas de celui-là, c'était préférable car, lorsque Gaspard alla le saluer, il lui répondit avec une voix de crécelle avec des envolées digne des plaintes d'une craie sur la tableau noir avant qu'elle ne casse en cinq morceaux.

Tandis que les Bee Gees susurraient leur « Jive Talkin' » dans des haut-parleurs d'un mètre de diamètre, Gaspard s'était rapproché de leur hôtesse qui ne dansait pas.

- Vous ne parlez pas. Vous ne dansez pas. Vous ne buvez pas. Vous ne vous chaussez pas. Y a-t-il quelque chose qui trouve quelque intérêt à vos yeux, charmants d'ailleurs.

La divinité le regarda comme si elle le voyait pour la première fois. Elle se pencha à son oreille et lui chuchota une phrase pleine de mystère.

- J'ai des talents que vous ne soupçonnez même pas.

Gaspard sourit d'un air entendu, laissa passer la moitié d'une minute pendant laquelle la fée à la voix rauque l'examinait avec patience, puis:

- Je n'en doute aucunement. Votre prestance et votre allure parlent pour vous, ce sont les plus formidables émissaires de votre éclat.

Elle l'observa avec plus d'insistance, puis osa une main fraîche sur son épaule.

- Je vous demande pardon. Je vous avais mal jugé. Il y a tant de petits roquets qui pensent tout savoir et imbus d'eux-mêmes dans ces soirées rasantes.

- Si je puis me permettre d'avoir la prétention de vous révéler que j'ai tout de suite remarqué en vous une personne de qualité et...

Les mots se perdirent dans l'effervescence d'un morceau de Kool & The Gang tout droit venu de New-York, la pochette portait encore la vignette des douanes. Mais surtout la phrase séductrice de Gaspard se noya dans un baiser langoureux, bénéficiant d'une technique parfaite. L'échange de salive et de caresses se prolongea dans une pièce voisine. Ils avaient dû remonter par l'escalier aux marches douces. Gaspard se rendit compte alors que seuls la moitié des invités se démenaient sur la piste de danse au sous-sol. Les autres partageaient d'autres activités, de celles qui nécessitent un partenaire consentant et un rien d'intimité. Vraiment un rien, car dans la pièce obscure où la belle hôtesse l'avait emmené, le tenant par la main, il devinait quelques râles et soupirs assez évocateurs. Mais ses sens furent très vite monopolisés par des exercices demandant une complète disposition du corps et de l'esprit.

Quatre heures avaient sonné sur un petit clocher dans le lointain que personne ne pouvait entendre bien que le son du club improvisé ait baissé d'un ton. Aux sons agressifs du dernier Disco succédaient maintenant quelques balades signées Barry White ou Carole King, des mélodies empreintes de soul psalmodiées par Al Green ou ce bon vieux Marvin. On se laissait même aller à jouer des ballades californiennes, des Eagles à Steely Dan. Gaspard aimait ces ambiances de fin de soirée où les corps apaisés par les trémousses de la danse ou d'autres agitations plus coupables, se lovaient dans une fatigue où l'esprit pouvait enfin prendre les commandes et délirer comme sous l'emprise de drogues plus ou moins dures. L'ivresse sans l'addiction, c'était parfait. Cependant d'autres avaient tout de même recours à ces paradis artificiels pour atteindre ce même état. Question de volonté.

Il se leva sur un coude. Puis fit peser tout le poids de son corps

défraîchit sur son genou gauche qui craqua. Il tituba de plaisir jusqu'aux premières marches de l'escalier qu'il trouva quand même assez raide finalement. Il salua quelques visages embrumés et chercha sa partenaire d'un soir. Il la trouva assise sur une chaise, les bras ballants et la mine réjouie. Il pensa « héroïne » mais c'était simplement les témoins visibles du résultat d'une soirée où les vapeurs d'alcool (elle n'avait pas touché un verre excepté pour servir), la musique seule (elle n'avait pas dansé un seul pas) et le corps à corps déluré (ils l'avaient « fait » trois fois) qui avaient exalté puis réduit ses sens à leurs extrémités les plus fines. Elle hocha la tête sans rien dire, puis tandis qu'il déposait un baiser sur sa tempe, sur la mince mèche de cheveux blonds, elle murmura

- 40 rue Alfred de Musset, quatrième droite.

Gaspard lui sourit et se promit de ne jamais lui rendre visite. Cette perfection d'un soir ne valait que parce que c'était ici et maintenant. Il était persuadé que la revoir en plein jour, vêtue certainement d'un jean et d'un t-shirt, les cheveux retenus et le maquillage parfait, tout cela abolirait la magie de cette nuit, l'effacerait et ternirait un souvenir des plus plaisants qui s'était déjà implanté durablement dans le cerveau de Gaspard. Il valait mieux y puiser la nostalgie d'une soirée réussie que de chercher à tout prix à prolonger une relation qui n'en était pas une, à recommencer ce qui ne devait se produire d'une seule fois. Une comète ne se montre que tous les siècles.

Il enfonça ses clés à droite sous le volant. Il tourna. Le moteur vrombit dans un bruit caractéristique. Il tira le levier du frein à main, débraya et les pneus crissèrent légèrement sur le gravier du trottoir résidentiel. Il avançait lentement, prit la première à droite puis à nouveau à droite. Au premier feu rouge qui éclairait d'un vert luisant la chaussée, il fila tout droit. Il roulait au radar, pas ivre mais suffisamment fatigué pour savoir qu'il devait faire preuve d'une prudence de novice. Il entra dans Paris en moins d'un quart d'heure. L'aube n'éclairait pas encore l'orient mais le ciel semblait aussi clair que par un soir de pleine lune. C'est alors qu'il vit l'astre dépasser les toits parisiens. Le satellite était démesurément énorme, on pouvait croire qu'il allait tomber sur

notre bonne vieille terre. Gaspard eut un frisson, puis il écrasa la pédale de frein qui fit hurler la gomme comme si on égorgeait un à un les quatre pneumatiques. Il faisait face à un feu tricolore qui baignait le pare-brise d'un rouge éclatant. Pour un peu, occupé qu'il était à contempler la lune, Gaspard aurait brûlé un feu (ce qui le fit rire puisque brûler un feu était le plus beau pléonisme de la semaine). Ses doigts tapotaient le volant. Il repensait à cette soirée.

Et à cette femme dont il ne savait pas le nom, seulement l'adresse donnée en guise d'au revoir, comme une promesse. Les aventures d'un soir n'étaient pas légion dans l'escarcelle de Gaspard. Il lui fallait des sentiments puisque, en toute chose, c'est la tête qui commande au corps, mais les sentiments peuvent venir très vite. On baignait dans une époque où le sexe (qu'on n'appelait pas ainsi) était libéré. Du moins dans les esprits. Dans la pratique c'était tout autre chose. Il ne faut pas croire que durant cette parenthèse enchantée ouverte par l'obtention de la contraception chimique pour les femmes et refermée avec fracas par une nouvelle maladie qui se transmettait comme une trainée de poudre (une poudre rédemptrice pour certains puisqu'elle ne décimait que les drogués, les pédés et les débauchés de toute sorte, une vengeance divine en quelque sorte, jusqu'aux premiers scandales du sang contaminé et le débordement du virus des simples niches anticonformistes), il ne faut pas croire donc que l'on s'envoyait en l'air pour un oui ou pour un non, que les ébats avaient remplacé la simple bise ou l'accolade. Si la grande majorité des jeunes gens reconnaissaient que tout ça n'était que pure chimie enrobée de nobles sentiments, que le sexe était désacralisé et abordable, facile, cette même majorité tremblait de peur et d'effroi au moment de se mettre au lit avec un représentant du sexe opposé (ou du même). Se mettre à nu devant l'autre renvoie toujours à ses propres névroses, traumatismes d'enfance, psychoses imaginées ou bien réelles. S'offrir dans une communion ultime demande un recul dans ses relations, un travail sur soi qu'il n'est jamais facile d'entreprendre à l'adolescence, période où l'on se cherche,

pataugeant dans des sables mouvants d'autant plus instables que l'on a aucun point de repère et de mauvaises informations. Gaspard était plus mature que la majorité des garçons de son âge, ce qui lui valait le succès qu'on lui connaît. Il échappait donc à cette appréhension qu'essaient de masquer les plus téméraires des jeunes hommes dans des discours empreints d'un machisme de pacotille.

S'il n'avait pas le moindre problème avec ces questions sexuelles, il n'en demeurerait pas moins que ses partenaires n'avaient, dans l'ensemble, pas la même liberté vis-à-vis d'elles-mêmes, de leur corps, de leur engagement, un narcissisme mal assumé et un complexe d'oedipe mal réglé. Du coup, les parties de sexe se réduisaient bien souvent à quelques caresses poussées, rien de plus. L'expérience de ce soir restait d'une rareté exceptionnelle. Il ne savait pas exactement comment ni pourquoi tout s'était déroulé de la sorte. Il s'était laissé dériver, entraîné par les événements qu'il maîtrisait à peine, comme un capitaine aguerri sait laisser son navire encaisser la tempête en évitant d'aller contre les éléments face auxquels, il est bien connu, on ne peut rien.

C'était d'une certaine façon sa philosophie de vie. Laisser aller les événements. Ne pas essayer de lutter contre. Tout juste tirer les ficelles et encore, tout juste guider le flot impétueux de la vie pour s'y frayer un chemin agréable. Sa vision décalée sur le monde s'adjoignait donc d'une capacité à se glisser dans les méandres de l'existence avec la souplesse d'un chat et l'aisance d'un dauphin.

Le feu passa au vert. Gaspard embraya en relâchant doucement la pédale de gauche. La Golf se mit en mouvement comme sur un tapis roulant. Il luttait pour garder les yeux ouverts. Encore un kilomètre et il alignerait son bolide le long du trottoir en bas de l'appartement maternel.

Le choc le réveilla tout à fait.

Tous feux éteints, une sportive allemande (issue des mêmes ateliers que la Volkswagen mais appartenant à une autre marque, légèrement plus prestigieuse) avait projeté Gaspard et son habitacle sur le trottoir d'en face, faisant passer sa vitesse de

quinze km/h à plus de quarante tandis que l'aiguille tombait à zéro sur le compteur et que la trajectoire du véhicule marquait un coude imprévu.

La collision fut brutale et Gaspard ne put rien enregistrer. Son corps encaissa le choc en se tordant, ses mains tenaient toujours le volant alors que la portière passager venait aplatir ses côtes, lui coupant un souffle devenu en un quart de seconde inutile. Ses jambes furent broyées dans la violence de l'impact mais il aurait survécu si sa tête n'avait pas cogné violemment le pare-brise. Il ne pouvait se l'expliquer convenablement. Comment une percussion latérale pouvait l'envoyer le nez en avant. Il perdit aussitôt connaissance et son corps vécut le carambolage totalement dissocié de son esprit, déjà ailleurs.

Il y eut un tête à queue pour parvenir sur le trottoir opposé. Moins de deux secondes après que la calandre du véhicule en faute ait frappé l'avant droit de la petite berline tout était fini. Quelques tôles gémissaient comme si elles voulaient remettre en place des articulations récalcitrantes, souffler un peu. De la fumée s'échappait des deux moteurs.

A l'intérieur de la Porsche, un homme de trente huit ans en costume cravate et ne présentant pas le moindre taux d'alcoolémie reposait la tête sur son volant sport. Un fin filet de sang sortait de son oreille gauche. Il était très beau mais ne porterait jamais le costume de jeune marié qui était méticuleusement plié dans un sac en plastique sur le siège arrière.

Dans la boîte de conserve cabossée qui répondait au patronyme de Golf deux secondes plus tôt, le corps de Gaspard était broyé, comprimé, pulvérisé, écrasé, trituré, laminé, désagrégé, aplati, brisé, fracturé, fracassé, saccagé, dévasté, massacré, détruit, anéanti.

La nuit enveloppa à nouveau un silence fait de rumeurs dans le ciel de Paris. Quelques visages endormis apparurent aux fenêtres toutes proches, deux badauds s'avançaient déjà d'un pas prudent, ralenti par l'horreur du spectacle tandis qu'au loin parvenait le cri déchirant d'une sirène de pompiers...

Ce fut la troisième mort de Gaspard. Enfin, il conviendrait d'utiliser un autre temps car, vous l'avez compris, j'ai omis encore une fois de mentionner un détail. Honte à moi, je l'avoue.

Encore tout retourné des événements de la nuit et le goût suave des baisers de l'inconnue dans sa bouche, Gaspard avait regagné sa voiture garée vraiment n'importe comment. Un truc pareil aurait été sanctionné par l'examineur Bertier non seulement par le refus de signer le petit papier rose mais tout bonnement par l'obligation de rentrer à pieds, le juge ne tolérant pas un tel énergumène dans sa voiture d'examen.

Il sorti ses clés de sa poche intérieure, les inséra péniblement à droite sous le volant. Il tourna. Le moteur vrombit comme à l'accoutumée. Il leva le frein à main, débraya et les quatre pneus de la Golf firent crisser doucement le gravier qui recouvrait des trottoirs tout propres longeant des haies taillées au cordeau et masquant des pavillons types. Il tourna à droite par deux fois. Au premier feu tricolore qui annonçait un beau vert pomme, il fila tout droit. La lune paraissait au-dessus des toits sur sa gauche, toute ronde et démesurément énorme.

Le moteur toussa par trois fois avant de s'éteindre comme un feu de brindilles pas assez sèches. La Golf avança encore de cinq mètres tandis que par réflexe il enfonçait la pédale de l'embrayage. Il tourna à nouveau la clé sans aucun résultat qu'un léger bruit de ressort qu'on tend. Un nouveau feu rouge baignait la nuit d'une lumière écarlate. Il tenta à nouveau la manœuvre et s'apprêtait à ouvrir le capot lorsque son regard vit l'aiguille du niveau de carburant. Il ne put s'empêcher de partir dans un fou rire qui lui fit mal aux côtes et lui secoua l'estomac comme une sérieuse séance d'abdos. Plié en deux, il ne vit pas un bolide traverser le carrefour désert à vingt mètres de lui. Demain, une cérémonie de mariage en grandes pompes aurait bien lieu en présence du gratin de la haute finance internationale. Le fils d'un magnat de l'acier allait épouser dans un costume impeccable à vingt cinq mille francs une jolie jeune fille empaquetée dans une robe aux volants et dentelles innombrables et, accessoirement, seule et unique héritière d'un

géant du café.

5. Quatrième vie (tombe la neige).

Était-ce à cause de son nom de famille, Gaspard avait toujours aimé l'ambiance qui flotte comme un apaisant brouillard autour de Noël. Et s'il avait connu plus tôt les Noëls alsaciens, il ne les aurait aimé que davantage. Lorsqu'il était encore enfant, on célébrait cette fête religieuse devenue comme tant d'autres le prétexte à tous les débordements commerciaux dans l'appartement parisien. Mais lorsque Gaspard eut huit ans, Hélène et Marie embarquèrent quelques amis solitaires Gare de Lyon (Marie n'aimait pas conduire par temps de neige) et l'équipée allait passer une semaine dans un chalet loué à flanc de montagne en Haute Savoie, au-dessus du petit village de Manigod, non loin du col de la Croix Fry.

Les jours de beau temps, une chape de brumes enserrait les sommets comme une écharpe de coton, ne laissant surgir de cette mer blanche que quelques sommets facilement reconnaissables: l'Étalle, le Mont Charvin, la montagne de Sulens. Le fond des vallées disparaissait sous l'épaisse couche de nuages et on se sentait coupé du monde des hommes, de ses moteurs, de ses machines, de ses tracasseries et de son stress. On avait l'impression de respirer l'air ténu dans lequel évoluaient les Dieux, comme l'eau pure d'un torrent de montagne désaltère bien mieux qu'une eau minérale comprimée dans une bouteille en plastique. On patageait dans une neige fine et souple, on organisait des concours de bonhommes de neige. Une année, les rares automobilistes qui empruntèrent la route du col furent salués par une longue haie de plus de quatre cent silhouettes rebondies qui patientaient sur le bas-côté. Gaspard avait reçu le prix de l'humour pour son bonhomme exécutant un magnifique pied de nez et affichant un rire d'ogre.

Les jours de mauvais temps, on s'enfermait dans le chalet pour toute la journée. Le parquet de minces lattes de bois blond, les lambris et les boiseries plus foncés, la charpente qui apparaissait au-dessus de la mezzanine donnaient une chaleur à l'endroit que renforçait une cheminée toute en pierres où un entrelacs de bûches souffraient en gémissant, se tordant puis éclatant comme

un pétard, produisant chaleur et lumière à l'unique pièce. Des coussins, des rideaux, des étoffes, tous dans des tons allant du bordeaux flamboyant ou vert sapin des plus profonds, créaient une atmosphère feutrée où il faisait bon se pelotonner des heures entières. Les activités ne manquaient pas pour autant. Confection de biscuits alsaciens (les fameux Bredeles aux parfums si développés), exécution de travaux de tricot et de couture afin de personnaliser sa mise pour le réveillon, participation à divers jeux de société qui soudait le groupe, fabrication de décorations à base de produits naturels (pommes de pin et de sapin, morceaux de tissus récupérés, fleurs séchées), réparation de peluches et de poupées blessés par le temps et la cruauté infantine. Des chants de Noël résonnaient et on se mettait parfois à chanter en chœur ou en canon. Des odeurs de pâtisserie se répandaient dans la pièce, aiguisant l'appétit mieux qu'une longue balade dans la poudreuse. Des brioches de toutes les formes sortaient du four, gonflées, toutes tendres et bronzées comme un aborigène replet. Des plateaux de biscuits craquants, croustillants puis fondant dans la bouche, s'évanouissant en révélant de nouvelles saveurs cachées. Des petits pains au lard, au raisin, aux noix. Des tartelettes à la confiture. Du pain d'épice fait maison qui embaumait le miel si bien qu'on se serait cru dans une vraie ruche. Des gâteaux de Savoie aussi tendres que la première neige. Des kugelhoppf savoureux avec leur cortège d'amandes grillées et leur arôme de fleur d'oranger. Des savarins de toutes les formes, des babas inondés de rhum. Des légions de cannelés, des bataillons de macarons. Un gâteau basque fourré aux cerises et aux pruneaux et un pastis landais débordant de son moule. Une Teurgoule normande, sorte de riz au lait dégusté bien chaud qui fait se « tordre la gueule » aux plus gourmands. Une flammouze aux pommes ou un Parlementin rennais. Des tartes Tatin imprégnées de caramel fondant. Un beau saladier de Croquignoles et de Merveilles (car il n'était pas permis de revenir pour fêter Mardi-Gras). Marie tenta une fournée de Canistrelli corses aussi durs que du béton et qui finirent comme décoration sur les branches du sapin. Des massapains de toutes les formes et pour tous les goûts. Des

Douillons enfermant une poire remplie de copeaux de chocolat ou d'une épaisse couche de confiture d'airelles. Des oreillettes aussi fines que de la dentelle. Une gâche vendéenne ayant pris ses aises et rempli tout le four. Une tarte Tropézienne débordant de crème fouettée. Une Pogne ardéchoise aux délicates senteurs de fleur d'oranger. Des navettes provençales que Gaspard n'hésitait pas à badigeonner de crème fraîche. C'était le tour de France des desserts, des pâtisseries, de la gourmandise.

L'espace d'une semaine le petit chalet se transformait en une annexe de pâtisserie et chacun prenait au moins six kilos. Car les tables étaient bien garnies et toujours de plats roboratifs qui tiennent au corps, une cuisine rurale, campagnarde qui n'aurait pas déplu aux anciens même si on se permettait quelques sacrilèges empruntés à la cuisine moderne. Après tout, Marie et Hélène étaient de pures parisiennes. On ne se refait pas.

Gaspard avait grandi et on partait toujours deux ou trois jours avant Noël pour la même destination. L'équipage se réduisait d'année en année: les célibataires se mettaient plus durablement en couple, des bébés naissaient et Noël, qui était la fête familiale par excellence, éloignait ceux qui fondaient une famille ou en adoptaient une déjà existante.

Depuis trois ou quatre ans, le trio se rendait seul dans ces montagnes qu'ils ne connaissaient que sous une épaisse couche de neige. Ils arrivaient régulièrement en fin d'après midi, lorsque le soleil a depuis longtemps abdiqué derrière les montagnes et que le jour semble s'éterniser dans une semi obscurité propice aux plus lugubres légendes. Ou bien c'était un jour de neige. La douce pluie s'était mélangée à quelques flocons après Lyon, puis en vue d'Annecy, les nuages semblaient toucher l'horizon et déversaient une poudre immaculée qui ne changeait même pas de couleur au contact de la route. Hélène installait les chaines, grandement aidée de Gaspard tandis que Marie, frigorifiée, restait à l'intérieur de l'antique onze cent, le chauffage défectueux poussé à fond. Depuis que Gaspard avait reçu de l'administration française le droit de piloter une automobile sur les routes françaises, il bravait les éléments neigeux que Marie redoutait tant. On

finissait alors à quarante à l'heure jusqu'aux premières pentes du col où il fallait parfois attendre le passage du chasse-neige pour pouvoir accéder à destination. La nuit s'était installée, et le ciel se découvrait subitement, laissant des milliards d'étoiles scintiller dans un firmament glacial tandis que Gaspard et d'Hélène ne ménageaient pas leurs muscles à grands coups de pelle à neige afin de pouvoir enfin atteindre la porte du chalet, bloquée par un mètre cinquante de neige. L'épaisseur atteignait sans peine le rebord des fenêtres. C'était magique. Épuisant, mais magique.

Alors le beau temps s'installait pour toute la durée du séjour ou bien les nuages lourds et gris du premier jour encombraient le ciel, cherchant une issue qu'ils ne trouvaient pas ou ne voulaient pas trouver, se sentant si bien ici dans ce petit paradis de montagne. On ne sortait plus des murs de rondins pendant dix jours.

Gaspard avait vingt cinq ans et depuis un an il parcourait les sentiers de randonnée afin de collecter de précieuses informations afin d'actualiser les cartes indispensables aux marcheurs de tous poils. Une grande campagne de photographies aériennes avait été organisée au milieu des années soixante mais depuis, plus rien. On envoyait donc une armada de géomètres sur le terrain afin de vérifier, valider ou d'infirmer les indications portées sur les cartes. Ce n'était pas une mince affaire mais Gaspard s'était trouvé une vraie passion pour ce métier méticuleux qui lui faisait prendre le grand air la moitié du temps. L'autre moitié, il la passait dans un bureau aux grandes baies vitrées : rien ne valait la lumière naturelle pour se pencher sur des détails infimes, les cotes à reporter, les tracés modifiés de milliers de sentiers, les parcelles qui avaient changé de nature: des bois avaient été rasés et, à l'inverse, le maquis avait repris ses droits sur des prés abandonnés, sans compter sur l'urbanisation croissante qui bouleversait le visage des campagnes. Parfois il survolait une région pour en avoir une vue d'ensemble avant de s'engouffrer au plus profond des sentiers et des chemins. C'est à cette occasion qu'il avait connu Gilbert. Cet ex-hippie avait troqué ses foulards et amples tenues

bariolées pour une veste de jean, un large pantalon de toile et un béret vert bouteille qui était sa marque de fabrique. Mais il n'avait pas renié ses idées sur la société dans son ensemble et sur la folie des hommes en particulier.

Il n'avait pas de métier régulier, préfigurant ainsi la norme qui s'établirait vingt ans plus tard. Entrer dans une boîte à vingt ans et en sortir à l'heure de la retraite, merci bien! Il accumulait les activités hétéroclites comme on collectionne des coquillages ou des timbres poste. Il avait eu un coup de génie en photographiant un même paysage sous ses aspects les plus opposés. Un pré roussi de Janvier et la même herbe, fleurie avant la coupe de Juin. Un pic étincelant du soleil le plus pur faisant face à la même cime prise dans une tempête infernale. Une rivière douce et paisible puis le même cours d'eau transfiguré par une crue d'anthologie. Un paysage de neige, effaçant tout relief et le même coin révélant blocs, arbustes et plantes diverses six mois plus tard. Une plage déserte sous un ciel bas puis, méconnaissable, truffée de touristes grillant au soleil comme mille entrecôtes sur un barbecue.

Devant le succès de la publication à laquelle aucun éditeur ne croyait bien entendu, il avait récidivé en incluant cette fois des visages. La joie faisait face à la tristesse sur un format 24 par 36. Une foule regardant à droite, puis un instant plus tard à gauche, suivant la petite balle jaune à Roland Garros. Une tribune accablée par l'encaissement d'un but en finale, puis les mêmes visages transfigurés par l'égalisation quelques minutes plus tard. Il y avait même des animaux aux mimiques tellement opposés qu'on pensait (parfois avec raison) que l'auteur avait utilisé de sombres subterfuges pour arriver à ses fins.

Tandis que ses livres se vendaient comme des petits pains, il avait passé avec succès (comme tout ce qu'il entreprenait) sa licence de vol en bimoteur. Il volait pour son plaisir et, à l'occasion, embarquait des curieux voulant jouir d'un autre angle de vision de leur habitation, de leur quartier, de leur commune. Il avait été apprenti menuisier, éclusier, gardien de phare, moussaillon sur un transatlantique, cueilleur de fraises et de cerises, typographe dans les sous-sols d'une imprimerie de

province, interprète lors d'un congrès de médecine générale à Stockholm, s'apercevant trop tard que s'il était parfaitement trilingue (français, anglais, italien), il n'entendait absolument rien aux termes techniques médicaux. La liste était trop longue à reproduire ici mais on aura compris que Gilbert était un touche à tout de génie à une époque où, il faut le reconnaître, il était encore possible de s'improviser apprenti dans n'importe quel domaine. On apprenait sur le tas, l'expérience avait plus de valeur qu'un diplôme.

Gilbert avait ce même regard décalé sur le monde que montrait également Gaspard. Les deux jeunes hommes se plurent tout de suite. Parfois, Gilbert le suivait dans ses repérages. Et ce Noël là, il avait suivi la petite famille sur les pentes savoyardes particulièrement enneigées. Le vingt cinq décembre fut maussade mais personne ne s'en rendit compte. Après avoir fêté dignement l'avènement divin jusqu'à l'aube, tous se levèrent en milieu d'après midi, la tête dans le cirage pour ne pas nommer un autre endroit que la décence m'interdit, etc, etc.

La nuit suivante une brise polaire s'installa, chassant les nuées vers l'Italie et, au petit matin du lendemain, le ciel était d'un bleu comme on en trouve qu'à partir de deux mille mètres.

Gaspard était en train de vérifier les peaux de phoques et sortir deux paires de skis de randonnée du petit réduit qui servait de débarras.

- Alors, c'est pour ce matin?

- Tu as vu ce ciel? Et toute cette neige bien fraîche. Il n'y a pas à hésiter.

- Tu sais, je n'ai jamais marché avec ces trucs là aux pieds.

- Tu sais skier? Eh bien dis toi que c'est comme lorsque tu rejoins le remonte-pente sauf que là, ton talon est libre et c'est encore plus facile d'avancer.

Gaspard et Gilbert (qu'on surnommait déjà les deux gégés en référence aux initiales de leurs prénoms et à une certaine philosophie qu'ils avaient de la vie: ne pas s'en faire et ne faire que ce que l'on aime) avaient projeté cette balade l'avant-veille, en préparant le repas du réveillon qui fut particulièrement réussi nonobstant une dinde légèrement trop cuite.

L'idée était de partir à peaux de phoque depuis le chalet, remonter vers le col, enserrer le sommet de l'Étale par la gauche, dominant ainsi le col des Aravis et bénéficiant d'une vue sur le massif du Mont Blanc et les principaux sommets s'élevant entre la Savoie et la Haute Savoie. Ensuite, ils graviraient le Mont Charvin selon les progrès de Gilbert (Gaspard ne voulait pas de risques inutiles) et ils profiteraient d'une belle descente jusqu'au pied de Manigod où on téléphonerait au chalet et Hélène viendrait repêcher les randonneurs pour éviter d'avoir à remonter la moitié de la pente. Ils s'étaient mis en route alors que le soleil était encore masqué par l'imposante barrière de sommets à l'est. Le thermomètre affichait à peine moins huit mais au bout de quelques centaines de mètres à faire la trace dans la profonde, ils eurent soudain chaud.

Qui aurait pu imaginer que Gaspard, l'enfant des villes, habitué à trainer d'un café à l'autre, écumant les salles de cinéma, passant la plupart de ses soirées (de ses nuits) dans des fêtes où le seul effort physique consistait à arpenter quelque moquette épaisse, esquisser deux ou trois pas de danse et lever le coude afin de vider un verre pour qu'on le remplisse à nouveau, qui aurait pu penser qu'une poignée d'années plus tard Gaspard deviendrait un mordu des grands espaces, toujours prêt à lacer ses godillots de randonnée et se lancer par sentiers et chemins dans les méandres des vallées et des pics, à chausser une paire de skis et parcourir les étendues blanches qu'offre la montagne en hiver.

Gaspard était un pur produit urbain avec des idées de citadin, rocambolesques il faut le reconnaître, mais baignées, entourées toujours par le béton, l'asphalte, l'acier, le verre et le plastique.

Il ne se réveillait jamais au son de l'épervier, ne savait pas le rythme lunaire ni celui des saisons depuis qu'on mangeait invariablement fraises et radis chaque mois de l'année. Il était déconnecté du milieu naturel mais parfaitement en phase avec le sien: celui de millions de jeunes gens grandis parmi la circulation dense, les coups de klaxons, les ascenseurs qui délivraient de l'apesanteur, les appartements donnant sur

d'autres appartements, les paliers, les halls, les trottoirs. Les rares arbres bordant les allées semblaient sortir du bitume et on ne voyait jamais le ciel dans son ensemble, toujours masqué par ces tours et ces immeubles qui raccourcissaient une vue déjà étriquée. Il était incollable sur les différentes lignes du métro et du R.E.R, connaissait les films à l'affiche une semaine à l'avance, pouvait reconnaître un morceau de pop dès sa première mesure, se rappelait les pensées des grands philosophes et des plus humbles aussi qui ne font pas moins parler d'eux, bien au contraire. Il chaussait ses mocassins les pieds nus, portait toujours un même jean bien serré et un t-shirt blanc sous une chemise à carreaux qu'il surmontait d'un blouson d'aviateur les trois mois d'hiver, du moins cette saison qui n'apparaissait que sur le calendrier des postes puisqu'il était bien rare qu'il neige à Paris.

En revanche, Gaspard ne savait rien des champs et des prés qui ne sont jamais pareils selon l'heure ou le jour. Il ne savait pas reconnaître un arbre à sa seule écorce, ses feuilles ou ses ramures. Son nez, trop habitué aux vapeurs de pots d'échappement, à l'air saturé du métro ou artificiel des lieux publics, ne pouvait distinguer les subtilités campagnardes. Ses oreilles semblaient agressées par le silence des monts et des vallons bien que ce ne soit pas du tout un silence pour celui qui sait écouter. Gavés de sons fabriqués, il ne saisissait plus le bourdonnement des insectes, le chuintement des ailes des oiseaux, le murmure des feuilles sous la brise d'été, le chant du ruisseau et toutes les nuances de clapotis des flaques sous l'averse.

Cependant l'homme sait s'adapter, comme toutes les espèces qui ont réussi ce tour de force de perdurer dans la grande course de l'évolution où, contrairement aux idées reçues, ce n'est pas le plus fort qui gagne, ni le plus intelligent.

Liste des idées reçues (forcément fausses).

10. L'homme n'a jamais mis les pieds sur la lune, tout fut tourné dans les studios d'Hollywood.
9. Un spécialiste des volcans est un vulcanologue (mais bien un

- volcanologue, le vulcanologue s'occupe des pneus).
8. Frankenstein est un monstre (soit, mais pas celui qu'on croit puisque c'est le nom du savant).
 7. Dans une course, si on double le second on devient le premier (essayez pour voir).
 6. Les autruches enfouissent leurs têtes dans le sable.
 5. Nous utilisons seulement dix pour cent de notre cerveau.
 4. La Joconde est une toile de maître (un chef d'œuvre certes mais peint sur un panneau de bois).
 3. La muraille de Chine est visible depuis la Lune (faut pas exagérer tout de même, quoique peu de personnes peuvent démentir).
 2. Les cheveux et les ongles poussent encore après la mort.
 1. Mange ta soupe, ça fait grandir.

Depuis qu'il parcourait les sentiers les plus sauvages de France, Gaspard avait changé. Profondément. Son hygiène de vie s'était transformée. Il découvrait le bienfait d'une communion quotidienne avec la nature qui lui apprenait tout ce que les livres et les journaux ne pouvaient fournir : la discrétion et l'humilité. On ne pouvait tricher ni mentir bien longtemps en montagne. Face à ces merveilles que l'homme n'avait pas bâties, seulement vaincues au prix de tant d'efforts qu'il vaudrait mieux utiliser le mot apprivoisé, on regagnait automatiquement sa vraie place : une créature dotée d'une intelligence, différente plus que supérieure à d'autres espèces. Il avait découvert la malice des petits mammifères (combien de jours un homme pourrait tenir, nu et sans autres ressources que celles qu'offre la forêt?), l'habileté des oiseaux à construire leurs nids (combien d'humains pourraient encore bâtir leur maison de leurs propres mains sans aucune aide extérieure?), la grâce du chamois et du chevreuil (à part la troupe de l'opéra de Paris, combien de ses concitoyens seraient capables d'évoluer avec tant d'élégance et d'équilibre?), la discrétion et l'art de la dissimulation du tétras, du lynx, de la couleuvre (alors qu'on entendait à des lieues le moindre promeneur tentant désespérément de ne pas faire de bruit).

Gaspard apprenait chaque jour. Si son métier le conduisait à relever quantité d'informations pour les retranscrire sur le papier, il en retirait mille et une indications sur le monde sauvage. Il appelait ça son enseignement des sciences instinctives. Il retrouvait des gestes, des attitudes, un instinct qui semblait avoir été rayé du génome humain, trop assisté par une technologie qui lui servait aussi bien de béquille si bien qu'il ne savait plus marcher que de loupe qui l'empêchait de savoir bien observer et encore d'écouteurs qui le privait des vrais sons produits par la nature, pas ces bruits causés par le soit disant progrès et enfin d'une cohorte de parfums chimiques qui bouchait des millions de nez, incapables de reconnaître les vraies odeurs et sacrifiant un palais aux nourritures frelatées produites par l'industrie agro-alimentaire avide de nourrir des milliards de personnes mais affamant tout de même les deux tiers des peuples en rendant obèse ce qui reste tout en gaspillant des tonnes de bouffe dans des décharges à ciel ouvert.

Gaspard réapprenait à vivre. Simplement vivre et vivre simplement. Bien sûr, il n'avait pas tiré un trait sur son ancienne vie, celle de ses années d'adolescence. Il continuait à séduire les minettes, aller s'enfermer deux heures dans une salle obscure pour y voir le génie humain s'activer au travers de personnages parfaitement interprétés par une ribambelle d'acteurs et d'actrices tous honnêtement césarisables (ou alors c'était un navet médiocrement mis en scène et joué par une bande de bras cassés parce que mal dirigés par un réalisateur plus soucieux de son compte en banque que de laisser une trace de son talent -inexistant de toute manière- pour l'éternité). Il continuait à fréquenter le magasin de la rue Bréa bien que cela n'était plus comme avant. Le patron, embourbé de plus en plus dans des affaires qui n'avaient plus rien de musicales, fut plus d'une fois envoyé au violon et avait succombé au classement alphabétique des nouveautés et surtout au rangement par genre qui annulait toute la poésie du lieu, chacun se ruant vers sa catégorie préférée. On ne se perdait plus dans le fouillis hétéroclite. On ne pouvait plus faire de rencontres, chacun refermé sur son propre nombril, son propre égoïsme. Cette manie du classement et des

catégories pré établies faisait penser à une soirée où chaque invité arborerait un post-it sur son front, annonçant ses qualités. Libéral/social. Battant/nonchalant. Classique/moderne. Fidèle/volage. Littéraire/matheux. Croyant/agnostique. Partisan du progrès/soucieux des traditions. Automobiliste/motocycliste. Adeptes des plages/partisan des pentes. Lecteur du Figaro/abonné à Libération. Cruciverbiste/verbicruciste. Pérorant sans cesse/écoutant admirablement. Persuadé que nous sommes seuls dans l'univers/Convaincu du contraire.

Pourtant ce début de nouvelle décennie était riche en propositions musicales. Il avait l'impression magique de vivre une époque qu'il n'avait pas connue, celle de l'explosion de la jeunesse de la fin des années 50, celle qui avait vu naître un nouveau mouvement musical majeur. L'histoire doit se répéter, c'est forcé. Il était bien dommage que la boutique qui lui avait fait découvrir tout un monde s'abandonne à un conservatisme de grand-père justement au moment où il semblait qu'une nouvelle révolution, culturelle celle-ci, allait voir le jour. Dans les rues parisiennes les tenues et les apparences prenaient des allures d'années folles. Les délires capillaires étaient du vrai art, les mariages, pas toujours réussis, d'accoutrements disparates abolissaient les barrières sociales et culturelles. Enfin, c'est ce que pensait Gaspard.

Ils avaient progressé lentement, pour se chauffer doucement les muscles. Ils abordaient maintenant le col de la Croix Fry où la route traçait un sillon sombre dans l'immensité blanche du lendemain de Noël. Gaspard n'avait connu ces lieux que recouverts de neige mais cette année était particulièrement généreuse en poudre blanche. Le relief en était d'autant plus gommé. On naviguait, spatules aux pieds, sur un océan immaculé et pas la moindre menace de tempête à l'horizon. Les deux Gégés soufflèrent en s'accordant une pause avant de plonger sur les derniers chalets de la combe dominant La Clusaz. Gilbert était plus à l'aise lorsque la pente s'inversait en sa faveur. Sans être un skieur hors pair, il savait bien se débrouiller, spécialement dans la neige profonde. Ses talents de

surfeur lui étaient profitables sur l'eau gelée.

Ce matin-là, les conditions étaient optimales. C'était un plaisir. Comme la vie devait l'être en principe.

Gaspard ne comprenait pas une foule de choses considérées comme normales par l'ensemble de ses concitoyens. Il se sentait plus proche d'une logique qu'on trouve dans certains villages africains. Le bon sens de ceux qui n'ont rien le réjouissait toujours, forçait son admiration.

Un grand reporter qu'il avait rencontré lors d'une soirée avenue Foch lui avait raconté qu'au Kenya les lignes de bus ne proposent pas d'horaires précis. Lorsqu'il était monté dans le bus à moitié plein de voyageurs, sagement installés sur les banquettes et quelque peu inquiets, n'ayant pour la plupart jamais mis les pieds dans un tel engin, il avait demandé au chauffeur quand le bus allait partir, celui-ci lui avait répondu comme si cela allait de soi:

- Quand il sera plein.

Une jeune infirmière partie dans le nord du Niger pour une campagne de vaccination lui avait relaté sur l'oreiller l'histoire suivante.

Au XIX^e siècle, lorsque les blancs vinrent exploiter quelques mines de charbon ou de houille, ils recrutèrent une importante main d'œuvre sur place. Le Samedi, l'ingénieur en chef installa une petite table à l'ombre d'un chêne malingre et régla leur semaine à chaque ouvrier. Le Lundi matin, personne ne se présenta. Pensant à une coutume locale qui voulait que ce jour précis était considéré comme chômé, l'ingénieur alla se renseigner. Il n'apprit rien de probant. Il croisa le grand jeune homme qu'il reconnut comme celui qui poussait les petits wagonnets remplis de minerai toute la semaine passée.

- Pourquoi personne n'est venu à la mine ce matin?

- Eh bien, Toubab, c'est que nous n'avons pas encore dépensé tout l'argent que nous avons gagné la semaine passée.

Autre anecdote, colportée par un entraîneur d'athlétisme. Il y a quelques années, il était parti au Sénégal recruter quelque talent pour la course à pied. Au passage, il espérait débusquer l'oiseau rare qu'il pourrait aisément vendre à un grand club européen de

football. Il ne se sentait pas l'âme d'un négrier du XX^e siècle mais comme un agent offrant une chance d'une vie meilleure à une paire de jeunes qui allaient végéter toute leur vie dans leur petit village africain. Pour cet entraîneur qui n'avait pas pu intégrer le grand club allemand de ses rêves lorsqu'il était plus jeune, la réussite passait forcément par les vivats d'une foule massée sur des gradins, quelques médailles scintillant sur un torse fier et un joli compte en banque permettant quelques folies car, après tout, « ce ne sont que des jeunes comme les autres » .

Il avait regroupé tous les enfants du village entre dix et quinze ans et leur expliquait ce qu'il attendait d'eux. Il allait organiser une véritable course autour du village, signalée par de jolis fanions bleus et rouges qu'il avait disposé sur une terre craquelée. Il donna le départ à une belle poignée de jeunes ébènes aux jambes longues et fines, aux poumons ne désirant que se remplir de cet air suffocant, aux narines frémissantes, aux sourires bon enfant et aux têtes volontaires.

Ceux-ci partirent en riant aux éclats, ne comprenant pas bien le principe de cette épreuve que le monsieur blanc voulait leur imposer sauf que cela allait être une belle partie de rigolade. Tous les enfants jusqu'à ceux qui savaient à peine marcher leur emboitèrent la foulée. Et ce fut une gigantesque débandade soulevant toute la poussière du village. Les femmes s'arrêtèrent de piler le mil pour regarder d'un air amusé cet étrange manège. Les vieilles assises à l'ombre des cahutes se levèrent et avancèrent leur nez vers ce spectacle inédit. Elles riaient comme des jouvencelles, découvrant trente deux dents réparties dans une dizaine de bouches qui se tordaient de désopilantes grimaces. La bande de gamins fit le tour du village en respectant scrupuleusement les fanions bleus et rouges tout en se gondolant davantage et parvinrent tous ensemble sur la ligne d'arrivée. Personne n'avait saisi le principe de concurrence qui veut qu'il n'y ait qu'un vainqueur. Personne à part l'entraîneur qui leur fit savoir qu'ils n'avaient rien compris. Ils recommencèrent. Et ce fut pire. La troupe prit les plus petits sur son dos, arrachèrent les fanions et coururent à perdre haleine pour arriver une fois de plus tous ensemble à l'arrivée. La logique de l'amusement et de

la solidarité venait se heurter à l'implacable raisonnement occidental de la compétition.

Gaspard comprenait toute cette logique. Cela lui était une évidence et il se sentait plus proche de ceux qui habitaient à six mille kilomètres de chez lui, sur un autre continent pour ne pas dire sur une autre planète qu'il ne l'était face à un recruteur lors de ses entretiens d'embauche.

Gaspard avait passé toute son enfance à apprendre à gérer son temps. Il n'était tributaire d'aucune sonnerie, d'aucune cloche rappelant des nuées d'élèves indisciplinés vers d'austères salles de classe. Il avait été libre dans la plus pure définition du terme: savoir s'imposer soi même ses propres limites. Cela l'avait mûrit prématurément, lui avait donné une belle confiance en lui et un équilibre qu'on n'obtient qu'au tournant de sa vie, si jamais on l'obtient. Pourtant toutes ces qualités pouvaient se retourner contre lui.

Il ne répéta jamais sa première erreur d'avoir annoncé fièrement qu'il avait passé tout son cursus en dehors du système scolaire traditionnel. La responsable du recrutement qui n'aurait pas déteint parmi une équipe de gardiens de prison (tailleur foncé, lunettes strictes, cheveux blonds cadencés en un chignon impeccable, petit rictus au coin des lèvres trahissant son impatience ou son refus, doigts nerveux terminant des mains osseuses, sourire forcé et regard sévère) avait saisi la balle au bond.

- Vous pensez que vous sauriez vous intégrer dans une équipe?

Au second entretien, on lui avait fait remarquer une certaine désinvolture dont il ne pouvait cacher les effets. Serait-il suffisamment ponctuel?

Le troisième recruteur qu'il eut en face de lui la joua décontracté, faussement familier, donnant du prénom à tout va et réagissant comme une connaissance de vacances. Gaspard flaira le piège, déjà habitué aux contorsions verbales de cette confrérie si particulière de ceux pour qui leur travail était d'en proposer à d'autres. Il évita tous les écueils que le pseudo complice lui tendit et allait remporter la manche lorsque celui-ci lui demanda à brûle pourpoint.

- Préférez-vous votre mère ou votre père?

Que venait faire une telle question dans une conversation sensée déterminer quelles étaient les qualités du candidat au poste proposé? Quel rapport y avait-il entre cette interrogation de cour de maternelle et le profil demandé pour assurer une position professionnelle. Gaspard essaya de savoir comment ce type pouvait être au courant de sa situation familiale qui n'apparaissait nullement sur son curriculum. Il sourit sans répondre.

- Cela demande réflexion.

- Certainement. Mais vous avez bien une préférence, non? On a toujours une préférence. La mer à la montagne. La tarte aux fraises au baba au rhum. L'Urss aux Usa. Le champagne au cognac.

Gaspard observait avec plus d'intensité celui qui lui faisait face. Il se passait quelque chose, assurément. Son sourire disparut et l'autre semblait plongé dans de profondes réflexions. Gaspard n'osait tenter une réponse, erronée forcément. Il allait ouvrir la bouche en révélant la stricte vérité, tentant le tout pour tout lorsque le type reprit avec un ton de confidences.

- Allez, je ne vous embête plus avec ces questions saugrenues. De toute façon, ce boulot m'emmerde profondément si vous voulez savoir le fond de ma pensée.

Gaspard avait ouvert grand ses yeux. Cela faisait-il partie de l'entretien. Un nouveau traquenard? Mais l'autre poursuivait.

- Si vous pensez que ça m'amuse de déstabiliser des jeunes hommes ou des jeunes femmes afin de trouver l'oiseau rare. Ce n'est pas une mauvaise boîte, mais leur politique de recrutement est complètement absurde. Voyez le genre de questions qu'ils m'imposent de présenter. Et il tendit une liste sur papier à tête, reproduisant l'élégant logo de la société.

- A tout prendre, je préfère encore être à votre place qu'à la mienne. Vous pouvez m'envoyer paître et vous tirer d'ici la tête haute. Moi, je dois courber l'échine davantage que le paysan sous le fardeau, faire le dos rond comme le dernier des serviteurs. Ce n'est pas un travail, ce n'est pas une vie. J'arrête. Demain, je remets ma lettre de démission. Si vous voulez mon

poste, il est à vous, je n'ai qu'à mentionner vos qualités et apposer mon visa et ça roule.

Le recruteur l'observa par en dessous. Gaspard se demandait encore si cela faisait partie du test, si ce n'était pas une nouvelle subtilité, une innovation dans le processus de déstabilisation mis en place par ces chiens de garde un peu particulier puisqu'ils ne vous montrent jamais les crocs, ne vous mordent pas franchement, mais font leurs coups en douce avec force lettres types « Monsieur, votre candidature a grandement éveillé notre attention. Vos qualités sont manifestes et dans un autre contexte, blah, blah, blah, nous vous souhaitons tout le succès possible... » agrémentées de formules de politesses dépouillées de toute sincérité.

Gaspard se trompait. Il avait en face de lui quelqu'un de pas si différent qui commençait à en avoir ras la casquette de tout ce cirque et qui allait s'exiler moins d'un mois plus tard tout au fond d'une vallée pyrénéenne à fabriquer des tommes de chèvre au léger parfum de fleurs d'alpage.

La descente dans la poudreuse avait totalement libéré Gilbert qui avançait maintenant d'un bon pas sur les pentes douces du col des Aravis. Le soleil jouait avec les sommets alentour proposant tantôt ses rayons qui faisaient scintiller les cristaux de glace qui gelaient la nuit et brillaient comme des milliers de diamants sur la couche épaisse, tantôt une ombre glacée qui donnait au manteau neigeux une belle couleur bleutée.

Parvenus au col, ils firent une pause amplement méritée. Ils étaient parti depuis moins de deux heures, un vrai temps de champions.

- On n'est pas bien, là?
- C'est magnifique. Ca donne envie de rester, non?
- Pardi. Mais c'est exactement ce que l'on fait toi et moi.

Effectivement, les deux garçons avaient choisi une vie en adéquation parfaite avec leurs envies et leurs désirs. Dès cette époque on entendait déjà dans la bouche de jeunes gens qui avaient toute une vie devant eux, des espoirs et des ambitions à

revendre, vouloir chercher du travail là où en proposait. C'était faire bien peu de cas de leurs envies, de leur personnalités. Pire: certains choisissaient leur cursus universitaire en fonction d'un poste qui aurait des chances d'être vacant. Poussé par ces considérations bassement matérielles, les célèbres hebdomadaires sortaient à chaque rentrée le marronnier des entreprises qui recrutent, des filières en expansion, des postes qui demandaient une main d'œuvre. Gaspard ne se résolvait pas à suivre un parcours pour « boucher un trou » dans l'économie nationale, sans prendre en compte ses aspirations et ses aptitudes. Il entendait faire ce qu'il aimait, ce pour quoi il était motivé. On est plus utile à son pays en suivant ses capacités et ses souhaits qu'en répondant bêtement à la demande, en s'y conformant, en s'y formatant de telle sorte que le travail non désiré vous dépouille totalement de votre personnalité. Ainsi soit-il.

Il avait, il faut le préciser, de formidables modèles dans les personnes de ses mères. Marie continuait à vivre de ses petits dessins même si la presse était en totale restructuration pour employer un mot à la mode. Les gens ne lisaient plus. Pas même les journaux. Elle s'était rabattue sur les hebdomadaires féminins encore friands de croquis humoristiques et qui avaient le vent en poupe. Mais la plus grande part de ses revenus provenait de l'élaboration de logos pour des grandes marques ou des moins connues qui désiraient justement avoir pignon sur rue et un témoin de reconnaissance dans le cerveau des gens. Un petit dessin était plus mémorable qu'un nom. Et, à l'heure d'une globalisation annoncée et fortement entreprise, un croquis était universel, n'avait pas de frontière, pas de langage, parlait à tout le monde.

Hélène souffrait davantage d'un monde en constante mutation. La vague des dessins animés japonais aurait dû lui procurer un emploi du temps de ministre, mais elle rejetait ces séries gavées de violence gratuite, de robots intersidéraux aux pouvoirs spéciaux mais dépourvus de la moindre poésie. Toute l'innocence, la naïveté de l'enfance avait été laminé par les super héros nippons. Comme Gaspard lui faisait remarquer que

les super héros ont toujours existé et ce, depuis l'antique temps des samourais justement, elle lui répondait que là n'était pas des histoires pour des enfants, que les contes et les légendes s'adressaient d'abord aux terreurs des paysans dont l'ignorance les empêchait d'appréhender les mystères de l'inexplicable. Les fameux comics américains proposaient une vision manichéenne du monde mais orientée davantage vers les adolescents. Au-delà de ses considérations quasi philosophiques, elle ne retrouvait pas la beauté du graphisme ce à quoi Marie ne lui donnait pas tort. Ce n'est pas dans notre culture, voilà tout, rétorquait Gaspard, lui-même de l'avis d'Hélène mais voulant prolonger le débat.

- Justement, ce n'est pas « notre » culture. Je ne vois pas pourquoi le monde s'acharne à effacer ces particularités, ces exceptions culturelles comme on dit dans les ministères. Bientôt on bouffera les mêmes hamburgers sur l'ensemble de la planète, on ira voir les superproductions américaines sur tous les écrans, on sera lobotomisés par les mêmes débilites télévisuelles et on respirera le même air pollué. Gaspard riait de la tirade d'Hélène. Il aimait qu'on se scandalise, qu'on s'indigne, qu'on s'offusque, qu'on s'exaspère. Même si on ne partageait pas ses idées. Le débat ne pouvait naître que de l'affrontement.

Bref, elle n'aimait pas les japonaiseries et voyait ses contrats de doublage de voix s'amenuiser de mois en mois. C'est alors qu'un ami qui avait la chance d'exercer l'un des plus beaux métiers du monde lui proposa quelque chose.

Liste des plus beaux métiers du monde:

10. Lecteur.
9. Guide de haute Montagne.
8. Œnologue.
7. Astronaute.
6. Chasseur d'éclairs.
5. Rudologue (étude de la personnalité au travers des déchets ménagers).
4. Goûteur.
3. Ecureuil (chargé de récolter les pommes de pin à la cime des

arbres).

2. Cultivateur d'espèces oubliées.

1. Traducteur d'onomatopées (dans les bandes dessinées notamment).

Ludovic était l'élégance incarnée. Veste parfaitement coupée à la pochette toujours changeante, foulard de soie noué autour d'un cou où mourraient des mèches de cheveux blonds cendrés, pantalon Prince de Galles flattant des chaussures sur mesure qui lui demandaient un mois de salaire. Un regard étrange comme si ses yeux étaient posés loin, très loin, au-delà même de l'horizon. Il en résultait une certaine distance de sa personne. On se demandait toujours s'il parlait à son interlocuteur voire à une personne plus lointaine ou s'il ne soliloquait pas tout simplement pour lui-même. Il n'utilisait pas un vocabulaire très soutenu mais parsemait toutes ses phrases d'expressions et de tournures qui le faisait parler comme un livre. Pas un best seller, plutôt un Goncourt.

A cela rien d'étonnant. Il était lecteur dans une prestigieuse maison d'édition. Toutes les parutions de la collection blanche avaient passé entre ses mains alors qu'ils n'étaient que manuscrits plus ou moins adroitement dactylographiés. Auteurs réputés ou anonymes, vrais talents et écrivains, il lisait tout. Certains textes n'étaient pas retenus, non pas pour leur médiocrité ou leur platitude mais n'entrant pas forcément dans la ligne de la fameuse collection. Il s'était donc constitué sa propre bibliothèque de romans qui ne trouvaient pas le chemin de l'imprimerie puis du circuit habituel. Certains manuscrits refaisaient surface chez d'autres éditeurs, le texte ayant été plus ou moins modifié. Il se targuait de posséder trois ou quatre chefs d'œuvres dans ses rayonnages. Des bouteilles lancées à la mer via les postes françaises et qui n'atteindraient jamais le rivage broché et relié du monde si replié sur lui-même de l'édition. Ludovic se demandait ce que ces auteurs faisaient de leur prose une fois avoir reçu les lettres types agrémentées de commentaires encourageants. Allaient-ils les proposer à d'autres adresses parisiennes? Ne voyant rien paraître chez les

concurrents, Ludovic se résignait en d'improbables conjectures. Brûlaient-ils ces chefs d'œuvre qui s'ignoraient? Tentaient-ils la périlleuse aventure de l'autoédition? S'acharnaient-ils à corriger, modifier, remplacer un texte parfait, supprimant ainsi toute chance de sortir du panier? Disposaient-ils leur œuvre sous verre, bien en évidence dans leur maison, en proclamant à leur famille, à leurs amis, aux divers visiteurs que le monde de l'édition était rempli d'incompétents incapables de reconnaître le vrai talent. Faisaient-ils lire à tout rompre leur manuscrit rejeté par l'élite à leur cercle de connaissances, ce qui était peut-être finalement la meilleure des publications?

Parfois, Ludovic s'imaginait en directeur de collection, en éditeur, pour pouvoir sortir ces pépites de l'anonymat et proposer ces beaux textes aux yeux du plus grand nombre. Il se résonnait immédiatement, en constatant que ces cinq ou six bijoux s'épandaient sur ses dix-sept ans d'activité et que la qualité et le talent ne trouvaient que rarement un large public.

- Bien chère amie, pourquoi ne dactylographierais-vous pas des manuscrits pondus par des plumes certes prestigieuses mais quasi illisibles à mes pauvres yeux?

Et Ludovic dressait une liste d'auteurs glorieux qui n'utilisaient que leur Mont Blanc pour jeter leurs névroses sur des feuilles 29x21 parfois singulièrement raturées.

- Je connais quelques auteurs de mes amis qui seraient ravis de trouver une personne de confiance capable de convertir leurs pattes de mouche en une prose déliée et agréable. Sans compter que j'en connais dont je tairai le nom et des plus illustres, appartenant même à l'académie, qui ont quelque mal avec l'accord des participes passés et butant sur des subtilités de la langue française ou encore trop absorbés par le fond de leur prose qu'ils en oublient parfois les scrupules grammaticales de la forme.

Hélène se récria. Elle savait taper à la machine, mais saurait-elle relire des écritures torturées? Et en ce qui concerne l'orthographe, elle n'était pas une adepte des dictées de Pivot.

- Qui vous parle de dictée? Rassurez-vous, nous disposons d'une batterie de correcteurs patentés à l'imprimerie. Mais parfois un

œil neuf permet de déceler les énormités à la source.

Laissez-moi transmettre vos coordonnées à deux ou trois auteurs qui sont en phase finale de leur nouveaux projets. Si ça ne marche pas ou si vous n'y trouvez pas votre compte, nous arrêtons tout simplement.

Et, depuis quelques mois, les dossiers s'accumulaient sur le bureau d'Hélène. Des signatures prestigieuses ornaient des manuscrits entièrement rédigés d'une main qui n'était que le messenger d'un cerveau en ébullition constante. Marguerite D, Patrick M, Hortense D, Frédéric T, Philippe L et une ribambelle de moins connus mais au talent prometteur.

Hélène avait fini par accepter et on entendait le doux crépitement de la machine à écrire électrique flambant neuve le matin ou tard le soir. Parfois elle s'effondrait secouée d'un fou rire devant une page désopilante, à d'autres moments elle était saisie par la poésie qui se dégageait d'un chapitre particulièrement réussi, ou rougissait à peine à la lecture de passages osés.

Le début de cette nouvelle décennie chargée de promesses était le témoin de sérieux changements dans la vie professionnelle des proches de Gaspard et de Gaspard lui-même.

Une chose le chagrinaient depuis toujours, cette idée que le temps n'est qu'une marée qui vient effacer les sublimes arabesques longuement dessinés sur la plage et réduire à néant les châteaux de sables méticuleusement bâtis par d'adorables petites mains. Pire, savoir que le temps modifiait non seulement les choses mais les esprits et d'une manière plus insidieuse puisque nous ne disposons pas du recul nécessaire pour s'en rendre compte.

Il était désolé de devoir constater que ses amis, ses relations d'hier se diluaient comme les eaux des ruisseaux dans le puissant fleuve et que celui-ci à son tour allait se perdre dans l'immensité de l'océan. Autant chercher à retenir l'eau entre ses doigts ou attraper l'air à grandes poignées.

Il regrettait non seulement que les différentes sphères de ses amis ne puissent se connaître et s'apprécier entre eux mais plus encore que son monde d'hier ne perde pas aujourd'hui et que, peut-être, il ne s'en souvienne même plus demain. Son journal,

débuté dès sa naissance grâce au talent de ses mères et qu'il avait repris haut la main à l'âge de trois ans, l'aidait à fixer des souvenirs, devenait une béquille à sa mémoire mais cela entérinait encore plus durablement et profondément le sentiment que tout passe, inexorablement.

Après avoir été un puits de science dans sa petite enfance, curieux du fonctionnement du monde, après avoir été un coutumier de la boutique de la rue Bréa, après avoir écumé les soirées branchées de la capitale, le voilà en quête d'un retour aux sources absolu, à la recherche d'une nature sauvage et primaire.

Depuis huit mois, il arpentait la moitié du temps les sentiers et les chemins pour l'institut géographique, mesurant et notant chaque nouveau détail, puis passait le reste du temps à consigner toutes ces données sur de grandes cartes et de précieux plans, jouant de l'équerre et du compas et maniant des chiffres comme un jongleur de cirque joue avec ses balles.

Un petit vent avait accueilli les deux randonneurs après qu'ils aient passé la trouée du col des Aravis. Il venait du sud. Ici, on l'appelait le Foehn et ce vent du désert était la bête noire des professionnels des sports d'hiver, des alpinistes et des paysans pour trois raisons différentes. C'est un vent chaud qui ramollit puis fait fondre la neige avec la rapidité et l'efficacité d'un sèche cheveux. C'est également un vent puissant rendant les péripéties d'altitude mal aisées, voire dangereuses. Enfin son ronflement parfois violent comme le souffle d'un dragon rend les bêtes nerveuses.

L'après midi s'annonçait néanmoins rayonnant. Les gégés avançaient plus lentement après avoir dévoré leurs provisions. Ils traçaient dans une belle neige profonde et soyeuse. Le bonheur.

Qu'en était-il de la partie intime de la vie de Gaspard Noël tandis que, parmi ses amis, s'annonçaient les premiers bébés?

Il n'avait pas encore calmé sa soif de séduction bien que son attitude n'était pas ostentatoire. Il charmait sans en donner l'air.

La plus radicale des techniques, d'autant plus que ce n'était pas une méthode mais l'expression de sa vraie nature. Quelque chose dans son regard, dans son attitude, dans les mots qui lui venaient tout simplement, incitait les demoiselles à se rapprocher de lui. Il attisait la curiosité des minettes. Si elles ne lui tombaient pas directement dans les bras, il n'avait qu'un geste à faire pour achever ce délicieux déséquilibre.

D'un autre côté, il trainait on ne sait quoi de débonnaire, une générosité à fleur de peau, un air de munificence et de bienveillance que les adieux n'étaient que des au-revoir. Il n'y avait pas de larmes dans les yeux des filles lorsqu'elles comprenaient d'elles-mêmes que c'était fini. D'ailleurs était-ce vraiment terminé? Pour avoir une fin, il faut qu'il y ait un début et Gaspard ne donnait jamais l'impression de s'être installé dans une relation, même éphémère. Il possédait cette légèreté, cette innocence propre aux enfants à qui l'on pardonne tout. Ses amantes savouraient des moments magiques, des instants d'éternité, des bribes de paradis sans jamais en demander davantage. Leur jeunesse les mettait à l'abri de cette aspiration à construire quelque chose de durable. Il et elles profitaient de circonstances où il ne fallait pas chercher midi à quatorze heures. Ils n'étaient qu'électrons se tournant autour, s'accrochant parfois dans de pures valse physiques et sentimentales puis se dénouaient sans heurts. Il arrivait souvent que des liaisons interrompues reprenaient pour de courts moments, toujours exquis.

Avec l'âge, Gaspard n'avait pas tellement changé de ce point de vue là. Il n'avait pas changé parce qu'il avait été, très jeune, d'une grande maturation et très vite autonome. Contrairement à ses amis, il ne se cherchait pas dans ses relations avec les filles. Ce n'était pas un collectionneur dans l'âme. Si ses liaisons se multipliaient ce n'était pas dans l'optique d'ajouter des noms à un tableau de chasse. Il avait dépassé cette vanité de chasseur.

Victor Hugo disait qu'en amour les femmes vont à la pêche tandis que les hommes vont à la chasse. Gaspard avait le profil du pêcheur. Il attendait patiemment que le poisson morde à l'hameçon. Et n'hésitait pas à relâcher sa prise. Ce n'était que

douceur, finesse et délicatesse. Jamais d'à-coups, jamais de cris, jamais de jamais.

De surcroît, qui aurait pu en vouloir à Gaspard? Il se comportait en adulte responsable cachant une âme d'enfant, il possédait la maîtrise et l'inventivité, le calme et la folie, le feu et la glace. Il savait d'instinct que le plaisir ne se prend pas, il se donne. Dans un monde encore largement dominé par des attitudes et des comportements largement imprégnés de machisme, les femmes en redemandaient. Casanova en blue jeans.

Pourtant, là encore, le temps allait modifier le caractère presque inné de Gaspard. Notre vie est faite d'expériences elles-mêmes résultant de la corrélation ou du télescopage entre notre nature profonde et les circonstances imprévues de la vie.

Nos envies, nos désirs nous poussent vers certaines directions, dans des situations précises mais il arrive bien plus souvent que les conditions fassent évoluer notre conscience. Et plus les circonstances sont dantesques, plus elles ont d'influence sur notre personnalité. Combien de personnes changent de vie du jour au lendemain après avoir frôlé la mort? Combien de cancers du poumon stoppent définitivement, seulement parfois un peu tard, l'envie de fumer à leur propriétaire? Combien d'accidents routiers modifient irrémédiablement le comportement à risques de conducteurs peu scrupuleux? Avoir été en contact avec des situations extrêmes, des guerres ou une famine par exemple qui vont souvent ensemble soit dit en passant, transforme et métamorphose en profondeur l'âme des victimes.

Quelquefois il suffit d'une rencontre. Une simple rencontre.

Chaque métier comporte son lot de privilèges et son quota de corvées. Topographe à l'IGN, pour qui aimait les chiffres, faisait preuve d'une méticulosité sans faille et d'une rigueur de colonel, ne présentait en somme que des avantages. Gaspard pouvait à loisir jouer sur son emploi du temps, réservant les journées maussades au travail de bureau et n'allant sur le terrain que par grand beau temps. Mais il arrive qu'une belle journée prometteuse se transforme en une calamité orageuse et ce, dès le début de l'après midi.

Il s'était engagé dans le maquis qui couvre une bonne partie des Cévennes, où les sentiers exigus et tortueux se frayaient un chemin parmi un entrelacs de chênes nains tordant leurs branches rachitiques sur un lit de bruyères, un labyrinthe de buis et de genévriers parsemés d'aubépines et d'Arbousier aux fruits rouges comme des boules de houx, du Myrte, quelques ajoncs qui griffaient gentiment les mollets et une quantité de buissons épineux dont il ne connaissait pas encore tous les noms.

La matinée avait été douce, pas écrasante de cette chaleur moite qui annonce à coup sûr un détraquement du temps pour l'après midi. A midi et demi, il avait réduit en miettes un beau casse-croûte de sa composition. Il était devenu maître dans l'art du sandwich et du pan bagnat. Pour l'un, il séparait en deux la moitié d'une baguette bien croustillante et disposait agréablement quantité d'ingrédients comme on dresse une valise. Pour l'autre, il ne pratiquait qu'une légère incision et enfournait, sur un lit de salade trempées dans de l'huile d'olive, deux belles tomates bien juteuses, un œuf en fine tranches, des cheveux de poivron, un bel oignon émincé cru ou frit, quelques olives, deux ou trois tranches de concombre divinement croquantes, une poignée d'anchois et aromatisait le tout de thym, de basilic, d'estragon et de quelques plantes qu'il cueillait dans les collines. A la place de la tourte bien ronde, il préférait une boule légèrement ovale que les boulangers de la région faisaient cuire au feu de bois.

Après une pause, jamais une sieste dont il avait horreur, à contempler le paysage (il organisait toujours son pique-nique sur un éperon dominant les lieux), il s'était remis en route. Il entendait l'imperceptible bruit que font les insectes rampants parmi les feuilles sèches au sol, le chant d'un oiseau invisible, le déplacement effrayé d'un lézard ou la reptation plus discrète de la vipère. Le vent faisait chanter les rameaux et les feuilles tel un vrai chef d'orchestre qui jouerait de chaque instrument. Parfois le délicat chuintement de l'eau révélait une source, un minuscule ruisseau qu'on ne voyait jamais. Dans les premiers mois, il n'entendait rien de tout cela. Il avait dû s'habituer à un nouveau rythme, à contraindre ses sens à percevoir de nouvelles

sensations. C'était agréable. Mais la concentration dont il devait faire preuve pour son travail de collecte de données topographiques en tous genres l'empêchait la plupart du temps de bénéficier de tous ces cadeaux que lui offrait l'espace. Aussi, il n'hésitait pas à prendre un quart d'heure plusieurs fois dans la journée pour respirer l'univers comme il aimait à le faire remarquer.

En début d'après midi, le vent avait tourné et avait forci mais Gaspard n'avait rien remarqué de tout cela, pas plus qu'une légère couche de brumes, de nuages d'altitude qui semblaient se fondre dans le ciel, pas nettement repérables mais donnant au ciel bleu une teinte blanchâtre comme lorsqu'on dilue de la peinture.

Il venait de repérer un puits abandonné non mentionné sur les cartes à la jonction de deux sentiers dont l'un n'était plus praticable. Il notait ces précieux renseignements lorsqu'une phénoménale goutte tomba sur le bout de son nez. Il leva la tête pensant qu'un merle ou une pie lui faisait une jolie blague et constata que le ciel s'était chargé de boursofflures peu prometteuses. Il entendit alors le roulement du tonnerre quelque part au bout du vallon dans lequel il s'était engagé. Sa carte mentionnait un abri à quelques centaines de mètres de là. Surement une grange abandonnée ou les vestiges d'un mas de forestier. Il s'élança tandis que les gouttes, toujours aussi massives, s'abattaient dans un crépitement de tous les diables. On ne pouvait pas parler d'averse mais d'une vraie mitraille organisée.

Parvenu en vue des débris précisés sur la carte (ce n'était qu'une petite cazelle mais tout à fait pimpante, surement ayant fait l'objet d'une restauration par quelques amoureux du patrimoine ancestral), il remarqua une forme rouge qui demeurait immobile à quelques mètres de lui. Il n'avait qu'une envie: aller se mettre à l'abri dans la petite cazelle de berger mais il s'avança avec curiosité vers cette tache rouge pétrifiée.

Elle était là, adossée à un olivier sauvage qui ne la protégeait en rein des seaux d'eau que déversait maintenant le ciel devenu noir d'encre, c'est-à-dire plus violet que sombre. Elle grelotait

dans sa petite robe rouge sang. Il ne dit rien, pas même un bonjour, il ne pensait qu'à la petite cazelle qui les protégerait idéalement. Il la prit par la main et jeta un « venez! » plein d'entrain. En quelques enjambées ils furent à la porte du refuge qui, justement, n'en présentait pas. Des pierres blanches, tirant juste sur une couleur crème propre au calcaire, étaient empilées les unes sur les autres sans aucun mortier pour les unir mais qu'une solide équipe de rugby n'aurait pas fait bouger d'un millimètre. Une ouverture était pratiquée où l'on ne pouvait entrer qu'en se courbant en deux mais une fois à l'intérieur on pouvait tenir debout, les cheveux frôlant les larges pierres qui, en quiconque, formaient un toit où les eaux ruisselaient sans laisser pénétrer la moindre goutte à l'intérieur.

Gaspard ouvrit son sac à dos, en extirpa un chandail qu'il tendit à la belle inconnue.

- Changez-vous, je ne regarde pas.

La jeune femme n'avait encore pas dit un mot. Au dehors, les éclairs illuminaient une nature oppressée par les ténèbres de l'orage comme les flashes des photographes en herbe lors d'un mariage dans la pénombre d'une église. Gaspard admirait la force des éléments et d'étranges pensées venaient éclore dans son esprit lorsque une voix fluette prononça timidement:

- Ne posséderiez-vous pas une paire de chaussettes sèches dans votre musette?

La succession de tous ces S donnait un effet comique certain et Gaspard pensa aussitôt à un exercice de diction où une archiduchesse tenait le premier rôle.

Gaspard se mit à rire.

Gaspard riait souvent. Jamais par ironie, toujours de bon cœur. Une façon de communiquer au-delà de la parole. C'était l'une des rares habitudes qu'il avait conservé de l'enfance. Il était curieux du monde et des gens, pas dans le sens d'une indiscretion de commère mais il s'intéressait aux parcours et aux souhaits des gens. Il lui arrivait souvent d'imaginer le passé et le destin d'inconnus rencontrés sur une banquette de métro ou dans le train, envisager le quotidien et les espérances de personnes attendant leur tour dans une file d'attente ou assis sur des bancs

dans un parc. Régulièrement, il trouvait le moyen d'engager la conversation sous un prétexte futile mais jamais en demandant du feu car il ne fumait pas. Il n'avait jamais fumé et cela le dégoûtait. Il liait donc assez facilement un dialogue surréaliste avec des gens qu'il n'avait jamais rencontré et qui sortiraient de sa vie vingt minutes plus tard. Vingt minutes, c'était le temps qu'il lui fallait pour apprendre le passé, le présent et l'avenir de ces personnages comme sur le résumé d'un livret d'opéra.

Cette femme entre deux âges qui patientait dans le hall d'une administration quelconque. A son maquillage de pacotille et la teinture mal faite de ses cheveux, il avait soupçonné une coquette qui n'avait pas les moyens de ressembler à ces stars qui s'affichaient dans les magazines (un Paris Match dépassait de son cabas) mais qui donnait le change maladroitement, se cherchant une personnalité au travers de mauvais exemples. Il entreprit de parler de la famille royale d'Angleterre et de ce qu'on allait pouvoir faire de ce grand dadais de Charles, fraîchement marié à une jeune aristocrate au brushing parfait, enfin cela dépend des goûts de chacun naturellement. Elle avait aussitôt mordu à l'hameçon de cette loi irrémédiable qui veut que pour intéresser les gens il suffit de leur parler d'eux-mêmes, de leur passion, de leurs attentes, en un mot de leur vie.

Un quart d'heure plus tard, Gaspard voyait le réel de cette femme rejoindre son imagination débordante. Oui, elle vivait de petits boulots où le ménage disputait son temps avec de rares remplacements dans des entreprises où le travail consistait à coller des étiquettes sur des boîtes, à remplir ces mêmes boîtes ou les conditionner de toutes les façons possibles. Oui, malgré ses modestes revenus, elle mettait un point d'honneur à se sentir belle et se privait pour aller tous les mois chez son coiffeur et s'acheter la base de produits de beauté. Oui, elle avait un côté midinette devant les stars du cinéma (où elle n'allait jamais) ou des grands de ce monde. Toutefois Non, elle ne les enviait pas. Ils ont leur problèmes aussi, disait-elle en hochant d'un air entendu sa tête mal maquillée où son visage, s'il fut débarrassé de ce mascara bon marché qui exsudait méchamment et ce fond de teint qui cachait des traits délicats au lieu de les révéler,

aurait révélé une douceur et une certaine délicatesse. Cela prouvait une fois de plus que les médias (revues, télévision, radio) s'accordaient pour déclencher la compassion envers les privilégiés et nantis du monde afin que ceux qui auraient une bonne raison de se plaindre, peut-être même de se rebeller, restent à leur place en se rassurant. La gloire et l'argent ne protègent ni de la maladie ni de la dépression et il n'y a pas plus, peut-être moins, de malheureux parmi ceux qui apparaissaient dans les pages glacées des magazines que dans les humbles chaumières de France. Oui, elle avait rêvé une autre vie. Elle voulait devenir danseuse étoile et, à quinze ans, elle était plutôt douée même. Mais un banal accident de cheval avait réduit ses ambitions à néant, la faisant douter de ses capacités et effacer son maintien de danseuse. A quarante trois ans, elle pliait l'échine comme une paysanne russe et son regard s'était éteint. Pourtant Gaspard y avait remarqué une belle étincelle d'espoir lorsqu'elle avouait ses rêves. Elle n'avait pas encore totalement abdiqué. Si les hommes lui avaient redonné confiance en elle au lieu de s'en servir pour leur unique plaisir (Gaspard avait tout de suite vu qu'elle avait été belle puisque, d'une certaine façon, elle l'était encore), elle aurait sûrement tenté de rebondir, essayé de faire quelque chose de sa vie. A la place, trois échecs sentimentaux dont un qualifié de matrimonial et un adolescent de fils qui la traitait comme une ratée, incapable de se faire une place dans cette société corrompue. Il lui aurait fallu un simple encouragement, un regard aimant après l'amour, qu'on lui tienne la main gentiment, qu'on la complimente de ses efforts pour que sa vie soit bien différente.

Gaspard lisait une nostalgie dans ses yeux. La nostalgie d'avoir gâchée son existence, d'être passée à côté du meilleur et d'avoir hérité du pire. Un mauvais aiguillage. Une erreur de parcours. Pas les bonnes rencontres. Pourtant rien n'était définitif. En quelques allusions et une poignée de phrases, il avait tenté de la faire sourire. Pas un sourire de remerciement, de politesse, de convenance. Un sourire qui embellit totalement un visage et s'adresse davantage à la personne elle-même qu'aux autres. Un sourire pour soi, qui donne de l'assurance, fait relever la tête et

affronter tous les problèmes de la vie avec une nouvelle force, une plus grande vigueur, un courage même.

On avait appelé trois fois son numéro et c'est Gaspard qui lui avait dit que c'était son tour. Elle paraissait sortir d'un songe. Elle lui tendit une main plus ferme qu'il ne l'aurait cru, sûrement plus ferme que si elle lui avait tendu avant leur discussion à brûle pourpoint, et s'était avancée d'un pas encore hésitant vers le guichet numéro sept. Elle s'était machinalement retournée au moment où l'employée levait les yeux sur elle et avait esquissé ce sourire qui réchauffe, qui revigore, qui console. Des histoires de furtives rencontres, Gaspard pouvait en raconter des centaines. Chaque personne est unique et chacun, même le plus abruti des crétins, recèle les qualités qui lui sont propres, ne le sait-il pas lui-même. Quelques-uns de ces personnages l'avaient marqué et, espérait-il, il avait contribué à orienter leur vie un tant soit peu. Ainsi cette dame mal maquillée. Gaspard espérait qu'à quarante trois ans elle se rende compte qu'elle n'était qu'à la moitié de sa vie et qu'il n'appartenait qu'à elle de réussir la seconde partie. Il avait imaginé qu'elle avait jeté tous ses pseudo produits de beauté, qu'elle avait assumé une rousseur dont elle avait horreur et eu la chance de rencontrer un homme (ou une femme, pourquoi pas?) qui l'aurait regardé profondément et su y lire toutes les vertus et les mérites qu'elle avait enfoui sous d'épaisses couches de renoncement et de capitulation. Il se plaisait à la croiser un jour ou l'autre dans la rue ou attendant son tour, non plus dans les services sociaux d'une administration mais dans la meilleure boulangerie de Paris, commandant un assortiment de gâteaux pour huit. Le soir elle recevrait quelques nouveaux amis pour fêter l'inauguration de cette école de danse où elle accueillerait quatre fois par semaine les fillettes et les garçons (quoique dans une plus petite proportion, on ne change pas des idées reçues dans un claquement de doigts) les plus démunis de la banlieue. Elle avait mené à bien ce projet grâce à la confiance (et l'amour) que lui avait prodigué une grande Hollandaise rencontrée alors qu'elle était simplement caissière dans un supermarché. Les hommes l'avaient négligé, elle s'était tournée vers cette grande perche à

la blondeur de viking et elle n'avait pas été déçue.

Gaspard aimait bien de faire des films sur l'avenir des gens qu'il rencontrait spontanément et, souvent, il y appliquait son schéma familial. Cela lui était une belle distraction. Certains remplissent des grilles de mots croisés, d'autres font de la course à pied au petit matin, il y en a qui ne rateraient sous aucun prétexte un seul épisode de leur feuilleton télévisuel préféré tandis que d'autres ne jurent que par les matchs de football. Lui aimait à s'intéresser aux gens simples à qui il pouvait parler et toucher alors que la grande majorité ne se passionnait que pour les personnalités connues. Il avait bien plus d'admiration et de respect pour les anonymes que pour les célébrités.

Ainsi Gaspard avait conservé de ses habitudes enfantines une curiosité saine envers ses semblables, même et surtout s'ils n'étaient pas à l'affiche du dernier film à la mode, qu'ils n'aient pas de mandat politique ou soient des champions de sport ou des vedettes du petit écran. Et le rire.

Sa sincérité apparente lui épargnait le reproche qu'on aurait pu aisément lui faire de vouloir se moquer. Lorsqu'il riait, c'était franc, cordial et authentique.

Comme on pouvait s'y attendre, l'inconnue accompagna le rire sincère de Gaspard. Ils s'accordaient dans un duo qui aurait ravi les amateurs d'opéra. Lui, soulignant les tonalités basses, un rire de gorge, elle élevant quelques inflexions plus aériennes, un rire de tête. Ce dialogue enjoué où les mots étaient remplacés par les notes lumineuses d'un rire partagé qui se répondait fut leur premier échange. Gaspard n'avait jamais commencé une relation de cette façon.

Liste des conditions de naissance d'une liaison.

10. Lors d'une aide. L'un laisse échapper un objet, le contenu d'un sac à main, une liasse de feuilles ou une brassée de courses à la sortie d'un magasin par exemple et l'autre l'aide à rassembler l'étalage inopiné.

9. Lors d'un spectacle. Chacun regarde dans une même direction, lors d'un feu d'artifice, d'une pièce de théâtre ou

d'une rencontre sportive.

8. Lors d'un télescopage physique au coin d'une rue ou dans une cage d'escalier.

7. Lors d'un partage d'une seule et unique chose. Arriver ensemble devant une porte fermée ou devant un étalage qui ne propose plus qu'un seul article désiré.

6. Lors d'une demande. En excluant les trop faciles et téléphonés demande de feu (cigarette) ou savoir l'heure qu'il est.

5. Lors d'un rapprochement forcé, coïncidence ou préméditation. Sièges contigus dans un train, un avion ou une voiture (auto-stop).

4. Lors d'un secours. Délivrance face à un chien affamé ou un taureau sanguin, aide à se relever après une chute (ski, verglas, sentiers escarpés, le lit d'une rivière), aide à changer une roue et autres désagréments mécaniques ou technologiques (mais comment fonctionne cet interphone?).

3. Lors d'une erreur. Lorsqu'on sonne à la mauvaise porte, qu'on tape le mauvais numéro de téléphone ou que l'on confonde avec une personne de sa connaissance pas revue depuis un certain temps pour permettre la confusion (mais si, je t'assure, on était dans la même classe en quatrième, Monsieur Bouledogue, prof de maths, on l'appelait waf waf).

2. Lors d'une cérémonie. Le classique mariage bien entendu mais les rencontres lors d'enterrements sont tout autant chargées d'émotion.

1. Lors d'un combat. Qu'il s'agisse d'une partie d'échecs ou un duel d'arts martiaux. De la compétitivité peut naître d'autres sentiments.

Encore secoué de spasmes, Gaspard fouilla dans son sac. Il n'avait pas une seule paire de chaussettes de rechange, ce qui l'étonnait au premier chef.

- Je ne vois qu'une seule solution, dit-il en s'avançant vers l'inconnue, le regard lubrique et l'esprit truffé de sous-entendus salaces.

- Oh, je vous en prie, ne profitez pas de la situation. Je ne suis

qu'une faible femme et vous, et vous...

Ils repartirent d'un rire redoublé à peine entamé cette parodie de scène de mauvais films x.

- Laissez-vous faire. Vous allez trouver cela très agréable.

Gaspard avait saisi le pied gauche de la demoiselle et commençait à le masser à pleines mains, imprimant un mouvement en forme de huit sensé réchauffer les extrémités en favorisant l'afflux de sang.

Leur complicité avait été instantanée. Ils se comprenaient à demi mot, sans même un mot, juste grâce à la connivence d'un rire qui avait tout débloqué. Ils semblaient se connaître comme s'ils se connaissaient depuis toujours, depuis plusieurs vies.

Gaspard s'occupait maintenant du pied droit. Il trouvait ces pieds admirables. Il le lui dit, puis comme pour s'excuser:

- Vos genoux sont parfaits aussi mais je ne saurais trop vous complimenter sur les traits de votre visage, craignant que vous ne pensiez à de la flagornerie de ma part afin d'arriver à mes fins.

- Ah, ah! Et quelles sont telles ces fins si savamment dissimulées?

- Je ne sais, je ne peux, je...

Gaspard jouait maintenant un personnage échappé d'un roman de Stendhal d'un conte de Maupassant ou d'une pièce de Montherlant. Il hésitait, bafouillait de passion contenue, croulant sous les traditions et les usages du XIX^e siècle. Elle se prit au jeu une nouvelle fois.

- Mon cher, reprenez-vous voyons! Vous n'êtes plus un jouvenceau né de la dernière... pluie!

Les rires reprurent tandis que le déluge inondait le décor au dehors.

- Ca fait du bien ce rire.

- Il paraît qu'un bon fou rire équivaut à dévorer un steak.

- J'ai cru lire quelque part qu'on y ressentait les effets de l'orgasme.

- Eh bien voilà une bonne chose de faite. Nous sommes débarrassés de ce piège à sentiments qui fausse les rapports les plus simples.

Gaspard avait stoppé son massage. Elle ne ressentait plus les assauts du froid et la désagréable sensation que l'humidité provoque. Elle attendait autre chose, inconsciemment.

- Cela ne nous empêche pas de...

- Bien sûr que non. Il faut souffler le verre avant qu'il ne refroidisse.

- Ce qui signifie.

- Juste cela.

Et ils s'enlacèrent comme deux amants qui s'étaient perdu de vue et retrouvaient tous leurs repères. Il semblait à Gaspard que le grain de peau que ses doigts caressait lui était si familier et que les caresses qu'il recevait étaient si évidentes que leur union était programmée depuis le début des commencements.

Tout leur était simple, tout semblait aller de soi. Il n'y avait aucune hésitation dans leurs mouvements, leurs gestes étaient sûrs comme ceux d'un artisan qui connaît son métier et épouse parfaitement le matériau qu'il façonne. Leurs lèvres se posaient à l'endroit exact désiré, leurs caresses révélaient parfaitement de bonnes et douces sensations. Une communion élevait leur être à un degré supérieur et ils parvinrent un instant à contempler leurs corps enlacés, entremêlés, mélangés depuis une hauteur que seule une fusion globale permet. Leur étreinte était le verre d'eau pure qui vient après la traversée d'un désert suffocant, le mot de consolation après une épreuve ou un échec, le grand bol de chocolat fumant après une virée dans le blizzard d'une rude journée d'hiver, le calme rassurant d'un port après une traversée des océans sous la tempête. Et en même temps, c'était l'ivresse d'une progression sur le fil d'une arête affinée, l'adrénaline que ressent le plongeur lorsqu'il donne cette impulsion qui le projette dans le vide, le sentiment que le cosmonaute ressent à voir la planète bleue toute entière devant lui comme un ballon fragile et égaré. C'était le chaud sous la glace de l'omelette norvégienne, le yin et le yang, la passion et la paix, les deux faces d'une même pièce, l'ombre et la lumière qui ne sont rien l'une sans l'autre.

Ils se reposaient l'un dans les bras de l'autre (et inversement) dans ces instants précieux qui suivent l'amour lorsqu'ils

entendirent un léger bruit à l'extérieur de leur abri de fortune, de leur couche nuptiale improvisée. Gaspard sortit la tête. La pluie avait cessé. Un arc-en-ciel formait un dôme au-dessus de leur bonheur soudain mais ce qu'il vit tout d'abord, ce fut un couple de chevreuils qui observaient la cazelle avec un air d'étonnement quasiment humain dans l'œil. Chacune des deux espèces en présence resta trois secondes comme pétrifié, sans bouger un poil ou un cheveu. Il y eut ce moment furtif où l'homme n'est plus le prédateur universel dans la conscience de l'animal, où on espère encore une réconciliation salutaire entre espèces, qu'une paix durable et absolue puisse régner enfin sur ce paradis qu'était la Terre avant que l'espèce la plus futée ne la transforme en enfer, du moins certaines parties. Une parenthèse dans l'ordre des choses comme un funambule oscillant pour ne pas tomber dans le vide. Cet infime seconde où un objet lancé en l'air se tient en apesanteur avant que les lois qui régissent toute chose ici bas ne reprennent leurs droits. Un moment empreint de magie et d'innocence comme toute chose que l'humain ne comprend pas. Gaspard eut le sentiment que la conscience de l'animal lui était grandement supérieure, qu'il lui devait allégeance et il optait déjà pour une attitude plus modeste, plus humble lorsque, d'un seul mouvement, le couple animal bondit dans les fourrés et disparut sans demander son reste.

- Les amateurs passent un temps fou à l'affut pour surprendre les ébats de la vie sauvage, il est bien normal qu'eux nous rendent la pareille, non?

Gaspard sourit à cette remarque pleine de bon sens où s'exprimait un regard aussi décalé que le sien.

- On ne connaît même pas nos prénoms, lança-t-il d'un air détaché. Il était ailleurs, dans un monde où l'homme vivait enfin en bonne société avec les animaux et les plantes, respectueux des splendeurs naturelles et attentionné envers son prochain.

- C'est vrai. On ne se connaît pas. Nous ne savons rien l'un de l'autre, ni nos idées ni notre moralité, rien de nos expériences et de nos attentes. Et pourtant on se connaît bien mieux que dix ans de vie commune ne pourrait nous en apprendre l'un sur l'autre. Il arrive, parfois, que l'on puisse lire sur le visage de l'autre

toute son âme.

Elle s'appelait Eglantine. Son histoire mériterait un volume entier et elle allait entrer dans la vie de Gaspard par la grande porte.

Les deux skieurs entamaient maintenant les premières rampes du Mont Charvin. Ils s'étaient débarrassés de leur polaire et évoluaient en t-shirt sous le soleil frappant la pente comme au cœur de l'été. La blancheur de la neige réfléchissait les rayons trop obliques pour être efficaces, exceptés lorsque leur horizontalité frappait la verticalité de la pente. Malgré la chaleur qu'ils enduraient, la neige ne s'était pas trop transformée, gardant son aspect poudreux et tenant parfaitement. Pas de risque d'avalanche. Ils imprimaient une trace en forme d'une succession de z pour atténuer la pente. Cela faisait un joli dessin vu du ciel. Gilbert suivait en ahanant. Il n'avait pas trop l'habitude des longs raids et cela faisait presque six heures qu'ils avançaient dans une neige profonde, demandant un effort constant. Arrivés à mi-pente, Gaspard stoppa et ils admirèrent un panorama avec le Mont Blanc pour toile de fond. Quelle carte postale! Il ne connaissait pas suffisamment les lieux pour nommer chaque sommet et c'était peut-être mieux ainsi, se dit-il. Après tout, les noms comme les frontières sont des inventions humaines qu'il faut parfois ignorer pour aller au fond des choses. Il pensait à ses rencontres avec les gens qu'il croisait parfois en se demandant quelle était leur vie. Ils n'étaient que des anonymes pour lui et cela libérait les consciences. On se confie davantage à un inconnu qu'à un proche, spécialement sur des sujets sensibles. Gaspard était convaincu que le même processus s'appliquait aux paysages. On s'imprégnait mieux d'un village, d'une vallée, d'une montagne, d'une étendue quelconque si on n'en connaissait ni le nom ni l'histoire. Il valait mieux expérimenter par soi-même quitte à se renseigner plus amplement après.

Gaspard était de ceux qui ne lisent les préfaces qu'après avoir terminé un roman. Et mettait un point d'honneur à éviter comme

la peste les bandes-annonces de films.

Et puis il se souvenait de sa rencontre imprévue avec Marion. C'était l'argument infaillible.

Les deux hommes reprirent leur lente ascension. Le soleil était à son apogée, c'est-à-dire qu'il s'élevait à peine de l'horizon. On eu dit qu'il n'avait plus de force, impuissant à prendre de l'altitude. Il aurait été, par exemple, incapable de suivre les deux gégés dans les pentes de ce Mont Charvin.

- On va bientôt se retrouver à l'ombre dit Gilbert.

- On en sortira au sommet et, là, on aura le soleil face à nous pour une descente magique.

Mais il n'y eut pas de descente magique.

Une fois à l'ombre de la montagne, la texture de la neige changea. En réalité elle était telle quelle et c'était plutôt les parties ensoleillées qui l'avaient transformé, épaississant à peine le manteau neigeux et lui donnant une stabilité de fortune. Maintenant qu'ils entamaient la portion non réchauffée, ils ne s'aperçurent pas qu'ils progressaient sur une couche homogène en apparence mais qui reposait sur des roulements à bille.

En tombant au sol, les diverses couches de neige s'accumulent en formant des strates qui s'agglomèrent de façon différente. La texture de la neige dépendant du taux d'humidité, du gel, du vent. Le caractère hétérogène du manteau neigeux rend ces différentes couches instables entre elles et cela provoque parfois un déséquilibre. Par manque d'expérience, Gaspard et Gilbert ne savaient pas qu'ils évoluaient maintenant sur vingt cinq centimètres d'une belle neige souple tombée l'avant-veille et qui s'était déposée sur une ancienne couche plus compacte, elle-même légèrement fondue en surface et dont le gel avait modifié les cristaux en petites billes semblable au grésil qui tombe parfois au fond des vallées. Les cristaux de neige à six branches sont de formidables agrippe-tout à la façon du velcro. Ils se tiennent solidaires les uns les autres par leurs petits bras musclés, tentacules de glace, et donnent à la neige sa stabilité. Jusqu'à un certain point. Cette couche supérieure homogène repose sur une plus ancienne mais les cristaux ne peuvent y adhérer correctement, n'ayant pas de point commun avec la

structure neigeuse qui sépare l'ancienne couche de la nouvelle. Celle-ci, transformée, n'est plus constituée de cristaux à six branches qui s'emboîtent idéalement les uns aux autres mais de petites billes comme peut en produire la neige de culture ou les conditions naturelles de dégel et de vent. Ces petites billes sont un formidable tapis roulant qui rend toute couche supérieure précaire. On la nomme plaque à vent. Un infime déséquilibre peut entraîner sa désolidarisation du manteau neigeux. Une rafale de vent, un simple bruit, quelque vibration provoquée par les pales d'un hélicoptère, le passage d'un animal ou de deux skieurs inexpérimentés ou pas. On a tort de considérer que le danger n'existe qu'à la descente. Gaspard et Gilbert vont en faire l'amère expérience.

Ils avaient gravi les deux tiers de la pente, évoluant à l'ombre du Mont Charvin depuis maintenant dix bonnes minutes. Gilbert semblait avoir récupéré de sa fatigue matinale et suivait Gaspard comme son ombre. Encore vingt minutes à imprimer de gigantesques z dans la pente et ils atteindraient la crête, un peu en contrebas du sommet. Ils pourraient s'ils le voulaient gagner le sommet puis ôter les peaux de phoque et s'élancer dans les pentes superbes qui devaient les ramener sous Manigod, face au soleil, des gerbes de neige leur fouettant le visage à chaque virage dans la profonde.

Gaspard imaginait déjà ses belles courbes. Il appréciait les descentes à ski à la façon d'un portraitiste qui esquisse les premiers traits qui serviront de base au développement du dessin final. Imprimer sa trace dans une neige vierge tout comme l'artiste amorce l'ébauche de son futur tableau, comme le musicien lance les premiers accords, encore un peu timides, de sa nouvelle composition ou encore le sculpteur donnant ses premiers coups de ciseaux dans le bloc informe qui contient déjà dans son esprit la statue définitive. Passé cet instant de création pure, le reste n'est plus que technique et savoir-faire.

Gaspard pensait à tout cela. Au plaisir double qu'il éprouverait d'ici un gros quart d'heure. Celui, égoïste, de se croire le premier homme posant son pied sur le sol lunaire et un second, plus altruiste, de faire découvrir ces plaisirs à son ami, d'être en

quelque sorte son guide comme on fait découvrir le monde à un enfant.

C'est son genou droit qui céda le premier. Il crut un dixième de seconde qu'il s'enfonçait dans un trou puis il fut aussitôt déséquilibré totalement. Le sol se déroba dans une grande douceur. En moins d'un clignement d'œil il fut emporté et commença alors le supplice. Il n'eut même pas le réflexe de crier quelque chose et n'entendit le hurlement de Gilbert qu'au travers d'un voile comme lorsqu'on s'appelle d'un sommet à l'autre, les sons eux-mêmes étaient emportés.

Ce fut doux au début. Gaspard glissa sur son flanc droit mais très vite le phénomène s'amplifia. Il se retrouva la tête en bas, bousculé et secoué comme dans une machine à laver, la neige remplaçant l'eau. Il avait beau se débattre, il n'était qu'une fourmi roulée dans une carrière de sable. Aucun point d'appui n'était possible. Il était un nageur dans un océan blanc et bientôt les flocons se pressèrent, entrèrent dans sa bouche, l'étouffèrent. La douceur du début fit place à un sentiment de claustrophobie bien qu'il n'entendit aucun bruit. Le grondement n'était audible que pour un spectateur extérieur. Ainsi un vol de choucas, intrigués par le roulement insolite de la neige, vinrent survoler les lieux du désastre et un couple qui évoluait en contrebas eut la peur de sa vie. La coulée qui s'enflait dans une poussière blanche passa à une centaine de mètres de leur position. Ils subirent le déplacement d'air que provoquait l'onde de choc, les déstabilisant quelque peu.

En prenant de la vitesse, la coulée transformait la poudreuse en blocs épais à cause de l'échauffement dû à cette explosion d'énergie. La chute vertigineuse de Gaspard ralentit puis son corps malmené stoppa, enserré par une gangue de neige et de glace. Il tenta un mouvement, réussit à bouger légèrement sa tête et vomir la neige qui était entrée dans sa bouche. Il suffoquait mais tentait vainement de reprendre son calme. Il évaluait la situation ne sachant pas encore s'il était blessé plus ou moins gravement. Il ne sentait rien. Ne percevait aucun bruit, excepté celui de son cœur. Il était donc bien vivant. Il tenta de remuer un bras, une jambe mais son cerveau semblait ne plus rien contrôler

du tout. Pourtant il arrivait sans peine à construire une pensée, à réfléchir à sa position, échafauder des scénari de secours. Son esprit fonctionnait bel et bien. Il ne sentait pas non plus les effets du froid alors qu'emprisonné comme il l'était il aurait dû claquer des dents. Il semblait que tout son corps avait déjà démissionné devant tout espoir de secours, renoncé à la chaleur de la vie, s'était résigné à une mort certaine et confortable.

Il fallait réagir. Il n'était pas trop tard. Il fallait lutter. Quelque spectateur les avait peut-être remarqué avant le déclenchement de l'avalanche et aurait sûrement alerté les secours. Mais combien de temps mettrait une caravane pour venir jusqu'à eux? On était loin de tout. Et où chercher? Il n'avait pas pu évaluer l'ampleur de la coulée mais il savait qu'il valait mieux encore chercher une aiguille dans une botte de foin. Il devait tenter de s'en sortir par lui-même, ne surtout pas attendre une hypothétique aide extérieure.

Il essaya encore et encore de bouger ne serait-ce que le petit doigt. Sans succès. Un bruit d'effondrement sourd l'intrigua. Quelque chose remuait non loin de lui. On essayait sûrement de creuser la neige. Les secours. Déjà? Depuis combien de temps était-il enfoui? Dans son tombeau blanc, la lumière était atténuée et le jour ressemblait à un pâle clair de lune. Il n'avait aucun point de repère. Cela pouvait aussi bien faire une demie heure que plusieurs heures passées sous la neige. Comment savoir? Il ne portait jamais de montre et comment aurait-il pu la consulter dans son immobilité forcée? Il tenta de gonfler ses poumons pour crier à l'aide mais l'air ne pouvait entrer suffisamment pour qu'il puisse crier haut et fort. Il émit un râle pitoyable. Et pleura sur son impuissance. Il voulut encore bouger et crut qu'il y parvenait enfin. Son poignet s'était retourné et il dégageait enfin sa main. Il n'avait mal nulle part. Il se sentait bien. Si bien. Trop bien. Cela n'était pas normal. Une avalanche n'est pas un bain dans du coton. Des images défilèrent devant ses yeux. Il vit sa mère et Hélène main dans la main. Il croisa Marion en robe légère. De vieilles connaissances traversèrent et Vladimir riait aux éclats d'une plaisanterie qu'il n'arrivait pas à se souvenir. Il se rendit compte alors que ses

yeux étaient fermés. Il fit un effort pour les ouvrir mais ne put simplement pas soulever une paupière. Il se remémora cette blague sur un sportif suisse qui, en guise de pompes, soulevait avec difficulté la paupière droite, puis la gauche dans une grimace d'effort intense. Il rit. Ou pensa qu'il riait. Et cela lui rappela sa rencontre avec Marion. Subitement elle était là, lui tenant la main. Et la chaleur de sa paume se communiquait à ses doigts à lui, à sa main toute entière et par son poignet qu'il venait de libérer de sa gangue de glace, à tout son bras. La douce chaleur se répandait maintenant dans son torse, calmant ses poumons qui respiraient faiblement un air glacé depuis si longtemps. Son ventre se réchauffa. Son cœur battait amplement. Une pulsation forte puis une de moindre ampleur. Il avait depuis toujours cette difformité bénigne. Une arythmie sans conséquence. Cette chaleur se communiquait maintenant à tout son être. Il était bien. Son cerveau travaillait à plein régime, comme dans un rêve et les mouvements rapides de ses yeux prouvaient qu'il était bien en train de rêver.

Un rêve pour l'éternité.

Ainsi s'achevait sottement la quatrième vie de Gaspard Noël.

Seulement il y avait Benoit Thiaville.

Gaspard avait fait sa connaissance l'hiver précédent.

- Bonjour. Auriez-vous l'amabilité de bien vouloir nous présenter, je vous prie?

Gaspard s'était retourné et avait toisé un grand garçon d'une trentaine d'années. Il portait un béret noir et un pull de laine épaisse où les motifs faisaient penser à ces images d'illusion d'optique. Il avait de grandes mains laissées nues malgré le froid et sa moustache entourait parfaitement les commissures de ses lèvres charnues. C'était Vercingétorix réincarné. Presque deux mètres et une carrure de rugbyman qu'un léger accent Suisse démentait, non qu'on ne joue pas au ballon oval dans la confédération mais enfin, selon toute logique, bref...

Le gigantesque héros gaulois réitéra sa question en la précisant en affichant un sourire chaleureux.

- J'aimerais simplement connaître le nom de votre bonhomme.

Gaspard comprit et joua le jeu.

- Monsieur... N'avez-vous pas reconnu le Prince Gontrand de Gothenburg venu passer quelques jours sur le territoire français en toute discrétion?

- Ah, oui... Il me semblait bien reconnaître cet appendice rougeoyant d'eau-de-vie Norvégienne à moins que ce ne soit l'effet du froid moins arctique qui règne ici.

- Détrompez-vous cher ami. Gontrand couve un rhume depuis une paire de jours, aussi je préfère envelopper son cou délicat d'une belle écharpe de laine vierge.

- Vous avez raison. On ne se soucie jamais assez du cou des bonhommes et cela est la cause de bien des décès, je le déplore. Il faut, de surcroît et comme vous le faites si bien, n'utiliser que des articles en laine véritable, seul rempart contre ces températures tropicales qui sont fatales à nombre d'entre eux.

- Vous parlez des Princes de la neige n'est-ce pas?

- Bien entendu! J'ai, par ailleurs, la chance de jouir de la visite inopinée d'un lointain cousin russe, descendant des meilleures familles sibériennes. Auriez-vous la curiosité de venir lui serrer le moignon?

- Ce serait un honneur. Où est-il descendu?

- C'est à deux pas d'ici, derrière le bosquet de sapins, face au chalet des Ruants. Accompagnez-moi.

Les deux hommes s'éloignèrent, leurs pas faisant crisser la neige tassée sur le chemin. Ils débouchèrent face aux balcons dégorgeant de neige de l'imposant chalet qui offrait une vue imprenable sur toute la vallée. Là, au milieu d'une étendue blanche, se tenait son excellence. Il portait un chapeau aux larges rebords et entouré d'un ruban rouge.

- Mais c'est le couvre-chef de...

- Parfaitement. Sachez cher ami que Dimitri Andreievitch a ses entrées dans tous les palais d'Europe et que l'hôte de l'Élysée a une tendresse particulière pour les âmes slaves.

- Ah? Je ne savais pas.

- Si, si. Comme tous les grands séducteurs.

Les deux hommes partagèrent un rire tout auréolé de buée. Il était déjà de notoriété publique que le nouveau président était un

grand séducteur.

En abandonnant sa majesté des neiges, l'homme quitta son rôle et tutoya Gaspard d'un air avenant.

- Je t'offre un verre? Nous n'avons qu'un étage à gravir pour rejoindre mon pied-à-terre.

Gaspard jeta un dernier regard au bonhomme de neige bombé qui se tenait, débonnaire, devant l'imposant chalet, tel un gardien solide.

Gaspard ne déclina pas l'offre. Il était trop curieux de ses semblables ordinaires, on l'a déjà fait remarquer, alors lorsqu'un tel individu croisait son chemin, il n'hésitait pas une seconde.

Le sosie de Vercingétorix se nommait Benoit Thiaville. Il n'était pas en congé à la neige, non. C'était même tout le contraire. Dès que les flocons tombaient, il travaillait.

Gaspard n'y connaissait rien jusqu'au mot même. Nivologue.

Alors Benoit lui avait expliqué son métier de spécialiste en neige. Il étudiait la formation et les propriétés du manteau neigeux. Comment naissaient les cristaux. Dans quelles conditions ils s'aggloméraient. Quels étaient les effets du réchauffement solaire, comment le vent transformait la couche de neige fraîche. Pourquoi les avalanches se déclenchaient-elles. Comment les prévenir. Comment sécuriser les domaines skiables. Comment fabriquer de la neige artificielle.

- De la neige chimique?

- Pas exactement, non. Il est prouvé qu'un réchauffement climatique global s'est enclenché depuis quelques décennies. Les spécialistes pensent même qu'il va s'intensifier et que les activités humaines n'y sont pas étrangères. Bref, il est probable qu'en l'an 2000, on ne puisse plus skier que sur de l'herbe. Sans plaisanter, c'est un vrai problème et déjà quelques stations pionnières se sont équipées de canons à neige.

- Ah bon? La guerre est déclarée?

- Tu ne crois pas si bien dire. Une vraie guerre économique. D'ailleurs notre profession est largement courtisée par les marchands d'or blanc. Les applications dans mon domaine sont multiples. Les professionnels des sports d'hiver veulent une sécurité maximale. Avoir un enneigement suffisant et des pistes

où les avalanches n'aboutissent pas. Tout cela est possible grâce à nos mesures et nos calculs.

- Mais, la fausse neige, alors?

- Ce n'est pas de la neige en plastique si telle est ton idée. Non, on injecte simplement de l'eau à haute pression, on l'oxygène convenablement et on laisse le froid faire le reste.

- Ah, tout de même. On ne skiera pas de sitôt en plein Juillet.

- Ce n'est pas exclu. Mais pour l'instant, oui, les canons ne fonctionnent qu'à partir de zéro degré. Certains imaginent une technologie pouvant fabriquer des billes de neige dès quatre ou cinq degrés.

- Des billes de neige?

- C'est la dénomination la plus précise. L'eau au contact de l'air froid se transforme non pas en cristaux mais en petites billes. Le résultat est identique mais ses propriétés sont un peu différentes. D'ailleurs, c'est une neige idéale pour les bonhommes de neige. Elle est plus compacte, un peu comme le grésil, et donne des constructions plus solides. En revanche, rien ne vaut la bonne poudreuse bien fraîche pour skier.

Les deux garçons avaient partagé le plaisir de dévaler quelques pistes puis une belle balade dans une forêt croulant sous la neige avant d'atteindre un petit col et profiter d'une belle descente dans de la neige vierge de toute trace. Benoit avait expliqué à Gaspard les propriétés de la neige et les étapes de sa transformation. Il lui avait donné quelques précieux conseils lors de sorties en dehors des périmètres sécurisés.

- Face à une coulée de neige, pris dans une avalanche, tu ne peux rien faire. Ceux qui s'en sortent indemnes sont rares et ont eu, tous, une sacrée belle chance. Toute la préparation doit se faire en amont. Ne sors jamais lorsque les risques sont trop élevés. Ça peut partir n'importe quand, n'importe où. Ensuite, il y a quelques notions qui peuvent t'éviter le pire.

Gaspard écoutait Benoit le mettre en garde sur le terrain même, en lui faisant toucher le risque du doigt, au sens propre. Il avait même réussi à déclencher une mini plaque à vent pour lui démontrer le principe du roulement à billes et l'extraordinaire puissance de la masse neigeuse déplacée. Sur ce versant à peine

pentu, il avait fait rouler une couche d'à peine dix centimètres, tombée la veille au soir. Très vite l'écoulement s'était transformé en un beau bouillon blanc, charriant quelques blocs formés à la hâte et dégageant une poussière blanche dans l'air glacial. Les deux hommes contemplaient les éléments se déchaîner à petite échelle, postés en haut du spectacle et c'était déjà impressionnant.

- Et si on était pris dans une coulée comme celle-là? Demanda Gaspard.

- Là, avec un peu d'expérience, tu t'en sors si tu restes en surface. C'est encore possible parce que la pente est faible, la quantité de neige déplacée peu importante et que la vitesse de l'avalanche réduite.

Sur ces mots, il s'avança sur une plaque qui n'avait pas été déclenchée. Il tapotait de toute la longueur de ses skis.

- Regarde bien!

Il imprima deux virages en forçant sur les appuis. Au troisième, la fine couche se détacha d'un seul tenant. Il fut emporté mais non déstabilisé. Il semblait surfer sur une vague blanche. Gaspard restait bouche bée. Et si l'accident survenait?

Benoit fut déséquilibré et s'affaissa sur le flanc gauche, mais il n'était pas englouti par la mini avalanche. Il était tout simplement emporté comme un nageur aguerri flottant dans un torrent. La coulée s'immobilisa. Benoit n'avait que les jambes prises dans la couche de neige déplacée.

- Tout va bien. Viens!

Gaspard fut à ses côtés en quelques virages.

- Tu vois? Là, je ne risquais rien et tu pouvais me porter secours très rapidement. Mais imagine vingt ou trente centimètres de plus et une belle pente...

Au moment de se quitter, comme Gaspard reconnaissait que l'expérience fut impressionnante, Benoit prit un air sérieux de professeur.

- Je n'aime pas me poser en donneur de leçons, tu sais. Je pense simplement qu'un jour ou l'autre, tu te rappelleras ce que nous avons vécu, pour rire, aujourd'hui.

Puis, un sourire revint sur son visage et ses moustaches se

détendirent.

- Un grand concours de bonhommes de neige s'organise Samedi prochain au Grand Bornand. Viens si tu veux.

Ils rentrèrent heureux. Gaspard avait retenu la leçon.

Lorsque les deux Gégés abordèrent les premières pentes du Mont Charvin, Gaspard comprit immédiatement en voyant l'ombre barrer le raidillon à mi-pente qu'il faudrait se méfier. Au moment où ils s'engagèrent dans cette partie qui n'avait pas vu le soleil, Gaspard sonda la couche neigeuse. Contrairement aux conditions plus bas, ici la neige formait une couche de trente petits centimètres où l'on enfonçait sans mal le poing. Ensuite, on rencontrait une fine couche gelée qui craquait comme une crème au caramel puis de la profonde, bien lourde et qui tenait admirablement. Gilbert questionna Gaspard du regard.

- Vaudrait mieux éviter cette partie à mon avis.

- Tu crois que...

- Pas sûr mais dans le doute, comme on dit.

L'équipée remonta les pentes plein nord. L'imposante silhouette du Mont Charvin dans leur dos. Il serait difficile ensuite d'aller faire le sommet, l'arête présentant un passage délicat. Qu'importe. Le sommet serait encore là dans une semaine, dans un an, dans quelques milliers d'années tandis qu'une avalanche réduirait tout espoir à néant.

Les dernières rampes furent gravies à l'ombre, le soleil paresseux de Décembre s'étant déjà rapproché de l'horizon là-bas, quelque part au-dessus d'Annecy. Cependant, en examinant la couche de neige, Gaspard ne retrouva pas les conditions qui étaient celles de tout à l'heure. Ils approchaient de la crête. Ils sortirent face au soleil qui avait changé de couleur en plongeant dans d'épaisses brumes, signe d'un beau temps durable. Ils enlevèrent leurs peaux de phoque dans un bruit de tissu qu'on déchire. Un grondement sourd lui fit écho. Gaspard se retourna. Une coulée de neige décapait tout un pan de la montagne. Les deux hommes virent la couche bouger comme dans un ralenti artistique. Elle se divisa en plusieurs plaques qui glissaient dans le vide, s'entrechoquant dans un roulement caractéristique.

Bientôt ce fut un chaos total puis tout redevint normal. Cela n'avait duré que quelques dizaines de secondes, à peine une minute. Gilbert regarda Gaspard d'une drôle de façon, quasiment hébété. L'avalanche avait balayé l'endroit où ils comptaient grimper, son flanc gauche léchant le point où ils avaient fait demi-tour.

6. Cinquième vie (des chiens de garde).

- Gaspard Noël, acceptez-vous de prendre Eglantine Charmant pour épouse, de la chérir, de la protéger des idées fausses et des ombres de la nuit, de lui offrir chaque jour sa dose d'amour et d'humour, de lutter contre le quotidien et la routine comme de terribles dragons, de ne jamais lui préférer d'autres plaisirs que ceux partagés, de la fleurir et l'honorer avec un réel souci d'inventivité et de ne la quitter que si vous êtes incapable de l'aimer correctement.

- Oui. Je le veux.

- Tu m'étonnes... puis se tournant vers la jeune femme:

- Eglantine Charmant, acceptez-vous de recevoir Gaspard Noël pour mari, de le chérir, ne pas chercher à l'empoisonner par une cuisine trop audacieuse, de lui rester fidèle s'il le mérite et de ne jamais essayer de lui prouver que les Rolling Stones sont supérieurs aux Beatles.

- Oui. Je le veux.

- Dommage, j'aurais pensé que mon charme agirait. Gaspard lui répondit par une bourrade dans l'épaule. Nullement décontenancé, il reprit:

- Que vos larmes soient légères comme un rire et que vos rires soient profonds comme des pleurs. Que vos vies n'en fasse plus qu'une ou alors plein d'autres. Ainsi, par les pouvoirs intergalactiques qui me sont conférés, je vous déclare mari et femme.

Le petit comité applaudit à tout rompre. Certains tapaient sur des gamelles avec des couverts en acier trempé faisant un tintamarre de tous les diables. On siffla, on yodla, on fit s'envoler les hauts de forme de circonstance, on tapa du pied dans cette chapelle improvisée.

Tôt le matin, la procession s'était lancée dans l'ascension de cette éminence qui surplombe Annecy. Au sommet de la Tournette, on avait construit à la hâte un abri de fortune fait de branchages et recouvert de larges feuilles. Albert accomplissait avec son plus grand sérieux la fonction d'officiant. Eglantine

l'avait choisi pour sa prestance et sa propension à ne rien prendre au sérieux. Il était toujours partant pour ce qui sortait de l'ordinaire et avait en horreur les gens communs qui suivaient le mouvement comme un troupeau de moutons stupides. Ce qui revenait à dire qu'Albert était le plus grand misanthrope que Gaspard n'ait jamais rencontré. Il savait être ironique et acerbe, juste et vif dans ses jugements tout en gardant une bonne louchée pour lui-même. Il maniait l'humour noir comme personne et regardait le monde avec un détachement d'ermite. Il était certainement difficile à vivre mais savait amuser son monde comme personne. Cependant il restait particulièrement discret sur sa vie privée. Eglantine, qui le connaissait depuis plus de dix ans ne l'avait jamais vu se confier. Il gardait son jardin secret loin des sarcasmes dont il était le plus éminent porteur. Pourtant il haïssait la méchanceté et l'arrogance. S'il se moquait de ses contemporains c'était avec tendresse. En revanche il avait pour les fortunes faciles un mépris insondable. Les ambitieux, les intrigants, les golden boy qui avaient envahi cette décennie qui, Dieu merci, s'achevait avec son cortège de coupes de cheveux impossibles, tous ces winners qui mordaient leur monde à pleines dents recevaient son dédain le plus profond. En conséquence, Eglantine ne comprit jamais pourquoi il avait accepté un tel travail. Fallait-il parler de travail d'ailleurs?

A l'image de tous ces rois de la finance qui sillonnaient le monde, Albert était toujours sur quatre chemins. Son quartier n'était rien moins que la planète toute entière. On le voyait s'envoler pour le bout du monde, un large sac de voyage comme seul bagage et une lourde sacoche pendant à son épaule. C'était là son outil de travail. Son atelier était les paysages les plus spectaculaires que la nature (ou l'homme) avait façonné. Son commanditaire l'homme qu'il aurait dû détester le plus au monde. Il le haïssait peut-être d'ailleurs, s'exposant à une schizophrénie très répandue. Nos actes sont parfois en contradiction totale avec nos idées.

Il avait été engagé on ne sait comment (cela faisait partie de son jardin secret, il ne révéla jamais comment s'était produite cette

invraisemblable rencontre) par un homme cloué dans un fauteuil roulant, terrassé par une terrible maladie qui lui donnait tout juste trois mois à vivre selon les médecins. Bien entendu cela durait depuis plus de quatre ans. Le corps humain a des ressources que le corps médical ne soupçonne même pas. Trop occupé à vouloir guérir l'organisme, ces professeurs en blouse blanche ne voient pas son incroyable capacité à surmonter les difficultés. Ils le redoutent même, sentant inconsciemment comme une forme de jalousie les prouesses physiologiques qu'un esprit têtu permet. Un simple quidam avec la seule force de sa volonté, parfois même à son propre insu, serait capable de meilleurs résultats que toute une machinerie, toute une chimie et les doigts de fées des meilleurs chirurgiens. Impensable! Ils étaient envieux de pareils cas, tout comme le jardinier consciencieux jalouse la toute puissante nature en tentant avec plus ou moins de bonheur de cultiver son lopin de terre tandis que celle-ci se permet le luxe d'arriver à ses fins sans montrer le travail acharné que l'arboriculteur ou l'horticulteur s'évertue à produire.

Ainsi cet homme réduit à n'être plus qu'un corps flasque dans un fauteuil quand il ne passait pas les neuf dixième de son temps allongé sur un lit médicalisé, entouré des meilleures infirmières et d'un personnel compétent vingt quatre heures sur vingt quatre, cet être valétudinaire n'en était pas moins le représentant d'une des dix plus grosses fortunes mondiales. Il aimait à répéter qu'il s'était fait tout seul, perdurant ainsi le fameux rêve américain si cher à des millions d'âmes travaillant d'arrache pied pour atteindre ces mêmes sommets. Il passait bien entendu sous silence la fortune déjà correcte que son père lui avait transmis et l'énorme coup de chance qui n'arrive qu'une fois dans une vie, quand elle arrive. Il avait eu la bonne idée au bon moment. Son plus grand mérite, son seul labeur, avait été de s'entourer d'un personnel compétent, dut-il se montrer dur dans son recrutement et impitoyable dans sa gestion. Il ne faut pas se leurrer. Tous ces grands hommes à la tête de fortunes infinies ne sont jamais des tendres même s'ils savent sourire de toutes leurs dents devant les caméras et poser admirablement sur les photos

qui emplissent les journaux people, bien que la plupart d'entre eux ont bien compris que pour vivre heureux il fallait vivre caché.

Cet homme en survivance qu'il est inutile de nommer ici, avait proposé à Albert un contrat bien particulier. Hormis des doses de plus en plus consistantes de morphine, sa drogue était le voyage. Cela tombait assez mal pour quelqu'un incapable de lever son bras par sa seule volonté, ni de bouger un seul orteil.

Albert devait parcourir les beautés du monde à sa place et lui rapporter films et clichés de la meilleure résolution. Il ne devait pas simplement lécher des paysages comme un vulgaire touriste. Il devait s'immiscer dans la population locale, s'immerger dans les tribus, s'enfoncer dans le grouillement du monde, mouiller la chemise. N'oublions pas que son cacochyme de commanditaire avait horreur du travail fait du bout des doigts. On devait s'escrimer à la tâche, étreindre à bras le corps la besogne la plus ardue, insister vaille que vaille sans compter ses heures. Bref, donner le meilleur de soi-même pour que lui, le grand patron, puisse récolter les profits et les bénéfices de ce travail de fourmi. Cette conception du monde était aux antipodes de celle d'Albert qui montrait plus d'indolence que d'obstination mais le partenariat fonctionnait à merveille. Albert n'aimait rien moins que ce qui était stipulé dans son contrat de travail qu'on aurait pu penser tenir sur quelques centaines de pages mais qui ne représentait que les trois quarts d'une simple feuille.

Plonger dans les méandres du monde réel était son dada. Il avait greloté sur la banquise avant de partager le quotidien des esquimaux, torse-nu dans l'igloo mangeant du phoque cru. Il avait bravé les tempêtes du bout du monde, c'est-à-dire au large du cap de Bonne Espérance ou du cap Horn. Il avait faillit être réduit en bouillie par un antique peuple pygmée dont la rumeur d'anthropophagie n'était pas vaine. Il avait partagé la misère des peuples les plus humbles de la terre et surement les plus fiers comme si la dignité se lavait au contact de la pauvreté. Il avait traversé des déserts, franchi des fleuves, s'était enfoncé dans les plus épaisses jungles, avait frôlé la mort sans même s'en apercevoir. Il avait vécu en quarante huit mois ce que peu

d'humains peuvent vivre en sept vies. Il s'était enrichi de toutes ces rencontres et, une fois son contrat rompu par la force des choses (le corps diminué du richissime allait finir par donner raison aux médecins bardés de diplômes, il y a une justice en ce monde tout de même!), il n'hésiterait pas à retourner rendre visite à toutes ces populations qui étaient devenues ses secondes familles. On aurait même pu dire sa seule famille car personne ne savait qu'Albert était de l'assistance et que son indépendance débonnaire n'était que la partie visible de l'iceberg qu'était sa vie.

Toute la bande était réunie au sommet de la Tournette. Eglantine et Gaspard avaient eu cette idée en commun. Hors de question de se marier « pour de vrai » avec tout le tralala administratif que cela implique. Leur amour n'avait besoin d'aucun contrat, aucun lien si ce n'est celui, naturel, qu'impose ce désir d'être bien ensemble.

Quelqu'un a dit qu'être en couple c'est faire face à deux à des problèmes qu'on n'aurait pas si on était seul. Ils ne le voyaient pas comme ça. Tout comme Gaspard, Eglantine voyait le monde et ce qui l'entourait d'un œil résolument neuf, s'efforçant de prendre du recul vis-à-vis des choses. Elle était, bien avant l'heure, une adepte de la simplicité volontaire. Ne pas consommer à outrance, éviter le gaspillage, renouer les liens plutôt qu'amasser les biens. Leurs idées s'accordaient mais n'étaient pas identiques. Elles divergeaient sur des points de détail, condition sine qua non au développement d'une relation communicative. Car si une personne aux idées radicalement opposées aux vôtres ne vous écoute pas, quelqu'un qui les épouse parfaitement ne pourra pas dialoguer. Être constamment d'accord avec l'autre revient à se parler à soi-même.

Même bien des années plus tard, ils ne comprenaient jamais les réponses qu'on leur faisait à une sorte de petit test de leur part. De quel côté du lit dormez vous?

Les réponses s'équilibraient sur un échantillon important. Gauche ou droite, il n'y avait pas de différence entre les hommes et les femmes. Mais tous sans exception gardaient bien jalousement leur place. Aucun ne leur avait répondu « cela

dépend des jours, ou plutôt des nuits, une fois d'un côté, une fois de l'autre ».

Et pourtant, même après des décennies de vie ensemble, ils échangeaient sans cérémonie leur place dans le lit conjugal.

Et cela resurgissait sur leur vie quotidienne. Ils n'avaient pas de tâches bien définies, ils échangeaient leur position sans arrêt. Les corvées de vaisselle ne les voyait jamais garder la posture de l'un qui lave et l'autre qui essuie. Chacun prenait le volant de la voiture commune selon l'humeur. Chacun allait faire les courses sans un plan bien établi. De surcroît, ces commutations n'étaient pas programmées selon un principe mathématique. Les jours pairs elle conduirait tandis que les jours impairs il laverait la vaisselle. Les jours de pluie il occuperait la place de droite du lit, les jours ensoleillés elle ferait les courses.

On aurait pu en déduire une nouvelle théorie. De notre comportement nocturne découle notre conduite pendant la journée.

Eglantine et Gaspard formaient un couple atypique dans le consensus admirable qui veut qu'une vie commune provoque une quantité de maniaqueries et d'habitudes dont on ne sait pas comment elles sont survenues et qui, peu à peu, grignotent le couple comme la rouille ronge le métal le plus dur.

Il semblait que les liens qui les unissait étaient fait d'un matériau souple et élastique. Ils étaient capables de se détendre au maximum puis de se resserrer tendrement. Il n'y avait pas de place pour la jalousie ni pour aucun des sentiments qui tapissent la bassesse de l'âme humaine.

Il ne faut pas croire qu'ils vivaient détachés et que leur vie sexuelle se permettait des incartades adultérines. On n'avait rarement observé couple aussi proche, aussi uni et fidèle que le leur. Ceux de leurs amis qui n'avaient pas cette chance dans leur propre vie privée se rassuraient en disant que cela ne durerait pas, que les premiers mois étaient magiques, qu'ils vivaient dans une bulle au-dessus du marasme mais que, bien vite, la routine les rattraperait. Puis, à peine désabusés, ils proclamèrent que seules les premières années étaient joyeuses et fraîches, que l'habitude du quotidien finirait par éroder leur tendre complicité,

leur fabuleux attachement. Au bout de quinze ans, plus personne ne faisait aucune remarque, reconnaissant leur erreur et leur impuissance devant la solidité de ce couple hors norme.

Pascal les avait traité de mutants des sentiments.

- Vous êtes le couple du troisième millénaire. Vous en êtes le prototype. Il faudra attendre quelques décennies pour que cela se généralise. Que le cerveau de l'homme se confonde avec son cœur et que ses yeux s'ouvrent sur la beauté et la fragilité du monde. Lorsque la majorité aura compris la qualité éphémère des choses, elle pourra accéder à des rapports plus simples et plus durables. Tant qu'on sera envieux aussi bien de la femme de son prochain que du lopin de terre de son voisin, il y aura des guerres et des infidélités.

Amen.

Cette cérémonie qui n'était à la fois qu'une parodie et qu'un prétexte réunissait une vingtaine de leurs amis proches au sommet de cette montagne facile qui domine le lac d'Annecy. On s'amusa beaucoup des facéties d'Albert. On bu pas mal. On dansa à s'étourdir. On célébra le bonheur d'un couple avant-gardiste l'avait précisé Pascal. On passa la nuit autour d'un bon feu qui lançait ses flammes dans le ciel pur de la Haute Savoie. Et l'on dormit à même le pâturage jusqu'à midi. On était alors Lundi et aucun promeneur ne vint les déranger dans leur sommeil où dominaient des rêves de monde meilleur, débarrassé de toute testostérone superflue, de l'argent roi, de la nouvelle condition d'esclaves modernes fabriquant jeans et t-shirt pour une aumône de misère là-bas au bout du monde, là où se lève le soleil. Un monde nouveau, symbolisé par cette barrière qui leur avait paru infranchissable dans leur jeunesse et qui se rapprochait à grands pas, l'an deux mille.

Cela doit être la conséquence des fins de siècle. On espère un renouveau.

A la fin du XVIII^e, l'Indépendance Américaine et la Révolution Française avaient fait naître dans l'esprit étreint de millions de gens un avenir radieux sous cette bannière tricolore aux trois devises: égalité, liberté, fraternité. Le XIX^e apporta un chaos

sans précédent.

Il y a cent ans, la révolution technologique faisait miroiter des lendemains qui chantent à la lumière de la toute nouvelle fée électricité et des premiers moteurs à explosion. D'ici peu, on serait débarrassé des tâches quotidiennes qui accablent l'homme et avilissent la femme, des machines exécuteraient sans effort les besognes les plus répétitives et les moins nobles, on pourrait enfin jouir de la vie, se cultiver et se distraire, on irait passer ses vacances sur la lune dans des fusées de toutes les couleurs. Le XX^e offrit un tout autre programme.

Aujourd'hui, on célébrait avant l'heure le passage ô combien important dans le troisième millénaire. Cette fois, ce serait différent, on ne changeait pas simplement de siècle mais on faisait la culbute, troquant le « un » primitif qui avait succédé au zéro du néant contre un deux qui ouvrirait les consciences.

On serait tous frères puisque les découvertes de l'And confirmaient que l'être humain n'était qu'une seule et même espèce, nonobstant sa couleur de peau, sa religion, ses mœurs ou ses goûts.

On utiliserait la technologie sans s'en laisser déborder par les excès récents. Le développement récent et mondial de l'ordinateur personnel allait révolutionner le quotidien des gens, les rapprocher, les ouvrir les uns aux autres, les instruire et les cultiver.

Enfin débarrassé du joug des religions qui avaient, de tous temps, pensé à notre place, et des idéologies nauséabondes sous des dehors révolutionnaires, on accéderait à une nouvelle spiritualité. Celle de l'humilité et du respect de la terre nourricière. On éviterait les outrances et le gaspillage. On allait partager, communiquer, en un mot : vivre. On faisait déjà la sourde oreille à ceux qui, sceptiques, ne voyaient dans cet an deux mille si attendu, qu'un nouveau tour d'horloge et les aiguilles repasseraient fatalement par les mêmes chiffres. La seule différence à leurs yeux résignés de funestes pessimistes était que cela irait de mal en pis.

Après s'être réveillé lentement, la troupe redescendit de la

Tournette en trébuchant et vacillant, tout empreint encore de la fabuleuse fête de la veille et embrumée encore dans des rêves de monde meilleur.

Eglantine et Gaspard reprirent leur vie, excentrée. Ils n'avaient pas l'objectif de faire carrière et changeaient souvent d'occupation. Elle, après avoir réalisé des vidéos de mariage tout en poursuivant des études sans savoir où cela la mènerait, avait intégré une unité de production de documentaires animaliers. Elle s'était prise de passion pour le monde animal. Avait travaillé dans un zoo pendant qu'elle s'abrutissait dans de nouvelles études de vétérinaire. Son diplôme en poche, elle se spécialisa dans les secours aux animaux sauvages maltraités le plus souvent par la soit disant supériorité de l'être humains ou sa pollution. C'est à ce moment qu'elle avait rencontré Gaspard. Cela faisait presque huit ans. Ils avaient donc passé le cap fatidique des sept ans. Maintenant, elle oeuvrait toujours pour le bien-être des êtres à poils et à plumes dans le cadre de parc nationaux, ce qui l'amenait à passer de longs laps de temps dans le Mercantour. Un temps, elle s'était volatilisée en Afrique noire pour rencontrer d'autres spécimens et d'autres gens. Elle avouait souvent à Gaspard que la plus belle preuve d'amour qu'elle pouvait lui donner était d'être rentrée. Là-bas, dans des conditions sommaires parfois déplorables, dures et dangereuses, elle avait rencontré des êtres humains en tous points respectables, qui possédaient la seule richesse qui ne se monnaye pas, celle du cœur.

Elle était rentrée pourtant. Un manque s'était déployé en elle. L'absence de Gaspard lui pesait. Cela avait été leur plus longue séparation. Près de six mois. Les activités de l'un comme de l'autre les amenaient à passer de longues semaines séparés. Là résidait peut-être le secret de leur bonheur. Ils n'avaient pas brûlé leur passion au commencement et, maintenant qu'ils vivaient plus souvent ensemble, elle avait grandi et s'était renforcée. Comme un bon feu de bois qui démarre lentement, balbutiant ses premières flammèches, hésitant et timide, puis gagnant en force et en chaleur. La flambée peut ainsi s'attaquer aux imprenables bûches bien dures et alors devient invincible.

Depuis, Eglantine continuait épisodiquement à secourir les oiseaux blessés, les victimes des collisions routières de tous poils, les martyrs de divers pièges tendus volontairement ou non par l'homme, les blessés de toute sorte. Si la nature sauvage est parfois une jungle hostile pour l'homme, la société moderne et son lot de technologies est incontestablement une souffrance pour les animaux qui ne connaissent ni la propriété privée ni les frontières et n'obéissent qu'à une loi: manger ou être mangé en utilisant la coopération ou la ruse pour s'en sortir.

Mais, en parallèle, elle s'était investie dans d'autres missions. Elle avait une belle voix claire aux intonations qu'elle savait moduler. Elle débuta son rôle de lectrice dans une petite maison de retraite de la grande banlieue. Son premier public l'avait rassuré sur ces capacités à captiver un auditoire moins facile qu'une flopée de gamins qui démarraient au quart de tour. Il suffisait d'être sincère avec les enfants. Les trucs et les astuces connus de tout lecteur en herbe marchaient forcément. On se sentait dans la peau d'un magicien qui exécute des tours simples avec la satisfaction que cela fonctionnait à chaque fois, les démonstrations de gaieté et d'enthousiasme pour récompense ajouté aux traditionnels rires et applaudissements.

Pour les personnes âgées, c'était une autre paire de manches. Sans parler de l'obligation de porter la voix comme un comédien des années trente pour se faire entendre d'une assemblée de sonotones, les recettes connues ne leur étaient pas étrangères. Il fallait être plus que sincère. Alors qu'un enfant ouvre grand ses yeux et ses oreilles, son esprit va vers vous en quelque sorte, il faut en revanche prendre son bâton de pèlerin et forcer le passage dans les esprits désabusés, parfois aigris, des vieillards. Cependant la gratification était à la hauteur du challenge. Ces anciens, redevenus de vrais gamins, pouvaient montrer une vraie chaleur de cœur que seules des années de grande solitude peuvent produire. Lorsqu'on savait ouvrir la porte d'entrée de ces citadelles imprenables, lorsqu'on avait la chance que l'on vous laisse pénétrer dans le vestibule de ces grandes solitudes désenchantées, alors on vous faisait visiter tout le château dans ces moindres détails. Il fallait même y

mettre un frein sinon on se retrouvait enlacée, pétrie, serrée sur un cœur déjà froid qu'on avait momentanément réchauffé avec quelque histoire simple. On devait accepter des invitations à prendre le thé (ou le café) avec les traditionnelles madeleines (merci Marcel) ou des biscuits aussi durs que du bois et sentant le renfermé, puis parcourir des vies entières résumées dans un album photo où s'étalaient des visages pour nous inconnus et qui, invariablement, finissaient par faire venir les larmes à celle qui exposait ainsi sa vie. A celle, oui, car les hommes étaient plus discrets, plus secrets, moins expansifs dans leurs sentiments. Ils ne se livraient pas, restaient en retrait. La pudeur des sentiments. Pourtant Eglantine voyait bien que les cordes vibraient en eux peut-être davantage que les plus exubérantes des mamies.

Cette révélation d'un monde trop vite oublié par celui qui ne se donne pas la peine de se retourner sur les générations d'avant, lui avait donné des idées. Elle avait organisé des séances de lecture mettant en relation les deux segments opposés de la vie, ceux qui n'intéressent personne car ils sont improductifs. A part les politiques qui courtisent les plus âgés parce qu'ils ont une carte d'électeur et les chantres de la toute puissante consommation qui flagornent les deux groupes car les anciens bénéficient d'un pouvoir d'achat parfois supérieur à ceux qui se lancent dans la tourmente de la vie et les plus jeunes sont de formidables leviers d'incitation, de puissants agents de publicité envers leurs parents ou grand parents. Mais, sortis de ces considérations bassement mercantiles ou électorales, leur avis importe peu.

De fil en aiguille, Eglantine avait organisé des séances de théâtre, des cours de tricot et de couture. L'idée était qu'un échange s'établisse. Et ça marchait! Dans le monde moderne, les enfants n'avaient plus l'occasion de rencontrer des personnes qui étaient les propres parents de leurs parents. Cela les intriguaient dans un premier temps avant de s'apercevoir que ces personnes lentes et ridées, aux cheveux gris ou carrément d'une blancheur de père Noël, ces silhouettes voûtées, courbées, cassées, avaient des trésors de tendresse à donner et des

monceaux de connaissances à partager. Les enfants retrouvaient des repères temporels, se rendant enfin compte que leurs propres parents avaient été des enfants, que tout n'était pas figé. Quant aux anciens, ils retrouvaient une utilité, une impression de n'être pas abandonné par tous.

Eglantine s'investissait totalement dans ce qu'on pourrait appeler un véritable sacerdoce mais elle trouvait toujours le temps et, chose plus importante encore, l'état d'esprit ouvert pour tout le reste, à commencer par sa relation avec Gaspard. Elle n'appliquait pas ce que l'on reproche communément aux hommes d'affaires d'orienter toute sa vie et ses pensées vers son activité professionnelle. Elle savait garder une certaine liberté, un détachement dans sa vie professionnelle qui permettait à son couple de s'affermir.

De son côté, Gaspard avait abandonné les relevés topographiques et s'était, un temps, tourné vers l'écologie. A force de parcourir les sentiers, il avait constaté avec dépit que la société considérait la nature comme un vaste dépotoir. Les années fastes au point de vue économique et peu regardantes quant à la protection de l'environnement étaient derrière eux. Dorénavant les pouvoirs publics s'intéressaient à l'avenir de la planète. C'était le moment d'agir. On conjugait la couleur verte à toutes les sauces et on parlait de développement durable.

Il avait déposé un dossier aux administrations concernées (ministère, conseils généraux) avec l'appui de deux députés et grâce à l'aide d'un avocat de ses amis, l'imposant Raoul.

Il avait rencontré ce fils de pied-noir un peu par hasard.

Les années passées avaient vu la prolifération des jeux vidéos. Sans doute par réaction, un groupe d'amateurs de vrais jeux de société s'était approprié un petit local, rue de la Huchette, une petite rue tranquille parallèle au Quai Saint Michel dans le quartier latin.

C'était un simple pas de porte qui servait depuis les années vingt de blanchisserie. Il y avait un étage où les anciens propriétaires entreposaient les vêtements en attente. Cette remise était étonnamment plus spacieuse que le rez-de-chaussée qui n'offrait

qu'un comptoir où une dame sans âge accueillait les clients avec le même sourire depuis 1952. Quelques machines à laver étaient également disposées comme des machines à sous.

Les pressings modernes avaient eu raison de cette entreprise familiale et le grand-père en sa qualité de patron avait dû mettre la clé sous la porte, vitrée bien évidemment. Son fils, spécialiste en nettoyage de tapis, époussetage de rideaux, remise à neuf de fauteuils et même dégrassage de vieilles peluches, n'avait pas eu le courage de se lancer dans une modernisation à laquelle sa sœur, blanchisseuse de son état, sa cousine, plus versée dans les fragiles robes de mariées ou tenues d'apparat, sa belle sœur qui ne rechignait pas à donner un coup d'aiguille aux habits les plus défraîchis et sa propre mère, la fameuse dame au sourire figé qui faisait office d'hôtesse, n'auraient pu et surtout voulu se résigner. On ne change pas de façon de travailler. On change de travail, c'est tout.

Ainsi, le pas-de-porte était à céder.

Il se trouve qu'un collectif actif cherchait justement un lieu convivial pour s'établir. Ces passionnés de jeux en tous genres, pour peu qu'on puisse s'y adonner entre personnes bien réelles, se réunissaient deux fois par semaine (le Lundi et le Vendredi) dans un local sans âme perdu au fin fond d'une impasse dans une banlieue sordide. Ça n'allait pas. On avait plus l'impression du repaire d'un groupuscule extrémiste qui fomente un mauvais coup qu'un endroit où se retrouve une bande de fervents défenseurs de jeux conviviaux.

Les travaux furent rapidement accomplis. On posa un vrai faux plancher à la place d'une moquette datant des années 70. On remplaça le papier peint par une belle couche de peinture mauve pâle et on y accrocha des estampes, des gravures, on suspendit des objets ludiques comme dans un musée du jouet. Des pantins, des damiers, un Nain Jaune, des pièces d'échiquier géantes, quantité de dés de toutes les tailles, un exemplaire original du Monopoly, une vieille locomotive en modèle réduit, ce qui donna l'idée un peu plus tard d'installer tout un circuit ferroviaire autour de la pièce. Quelques tables étaient disposées pêle-mêle. Le décor était posé.

Mais c'était à l'étage que prenait vraiment la dimension de ce lieu étonnant. Débarrassé des cintres, déblayé des nombreuses panières à linge, dégarni de tous les ustensiles propres à redonner une seconde jeunesse aux tapis et aux rideaux, la pièce avait gagné en espace. On y avait recréé une ambiance de tripot avec des tables en acajou ou recouvertes de feutrine vert foncé. De grandes cartes à jouer décoraient les murs. Un joker en paille se tenait droit comme un i, montant la garde au coin de l'unique fenêtre. L'endroit était sombre, aussi on avait pris soin de suspendre des lampes à crémaillère au-dessus de chaque table. Les abat-jours ressemblaient à des soucoupes volantes verdâtres et répandaient une belle lumière de crépuscule.

La plus grande fierté de ces adeptes du jeu était la réhabilitation d'un véritable bar en chêne, récupéré dans un estaminet de Saint Ouen qui venait de fermer sa porte vitrée, lui aussi. Le fils du patron faisait partie de ces acharnés au jeu et avait eu la primeur de cette pièce de collection que convoitaient déjà quelques richissimes amateurs, proposant des sommes indécentes à son ancien propriétaire. Le patron de « Chez Bébert » (alcools et sandwiches à toute heure) était soulagé. Il avait cédé cette pièce de musée pour un franc symbolique à son fils, arguant du fait qu'il préférerait que son comptoir resta à Paris plutôt que s'exiler à New York ou à Tokyo.

- Même si on n'y sert plus de boissons, je pourrai toujours venir le caresser, disait-il.

Pourtant on y servait des boissons. Mais pour Bébert, une boisson s'accompagnait forcément d'un degré d'alcool, même infime. Le comptoir, dans sa nouvelle vie au premier étage d'un petit pas-de-porte rue de la Huchette, lui qui n'avait jamais été hissé plus haut que le sol, ne supporterait plus que des cafés, des jus de (vrais) fruits, des verres de lait, des tasses de thé et toute une batterie d'infusions diverses.

Ainsi, au cœur même de Paris, s'était installé cette petite société d'amateurs de jeux de société.

Gaspard découvrit cette adresse par hasard, de la même façon qu'il était rentré vingt cinq ans plus tôt dans la boutique de vinyles, rue Bréa. A cette différence près que cette fois il n'avait

pas été attiré par une jeune fille aux longues jambes fines et aux cheveux plats puisqu'il tenait Eglantine par la main, flânant par les petites rues de la capitale.

Ils étaient entrés, intrigués. Ce n'était pas une boutique puisqu'on y vendait rien. Pas davantage un musée bien que la décoration fit penser à une galerie du jouet (des posters, des figurines, des balles et des ballons, le train miniature avaient amplifié l'ornement du rez-de-chaussée depuis son ouverture). Ce n'était certes pas un cabinet d'assurances (pas assez sérieux) ou une agence de voyage bien qu'on s'y dépaysa plus qu'en faisant le tour de la terre. Un petit homme replet vint à leur rencontre. Il ponctuait toutes ses phrases d'un petit rire qui faisait tressauter ses épaules. Il leur expliqua l'intention et le fonctionnement des lieux. L'idée était de pouvoir se retrouver entre amis, connaissances, mais aussi pouvoir rencontrer de nouvelles personnes. Si on pouvait siroter une boisson froide ou chaude, c'était plus qu'un café. Moins physique cependant qu'un club de tennis et moins collet-monté qu'un cercle d'échecs. On choisissait un jeu, on expliquait les règles aux novices et on commençait la partie.

- Le jeu permet de révéler dans son entier la personnalité des gens, de les mettre en situation comme dans la vie, mieux que dans la vie de tous les jours. On devient un participant, un acteur, un héros. Cela permet de s'extérioriser tout en s'amusant. Se délasser tout en se cultivant. Les connexions entre joueurs sont plus intenses. Les rapports plus fins. On découvre vraiment l'autre lors d'une partie.

- Et vous jouez à quoi? demanda innocemment Gaspard.

Là, le petit homme à moitié chauve déploya son bras droit et fit un demi tour sur lui-même. Tout un pan de mur était tapissé de boîtes de jeux de toutes les dimensions.

- Il y en a le double à l'étage.

- Ah! Il y a un étage?

- Bien sûr. Venez, montez voir par vous-même.

Ils avaient gravi la quinzaine de marches formant une courbe et avaient découvert l'ancre du jeu de société. Une douzaine de tables, dont les trois quarts étaient éclairées par le dispositif déjà

expliqué, emplissaient une large pièce assez fraîche et de petits groupes s'animaient autour de chacune. On était pris de fou rire à celle la plus proche. Des larmes s'échappaient des yeux plissés et des estomacs se tordaient sous les assauts des rires incontrôlables. La seconde table était tout aussi animée. Ses participants brandissaient des liasses de billets et s'invectivaient (une partie de Monopoly?). Les autres tables étaient plus calmes, on y percevait même une concentration extrême autour de celle qui était la plus éloignée.

- Ceux-là jouent la même partie depuis trois semaines. La tension est palpable. Le dénouement proche, annonça le petit homme dans un murmure.

Eglantine et Gaspard avaient été séduits. Attendus, ils n'avaient pas pu engager une partie ce jour-là mais étaient revenus ensemble ou séparés à plusieurs occasions.

Contrairement à une idée reçue, les jeux traditionnels de carte n'avaient que peu d'adeptes. Si on voulait tenter une partie de belote ou de tarots, pas besoin de venir ici. De même, rares étaient les Scrabble, Monopoly, Trivial Pursuit, Jeux de l'Oie et autres classiques. On venait ici pour découvrir de nouveaux jeux, les tester grandeur nature et surtout pour la convivialité. On ne comptait plus les nouvelles amitiés nouées autour de ces tables ludiques. On avait même célébré trois mariages suite à des rencontres plus denses où chacun se révélait vraiment.

Ce qui chagrina un brin le président de l'association (« Au Nain Jaune ») qui n'était rien moins que le petit homme rondouillard qui riait tout le temps, c'était le manque de mixité sociale. N'importe qui pouvait venir s'adonner aux plaisirs du jeu. On n'avait pas besoin de culture ni d'avoir un cursus universitaire, juste une dose de bonne humeur et l'envie de s'amuser. Malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à faire se rencontrer des gens qui, par la force des choses et des habitudes, ne se croiseraient jamais et s'ils se croisaient n'auraient pas le moindre petit geste de salut l'un pour l'autre. Il y avait bien Fabrice, clochard notoire de la rue des Capucines, mais il faisait presque partie des murs. On y rencontra aussi parfois un maçon au visage buriné par la vie au grand air, une femme de ménage

au délicieux accent du Sénégal, un conducteur de taxi qui avait dû s'égarer, deux bonnes sœurs en habit réglementaire, un curé, une poignée de chômeurs mais sévèrement diplômés et quelques intermittents du spectacle qui affectionnaient bien entendu les jeux de rôles.

L'immense majorité des adeptes de ce lieu ludique et magique venaient du même milieu. Médecins, avocats, cadres de la fonction publique (dans le privé on n'a pas le temps pour ces passe-temps infantiles, ces gamineries), fonctionnaires de tout poil, gens du monde de la publicité, journalistes et rédacteurs en chef et même un greffier et même un huissier (ces gens-là ont tout de même le droit de s'amuser, non?).

Parmi les ténors du barreau, Raoul Leprince.

- Avec un nom pareil, je ne pouvais qu'être acteur ou monarque. J'ai choisi un peu un mélange des deux. On se pare d'une robe pour jouer notre partition dans la plus belle salle de théâtre du monde: une cour d'assises. La troupe et le public sont toujours parfaits. Pas de fausse note. Quant au prévenu, c'est la vedette de la représentation.

- Tu es sûr que tu n'en rajoutes pas un peu, là?

- A peine, à peine mon cher. Et Raoul brassait l'air de ses grands bras terminés par des paluches de boucher.

- Avec des engins pareils, je ne voudrais pas que tu me donnes une gifle.

Raoul prenait la pose, interloqué, presque choqué et, vouvoyant soudainement, gonflait sa poitrine comme un gallinacé s'apprêtant à réveiller tout un village.

- Sachez, mon cher, que je n'ai jamais giflé quiconque, du moins pas physiquement. Mes soufflets ne sont qu'élocutions et strictement réservées au procureur général.

Raoul avait tout de suite plu à Gaspard. Ils s'étaient trouvés adversaires d'un jour dans une partie de Donjons & Dragons, sorte de jeu médiéval dont on ne reproduira pas les règles ici. Raoul devait être redoutable dans ses plaidoiries, capable de retourner tout un jury par l'exposition sous un jour nouveau de faits communs et par l'interrogation inaccoutumée de témoins qui se révélaient beaucoup plus précieux et précis qu'à première

vue. Sans effets de manche, il savait dégoter le détail qui fait toute la différence. Il remuait le petit grain de sable dans la chaussure, celui-là même qui empêche de marcher convenablement. Il réveillait les consciences. Il extirpait le meilleur de l'âme humaine, y compris chez les pires bourreaux. Il aurait été un prêtre parfait. Il était un avocat hors du commun. En privé c'était la douceur même. Comme s'il voulait s'excuser de son physique de délinquant ou plutôt d'homme de main. Large d'épaules, le thorax droit mais imposant, le menton carré comme les héros des films américains des années quarante, un front court (signe de bêtise d'après les esprits imbéciles) masqué par des mèches de cheveux qu'il ne se disposait pas à assagir. Jusqu'à ses mains, de véritables battoirs qu'il ne pouvait tout de même pas dissimuler sous des moufles comme il séquestrait ses pieds de bagnard dans des Weston sur mesure, estampillées pointure quarante huit. Son prénom même respirait la société des bandes de filous alors que ses parents avaient dû le lui léguer lorsqu'il n'était qu'un poupon à peine plus grand que la réunion de ses deux poings.

Ses oreilles étaient à l'unisson de tout son être: démesurées. Ce n'est pas parce qu'on a de grandes oreilles qu'on entend mieux. Visiblement chez Raoul, elles lui permettaient d'écouter.

- Si nous avons une seule bouche et deux oreilles c'est qu'il est sûrement plus important d'écouter que de parler.

Certainement vrai. C'était un géant. Au moins un mètre quatre vingt dix. Lorsqu'il déployait sa carcasse de docker dans le prétoire, il en imposait déjà sans avoir dit un mot. Pourtant la plupart du temps, il se sentait gêné et préférait rester assis. S'il jouait son rôle sous les feux judiciaires, il était d'un naturel plutôt timide dans la vie de tous les jours. Comme s'il eut à s'excuser de ces dimensions hors normes et qui ne cadraient ni avec le personnage ni avec son métier et pas davantage avec la vie qu'il menait.

Il s'était lié à une gentille petite femme brune, si petite, si fragile et si menue qu'on la prenait parfois pour sa fille. Non mariés, ils vivaient ensemble depuis bientôt douze ans. Il participait aux tâches ménagères, était affectueux comme un pur labrador et

prévenant pour elle. Il la protégeait. En retour, elle lui communiquait une énergie dans laquelle il puisait sa force, sa créativité et sa motivation pour défendre la veuve et l'orphelin, les opprimés de tous poils, les laissés pour compte, les reclus et les délinquants à la petite semaine, les victimes d'erreurs judiciaires mais aussi les vrais coupables, les méchants au bon cœur, les truands et les assoiffés de sang dont la bêtise n'égalait que leur propension à répandre le mal autour d'eux. Il les défendait tous avec la même ardeur, la même conviction, car qu'il soit pur et innocent ou sournois et fautif, chaque homme a le droit de se défendre devant les hommes. S'expliquer à défaut de se disculper.

Ni rire, ni pleurer, juste comprendre.

Gaspard avait aimé ce garçon aux grands abattis, d'où émanait une sensibilité délicate sous des dehors de cabotin. Simple déformation professionnelle. Partout où il fallait jouer un rôle, la peau d'avocat reprenait ses droits sans atteindre toutefois ces sommets qu'il tutoyait si bien aux assises.

L'habit ne fait pas le moine dit la sagesse populaire. Mais il est indispensable pour changer de personnalité. Les comédiens ne jouent jamais aussi bien lors des répétitions que lorsqu'ils revêtent leurs costumes définitifs. Les enfants se déguisent, d'un rien parfois, juste un accessoire imaginaire, pour entrer plus facilement dans la peau de grandes personnes dans des jeux qui ne symbolisent que la société des grands. L'uniforme confère l'autorité. Un propos médical aura plus de portée s'il est exprimé par un praticien revêtu d'une blouse blanche.

Gaspard et Raoul s'étaient donc revus dans la salle de jeux et en dehors, partageant quelques instant volés à leurs vies bien remplies.

Si Raoul plaçait l'homme au centre de ses préoccupations, il n'était cependant pas indifférent aux questions liées à l'écologie qui retrouvaient maintenant un nouveau souffle.

Dans sa jeunesse, Gaspard avait rencontré de vrais écolos aux barbes fournies, aux cheveux longs et sales, aux allures de hippies, des bergers venus des villes pour fuir un monde dans lequel il ne se reconnaissaient plus, où ils n'avaient plus leur

place. Nombre d'entre eux s'étaient totalement perdus, ne trouvant pas plus leur dimension dans les immensités de la campagne. Rejetés par les autochtones comme eux refusaient la société contemporaine, mal adaptés à une vie spartiate, ne sachant plus où étaient les vraies valeurs, certains s'étaient définitivement perdus dans toute sorte de drogues, la plus terrible de toutes n'étant pas celle qu'on croit. L'alcool avait fait ses ravages ici autant que dans les rangs des prolétaires désabusés par un destin qu'ils ne maîtrisaient pas, chez les oisifs n'attendant plus rien du monde, chez les supporters et autres fanatiques aux cervelles d'oiseaux (et encore, c'est faire offense aux volatiles) et globalement toutes les couches de la population. L'alcool s'immisce si facilement dans les esprits faibles et découragés. Il inonde les veines et les artères des plus faibles sans distinguer leur appartenance à une catégorie sociale, une façon de penser, un niveau culturel et se moquant bien de leur compte en banque. Les moins aisés se shooteront au rouge de base tandis que les plus riches s'enivreront à grands coups de Whiskey ou de Vodka.

A cette époque, les écolos faisaient sourire ou bien pitié. Ils étaient indissociables de la cohorte des babas-cool, inoffensifs et le cœur sur la main. Facile à dégommer.

Vingt cinq ans plus tard, les choses avaient changé.

Le réchauffement climatique était une certitude sanctionné par les chiffres des relevés météorologiques depuis presque un siècle. Il était même constaté que l'homme y avait sa part de responsabilité. Certaines voix commençaient à se faire entendre, proposant un autre discours que celui du libéralisme à outrance, symbolisé par les deux figures marquantes de la décennie passée: Ronald Reagan et Margaret Thatcher. La chute de l'Union Soviétique finissait de donner raison au camp des soit disant gentils. Le rêve américain avait gagné la bataille. Il serait suivi très vite par le rêve d'une Europe Unie, paradoxale en diable puisqu'au moment même où l'on ratifiait les accords de Maastricht, les Balkans s'embrasaient et l'ex-Yougoslavie explosait comme une mine anti-personnel. Il y aurait ensuite le rêve asiatique. Rêve pour les actionnaires occidentaux qui

allaient se gaver. Cauchemar pour les millions de Chinois arrachés à leur terre, à leur campagne devenue si pauvre qu'ils étaient partis pour la grande ville avec le cœur plein d'espoir d'une vie meilleure. Ils ne savaient pas qu'ils ne déplaçaient et accentuaient leur misère, travaillant seize heures par jour dans des ateliers insalubres, coupant, cousant, collant des vêtements qui allaient inonder le marché mondial une fois estampillé des plus prestigieux logos, vendus à grand renfort de publicité.

Quelque chose était en train de changer.

Ce que le premier choc pétrolier n'avait pas réussi à provoquer, ce monde globalisé sans goût ni saveur, allait peut-être, je dis bien peut-être, le produire.

On commençait déjà à recycler. Les constructeurs automobiles réduisaient la consommation de leurs machines et par conséquent leur pollution. La sonnette d'alarme avait tinté haut et fort : les cours d'eau étaient désertés de leur faune par manque d'une eau claire. Il fallait agir. On assainissait, on réhabilitait, on pansait, on traitait.

L'idée de Gaspard était de dépolluer des sites sensibles. Les abords des rivières qui avaient fait l'objet d'un traitement de choc mais qui ne servait à rien si les eaux qui s'y écoulaient avaient traversé une vraie décharge à ciel ouvert. De même que le sanctuaire réservé des parcs nationaux devait être protégé lui-même à ses alentours. Il insistait aussi beaucoup sur le côté visible de l'entreprise. Du coup, les villages estampillés comme les plus beaux de France devaient bénéficier d'un nettoyage de printemps afin qu'aucun papier gras ne vienne ternir la splendeur des lieux et l'éclat des vieilles pierres. Au fond de lui, Gaspard savait bien que la vraie dépollution n'était pas franchement visible. L'acide des batteries jetées n'importe où s'infiltrait à l'abri des regards, la décomposition des petits appareils électroniques avec leur cortège de produits nocifs était parfaitement discrète, la prolifération des sacs en plastique comme autant de pièges pour les oiseaux ou de poison pour les poissons qui les ingurgitaient se voyait comme un nez au milieu de la figure mais sa dégradation en fins grains se mêlant au sable des plages était invisible mais au combien redoutable.

Le dossier était solide, quoiqu'un peu insensé et utopique. Les politiques qui avaient le pouvoir de décision dans ce domaine ne se sentaient pas encore concerné par le problème. Leur priorité était la réduction du chômage qui semblait exploser alors que la modernisation de l'industrie était accomplie, et la relance de l'économie par tous les moyens même les plus discutables. Tous voulaient une France moderne et active, retrouvant sa place parmi les nations qui comptent. Tous voulaient, plus confidentiellement, reconduire leur mandat. La décennie passée, clinquante de son argent facile et toute orientée vers l'image, avait interagi sur la façon de faire de la politique. Il ne suffisait plus d'annoncer ni de faire, il fallait surtout le faire savoir. La communication devenait primordiale dans un monde régi par la publicité et les actions commerciales, soutenu par les sponsors et le faux mécénat, orienté vaille que vaille vers les marques et les logos.

Le projet résolument écologiste de Gaspard trouva donc des oreilles attentives non par son contenu mais par l'effet d'annonce que cela produirait. On allait redonner des couleurs au pays, opérer un ravalement en profondeur, effectuer un lifting salubre. Et même si l'opération n'était pas rentable à court terme, elle fournirait quelques emplois et serait perçue comme une volonté d'améliorer l'environnement. On se sent tout de suite mieux dans une maison propre et saine.

Le chantier n'était pas encore sur pied que les conseils généraux avaient fait placarder des affiches aux couleurs naturelles (vert, bleu ciel, jaune canari) vantant la beauté retrouvée de régions où il ferait bon vivre dorénavant. On allait recréer le paradis originel. Des biches et des lièvres allaient gambader sur des prés immaculés, les forêts seraient de formidables lieux de promenade où l'on ne risquait plus de trébucher sur un morceau de ferraille rouillé ou mettre le pied dans une boîte de conserve sans fond. Les oiseaux accompagneraient ce jardin d'Eden de leurs chorales improvisées, trilles et gazouillis lancés dans un air plus pur. Les abeilles coloniseraient à nouveau les ruches désaffectées. La chaîne alimentaire se remettrait en place. Tout irait bien.

Dans les faits, on était loin du nirvana vanté sur les affiches et les déclarations à l'emporte-pièce du ministre concerné, mais l'essentiel était que Gaspard pose sa première pierre.

La première année, ce fut l'euphorie des commencements éclatants. Il ne savait où donner de la tête. Les subventions pleuvaient et les chantiers se multipliaient. On avait loué des engins imposants pour déloger plus de mille épaves dissimulées sous une couche de lierre, à demi enfouies dans un terreau productif ou le nez dans de jolis ruisseaux. On avait engagé des troupes de dépollueurs, tous vêtus de la même combinaison alliant le vert et le bleu ciel et arborant un logo dessiné par Marie elle-même. Une planète d'où se dressait une fleur à cinq pétales. La planète était bleue bien évidemment, y mêlant quelques touches de vert pour symboliser les continents. La fleur d'un jaune soleil. Il n'y avait pas de nom. Pas de marque. Aussi les habitants les appelaient-ils les petits hommes verts et étaient déçus quand ils comprenaient que l'escadron n'était pas là pour débarrasser le fond de leur jardin de tout un fatras accumulé au fil des années mais bien pour assainir les biens publics. Dans un souci de bon voisinage, Gaspard autorisait ses troupes à faire quelques incartades au contrat. La benne qui entassait les déchets publiques pouvait y accepter ceux des particuliers qui le voulaient, à condition de ne pas devoir faire un trop grand détour.

Et ce fut une frénésie, une fête, un carnaval, un défilé. Partout où passaient les petits hommes verts au logo si reconnaissable, on accourait, on prêtait main forte. Gaspard jubilait. C'était là, exactement ce qu'il rêvait en imaginant ce projet fou. Que ça déborde, que ça inonde, que ça fasse boule de neige et que tous, main dans la main et les pieds dans la m..., s'entraident pour dépolluer les communes, les régions, le pays tout entier. Cette formidable détermination dura le temps de la campagne publicitaire. Dès que les affiches furent couvertes par d'autres (campagne de lutte contre l'illettrisme, action en faveur de la recherche contre le cancer et les maladies dégénératives, festivals sociaux-culturels divers, plateformes de recherche d'emplois...) l'enthousiasme retomba comme un soufflé mal

calculé. Plus que jamais Gaspard eut l'impression que la foule était pareille à ces troupeaux de moutons qui ne peuvent rien décider par eux-mêmes.

La seconde année, l'exaltation disparue, les problèmes commencèrent à survenir tandis qu'il se rendait compte qu'il donnait trop de son temps et de son énergie à ce projet qui était en train de l'avaler tout cru. Sa relation avec Eglantine n'eut pas à en souffrir car il sut réagir à temps. Toujours cette capacité à jeter un regard en biais sur le monde et sur lui-même, à faire preuve de profondeur dans tout ce qu'il entreprenait.

Il délégua. Il s'éloigna. Et comme tout, dans ce pays, ne tient que par la volonté d'un seul homme, en l'occurrence le meneur, le leader, le capitaine, le chef, l'instigateur, le patron, cette belle idée sombra peu à peu dans une routine meurtrière.

Les petits hommes verts portaient une salopette délavée. Les habitants ne les considéraient plus comme des sauveurs mais comme des fonctionnaires tels le postier ou le chef de gare, toujours enclins à respecter leur heures de travail. On les ignora puis on maugréa à leur encontre (le camion bloquait la voie publique, ils violaient soit disant des propriétés privés, ils coûtaient trop cher à la communauté). L'esprit n'y était plus et Gaspard pensait déjà à autre chose.

Il enchaina les expériences les plus diverses. Faire carrière n'était pas sa vocation. Son ambition si on peut la nommer ainsi n'était pas de réussir *dans* la vie mais bien de réussir *sa* vie.

Il s'associa avec un spécialiste des méthodes douces et naturelles appliquées à l'agriculture et, pendant deux ans, il éleva des coccinelles. Il devint incollable sur les mœurs de ce petit insecte, grand ami des paysans qui voulaient tourner résolument le dos aux pesticides. Ce qu'on n'appelait pas encore le bio-contrôle mettait en scène certaines gammes de plantes qui, associées aux cultures les rendaient plus fortes et éloignaient les insectes nuisibles. On utilisait également des champignons et des bactéries afin de protéger les plants de tomates et d'haricots des maladies et fortifier les légumes sans aucun engrais chimique. On collaborait avec des lombrics et des vers de toutes sortes afin de purifier et d'aérer la terre. On

répandait des phéromones naturelles plutôt que d'arroser les cultures de pesticides. Et ça marchait! Les légumes et les fruits récoltés n'avaient sûrement pas le look mannequin mais ils gagnaient en goût et étaient parfaitement sains.

Il s'essaya au prêt-à-porter pour une entreprise de vêtements entièrement en fibres végétales. Mais le pari était-il trop audacieux ou la gestion trop hasardeuse, l'affaire périclita dans les deux ans.

Il trouva ensuite une filière qui l'occupait de Mai à Octobre. Il récoltait dans une ambiance toute joyeuse les fruits de saison, exclusivement produits biologiquement. Il se cassait le dos d'abord sur des fraises parfumées, puis étendait tous ses membres pour atteindre les cerises qui demandaient une dextérité toute particulière afin de ne pas martyriser ce fruit si fragile. Ensuite venait l'époque des pêches et des abricots et il cuisait sous l'ardent soleil de la Drome. Alors il était temps de récolter les melons et supporter une canicule à peine ventilée part un mistral qui annonçait déjà les premières gelées. Il s'exilait en Lorraine pour la cueillette des mirabelles, son fruit préféré. La vue de ces petits arbres joufflus et pétris de fruits qui tressautaient, vibraient, trépidaient, frissonnaient, tremblaient, frémissaient, grelotaient et semblaient s'agiter dans une nouvelle danse afin de faire tomber les mirabelles au sol l'enchantait à chaque fois. Venait alors l'heureux temps des vendanges. Il avait même converti Marie et Hélène à venir partager les couleurs de Septembre sur les coteaux de Bourgogne ou les flancs Alsaciens du massif des Vosges. Paradoxe: il préférait déguster un bon Bordeaux.

Tandis que la rosée devenait de plus en plus importante, que le soleil faisait une grasse matinée de plus en plus étirée, que certains matins les prés avaient blanchi ou qu'un fin crachin gâchait son plaisir, il détachait d'anciennes variétés de pommes, bien plus succulentes que la toute puissante Golden, devenue depuis quelques années le symbole de la pomme française.

Enfin il terminait la saison sous un ciel chargé et menaçant, portant souvent une paires de gants pour se protéger du froid de l'automne naissant, ou à la lumière douce et colorée d'un soleil

qui se contentait de raser l'horizon, semblant faire le tour du propriétaire en incendiant plus qu'il n'éclairait ces majestueux arbres centenaires. Leurs troncs robustes, leurs feuilles teintées, les bruits de la campagne, le son d'un clocher au loin, et déjà ce parfum d'hiver qui titillait les muqueuses, tout le ravissait. Il y a une beauté dans la décrépitude, une splendeur de la déchéance, un éclat mat dans toute chute et jusqu'à une sorte de paix qui précède la mort. D'un naturel optimiste Gaspard préférait paradoxalement cette saison de la déliquescence constatée partout, de l'affaissement des éléments et des forces de la nature et l'affaiblissement de l'ensemble, y compris le moral des populations. Il n'est de héros plus beau que lorsqu'il doute.

A l'aide d'un grand râteau, il arpentait l'herbe rase sous ces châtaigniers grandioses et ces noyers magistraux.

C'était la Toussaint et il rentrait, tout penaud, prendre sa place dans les marchés de la capitale.

Fidèle à ses convictions, il vantait les mérites de miels et de liqueurs de montagne, il mettait en valeur les produits maraichers certifiés sans engrais chimique ni pesticide, il proposait du pain de campagne cuit au feu de bois, des biscuits qu'il avait parfois préparé lui-même et toutes sortes de produits naturels et excellents pour la santé.

Ces bains de foule lui plaisait. Il y jouait un rôle. Lui, si calme et si réservé, se métamorphosait le temps d'une matinée en un gouailleur de Saint Ouen, un crieur des Batignoles, un marchand de Barbès, un expansif de Vincennes, un exubérant de Puteaux, un démonstratif de Montmartre. Raoul lui tapa sur l'épaule:

- Tu comprends maintenant cette griserie qu'on peut trouver dans la représentation.

Gaspard hochait la tête. Il se dédoublait le temps de quelques échanges superficiels et retrouvait sa personnalité avec une sérénité plus grande, comme on sent ses poumons débarrassés de toute impureté après un bon marathon.

Cette immersion dans le tourbillon de la rue avait également valeur de science. On s'instruisait au contact des gens simples, modestes, humbles. On en apprend davantage sur l'âme humaine qu'au contact des grands de ce monde, trop policés

pour être honnêtes dans leurs réflexions, trop habitués au confort pour ressentir la misère et la douleur et trop calculateurs et malins pour avouer franchement leurs secrètes pensées.

En revanche, ceux qui défilait devant l'étalage de produits bio n'avaient pas leur langue dans leur poche. Ils jetaient sur le monde un regard sans œillères, franc et parfois cruel. Leurs mots n'étaient pas choisis, leur syntaxe approximative mais leur sincérité totale. Gaspard constata ainsi, à son grand désespoir, que quelque chose changeait. Les mots simples exprimaient toujours les mêmes griefs (les impôts, le prix du pain et de l'essence, la météo maussade, le manque de politesse des jeunes, la pollution de l'air, les politiques à mettre dans le même sac, etc...) mais ils étaient de plus en plus souvent accompagnés de nouvelles plaintes. L'insécurité gagnait. Dans les esprits, sinon dans les faits. Gaspard ne constatait pas de notable avancée de la délinquance de rue, ni une multiplication de comportements outrageants. Paris n'était pas le Chicago de la grande époque. Bien sûr, il ne fallait pas tenter le diable en se baladant le portefeuille dépassant de la poche arrière de son jean, son sac à main mal fermé ou laissé nonchalamment à ses pieds dans le métro et montrer trop ostensiblement une richesse apparente lorsqu'on traversait des quartiers dits sensibles. Souvent il prenait le R.e.r à des heures indues, vagabondait dans les couloirs déserts du métro sans avoir constaté une seule agression, à peine quelques éclats de voix de Sdf un peu trop imbibés.

Mais le fait était là. Sur les places des marchés, les ménagères craignaient pour leur pécule, pour leur sécurité, pour elles ne savaient pas vraiment quoi et lorsque Gaspard les interrogeait, elles répondaient invariablement « ils l'ont dit à la télé ».

Ah, la voilà la grande traîtresse! Puisqu'un gugusse cravaté montait en épingle un fait divers comme il en arrive fatalement quotidiennement dans une agglomération frisant les douze millions d'habitants, la ville devenait ipso facto le repaire de brigands et une fourmilière de dangereux délinquants, le couteau entre les dents, à la susceptibilité exacerbée.

Gaspard déplorait ce replis sur soi. Les gens se faisaient de

moins en moins confiance. Elles étaient loin et pourtant si proches d'après le calendrier ces années d'insouciance qu'avaient été celles de sa jeunesse. Ou, à l'approche de la quarantaine devenait-il plus sérieux, moins naïf, sabotant son indécrottable optimisme.

Il y avait plus grave. Il avait constaté non sur les marchés parisiens où la foule était une vraie publicité pour ce concepteur de vêtements italiens, mélangée de toutes les couleurs, de tous les continents, de toutes les langues, toutes les cultures et toutes les religions. Finalement et contrairement à l'idée reçue, la promiscuité ne nuit pas à l'ouverture d'esprit. Au contraire. Les habitants des grands ports du monde sont les plus tolérants. C'est dans les petits villages Alsaciens, Lorrains ou dans la vallée du Rhône, là même où l'on n'avait jamais vu plus bronzé qu'un vacancier revenant du Cap d'Agde que les sentiments nationaux s'exhibaient le plus. Gaspard se refusait à considérer ses semblables comme des racistes en puissance, regrettant la splendeur oubliée de la France coloniale et rejetant tous leurs soucis sur les épaules des magrébins ou des antillais (plus français que la plupart des métropolitains, au passage). De nouveaux mots s'échappaient de sous la moustache, des idées qu'on croyaient enterrées surgissaient sous les casquettes et les bérêts. Des griefs naissaient entre la poire et le fromage, ou plus exactement entre le saucisson et la piquette puisque ces mets étaient justement interdits par la nouvelle religion dominante qui inquiétait dans les chaumières.

Heureusement tous n'étaient pas en proie à ces peurs irrationnelles, juste véhiculées par un groupe politique situé à l'extrême et avide de pouvoir. Gaspard rencontra entre deux coups de sécateurs viticoles deux jeunes gens aux yeux qui brillaient de l'espoir de changer le monde. Il connaissait bien ce regard. Il l'avait déjà rencontré plus jeune, quasiment enfant. Ceux qui voulaient changer le monde en faisant la révolution avaient la même étincelle dans leurs pupilles. Tant que l'homme pensera par lui-même, tout est encore possible se dit-il.

Ces deux là voulaient changer le monde non pas en détruisant mais en construisant. Bienheureuse idée. Ils passaient les trois

quarts de l'année torse nu sous toutes les nuances du soleil. Voilé ou ardent, brillant ou effacé, tramoussant derrière de petits nuages inoffensifs (c'est à dire se cachant puis réapparaissant sans cesse), éclairant à l'oblique ou écrasant toute ombre en plein midi (autrement dit quatorze heures depuis le changement d'heure estival), allongeant ses pattes en de puissants rayons qui traversaient les bancs de brumes, aveuglant après une averse ou étouffant par l'absence de la moindre brise, cuisant la peau ou léchant seulement l'épiderme, très haut dans le ciel ou rasant l'horizon.

Ils étaient des maçons un peu particuliers. La peau hâlée et les muscles saillants, ayant les mêmes gestes que des bâtisseurs ordinaires, rien ne les différenciaient de leurs congénères excepté le matériau utilisé.

Ils ne transportaient nul parpaing sur leurs valeureuses épaules, ne soulevaient pas la moindre brique et n'utilisaient aucune essence de pierre (grès, granit, calcaire). S'ils utilisaient des poutres c'était juste en guise de charpente et d'armature. Ce n'était d'ailleurs pas leur besogne. Lorsqu'ils arrivaient sur un chantier, le squelette de la maison était déjà en place. Des poutres et des planches quadrillaient une absence de murs. On aurait dit la maison aux quatre vents, dépouillée de son enveloppe comme ces reconstitutions de la charpente des dinosaures disparus, trônant dans quelque musée.

Les deux compères arrivaient alors au volant d'un camion qui transportait le corps de la future habitation. A voir leur chargement on pensait plutôt à une livraison pour quelque ferme des environs. C'étaient des bottes de paille aux dimensions bien précises. Ils se chargeaient de leur fabrication à partir d'une paille de qualité, directement récoltée aux basques de la moissonneuse.

Gaspard partagea leur labeur pendant trois saisons. Ils ne travaillaient que d'Avril à Octobre, plus par goût que par nécessité. La paille compactée avait des propriétés insoupçonnables. Gaspard en était encore resté au conte des Trois Petits Cochons merveilleusement raconté (joué) par Hélène, maniant admirablement les trois tonalités de voix des

héros de la légende. Il croyait dur comme fer qu'une maison en paille flambait comme de l'herbe sèche. Les deux acolytes lui firent une démonstration qui ne souffrit aucune discussion. Le feu prit bel et bien et d'une rapidité étonnante, mais privé d'oxygène par la compression si dense, la combustion stoppait très vite, rendant le tout encore plus résistant. Au point de vue solidité, cela valait largement le bois, tout aussi résistant et bien moins lourd. Et c'était évidemment l'idéal en ce qui concerne l'isolation. Enfin, une fois l'armature posée, ce n'était plus qu'un jeu d'enfant qui prenait la journée pour les structures modestes et pas plus d'un weekend pour un logis de cent dix mètres carrés. On travaillait souvent les fins de semaine car l'idée majeure était de faire participer les futurs propriétaires. Ils avaient la satisfaction ancestrale et l'immense fierté d'avoir construit leur demeure. D'y avoir contribué, plus modestement. Devant tous ces avantages dont le prix de revient n'était pas le moins important, Gaspard fit la réflexion suivante.

- Mais alors, pourquoi n'y a-t-il pas plus de maisons en paille dans ce pays?

Les deux entrepreneurs se regardèrent comme si une évidence leur était passée par-dessus la tête pendant toutes ces années. L'un soupira, l'autre haussa les épaules.

- Il faut croire que les idées reçues ont la vie dure ou qu'il existe un lobby important des constructeurs traditionnels.

- Le mieux est l'ennemi du progrès, cher ami.

Ainsi était résumé la situation, mais les deux compagnons voyaient leur carnet de commande exploser à l'approche du troisième millénaire.

Et, face à ce sentiment de repli sur soi, cette peur de l'autre que l'ignorance renforçait, on constatait un engouement sans précédent pour les matières nobles, les énergies renouvelables, les produits sains et naturels. Enthousiasme dans les phrases et certainement moins dans les gestes, du reste. L'humain a cela de remarquable qu'il sait parfaitement discourir d'une chose tout en agissant à son opposé. On ne changera pas trois millions d'années d'évolution en une génération.

Gaspard s'était également rapproché des livres. Durant quelques

mois il avait été un libraire un peu particulier. A la manière des bouquinistes des Quais de Seine, il régnait sur quelques milliers de titres plus ou moins anciens, éditions originales ou copies, étalant ses trésors sur des tréteaux protégés d'une bâche bleu marine les jours de pluie. Trop habitué à travailler au grand air, il n'avait pu se résoudre à partager l'ancre d'un vieux relieur/libraire qui occupait une petite échoppe perdue au fin fond d'une rue égarée en plein Paris. Il avait la gueule et le physique de l'emploi. Bien heureux celui ou celle qui aurait pu lui donner un âge, même à dix ans près. Sa moustache était poivre et sel et il semblait que le foncé l'emportait les jours de pluie tandis qu'elle blanchissait singulièrement au soleil. Soleil qu'elle ne voyait jamais et cela pour deux raisons. D'une part personne n'avait vu l'homme quitter son repaire poussiéreux pour aller secouer ses minces abattis au grand jour et d'autre part si même le désir improbable de mettre la tête dehors lui venait, son appendice nasal protégerait tout le bas de son visage des rayons solaires. Était-il chauve? Personne ne pouvait l'affirmer avec certitude. Il portait un bonnet de laine grise en toute circonstance et on se plaisait à l'imaginer bien vissé sur sa tête pendant les périodes de sommeil ou sous la douche. Encore qu'il ne fut pas du tout certain que ce rat de bibliothèque eut l'audace d'exposer son maigre corps aux jets d'une eau plus ou moins brûlante. Il avait pris l'odeur de pages moisies mêlée à la colle du relieur et à la poussière qui officiait comme gardien des trésors qui étaient entreposés dans la petite boutique mal éclairée. Lui, travaillait à la lueur d'une lampe qui écrasait les traits de son visage ridé, lui donnant l'aspect d'un masque de la Divine Comédie.

Son corps cacochyme, ses épaules voûtées, ses bras maigres et ses jambes inconsistantes, sa face vieillie avant l'âge et l'ambiguïté quant à sa chevelure faisaient ressortir la dextérité étonnante de ses mains. Il semblait qu'elles seules vivaient dans ce corps décharné. Elles étaient à la fois l'esprit et le cœur du bonhomme. Elles savaient manipuler les tranches des livres les plus précieux, tourner les fragiles pages comme l'aurait fait la plus petite brise infime. Elles savaient manier la scalpel et le

pinceau comme seuls de rares artistes peuvent le faire. Et lorsqu'on lui demandait un ouvrage perdu dans tout ce désordre qui lui servait de rangement (il connaissait par cœur tous ses chéris et leur place dans le capharnaüm de la boutique) ce n'était pas son cerveau qui se précipitait sur le bon titre mais bien ses mains, guidant le reste d'un corps qui n'avait plus qu'à suivre, crane compris.

L'ermite avait accepté que Gaspard emmène un bon millier d'ouvrages (les moins précieux cependant) pour leur faire respirer le grand air charrié par le fleuve et c'est comme cela qu'il était devenu l'annexe bien en vue (en particulier des touristes américains, avides d'originalité) de cette boutique coincée au centre de la capitale et que personne ne connaissait à part une poignée de fidèles.

Ce n'était pas qu'un atelier de reliure ni tout à fait rien qu'une librairie de livres anciens. C'était un principe vieux comme le monde et qui ne faisait pas intervenir les tentacules affamées du monde de l'édition avec son cortège de devoirs et de ristournes, de traites à trois mois et de livraisons en mauvais état. Il achetait pour trois fois rien de vieux livres défraîchis, parfois aux pages manquantes ou détachées, à la reliure ravagée, aux couvertures lamentables et les remettait en état à l'aide de ses doigts de fée. Il les bichonnait, caressait leurs couvertures abimées, feuilletait avec la plus grande délicatesse leurs pages branlantes et leur redonnait une jeunesse qu'il prenait bien soin de cacher pour qu'ils n'aient pas l'air de sortir fraîchement de l'imprimerie tout de même. Sur la porte carillonnée était peint en lettres gothiques « livres anciens et d'occasion ».

Les jours de trop mauvais temps où les touristes ne quittaient pas l'abri des musées, le réconfort des restaurants ou la pénombre des cinémas, Gaspard venait seconder l'aïeul dans sa tanière et prenait de précieux cours de reliure appliquée. On ne pouvait pas dire que l'homme l'abreuvait de discours et de considérations diverses et variées. Il était avare en paroles et préférait toujours l'explication gestuelle à de poncifs commentaires.

De temps à autre pourtant, des sentences péremptoires

s'échappaient de ses minces lèvres.

Certaines étaient réjouissantes, ainsi : quand je me considère, je me désole, quand je me compare, je me console.

D'autres pleines de bon sens : celui qui ne sait pas sait davantage que celui qui croit savoir. Ou, dans le même genre : les réponses sont le chemin parcouru, les questions le chemin à parcourir.

Il y en avait de sages : les injures sont les raisons de ceux qui ont tort. Certaines logiques : mieux vaut manger les œufs que la poule. Quelques-unes lyriques : l'amour est une curiosité supérieure, qui amena Gaspard à lire Flaubert tandis que : en amour il y en a toujours un qui souffre et l'autre qui s'ennuie ne lui donna pas le goût de Balzac.

Il y avait les philosophiques : nous sommes la somme de nos choix et puis de bien senties : quand on regarde quelqu'un on n'en voit jamais plus que la moitié.

Pleines de bon sens : les objets ont une âme à force de s'user.

De fibre écologique : l'homme appartient à la Terre et non l'inverse ou : l'homme est maître du monde sans l'être de lui-même et puis : la nature parle mais l'homme ne l'écoute pas ou encore : on ne commande à la nature qu'en lui obéissant.

De troubles : sans larmes aucune joie n'a d'éclat et aucune tristesse n'a de fin.

Des musicales : le silence qui suit du Mozart est encore du Mozart.

Des préludes : les origines se cachent sous les commencements.

Des poétiques : les oiseaux enchantent les silences.

Des linguistiques : lorsqu'on élève la voix c'est qu'on a rien à dire et : si ce que tu as à dire est moins important que le silence, alors tais-toi (Gaspard la connaissait).

D'une humilité supérieure : l'homme qui n'est pas satisfait de peu n'est satisfait de rien.

Des pleines de bon sens : obéir c'est s'interdire de réfléchir.

Des romantiques : attendre une heure est long si l'amour est en vue, attendre l'éternité est bref si l'amour est au bout.

De celles qui font réfléchir : la beauté n'existe que dans le regard de ceux qui aiment.

De franchement positives : ce qui m'intéresse n'est pas le bonheur de tous les hommes mais celui de chacun.

De profondes : l'esprit cherche mais le cœur trouve.

De courtes : l'ennui est l'insomnie du jour ou encore : la provocation est l'habit des timides et puis : le soir tire son épingle du jour (Gaspard aimait bien celle-là).

Et encore celle qui résumait tout : mieux vaut être qu'avoir.

Enfin : le secret d'une vie bien remplie est de ne jamais dormir plus qu'il ne le faut.

Gaspard souriait en lui-même et dégustait ces formules comme on suce un bonbon à la menthe. Avec délectation.

Ainsi Gaspard évoluait d'un univers à l'autre, rencontrant des personnages tous très différents. Il n'était pas coincé dans une vie pépère et des habitudes qui, paradoxalement, font accélérer le temps. Parfois, il avait l'impression d'avoir vécu plusieurs vies. Ce qui le gênait par-dessus tout c'était cette impression désagréable que le temps est un ogre qui engloutit tout. Personne jamais ne repasse par sa jeunesse aurait pu dire le libraire et c'était vrai et pas seulement à propos d'une fraction de la vie. Gaspard pensait à tous les gens qu'il avait connu et qui avaient disparu de sa vie au gré des choix ou des hasards qu'imposent le grand fleuve de l'existence. Une certaine mélancolie attristait soudain son cœur léger. Selon toute logique et avec un minimum de chance il n'avait pas encore atteint le milieu de sa vie et il lui semblait, par moments, avoir des réflexions de vieillard qui se penche sur son destin, l'esprit chargé de regrets.

Il se souvenait qu'enfant, il aimait à imaginer combien de personnes dans le monde étaient en train de faire la même chose que lui. Combien avaient des gestes uniques, des occupations singulières? Plus tard, pendant un moment tendre avec une grande minette aux cheveux de feu et au corps souple, il s'était demandé combien de couples faisaient l'amour au même moment. Quarante et un mille cinq cent. Cela donnait le tournis si on y réfléchissait deux minutes.

Depuis tout petit, Gaspard souffrait d'une légère anomalie cardiaque. Sans grande importance, certes, mais qui devait être régulièrement suivie. Tous les ans, un peu avant Noël, un cardiologue l'examinait. Toujours le même depuis qu'il était enfant. Evidemment il vieillissait au même rythme que Gaspard mais celui-ci ne s'en apercevait pas. Pagnol disait de son père qu'il avait vingt cinq ans de plus que lui et de sa mère qu'elle avait son âge. Pour Gaspard, s'il concevait de grandir, il n'imaginait pas que son entourage proche ou lointain puisse, lui aussi, vieillir. Devenu adulte, il avait gardé cette innocence face au poids des années chez les autres. Hélène et Marie lui paraissaient toujours avoir vingt cinq ans et il fut sérieusement ébranlé lorsqu'au moment de prendre congé du cardiologue qui, dans un grand sourire, lui affirmait que tout était normal, qu'il avait un cœur de jeune homme à bientôt quarante ans, ajoutait avec un brin d'accablement dans la voix, qu'il rencontrerait le docteur Friand l'année prochaine, étant donné que lui avait gagné ses droits à la retraite, c'est-à-dire lever à cinq heures du matin pour aller se poser au bord d'un étang dont il était le récent propriétaire, tendre une canne à pêche et méditer sur le monde. Il rentrerait ensuite peu avant midi en faisant un crochet par le petit village où il siroterait un pastis avec les anciens du cru qui lui parleraient tanches, gardons, brochets et truites du temps passé, il irait serrer la main du boulanger et repartirait avec deux baguettes sous le bras comme tout bon retraité qui se respecte. Sa femme, qui avait faillit le quitter il y a vingt cinq ans suite à une incartade au contrat matrimonial de sa part et qui lui avait pardonné, l'attendrait, paisiblement installée sur le hamac tendu entre les deux tilleuls qui ombrageaient la cour de leur petite bicoque acquise grâce à l'héritage d'un oncle qu'on ne connaissait pas. Le repas serait en train de mijoter en distillant une chanson appétissante à base de glougloutonnements et répandant de bonnes odeurs de civet, de ragoût ou de potée. Ils déjeuneraient tous les deux, se regardant tendrement. Les années qui, bien souvent, éloignent les couples, les avaient rapprochés dans un bonheur doux et calme. Vers quatorze heures, ils tireraient les persiennes de la petite chambre

du rez-de-chaussée et profiteraient d'une courte sieste, allongés paisiblement l'un à côté de l'autre.

Peut-être iraient-ils faire une balade où Yvonne (c'est sa femme) cueillerait une brassée de fleurs des prés sans avoir oublié de lui recommander de mettre son chapeau avant de partir. Ils profiteraient du coucher de soleil qui allait disparaître derrière la colline aux pins odorants dont-ils faisaient le tour parfois. Là, René (c'est lui) ferait remarquer qu'au vu de la disposition du soleil, Octobre serait là dans une semaine, non sans avoir vérifié l'information sur le calendrier placardé au mur de la cuisine, juste sous l'horloge et le baromètre.

Bien entendu, il faudrait penser aux jours de pluie qui ne l'empêcheraient point d'aller taquiner le poisson sur les rives de son étang mais il presserait le pas et au lieu de déjeuner à l'ombre des tilleuls, ils dégusteraient le pot au feu, la choucroute maison ou les lasagnes fantastiques d'Yvonne bien au chaud de la petite cuisine dont la fenêtre donnait sur le potager.

Ils passeraient le reste de la journée, elle à tricoter la tête ailleurs lui à constituer avec patience et minutie une maquette d'une locomotive américaine de la Compagnie du Nord (la 2.670 pour les amateurs) à l'échelle O (soit 1/43.5 ème).

Le diner serait comme d'habitude léger et, après avoir fini le chapitre onze de Guerre et Paix pour l'un et attaqué un nouveau Agatha Christie pour l'autre, ils monteraient dans leur chambre, unique pièce situé sous le toit à l'étage. C'est Yvonne qui avait pensé et réalisé toute la décoration de ce lieu intime. Peut-être échangeraient-ils quelques étreintes, des caresses tendres et, qui sait, peut-être davantage. L'âge d'exclut pas la sensualité. Bien au contraire. Qu'on se le dise.

Il n'avait pas eu le temps de s'installer dans cette routine bienheureuse (le patron du café où il s'arrêtait chaque matin ne le reconnaissait pas encore tout à fait pour lui servir automatiquement son breuvage habituel et il lui demandait encore ce qu'il prenait) qu'une douleur l'avait taraudé dans le bras gauche alors qu'il fixait le bouchon rouge et blanc flotter sur les eaux calmes de l'étang. Il ne connaissait que trop ce symptôme et maudit sur le champ son dégoût pour le téléphone

portable. Il lui fallait pas moins de vingt minutes pour regagner les premières habitations du village et déjà il s'effondrait à genoux sur la rive de son étang préféré. Il resta ainsi quelques minutes, espérant que ce n'était qu'un signe, juste une alerte, rien de plus et il se jura d'aller voir Loignon dès demain pour un examen complet.

Il ne vit jamais plus son collègue et ancien camarade de fac.

On s'étonna à peine de ne pas voir ce jeune parisien retraité au café (c'est un ancien cardiologue, paraît-il, il a retapé la petite bicoque du Pré Lambert, tu sais bien celle du vieux Alfred, quel con celui-là entre parenthèse, lui est moins sauvage, il vient tous les midis prendre son petit, hé il prend quoi d'habitude le parisien? Sais pas trop, un pastis sans doute, comme tout le monde).

Yvonne s'inquiéta davantage lorsque le carillon de l'horloge sonna douze coups. Lorsqu'elle gara l'Audi au bord de l'étang, c'était trop tard. Elle poussa un cri qui vola sur les eaux calmes de l'étang, surprenant un couple de hérons et quelques canards.

Les crises cardiaques n'épargnent pas même les ex cardiologues. Le monde est vraiment mal foutu.

Outre son affliction concernant le temps qui file et qui ne revient jamais par là où il est passé, Gaspard éprouvait un vague sentiment morbide. Même si son cœur était en forme, il suffisait d'un dysfonctionnement quelconque, survenant à l'improviste pour l'envoyer dans des nimbes funèbres. Même s'il n'accordait aucun crédit aux commérages sécuritaires entendus ça et là sur les marchés, il fallait bien admettre que le monde n'était pas un jardin fleuri rempli de nounours bedonnants qui se sourient et se font des politesses. Il pouvait, à tout moment et même en plein jour, se trouver au centre d'une altercation dont il ne serait pas forcément la cible mais pourrait subir ses dommages collatéraux parfois dramatiques, toujours stupides et occasionnellement définitifs. Même s'il ne pratiquait pas de sport extrême ni mettait régulièrement sa vie en danger, il pouvait arriver un accident bête et banal (les pires, car on ne s'y attend pas et donc on n'y est pas préparé) à chaque coin de sentier. Une chute de

pierres au mauvais moment, un dérapage entraînant une glissade plus sérieuse, un mauvais jugement dans une pente lors d'une randonnée à skis jusqu'à l'improbable exposition à la foudre qui, comme chacun le sait, ne tombe jamais deux fois au même endroit, enfin d'après ce qui se dit.

Même s'il n'utilisait que rarement sa voiture, il devait compter que cinq mille décès annuels sur les routes n'était pas une quantité négligeable. Cela représentait déjà une belle salle de concert ou les tribunes bien remplies d'un stade honorable. Là encore, le danger pouvait venir de circonstances qui échappent totalement à toute vigilance et toute prudence. Une route rendue glissante par des trombes d'eau ou des plaques de verglas. Un défaut mécanique. La rencontre inopinée avec un conducteur moins scrupuleux en ce qui concerne le respect du code de la route ou l'absorption de substances alcoolisées. Tout pouvait arriver dès lors qu'on mettait un pied sur l'accélérateur et l'autre sur l'embrayage.

Même si la société moderne nous protège des menaces naturelles liées à la promiscuité d'animaux réputés dangereux (lions par leurs griffes, ours par leurs crocs, requins par leurs mâchoires, éléphants par leurs poids, loups par tradition) ou plus réellement comminatoires (serpents venimeux, scorpions irascibles, moustiques vecteurs de maladies radicales), il subsiste toujours une infime probabilité d'être un jour ou l'autre en contact face à l'un de leurs représentants.

Même si le confort et l'apparente solidité des habitats contemporains limite notre exposition aux coups de colères de mère nature, il n'est pas idiot d'imaginer qu'une tempête peut nous tomber sur la tête, que des vents violents s'abattent soudainement sur notre pauvre personne, qu'un tremblement de terre fasse osciller un mobilier toujours enclin à se rapprocher du centre de la Terre (il y a une loi physique pour décrire cela), qu'un incendie se déclare non loin de nous et que même un champion d'athlétisme est impuissant devant la rapidité des langues de feu affamées. Sans parler des risques de noyade. Et je ne parle pas de fleuves impétueux ou d'océans démontés. Les journaux regorgent de faits divers pitoyables où les victimes

périssent dans vingt centimètres d'une eau calme ou gisent au fond de leur piscine qu'ils pensaient connaître mieux que leur poche ou encore expirent dans le confort de leur baignoire domestique. Gaspard ne possédait pas de baignoire, préférant les douches revigorantes aux bains ramollissants, il n'était pas franchement un adepte des piscines municipales ni des patauges en bord de mer, trop fréquentés à son goût. Mais on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve. Il existe des appréhensions que l'entendement est impuissant à raisonner.

Restait enfin le péril ultime mais non négligeable. Le plus sournois de tous puisque invisible à l'œil nu. Le spectre du virus ravageant tout sur son passage. Il y avait eu le choléra, la peste noire, maintenant sévissait la malaria, le paludisme et, plus proche de nous, le Sida.

Cette fois encore, Gaspard ne se droguait pas et avait toujours utilisé des préservatifs au moment opportun. Mais il n'était pas insensé qu'une nouvelle bactérie vit le jour. Le monde dans lequel nous vivons n'a pas fini de nous surprendre.

Et la nourriture? N'était-elle pas le vecteur principal des maladies de tous poils? Alliée à la pollution de l'air, celle des aliments produits intensivement devenait un problème récurrent. On commençait tout juste à constater les effets néfastes de produits chimiques, de composants, d'ajouts, de conservateurs, de gélifiants, de colorants. Et que dire des pesticides et des engrais qui régulaient dorénavant toute exploitation agricole aux dimensions respectables? On retrouvait des traces de poison au plus profond des océans et en quantité extravagante dans nos assiettes. Gaspard essayait de se raisonner. Ces quantités étaient infimes et pouvaient agir comme un vaccin. Plus on ingérait d'une façon homéopathique des résidus mortels à forte dose, plus notre organisme saurait les combattre dans l'avenir. Nous allions de ce pas tous devenir des surhommes aux capacités sans égales face à un monde sur-pollué. Nous pourrions bientôt nous nourrir exclusivement chimiquement et nous serions bientôt capables de résister à des taux mortels auquel ni l'homme des cavernes ni les contemporains de Napoléon ou Victor Hugo n'auraient supportés.

Oui mais les chiffres étaient là. En cent ans, la médecine avait fait partout des progrès fulgurants. Y avait-il moins de patients dans les hôpitaux? Les médicaments s'étaient généralisés et, les laboratoires pharmaceutiques le martelaient, ils étaient de plus en plus efficaces. Mais le taux de guérisons n'augmentait guère. Le meilleur des médicaments est l'absence de médicament.

Il fallait se résoudre à penser qu'un jour ou l'autre, Gaspard rencontrerait le ravissement des chambres d'hôpitaux, le bonheur des traitements longs et la joie des interventions chirurgicales avec, bien entendu là encore, son lot de risques encourus mais rarement assumés par le corps médical (la preuve, ils vous font signer une décharge de principe avant toute opération bénigne). Il n'avait pas quarante ans mais il devait se préparer à toute éventualité, histoire d'être moins surpris le jour où...

L'angoisse primordiale était tout de même le spectre du cancer. On ne remarque mieux que ce que notre esprit a déjà dans la tête. Une femme enceinte va repérer des dizaines de ventres arrondis alors que quelques semaines auparavant les rues en étaient totalement dépourvues. Celui qui a la malchance de perdre ses cheveux constatera illico que le monde est rempli de chauves ou de bien dégarnis. N'importe quelle phobie vous fera distinguer par dizaines, par centaines, l'objet de votre panique et ce, à chaque coin de rue, chez vous, sur vous et même à l'intérieur de votre corps. Régulièrement Gaspard tombait sur un article dans un magazine ou était témoin d'indiscrétions concernant la terrible maladie. Ce n'était pas de l'hypocondrie, il ne s'auscultait pas sans arrêt et ne ressentait aucun picotement suspect, pas la moindre douleur ni le plus petit essoufflement, pas de trace de taches sur la peau, de grosseurs douteuses. Il était parfaitement en pleine forme et heureux de l'être. Simplement il lui semblait que le monde entier était atteint des ramifications sans fin de cancers généralisés.

Enfin, tout cataclysme majeur pouvait apparaître à la une des journaux. Le rayonnement cosmique qui aurait un pic soudain, l'inversion des pôles et sa conséquence mal définie, la rencontre avec un astéroïde plus encombrant que d'habitude (demandez un

peu dinosaures ce qu'ils en pensent). Là encore, la probabilité était mince mais non nulle.

La seule chose certaine dans tout cet embrouillamini de dangers divers et variés était que le soleil continuerait de briller pendant encore cinq milliards d'années dont les trois quart sans péril majeur pour notre planète. D'ici là on aurait le temps de s'organiser. Enfin, en principe.

Gaspard était dans cet état d'esprit et Eglantine tentait de le reconforter, de la raisonner. D'ailleurs, pourquoi redoutait-il autant la mort? Sa disparition serait plus douloureuse pour elle, pour Marie et Hélène, pour ses amis. Finalement, la mort est douce pour le concerné. C'est le deuil qui est le plus terrible dans une vie.

Gaspard hochait la tête. Elle avait raison, bien entendu.

Pour se détendre, ils allaient faire un tour rue de la Huchette. Chaque semaine, de nouveaux jeux étaient à tester. Et plus que le principe du divertissement et l'amusement éprouvé dans ces parties captivantes, c'était la rencontre de nouveaux partenaires qui était passionnante.

On rencontrait certains personnages singuliers.

Hubert avait la particularité de voir le monde en noir et blanc. Un problème dû à une mauvaise répartition des cônes et des bâtonnets au niveau de la rétine. Cependant son cerveau n'ignorait pas les couleurs et Hubert rêvait toutes les nuits en couleur. Du coup, afin de prolonger le plaisir d'une vie rêvée en couleurs mais vécue en noir et blanc, il passait toutes ses matinées au lit et n'émergeait qu'en début d'après midi.

Au rêveur devant l'éternel répondait Jean Louis, qui était un passionné d'onirisme. Il aurait pu en faire son métier mais il aimait à répéter qu'il ne fallait surtout pas mélanger le travail et le plaisir. Du coup, il exerçait son métier de brancardier sans motivation particulière et continuait de noter tous ses rêves depuis l'âge de quatorze ans. Il possédait une trentaine de cahiers. Au début, il ne se rappelait qu'avec peine deux ou trois détails et la trame vacillante de ses pérégrinations nocturnes. Après dix ans d'efforts, il arrivait à se souvenir des moindres détails et de l'enchaînement si particulier commun aux épisodes

oniriques. Maintenant âgé de trente huit ans, il était capable de diriger ses propres rêves comme il pouvait choisir un chemin ou l'autre dans la vie éveillée. Mieux: il pouvait reprendre le cours d'un de ses songes là où il l'avait laissé la veille, à la façon de ces feuilletons haletants dont la télévision avait (et j'emploie à dessein le passé) le secret. Il savait orienter leur contenu comme s'il évoluait dans la vie éveillée.

Gaspard était émerveillé. Il était souvent agacé de ne pas pouvoir agir dans ses propres rêves. Pire, souvent il se rendait compte qu'il rêvait, que tout cela n'était pas la réalité mais une force (ou plus exactement son manque de volonté à lui) l'empêchait de s'enfuir à l'approche d'un danger mortel.

Une bande de malfaiteurs armés jusqu'aux gencives le courrait dans un Chicago d'avant guerre. Il savait que tout cela n'était pas la réalité, qu'il pourrait tout aussi bien leur faire face, essayer leur tir de balles à blanc et, même s'il leur tenait tête, la bande se volatiliserait telle une nuée d'étourneaux devant le claquement d'un fouet. Cependant, c'était plus fort que lui, il tremblait de peur, se cachait, fuyait devant les offensives des gangsters.

Il était dans une salle d'examen. Partout autour de lui des garçons et des filles qui, comme lui, devaient plancher sur un sujet épineux. Il regardait la feuille de l'épreuve de mathématiques ou de philosophie et n'y comprenait que goutte. Il lui aurait été plus aisé de déchiffrer un texte d'hébreu ou un problème de hiéroglyphes. Jetant un regard sur ses pairs d'une demie journée (« vous avez quatre heures » avait lâché le surveillant qui venait de distribuer d'un regard absent et en trainant les pieds les copies) il ne voyait que des bustes courbés sur des feuilles qui commençaient à se noircir d'une écriture nerveuse, fluide ou cadencée mais aucun ne levait le nez en l'air en guise d'inspiration. Ils étaient tous penchés sur leurs copies avec l'avidité d'un animal domestique devant sa pitance. Puis il se raisonnait. Cet examen il l'avait en poche puisqu'il l'avait passé il y a des années de cela et haut la main qui plus est. Il n'avait rien à faire dans cette classe. Il aurait pu sortir en grand seigneur en déposant royalement une copie blanche sur le

bureau du planton chargé de la surveillance et du respect des règles qui régissent l'encadrement de fraudes et de tricheries toujours présentes dans telles circonstances. Celui-ci l'aurait regardé sans comprendre alors que cinquante paires d'yeux se lèveraient de leur labeur pour l'envier grandement. Pendant qu'eux continueraient à se morfondre sur des x et des y, il irait flâner à l'ombre des peupliers. Mais il restait là, devant sa page blanche, l'angoisse l'étreignant pire qu'un bain glacé. Son cœur s'agitait, une sueur froide le faisait tressaillir et une boule d'angoisse naissait dans sa gorge.

Il était en équilibre sur le rebord du toit d'un gratte-ciel et se disait tranquillement que ce n'était pas bien grave puisque ce n'était qu'un rêve. Mais il redoutait le faux pas qui allait le faire basculer dans le vide et il poussait un cri, si fort que cela finissait quand même par le réveiller. Il n'expérimenterait jamais l'ivresse de la chute libre, du moins en rêve.

C'est à l'occasion de son quarante deuxième anniversaire qu'Eglantine et une bande de copains lui avaient fait cette surprise.

- As-tu confiance en moi? lui avait demandé les yeux dans les yeux Eglantine.

Gaspard avait spontanément répondu « oui ». Cela paraissait évident. Cela l'était moins maintenant qu'il était assis à l'arrière d'une voiture tout terrain, les yeux bandés.

Ils étaient parti de Lyon en milieu d'après midi. Bertrand, l'un des deux responsables de la fameuse salle de jeux de la rue de la Huchette, était au volant, maniant le Range Rover avec doigté et souplesse. Eglantine était à ses côtés et un homme de l'âge de Gaspard faisait également partie du voyage. C'était la première fois que Gaspard le rencontrait. Il lui avait tendu une main ferme et prononcé quelques mots de bienvenue. Et puis c'était tout. On avait disposé un bandeau suffisamment confortable autour de la tête de Gaspard pour qu'il puisse le supporter pendant deux petites heures. Eglantine et Bertrand étaient les seuls à partager une conversation qui roulait sur tout et rien. Gaspard y prenait sa part, sachant qu'on ne lui révélerait rien du secret projet.

Bertrand avait même prit soin de tourner à plusieurs reprises pour que Gaspard ne sache pas dans quelle direction ils allaient l’emmener. Peine perdue car depuis quelque temps des ronds points avaient jailli autour des agglomérations comme une poussée de champignons. De toute façon, peu importait la destination puisqu’il avait affirmé à Eglantine: « oui, il lui faisait confiance ». Il pensait simplement qu’on allait l’emmener dans un endroit magique, totalement inconnu et qui promettait de tenir toutes ses promesses. Une cascade fantastique, un gouffre insondable, une paroi lisse comme une face de verre, un paysage époustouflant, un sommet vertigineux, une grotte aux concrétions fulgurantes de calcaire en stalactites et stalagmites superbes. Privé du sens élémentaire de la vue, Gaspard s’était replié sur lui-même, ne participant plus au dialogue entre le conducteur et son copilote. A croire qu’il faut avoir les yeux ouverts pour pouvoir suivre une conversation. Il se rappelait les troubles que lui causaient la langue française quand il était enfant et qu’Hélène lui prodiguait des cours d’orthographe. Pourquoi stalactite utilise un C tandis que stalagmite prend un G? Et le cerveau de Gaspard partait en conjectures diverses. Il tentait de suivre le fil d’Ariane de l’étymologie avant de s’apercevoir que ça ne le menait nulle part, du moins pas là où il voulait aller, le grec utilisait les deux formes (stalaktos et stalagmos) pour désigner un écoulement lent. Il se rappela alors les affres dans lesquelles il jetait régulièrement Hélène avec ses remarques pleines de bon sens sur le doublement des lettres dans certains mots de la langue française par exemple, alors que ni la prononciation ni l’étymologie n’expliquait leur présence. Un jour, en revenant d’une de ses séances de doublage, elle se précipita sur le jeune Gaspard. Elle avait trouvé, annonçait-elle, radieuse!

- Gaspard, j’ai une grande surprise pour toi! Figure-toi que j’ai la réponse à ta question à propos des lettres doublés dans certains mots.

Gaspard l’avait toisé du haut de ses huit ans et, dans un imperceptible mouvement d’épaules et à peine un soupir, il avait juste dit le plus simplement du monde.

- Oui. Ce sont les scribes au moyen-âge. Ils étaient rétribués à la lettre et non au mot. Pour arrondir leur fins de mois, certains se sont mis à doubler les lettres... comme dans arrondir ou dans comme par exemple. Voilà.

Hélène s'affala sur le divan. Une fois de plus Gaspard venait de lui couper l'herbe sous le pied. Rien de plus agaçant comme lorsqu'on retourne toute la maisonnée à la recherche d'un tire-bouchon et qu'après avoir ouvert maints et maints tiroirs sans résultat, fouillé placards et armoires de fond en comble, qu'une expédition dans le fouillis du grenier ou les méandres de la cave ne donne pas plus de réussite, on revient victorieux, brandissant l'ustensile tant convoité à bout de bras, se croyant être le sauveur d'un repas qui, sans notre courage et notre volonté qui fait automatiquement de nous un véritable héros dominical, aurait été bien terne, simplement arrosé d'une bouteille désespérément transparente d'un simple cru de l'évier, on trouve une tablée qui nous avait déjà oublié, en train de siroter le délicieux nectar avec un contentement de Dieux grecques. Encore heureux qu'ils aient pensé à remplir votre verre. Un petit malin ayant trouvé l'idée de déboucher le grand Bordeaux en tapant doucement mais fermement le cul du château Margaux enveloppé d'un torchon sur le mur.

- Mais comment...

- Tu sais, Hélène, les bibliothèques sont aussi ouvertes aux petits garçons.

Elle faisait la gueule le reste de la soirée mais le lendemain tout était oublié et elle était la première à se féliciter d'avoir un petit garçon aussi futé et curieux de tout.

Restait l'énigme sans solution, l'équation de Fermat, le triangle des Bermudes, le monstre du Loch Ness ou l'existence du Yéti. Pourquoi dit-on « l'oncle » mais « le onze »?

Ni Gaspard ni personne n'avait pu décortiquer ce mystère.

Alors quand Eglantine lui demanda, en se retournant inutilement puisqu'il ne pourrait pas voir son visage, si tout allait bien, Gaspard dit seulement.

- Savez-vous pourquoi on dit « l'oncle » mais aussi « le onze »?

Tous se regardèrent d'un air atterré. Privé de la vue, Gaspard

serait-il devenu dément? Seul l'inconnu méditait en silence.

La Range Rover avait quitté l'asphalte et Bertrand démontrait sa grande connaissance du pilotage en terrain ardu. Gaspard était tendrement secoué à l'arrière mais sans ces à-coups qui sont la marque des conducteurs novices ou incapables. On emprunta ensuite une partie plus roulante qui imprimait de légers tressautements aux quatre roues motrices, sûrement une piste de gravillons. Puis ce fut plus tendre, on devait écraser des fins brins d'herbe. Enfin tout s'arrêta. On fit descendre Gaspard en le tenant par les épaules. On l'équipa d'un baudrier et il comprit alors qu'on allait le hisser sur une paroi d'où la vue serait époustouflante. Il ne pouvait s'empêcher de remarquer des rires étouffés, des pouffements. Qu'y avait-il de si drôle? Finalement il renonça au grandiose du spectacle en étant persuadé maintenant que tout cela relevait du gag. Une sacrée plaisanterie dans laquelle il serait le premier à rire. Il se rendait compte que, privé du sens le plus commun de l'espèce humaine, son ouïe et son odorat gagnaient en intensité, en finesse.

Il entendait tout, jusqu'au moindre murmure, le plus petit souffle de vent dans l'herbe rase. Il sentait aussi, en se représentant des milliards de molécules qui se bousculaient dans l'air tout autour de lui. Dans l'espace confiné de la voiture, il n'avait pas pu épanouir ce sens dont l'humain a totalement oublié la force et la puissance. Il lui semblait entrer dans la peau d'un chien d'arrêt. Il avait noté sitôt descendu du 4x4 de forts relents de charbon de bois. Sûrement un lieu de pique-nique et de bivouacs, ce qui confirmait l'existence d'un site typique à proximité. Il avait également humé une foule d'odeurs qu'il n'arrivait pas bien à reconnaître, elles étaient toutes emmêlées les unes aux autres un peu comme dans un tableau contemporain où les couleurs se mélangent si astucieusement qu'il est difficile de tout démêler du premier coup d'œil. Il faut se laisser imprégner. Cela prend du temps et Gaspard n'en avait pas autant qu'il le voulait. Déjà on lui attachait une assurance, une corde sûrement. Il entendait parfaitement le cliquetis des mousquetons. On allait bientôt lui faire gravir une paroi. A coup sûr.

Il releva alors une odeur de métal, de fer. Tout devenait alors

limpide. Une via ferrata!

On avait équipé plusieurs falaises de ce dispositif dans les années quatre vingt. Des néophytes n'ayant aucune notion d'escalade pouvaient profiter du vertige en toute sécurité. Il suffisait d'un baudrier et d'une corde qu'on passait régulièrement dans la main courante. On avançait sur des marches en fer au-dessus d'un vide impressionnant.

Voilà donc la surprise. Mais il y avait sûrement autre chose. Cela ne suffisait pas et n'expliquait pas cette bonne humeur qu'on s'efforçait de masquer autour de lui. Il y avait un aspect divertissant qui échappait encore aux prévisions de Gaspard. Tout fut enfin prêt, mais on n'enleva pas le bandeau de ses yeux. Qu'allait-il se passer maintenant?

Alors d'un même élan, deux bras poussèrent Gaspard dans le dos en criant à tue-tête un Bon Anniversaire mêlé de rires divers. Gaspard crut qu'il allait mourir. Son corps bascula dans le vide sous l'effet de la poussée. Il se retrouvait au bord du précipice, du gratte ciel de ses rêves mais cette fois la situation était bien réelle. Il sentait le vent lui aplatir la peau des joues contre sa mâchoire, le sang affluer à la tête car l'impulsion donnée par Eglantine et Bertrand l'avait fait aussitôt culbuter la tête la première dans le vide. Il ne comprenait pas. Comment tout cela était-il possible? Il allait forcément se réveiller. Existe-il des rêves tout aussi tangibles?

Son obsession de la mort s'estompa soudainement. A l'heure du grand plongeon, son esprit se focalisa sur les infimes chances de s'en sortir à la manière qu'a un suicidé de vouloir se raccrocher à la vie coûte que coûte une fois le geste fatal accompli. Mais il était trop tard. Cependant Gaspard ne revit pas défiler toute sa vie en deux secondes comme le prétend la légende populaire. Il pensa du coup à toutes ces rumeurs infondées.

Liste des présuppositions erronées.

10. Elvis est encore vivant et vit caché sur une île lointaine.
9. L'homme n'a jamais mis le pied sur la lune, toutes les images ont été tournées dans les studios d'Hollywood.
8. La chanteuse Sheila est un homme.

Son cerveau fonctionnait à plein régime. Il imagina l'explosion sensationnelle d'une super nova. Tout comme l'étoile massive à l'heure de son trépas, ses neurones travaillaient à tout va, c'était un véritable déchainement d'idées qui engloutissait toutes ses peurs face à la mort. Ainsi il n'y avait rien d'effrayant à quitter la vie. Il se sentait rasséréiné à l'instant où tout finissait et il comprenait enfin le vague sourire qu'on pouvait deviner sur les lèvres immobiles et dans le regard éteint d'un frais cadavre. Il n'y avait vraiment pas de quoi se tourmenter l'esprit. C'était si simple. Une fuite en avant, le cerveau qui fonctionne à plein régime, puis un ralentissement. Il fallait pénétrer dans le sanctuaire mortel, rien d'étonnant que le goulet d'étranglement de ce seuil si particulier oblige à une temporalisation comme à l'abord d'un péage autoroutier. Sa vitesse était maintenant tout à fait nulle. Il était immobile dans le vide. C'était bien la preuve qu'il était décédé. L'absence de pesanteur était la première manifestation de l'au-delà. Allait-il flotter indéfiniment dans des méandres insoupçonnées? Ah, si on lui avait laissé la possibilité d'y voir quelque chose! Quelle idée! Il ratait un beau spectacle. Le plus merveilleux de tous après la naissance. Et, tout comme pour ses premiers instants au monde, il n'en aurait qu'un souvenir tronqué, imparfait. Il comprit d'un seul coup que son corps n'existait plus. Sa conscience seule perdurait et elle n'avait pas de poids. Elle pouvait donc aisément voler comme un papillon. Que n'aurait-il pas donné à cet instant précis pour jouir de la vue. Il se raccrochait aux autres sens. Tout fonctionnait parfaitement et une certaine euphorie s'empara de lui, de l'essentiel qui restait de sa personne, son corps devait reposer au sol, totalement disloqué. Il pouvait désormais sentir l'air tout autour de son âme mais l'évanescence de celle-ci l'empêchait de toucher quoi que ce soit de solide. Il pouvait humer les phéromones qui encombraient le ciel mais était incapable de les distinguer les unes des autres. Il pouvait entendre les sons autour de lui, mais ceux-ci étaient comme étouffés, floutés.

Cependant il eut conscience qu'au moment de l'impact de son

corps sur le sol dur, il aurait quand même dû ressentir un choc. Une chute de plusieurs dizaines de mètres doit faire mal, non? On doit agoniser au minimum quelques secondes. Il pensa donc qu'une crise cardiaque l'avait fait partir en douceur tandis que son enveloppe volait comme une pierre. Son arythmie cardiaque lui avait permis d'une certaine façon d'échapper aux douleurs atroces qui accompagnent ce moment magique. Il se dit qu'il avait eu beaucoup de chance.

Puis il se sentit remonter vers les cieux. Et d'un coup, il eut la révélation. Toutes ces années de mécréance, d'athéisme borné, de scepticisme incrédule. Quelle erreur! La croyance populaire avait bien raison. Comment aurait-il pu en être autrement d'ailleurs? Des millions, des milliards de gens au cours des siècles n'avaient pas pu se tromper à ce point. Il y avait une vérité à la base. Et il la découvrait maintenant, maintenant qu'il était trop tard pour se repentir. Oui, l'âme montait au ciel une fois débarrassée de son corps. C'était une seconde naissance. La vie terrestre, coincée dans un corps trop lourd, trop grossier et en proie à toutes les blessures et les maladies, n'était que le fœtus, l'embryon de la véritable existence éthérée. Tout comme pendant les neuf mois de gestation, la vie entière devait nous préparer à affronter la vraie destinée qui est propre à toute âme. Avait-il fait tout ce qu'il fallait pour avoir les meilleurs atouts de son côté? L'embryon se développe dans le seul but de pouvoir, un jour, être indépendant, se débrouiller tout seul. Son âme avait-elle acquis les forces indispensables pour devenir émancipée dans ce monde nouveau? S'était-elle bien entraînée? En un mot, avait-il fait assez de bien autour de lui? S'était-il montré suffisamment altruiste pour bénéficier d'un traitement de faveur? Mais ce concept de bien et de mal existait-il seulement? N'était-il pas inventé de toutes pièces par l'homme lui-même? Gaspard se rassura en pensant qu'aucun jugement ne serait porté sur personne. Nous sommes là et c'est tout. Les religions ne disaient pas autre chose finalement. Tous seront accueillis avec bienveillance au paradis des âmes, qu'ils aient été des saints ou des assassins sur terre. La bonté et la méchanceté n'étaient que des représentations humaines.

Mais au plus fort de ses réflexions intenses, il sentit qu'il chutait à nouveau. Il ressentit un phénomène bien connu. Il avait la chair de poule. Son échine frissonna. Son corps était donc bien vivant ou était-ce un leurre destiné à lui faire regretter la vie sur terre? Finalement, elle n'était pas si mal cette bonne vieille planète. Et ses contemporains valaient le déplacement en général. Hormis quelques abrutis, ses rencontres avaient été pleines de joie et de bonne humeur, échanges constructifs.

C'est à cet instant précis que dans son cerveau, quelques dizaines de milliers de neurones se connectèrent d'une certaine façon. Et l'idée jaillit comme un geyser d'intelligence.

On lui avait enfilé un baudrier et vraisemblablement l'inconnu peu loquace avait fixé une corde au mousqueton qui le retenait. Il avait fait le grand saut sous les vivats et les rires parce qu'une corde le retenait à la vie, c'est-à-dire à la rambarde d'un pont. Et depuis quelques secondes il effectuait le yoyo bien connu des sauteurs à l'élastique. Comment avait-il pu se méprendre à ce point?

Cela dura quelques minutes, puis l'inconnu vint le détacher et lui ôter son bandeau.

Un petit ruisseau coulait entre de belles pierres rondes et il lui revint en mémoire qu'il avait perçu un bruit d'écoulement pendant son voyage qu'il pensait céleste et aux confins de la mort alors qu'il pendait pitoyablement au bout d'une corde aux propriétés élastiques conçues pour supporter soixante douze kilos d'eau, d'os et de muscles plus quelques milligrammes d'âme qui restait emprisonnée pour longtemps encore dans l'esprit de Gaspard.

Un vautour tournoyait dans ce canyon parfaitement sublime. Des arbustes s'agrippaient aux parois de roche ocre et rougeâtre selon les coulées d'eau et le pourcentage de fer contenu dans la pierre. Pile au dessus de sa tête, Marion lui faisait de grands signes avec ses bras et lui criait des applaudissements vocaux qui se répercutaient dans tout le gouffre en un écho qui brouillait toute compréhension des syllabes mugies.

C'était une belle journée d'automne. Et Gaspard était le plus heureux des hommes.

En décrochant le mousqueton du baudrier, l'inconnu lui dit simplement:

- On dit « le » Onze parce que c'est un nombre, une entité abstraite, comme on dit « le » Un par exemple.

Dans la salle de jeux, rue de la Huchette, on pouvait entamer des parties de tous les jeux possible et imaginables. Deux passionnés accueillait les novices, les guidaient, servaient des cafés ou des jus de fruits et surtout, c'était là leur principale activité, donnaient des astuces et des conseils, rappelaient une règle un peu confuse, arbitraient des litiges et aidaient à certains niveaux de jeux. Ils se déplaçaient d'une table à l'autre comme le maître d'école surveille la composition de français ou l'exercice de mathématiques, faisant remarquer l'erreur ou la faute, rectifiant un résultat erroné, mettant sur la bonne voie l'élève perdu au milieu des chiffres et des lettres.

Celui que préférait Gaspard cette année-là était un jeu de stratégie aux corrélations intenses entre joueurs. Le plan de jeu était une planisphère artistiquement dessinée à la façon qu'avaient les mappemondes au XVI^e siècle. Les jetons, les pions et les différents ustensiles étaient en bois, en verre et même en pierre (pour symboliser les pépites d'or par exemple). Les cartes rendaient un aspect rêche sur la pulpe des doigts. Cette débauche de luxe ne s'expliquait que par le statut de prototype de l'ensemble. Guillaume, l'un des deux maîtres de cérémonie qui vauquaient au milieu des joueurs toujours plus nombreux, avait même fabriqué des coiffes dont les concurrents pouvaient orner leur tête pendant la partie. Il y avait un casque de légionnaire romain, une calotte orientale, un chapeau de Lord anglais, une coiffure de plumes d'indiens, un képi, une cagoule, un bonnet.

Le principe était simple. Les règles, elles, devenaient de plus en plus sophistiquées à partir du moment où l'on progressait dans la partie. Cela permettait d'appriivoiser gentiment les subtilités du jeu au fur et à mesure. Le nom n'était même pas bien défini et, au grand désespoir de tous les participants, la version définitive ne vit jamais le jour. Quelques années plus tard,

Gaspard croisa une version abrégée de ce jeu mais les noms d'auteurs ne correspondaient pas. Celui qui avait proposé celui-ci n'avait jamais voulu restreindre ses ambitions à propos de la complexité des règles et surtout, ne se résignait pas à voir ses belles pièces moulées dans du vulgaire plastique. Une grande marque de jeux de société était prête à diffuser la création mais en diminuant les coûts de fabrication. Le contrat n'avait jamais été signé, l'affaire était tombée à l'eau comme c'est bien souvent le cas.

Toutefois ce petit bijou d'invention jouissait d'un grand succès rue de la Huchette et il fallait même s'inscrire des semaines à l'avance pour avoir la chance de pouvoir disputer une partie, étant donné qu'on ne possédait qu'un seul exemplaire.

Provisoirement intitulé « Civilisations », le jeu consistait à faire évoluer un peuple à la surface du monde. Un sablier géant symbolisait les différentes ères. Chacun pouvait choisir une orientation précise et mettre en œuvre des plans bien précis. On pouvait choisir une action musclée en guerroyant à tout va au risque de voir son propre peuple se révolter car la guerre coûte cher et affame les habitants. Ou bien essayer la collaboration en misant sur la diplomatie, les arrangements, la flatterie et la flagornerie envers les puissants. On était libre de tenter sa chance par le commerce, en créant des comptoirs, des ports et en maîtrisant l'art de l'achat et de la vente. Ou encore se replier sur soi, vivre en autarcie complète à la façon d'un monastère mais ne récoltant que sobriété et austérité. On pouvait déployer la religion pour souder sa population, développer les sciences et la recherche ou bien répandre l'art et la culture tout en sachant être à la merci d'un concurrent mieux armé et avide de territoires voisins. On pouvait s'allier à plus fort. On pouvait soudoyer, mentir, faire volte-face. Tout était possible comme dans la vraie vie. Bien entendu, comme l'auteur avait la fibre écologique, la nature jouait son propre rôle par le biais d'un dé, admirablement façonné à la main qui avait les proportions de l'emploi. Le destin s'abattait sur le plan de jeu en roulant par terre: ses dimensions empêchaient qu'on ne le lance sur la table. Orages foudroyants, tempêtes, sécheresse, inondations, périodes

glaciaires, raz de marée, tout y passait, déclenchant d'autres catastrophes face auxquelles il fallait plutôt bien réagir si l'on voulait survivre dans ce monde hostile. Au dernier niveau, qu'on atteignait parfois au bout de plusieurs heures (une partie mit même trois jours entiers à trouver son issue), débarquait un vaisseau venu de l'espace. Cette fois encore, le dé décidait qui en émergeait. Des créatures évoluées amenaient un nouvel et définitif élan pour l'art ou la science, un virus s'attaquait aux muqueuses ou au système respiratoire, des soldats canardaient tout ce qui bougeait sans le moindre début de dialogue, des êtres bienveillants avançaient conciliants mais toute communication était impossible ou un simple nuage s'échappait de l'engin intergalactique. Comment fallait-il faire face? Quelle civilisation amenée à son apogée allait l'emporter? N'y aurait-il aucun gagnant au final ou bien plusieurs cultures pouvaient-elles vivre côte à côte?

Les parties étaient passionnantes. Gaspard aimait cette grande idée de pouvoir refaire le monde, essayer de nouvelles pistes jamais encore explorées, tenter de pousser au maximum des théories qui avaient été stoppé net par les aléas de l'Histoire. Plus encore que les personnages en bois qui symbolisaient le peuple que les participants avaient choisi, c'était la personnalité du joueur adverse qui intéressait Gaspard. Les candidats de « civilisations » avaient un point en commun essentiel: ils étaient de vrais acteurs et savaient jouer leur rôle à la perfection. Les déguisements imaginés en sus par Guillaume aidaient grandement les concurrents. On se faisait la guerre pour de faux tout en y croyant vraiment. Il y avait des cris de victoire, des pleurs, des soulagements expansifs, des désespoirs non simulés. On se déchirait ou on s'entraidait. Les ennemis d'autrefois devenaient de précieux partenaires tandis que les peuples frères se déchiraient dans d'incessantes luttes pour le pouvoir. Comme en vrai. Comme pour de bon. A l'image même de notre bonne vieille planète qui avait connu tant de bouleversements, d'agitation, de perturbations, de transformations. Devant l'intérêt croissant pour ce jeu, il avait été convenu que le (ou les) gagnants d'une partie étaient prioritaires pour de futures

parties. Sinon, il fallait s'inscrire sur la liste d'attente et patienter en regardant les autres jouer.

La salle était ouverte dès le matin mais connaissait son record d'affluence à partir de dix-sept heures. Les différentes parties s'achevaient peu avant minuit. Les participants allaient parfois boire un verre dans un bar encore ouvert pas très loin.

Ce soir-là, Gaspard et cinq autres joueurs terminaient une partie de « Okinawa », un jeu d'inspiration Japonaise qui alliait le principe du labyrinthe à celui de la course poursuite. Le tout s'effectuait dans les couloirs et les méandres du métro de la célèbre ville japonaise. Il s'en était sorti de justesse, échappant à ses poursuivants mais sans remporter la partie. C'est Eric, un petit nerveux bourré de tics, qui avait levé les bras en guise de victoire. Celle-ci était bien mince car il ne l'emportait que d'une courte tête, ne ramenant à l'air libre qu'une petite partie du trésor qu'il devait sauver de ses ravisseurs. Mais il fallait un vainqueur, alors. Du coup, Eric avait proposé de payer sa tournée chez Maurice, un troquet qui ne fermait pas avant une heure du matin.

A cette époque de l'année comme d'ailleurs en tout temps, le quartier était encore animé passé vingt trois heures. Saint Germain, le quartier Latin sont des lieux fréquentés par une horde d'étudiants et quelques touristes en goguette. Dans le petit bar régnait une ambiance de café littéraire. On distinguait parmi le brouhaha habituel quelques phrases comme échappées de la multitude, des syllabes, des éclats de rire, des onomatopées. Gaspard suivait la petite bande qui se frayait un chemin dans la populace qui prenait du bon temps. Ils trouvèrent un bout de table qui fut remplie aussitôt de quelques verres aux contenus alcoolisés de différentes couleurs. Rappelons que, rue de la Huchette, on ne servait pas d'alcool.

On refit la partie mentalement en commentant les différentes phases du jeu puis la conversation roula sur d'autres sujets, tout naturellement. Gaspard se mêlait à peine à la conversation, se contentant d'écouter d'une oreille distraite. Ses pensées l'emmenaient bien plus loin que les avis sur le dernier film à la mode, sur les nouvelles mesures pour lutter contre l'insécurité

ou les projets de vacances en cours.

Il pensait à Eglantine. Elle lui manquait. Elle était partie deux semaines pour une mission dans les Pyrénées où l'on mettait en place un dispositif inédit pour réduire les accidents de route animaliers.

Elle s'occupait toujours de soigner les animaux piégés, renversés, victimes de la malveillance ou de la cruauté des hommes, simplement de leur négligence ou d'un manque de chance.

En accord avec la sécurité routière, les Conseils Généraux des trois départements concernés (Hautes Pyrénées, Pyrénées Atlantiques et Haute Garonne) désiraient faire de la prévention et comme pour le moment les divers animaux à poils ou à plumes ne savaient pas bien lire les panneaux routiers, on leur installait des souterrains afin de franchir les voies rapides et des grillages dans le but de les empêcher d'aller se fourvoyer sur des autoroutes particulièrement meurtrières, à commencer par les humains eux-mêmes. Mais aux abords des petites routes campagnardes on s'était contenté de planter quelques panneaux de mise en garde pour les automobilistes peu scrupuleux. Eglantine travaillait avec un biologiste qui désirait « marquer » les endroits dangereux par des molécules repoussantes afin que les animaux évitent les lieux ou, du moins, soient avertis d'un danger sensible. On plantait par ailleurs des plantes spécifiques dans les zones assignées. C'était une façon de partager l'espace avec les autres espèces d'une manière plus intelligente. C'était en tout cas un test grandeur nature. Si cela fonctionnait, les pouvoirs publics l'étendraient au fur et à mesure à tout le territoire. On était donc aux petits soins et Eglantine se réjouissait de faire une pause dans son travail qui, malheureusement, survenait bien souvent trop tard et elle récoltait davantage de cadavres que de blessés au bord des routes.

Dans le tumulte de ce bar, parmi la jeune foule, Gaspard se senti soudain bien vieux. Il venait de basculer au-delà du fatidique chiffre quarante dans sa course vers une mort inéluctable. Il ne savait pas quand ni comment mais cela allait forcément survenir

dans l'avenir. C'était un passage obligatoire.

La surprise du saut en élastique pour son quarantième anniversaire avait eu un effet bénéfique. Il ne pensait plus avec la même angoisse à la mort, la sienne en particulier. Un poids s'était volatilisé de son esprit. Restait tout de même l'épineuse question de l'après. Certains passent à la postérité grâce à leurs œuvres ou leurs actes. On se souvient des siècles encore après leur disparition de Platon, de Cléopâtre, de Christophe Colomb, de Molière, de Rousseau. On n'oublierait pas de sitôt non plus Picasso, Ravel, Kennedy et malheureusement ni Hitler ni de Staline.

Les grands hommes sont rares. Mais chacun peut marquer l'existence des autres à son modeste niveau. Il suffit pour cela de faire preuve de bonté, de générosité, de dévouement, de gentillesse, de prévenance, en un mot faire preuve de sentiments sans pour autant les étaler impudiquement. Comme Vladimir qui survivrait à sa disparition dans le cœur de ceux qui l'aimaient. Gaspard s'était-il assez tourné vers les autres? A mi-chemin de son existence, il était encore temps de changer de cap s'il avait fait fausse route jusque là. Ce n'est pas sur son lit de mort qu'il faut avoir des remords.

L'autre solution pour perpétuer son souvenir, la plus répandue puisque c'est une des lois fondamentale de la Mère Nature, est d'avoir une descendance.

Le thème avait été abordé avec Eglantine dans les premières années de leur vie commune. Ils avaient, là-dessus, des idées semblables. Non par égoïsme, plutôt par réalisme. Sans être des pessimistes indécorables, ils se rendaient bien compte que le monde tournait mal. Avait-on le droit d'imposer ça à une créature toute fragile d'une naïveté et d'une innocence des instants premiers? Ils étaient donc bien d'accord. Inutile d'en rajouter. S'était alors posé la notion d'adoption. Ils n'y étaient pas opposés mais le débat ne s'était plus posé. Tout cela n'était finalement que des prétextes et des excuses de salon. Au fond d'eux-mêmes, ni Gaspard ni Eglantine n'avaient la fibre paternelle ou maternelle. Ils n'avaient rien contre les enfants des autres mais ne s'imaginaient pas dans le rôle de parents. Ils

n'avaient aucune culpabilité là-dessus. On n'est pas obligé de se reproduire.

Aujourd'hui, au moment où l'horloge biologique commençait à se faire sentir (du moins pour Eglantine), Gaspard se demandait s'ils n'avaient pas commis une erreur. L'adoption restait bien entendu toujours possible. C'était même un acte militant d'une certaine façon, l'exact contraire de l'enfantement, puisqu'il n'y avait là pas trace d'égoïsme mais un total don de soi. Sans être des anges, leur couple représentait le paradis pour certains petits êtres qui partaient dans le monde avec les mauvaises cartes et les dés pipés. Seulement, les démarches deviendraient de plus en plus difficiles au fur et à mesure qu'ils prendraient de l'âge. Et puis, donner la vie, était-ce vraiment preuve d'égoïsme? D'autres, moins favorisés, ne se posaient pas autant de questions. Ils reproduisaient sans y penser le schéma parental, de générations en générations. Les enfants étaient-ils pour autant malheureux? Leur avenir était-il terni à jamais? N'y avait-il pas une seconde chance?

La vie est toujours la plus forte.

Gaspard pensait à tout ça mais, plus que tout, que Eglantine lui manquait, surtout ce soir. Il avait le blues.

Il suivit ses amis sur le trottoir et déclina la proposition d'Eric de le raccompagner dans son rutilant 4x4. Gaspard ne comprenait pas bien l'utilité de posséder un tel engin qui ne dépassait jamais le périphérique intérieur. Enfin.

Il voulait rentrer à pied, s'aérer la tête, y mettre un peu d'ordre, se délasser les jambes et peut-être même effectuer le dernier kilomètre en courant pour se vider l'esprit et provoquer une saine fatigue qui l'aiderait à trouver le sommeil sitôt rentré.

Au moment de la dernière poignée de main, Luc sorti de sa poche un petit volume broché.

- Tiens, je te l'avais promis. Ca devrait te plaire. C'est pas jeune mais toujours d'actualité. Un vrai coup de gueule contre le système.

Gaspard avait fixé le titre et le nom de l'auteur, puis il avait glissé le livre dans la poche intérieure de sa veste. Les dimensions coïncidaient parfaitement. Celui qui a coupé cette

veste doit être un lecteur passionné se dit-il.

Il avait décidé de longer la Seine. Les derniers bateaux mouches regagnaient leurs quais, glissant en silence sur le fleuve noir. Les lumières de la ville s'y reflétaient en scintillant. L'air était doux mais on ne voyait aucune étoile dans le ciel, juste la clarté de la cité réverbérée par d'infimes poussières, même pas des nuages. Gaspard avançait paisiblement. Il flânait. A la hauteur des anciennes usines désormais désaffectées qui formaient de tristes arcades au bord de l'eau, quelques voix lui parvinrent. Plutôt des murmures et des gémissements. Dans la pénombre des blocs de bétons qui faisaient penser à un blockhaus ouvert, une foule d'homosexuels se donnaient rendez-vous toutes les nuits. On venait y chercher du plaisir bref et sans joie. On se caressait, on s'embrassait, on se masturbait, on se pissait dessus. On aurait cru une bande de zombies qui venait assister à un rituel. On se shootait aussi. Ici se mêlaient des laissés pour compte, des déchets humains, des recalés du monde qui ne voyaient plus le jour, claquemurés dans des chambres sordides jonchées de papiers gras et des restes de repas vite engloutis. Ils se sortaient que la nuit, tels des vampires, et partageaient leur mal être avec une faune mal définie. Car on trouvait aussi quelques gens honorables, du moins aux yeux de la société, qui venaient assouvir leurs penchants dans une totale discrétion et méprisant hypocritement tous les autres. Il y avait aussi un pourcentage régulier de pervers de tous poils qui prenaient plaisir à se vautrer dans la crasse du monde. Ceux-là pouvaient devenir dangereux. Gaspard jeta un œil distrait dans cette direction. Au travers des jeux d'ombres, il distinguait plusieurs couples enlacés lascivement, semblant danser sur place, effectuant des gestes qui n'avaient rien de tendre puisque l'amour était absolument absent de toutes ces caresses. Il pressa le pas. Un goût amer avait gagné sa gorge comme si les molécules stagnant dans l'air putride prenaient une fragrance âpre et aigre.

Des éclats de voix le firent se retourner instinctivement. Sous les arcades, à quelques mètres à peine, une altercation venait de s'amorcer comme un feu de paille. On en venait aux mains, l'un bousculant, l'autre poussant, un troisième s'interposant et

recevant ainsi une gifle magistrale tandis que le premier coup de genou partit.

Peut-être s'agissait-il de quelques sadomasochistes en quête de sensations fortes. Tout était possible ici. Il y eut un déclic, puis l'éclair d'une lame de cran d'arrêt brilla sous la lumière d'un lampadaire malade. Sans réfléchir, par réflexe, un homme dégaina et Gaspard eut juste le temps de voir le canon s'orienter dangereusement dans sa direction. Le coup partit.

Toute la scène n'avait pas prit cinq secondes.

Au moment où les oreilles de Gaspard furent assourdies par le bruit de la détonation il reçut un coup dans la poitrine. Sa respiration fut coupée. Il suffoqua en pliant les genoux. Il tomba la tête en avant. Il ne pouvait plus respirer. Puis un voile l'enveloppa tout entier. Lorsque sa tête frappa le sol en béton dans un bruit de noix qu'on brise, il avait déjà perdu connaissance.

Il ne ressentit aucun des symptômes qu'il avait éprouvé lors de sa chute libre. D'ailleurs ce n'était, cette fois, ni un gag ni une surprise. Et puis, de toute façon, ce n'était pas non plus le jour de son anniversaire.

Ainsi s'acheva tout bêtement la cinquième vie de Gaspard Noël. Il venait d'avoir quarante ans et, selon toute probabilité, n'était qu'au milieu de son existence.

Les protagonistes de l'altercation n'avaient pas remarqué que la balle perdue ne l'était pas pour tout le monde. Mais le détonement provoqué par l'arme à feu avait immobilisé toute la foule venue chercher ici un brin de dépravation, un zeste de perversion, un ersatz de luxure, quelques grammes de stupre, un peu d'avilissement, une dose d'humiliation, un pas vers la débauche que leur vies monotones ne suffisait plus à leur offrir. Tous les excès possibles et imaginables mais en aucune façon la mort. Tous se figèrent. Les acteurs de la dispute se calmèrent aussitôt. Et tout rentra dans l'ordre.

C'est un jeune homme aux jeans troués qui remarqua un homme affalé la tête la première sur le sol. On prévint les secours mais lorsque les brancardiers du Samu arrivèrent sur place, l'endroit

était désert.

- Ils ne nous ont pas attendu, on dirait, annonça Michel Groslier avec son entrain habituel.

- Ca pue encore le foutre à plein nez, ouais! Renchérit Jean Paul Monnard.

- Allez les gars, y'a du boulot, on rigolera plus tard, conclut Pierre Lemarchand.

Les trois formaient une belle équipe bien soudée. Ils aimaient travailler ensemble. Du coup, ils étaient plus efficaces que leurs collègues.

Jean Paul Monnard était le médecin. Il examina rapidement Gaspard qui ne bougeait pas. Son pouls battait lentement mais régulièrement.

Les secouristes l'installèrent doucement sur le brancard. En fouillant ses différentes poches, ils ne trouvèrent pas ce qu'ils cherchaient: de quoi déterminer son identité.

- C'est toujours pareil avec ces pédés! Ronchonna Michel.

Loin de s'offusquer de la répartie sexiste et peu politiquement correcte, ses deux compagnons émirent un rire subtil. Ils savaient que Michel vivait avec Patrick une très belle histoire d'amour.

Une paire de clés, de la monnaie, deux tickets de métro, un papier de carambar chiffonné, mais pas de portefeuille. Juste un livre qui avait roussi sous l'impact d'une balle que Jean Paul exhiba entre le pouce et l'index.

- Tiens, tiens! Je préfère la trouver ici plutôt que dans son thorax ou dans le ventricule gauche de son cœur. Et il retourna l'exemplaire en piteux état.

- Les chiens de garde de Paul Nizan, annonça-t-il, l'air dans les étoiles, puis se penchant sur Gaspard, assommé, gisant sur la civière:

- Ouais, mon pote, un sacré chien de garde que tu avais là!

7. Sixième vie (toujours aller aux toilettes ensemble).

Gaspard Noël était toujours surpris du cours que prenaient les choses. Conserver son âme d'enfant c'était rester curieux de tout et appréhender la vie avec un regard original. L'avenir était assurément et incomparablement incertain, le présent tout aussi magique et inédit, quant au passé il se recomposait au fil de la mémoire.

Nos souvenirs, à commencer par ceux de Gaspard lui-même, ne sont jamais figés comme on a tendance à le croire trop souvent. La mémoire n'est pas un appareil photographique qui enregistrerait une image indélébile qui n'aurait d'autre modification qu'un léger jaunissement lorsqu'elle est trop longtemps exposée à la lumière. Les clichés des albums de famille ne sont que les béquilles de la mémoire. Celle-ci réarrange le passé selon son bon vouloir. Les souvenirs baignent dans des sables mouvants qui transforme sans cesse leur structure. Le cerveau réécrit sans cesse les souvenirs, les pétrit à l'aide de l'expérience quotidienne, les transforme en fonction de notre état d'esprit.

Combien de fois Gaspard avait été désappointé de ne pas retrouver une scène culte en re-visionnant un de ses films préférés? Une phrase oubliée dans un dialogue mythique, un plan qui avait disparu, une réflexion qui n'était pas la même ou formulée différemment. Non, tout était bien conforme, mais la mémoire de Gaspard avait brodé autour de ses préférences, modifiant, corrigeant, surlignant ou ajoutant des artifices.

Eglantine et lui se souvenaient des mêmes choses mais pas de la même façon. Outre le fait que la perception que chacun a des choses n'est pas la même, le ressassement des souvenirs creuse davantage cette différence.

Leur couple avait bravé les années et ils se retrouvaient maintenant à l'orée de leur vieillesse, main dans la main. Cette dissemblance face à la perception des choses leur avait permis de ne jamais se lasser l'un de l'autre.

On pense souvent à tort que pour durer, un couple doit tout partager, avoir le même regard sur le monde, avoir en commun une quantité de choses, penser pareillement. Cela ne fait qu'aboutir à une absence totale de dialogue. Que dire si l'on est constamment d'accord? Pourquoi faire remarquer à l'autre ce qu'il a déjà vu? Pourquoi s'efforcer de partager ce que l'on a à priori en commun? Etre constamment du même avis rend toute discussion superflue. A terme, le couple se transforme en une paire de zombies vivants côte à côte sans même plus se parler. Au moindre regard lors du repas, l'autre tend la salière et non pas le poivrier, le plus petit haussement de sourcil indique inmanquablement que le programme télévisuel ne vaut pas tripette, la moindre moue des lèvres démontre qu'il serait temps d'aller se coucher et tous ces gestes qui parlent bien mieux que des longues phrases remplacent une communication verbale. Union de deux coeurs, communion de deux esprits, fusion de deux corps. Certes, mais terriblement ennuyeux à la longue, non?

D'autre part, le dicton populaire qui annonce fièrement que les opposés s'attirent reste valable en ce qui concerne les atomes mais réduit un couple à un combat quotidien, une lutte de tous les instants, une bataille où les mots deviennent des couteaux aiguisés qui lardent petit à petit toute la tendresse qui est le lit d'un amour incontesté.

L'art de vivre en couple tient donc à cet équilibre précaire qu'il faut savoir maintenir sur le fil tendu de la vie. Trop de concordance, d'uniformité, de ressemblance entraîne une monotonie qui tue petit à petit toute flamme, étouffe le feu sacré et il ne reste plus que deux coquilles vides, deux fruits secs incapable de la moindre passion. Une fratrie à la place de deux amants. En revanche, des caractères incompatibles, même s'ils préservent cette étincelle de passion, brûlent leur carburant dans d'atroces scènes qui, se répétant, risquent de provoquer un grand clash. L'entente mutuelle, l'harmonie parfaite est le résultat d'un équilibre de funambule. Eglantine et Gaspard avaient su ou eu la chance de le faire perdurer.

Gaspard avait souvent la tête dans les étoiles. L'univers le

passionnait. Comme Eglantine, plus terre à terre, lui faisait remarquer qu'il avait l'air dans la Lune, il répondait:

- C'est de là que nous venons.

- Nous sommes des extraterrestres, alors?

- Dans un sens, oui. Nous sommes tous composés d'organes complexes, faits de molécules qui s'orchestrent comme une fourmilière, elles-mêmes faites d'atomes utilisant les particules échappées d'étoiles mortes.

- Nous sommes des enfants des étoiles?

- Parfaitement! Tu vois, fit-il en lui montrant la Grande Ourse, c'est assez poétique et vertigineux à la fois. Sais-tu que plus de la moitié de ces étoiles que tu vois sont mortes à ce jour?

- Elles brillent après leur mort, comme des vedettes de Cinéma?

- Oui. C'est pour ça qu'on a employé le mot d'étoile pour ces hommes et ces femmes qui ont impressionné la pellicule et notre mémoire. Les distances qui nous séparent du firmament sont tellement immenses que la lumière met finalement suffisamment de temps pour nous montrer l'image d'étoiles qui sont peut-être mortes à l'heure qu'il est.

- Nous ne voyons que des hologrammes, alors?

- C'est un peu ça, oui.

- Et si le monde n'était qu'un leurre?

- Vaste question. Certains scientifiques réputés se sont posé la question.

- Et?

- Comme souvent avec les astronautes, il y a plus de questions que de réponses.

Et Gaspard parla de l'univers à Eglantine une partie de la nuit.

Il compara la réussite de leur couple au soleil. Une étoile pas trop massive ni trop lumineuse pour ne pas vivre tout feu tout flamme et exploser en super nova avant d'avoir eu le temps de permettre la vie autour d'elle mais assez puissante pour organiser un cortège de planètes autour d'elle.

Puis il évoqua l'organisation quasi parfaite du monde, basée essentiellement sur le plus pur hasard. Eglantine parut surprise.

- Tu vois, c'est un peu comme ma vie, dit-il.

- Ah, je vois! Aucun plan, pas d'ambition et vaille que vaille.

- Pas loin. Plutôt que de tout vouloir organiser à l'avance, prévoir une carrière, tracer son chemin selon un plan bien établi, il vaut mieux savoir s'adapter à son environnement. C'est ce qu'a toujours fait la vie. On pourrait même la définir de la sorte.

Au départ, les atomes se sont agglutinés sans dessein précis. C'était le chaos des origines. Ça bombardait en tous sens, sans idée de ce que ça allait donner. L'exact contraire d'un troupeau de brebis ou une foule de supporter.

Alors plusieurs forces entrent en jeu. Les forces atomique et électromagnétique qui permettent aux atomes de se former, puis la force de gravité qui organise un peu ce maelstrom. A part ça, il n'y a aucune intention. Il n'y en a jamais eu. C'est l'humain qui l'a inventé avec l'idée de Dieu et de progrès. Tout le reste n'est qu'adaptation.

- Tu sais comment fonctionne l'évolution?

- Darwin et tout ça? Les animaux s'adaptent à leur milieu.

- Oui, mais comment cela se déclenche?

Eglantine plissa le front et reconnut son ignorance.

- Les rayons cosmiques.

- Comment ça, les rayons cosmiques?

- Ce sont eux qui sont responsables de millions d'années d'évolution et, par conséquent, de notre apparition. L'erreur commise par tous ceux qui pensent à une Intention de la nature ou Divine, est de penser que ces rayons existent pour réaliser l'évolution, alors que c'est le contraire. A cause de ces rayons, il a eu l'évolution. Sans eux, nous serions encore des bactéries en train de patauger dans l'océan. De la même façon, l'inclinaison de la Terre a donné les saisons et pas l'inverse. Ce n'est pas en vue de perpétuer des cycles qu'une météorite a percuté la Terre, la faisant basculer légèrement sur son axe et créant la Lune. Grace à elle, nous avons de la neige en hiver et l'on se dore la pilule en été (ou l'inverse si l'on est Australien), et des générations de poètes ont noirci des pages sur notre satellite.

- Mais tu ne m'as pas expliqué ces fameux rayons cosmiques.

- Ah oui, les rayons. Nous sommes tous programmés, nous tous les humains et l'ensemble des êtres vivants selon un plan, comme sur un chantier. Nos cellules savent comment s'organiser et ce qu'elles ont à faire. Tu te rappelles notre visite à Fourmiland? La fourmilière fonctionne comme le corps humain et chaque individu n'est qu'un composant d'un tout. La reine peut pondre des œufs de travailleuses si un chantier est prévu ou davantage de guerrières si les conditions le veulent. Notre corps réagit de la même façon et chaque cellule a en elle le plan bien établi de ce qu'elle a à faire et comment le faire. C'est l'Adn contenue dans chaque chromosome. Cet Adn se duplique pour léguer à notre descendance le plan de l'architecture du corps et des spécificités de chaque cellule. En outre, il fait perdurer certains de nos caractères. Un couple blond aux yeux bleus a plus de chance d'avoir des enfants portants les mêmes caractéristiques. Seulement rien n'est parfait en ce monde et c'est ce qui en fait la richesse. Lors de la duplication des brins d'Adn, des erreurs peuvent se produire comme si l'ingénieur censé recopier le plan commettait des bévues. De nouveaux caractères apparaissent ou disparaissent. On appelle ça une mutation. Le code Adn de la descendance n'est plus tout à fait identique à l'original, à ses parents. Et c'est ce qui permet l'évolution.

Je t'ai déjà raconté l'histoire du papillon blanc d'Angleterre, le phalène du bouleau. Au XIX^e siècle, il a faillit disparaître à l'abond des mines minières parce que l'extraction de la houille noircirait les troncs des bouleaux sur lesquelles il aime à se poser. Sa couleur blanche le masquait des prédateurs sur le support blanc des arbres mais dès lors que ceux-ci devinrent plus foncés très rapidement, suffisamment en tout cas pour que le papillon n'ait pas eu le temps de s'adapter, il devenait une cible parfaite pour tous ses prédateurs. Parmi toute la population de papillons, une infime partie muta. Leurs ailes étaient plus sombres. En temps normal, ils n'auraient pas eu de descendance puisqu'ils n'auraient jamais atteint l'âge adulte mais dans les nouvelles conditions, ce qui était un handicap devenait, ipso facto, une chance d'échapper à l'éradication totale. Leurs

descendants aux ailes sombres se développèrent et, au milieu du XX^e siècle, le fameux papillon blanc des bouleaux était devenu noir. C'est alors que les mines de charbon fermèrent les unes après les autres et les troncs des arbres s'éclaircirent à nouveau devenant dangereux pour la forme sombre du phalène du bouleau. Une mutation opportune transforma alors quelques spécimens arborant des ailes plus claires et le processus s'inversa une nouvelle fois.

Celui qui sait s'adapter survit.

- On est bien loin du rayonnement cosmique, là!

- Pas du tout. Car ce qui endommage l'Adn c'est justement le bombardement incessant de ses rayons que notre atmosphère ne peut arrêter, ni même la terre. En fait, ils traversent tout l'univers, rien de les en empêche.

Il y a plus étonnant encore. La nature adore la diversité. Elle tente tout ce qui est en son pouvoir. Les délires les plus improbables. Il n'y a qu'à voir les formes que prend la vie animale, les couleurs arborées par les végétaux. Savais-tu que l'ovule, au moment de la rencontre avec le spermatozoïde, choisit toujours celui qui lui est le plus différent de lui-même, portant l'Adn le moins semblable. Afin d'éviter les problèmes de consanguinité sans doute mais surtout pour donner une chance à de nouvelles possibilités.

- Moi qui croyais que c'était une course et que le premier gagnait.

- C'est une course, en effet. Mais, contrairement au marathon, ce n'est pas le vainqueur qui gagne. On croit à tort que, dans la nature, c'est le plus fort qui l'emporte, ou le plus malin (La Fontaine en a même fait son fond de commerce). Mais c'est faux. La plupart du temps, c'est l'association ou la collaboration qui prime. Tu te rappelles ces petits oiseaux qui batifolaient dans la mâchoire même des hippopotames en Tanzanie? En fait, ils lui servent de brosse à dent et le mastodonte les laisse se nourrir des détritiques car il sait que c'est pour son bien. Le monde est rempli de ces associations invraisemblables. L'association est plus efficace que la lutte. C'est tellement vrai que notre cerveau a diminué en volume depuis Cro-Magnon.

- Je pensais au contraire qu'il avait augmenté.
- Nos capacités oui, pas son volume. Et cela à cause de notre sociabilité. A partir du moment où nous nous sommes organisés en tribus, en sociétés, que nous sommes devenus des êtres grégaires, on a mis en commun nos aptitudes à la façon qu'ont les informaticiens de préférer connecter mille ordinateurs en réseau plutôt que d'utiliser un super ordinateur. Nous sommes plus efficace par la collaboration, cela permet la spécialisation.
- Comme les fourmis de la fourmilière...
- Exactement. Du coup, notre cerveau n'a plus besoin d'autant de capacité puisque nous savons que nous pouvons nous en remettre aux autres. Ainsi, Néandertal possédait un cerveau plus volumineux que le notre.
- Nous sommes donc moins intelligent que notre ancêtre?
- Non. Car l'intelligence c'est justement l'entraide, c'est une certaine adaptation à son milieu. Et puis Néandertal n'est pas notre ancêtre, plutôt un cousin que Cro-magnon a supplanté car ce dernier était plus agressif. Néandertal passe pour être plus sage, davantage porté sur les arts et reste un grand solitaire. On ne connaît pas grand-chose de cette période, mais il est probable que Néandertal savait fabriquer des outils complexes et pouvait communiquer avec quelques rudiments de langage que son pharynx mal formé lui laissait le loisir de grogner. Il n'est toutefois pas exclu qu'il était aussi plus intelligent que notre espèce mais moins sociable, ce qui fut sa perte. Françoise Dolto prétend que l'enfant souffre douleur de ses petits camarades ne l'est que parce qu'il ne peut se défendre. Si la cour de récréation lui est un enfer c'est parce qu'il n'a pas pu se lier avec un groupe qui pourrait le défendre. C'est un cercle vicieux. Il devient une proie facile, même s'il est plus costaud que ses tortionnaires. Néandertal était ce petit garçon esseulé, isolé, sur qui est tombé notre ancêtre. Il n'a pas su résister à confrontation avec Cro-Magnon qui se servait du chien, domestication de certains loups, pour collecter sa nourriture. Ainsi, bien avant de devenir notre compagnon à puces, celui-ci nous servait à rabattre le gibier. D'autres théories tendent à aller dans le sens d'une hybridation entre les deux espèces qui fut fatale à

Néandertal, étant moins nombreux. Cro-Magnon, à l'instar de la Bible qui proclame haut et fort « accroissez-vous, multipliez-vous » était plus opportuniste avec son milieu et ses contemporains.

- Néandertal était donc un écologiste avant l'heure?

- On peut dire ça. En tout cas, son côté solitaire et respectueux lui a été néfaste.

- Et comment l'homme va-t-il évoluer avec toute notre technologie? Finalement, on n'a plus besoin d'évoluer, comme la fourmilière.

- Je vois que tu te souviens de notre visite à Fourmiland. En effet l'insecte existe depuis trois cent millions d'années sans avoir presque changé d'aspect ni de culture. C'est une société idéale en un sens, magnifiquement adaptée à son environnement et qui n'a plus besoin d'évoluer. Mais si les conditions viendraient à se modifier durablement, elle ne pourrait survivre qu'en évoluant à nouveau. Je t'ai parlé des mutations génétiques à cause du bombardement des rayons cosmiques. Ça, on ne peut pas l'empêcher. En revanche, la médecine moderne permet aux bébés de survivre à quantités de maladies qui décimaient radicalement la population infantine il n'y a pas encore un siècle. Nous sommes capables de remédier à une foule de problèmes grâce à la médecine, la science et la technologie. Nous gommons les imperfections qui pourraient être une chance pour s'adapter. Mais quel besoin de s'adapter lorsque nous sommes arrivés à dompter notre environnement? Ce n'est plus à notre espèce de s'adapter aux conditions extérieures mais, malheureusement pour l'écologie, c'est notre environnement qui pâtit de notre style de vie. Plutôt que s'adapter à notre milieu, nous avons ajusté notre environnement à nous-mêmes. Nous nous posons en propriétaires de la planète en régissant tout, ou presque. Il y a des choses contre lesquelles la technologie est encore impuissante. Les tempêtes, l'orage, les tremblements de terre. Reste que certains pensent qu'une évolution culturelle est possible.

- Comment ça, culturelle?

- Oui, il existe deux possibilités pour agir sur notre

comportement. L'inné et l'acquis. L'inné, c'est le patrimoine génétique, notre ADN sur lequel on ne peut rien faire, en tout cas pour le moment. L'acquis c'est notre culture, notre apprentissage. On a fait des tests sur certaines populations de singes qui avaient appris de leurs parents ou congénères à utiliser des outils pour trouver de la nourriture, dans les termitières par exemple, ou bien à laver leur pitance dans l'eau de mer afin de saler les aliments. On s'est aperçu que ces aptitudes se transmettaient d'une génération à l'autre.

- Nos enfants sauront donc envoyer des Sms et utiliser les ordinateurs quasiment à leur naissance.

Gaspard rit de bon cœur. Marion l'accompagna et ils se serrèrent bien fort dans leurs bras. Cette complicité, cet humour ne les avait jamais quitté.

- En tout cas, il y a un grand biologiste et psychologue qui a pondu cette théorie de l'évolution culturelle, c'est passionnant. Il s'appelle Jean Piaget.

Gaspard et Eglantine continuaient à avoir une vie sociale malgré le fait d'avoir atteint un âge qui devait leur permettre de jouir d'une retraite bien méritée.

- La retraite c'est bon pour ceux qui ont dû travailler toute leur vie, exécuter des tâches débilantes pour lesquelles ils n'avaient aucun goût, aucune envie et sous les ordres d'odieux chefs. Pour ceux qui aiment leur métier, il n'est pas utile de s'arrêter. Arrêtons-nous de respirer lorsque nous dormons? Du reste, ni Gaspard ni Eglantine n'avaient eu l'impression de travailler à aucun moment de leur vie. Ils exécutaient un savoir faire, vivaient de leur passion, s'engageaient dans des voies désirées par eux seuls.

Eglantine avait passé une grande partie de sa vie à secourir les éclopés de tous poils et plumes, victimes de l'arrogance parfois meurtrière des hommes mais aussi des aléas de la vie, trainant son cortège d'accidents en tous genres. Depuis une dizaine d'années, elle se concentrait sur le réapprentissage à la vie autonome des animaux sauvages. D'autres qu'elle maintenant allaient récupérer les victimes sur le bord des routes ou

n'importe où ailleurs et elle ne participait qu'à peine aux soins prodigués pour les remettre sur pied. Son action se situait dès la convalescence des blessés. Elle les aidait à retrouver des attitudes plus conformes à la vie sauvage. Une rééducation à la vie au dehors, loin de la sollicitude des hommes. Elle récupérait les animaux en voie de guérison et s'ingéniait du mieux possible à leur faire retrouver un comportement sauvage, savoir se débrouiller seuls selon leurs capacités. Elle laissait l'instinct reprendre ses droits. Elle accompagnait un retour à une sauvagerie qui avait été contaminée par trop d'attentions. Le confort n'est pas une bonne chose pour qui doit vivre dans la nature, pour celui qui doit être confronté à la rudesse des éléments. En un mot, elle déshumanisait les animaux pour qu'ils puissent se débrouiller par eux-mêmes, du moins en comptant sur d'autres aides, d'autres collaborations, d'autres associations. Souvent elle pensait à ce que disait Gaspard de l'être humain. Depuis plus d'un siècle, nous allons contre le cours de l'évolution en somme. Depuis Pasteur, nous avons franchi un nouveau pas vers le surnaturel. Nous nous déconnectons davantage de l'emprise de notre environnement. Nous luttons contre les éléments, nous leur échappons de toutes nos forces. Les avancées étaient spectaculaires. Baisse, sinon quasi arrêt de la mortalité infantile, réparation parfaite des bobos de la vie et même certaines victoires sur des maladies qui, au fond, étaient induites par notre propre style de vie. Ainsi allait l'évolution pour l'être humain. Capable de tout soigner, y compris ses propres dérives.

Cet accompagnement vers le retour à la vie sauvage lui amenait d'autres pensionnaires que les seuls animaux écrasés. Elle recueillait quelques créatures échappées de cirques qui devaient fermer leurs portes ou des animaux devenus trop paisibles pour exécuter des tours sur la piste. Mais surtout, elle croisait de plus en plus d'animaux de compagnie qui n'avaient rien du profil habituel. Des lézards et des varans hébétés qui hantaient des conduites d'eaux usées, des primates désorientés qui se réfugiaient instinctivement dans une forêt qui leur était étrangère, toutes sortes de serpents enroulés dans une confusion

totale, deux ou trois perroquets aux couleurs vives et même un lionceau devenu trop vorace pour ses maîtres. Tous étaient dans un état de dénutrition avancée, se sachant plus faire face au monde sauvage après une jeunesse dorloté par des propriétaires trop égoïstes pour se rendre compte de leur comportement irresponsable. Eglantine était devenue, avec toutes ses années d'expérience, une spécialiste du comportement animalier et, par conséquent, comme tous ceux qui sont en contact permanent avec les animaux, elle ne comprenait plus du tout les agissements de ses semblables. L'âme humaine lui devenait de plus en plus étrangère, impénétrable.

Plus la société s'emballait dans des technologies chaque fois plus pointues, moins l'homme faisait preuve d'humanité ou alors celle-ci était forcée et ostensible, médiatique. Dans ce vingt et unième siècle qu'on avait prédit comme spirituel, on n'organisait plus une seule bonne action sans le faire savoir. Il fallait une batterie de caméras et une horde de journalistes au moindre acte de générosité, à la plus petite action philanthropique. Pour Eglantine, l'homme du XXI^e siècle était en voie de devenir un robot, aux émotions préprogrammées par des émissions de télévision insipides. On formatait l'esprit sans se soucier du cœur. Nous allions tous devenir des machines. Cela n'avait rien de réjouissant.

Lorsque Gaspard lui proposa de partir, elle fut interloquée, étourdie, épatée.

- Tu te souviens du projet un peu fou que nous avons il y a trente ans?

- Laisse-moi deviner, car des projets un peu barge, on en avait des malles entières.

- Oui, mais le plus dingue de tous. Quelque chose de radical.

- Peut-être renouer avec le nomadisme perdu des anciennes peuplades?

- Parfaitement. Mais pas question de partir à l'aventure avec un simple sac à dos et une bonne paires de godasses. Il nous faut un minimum de confort.

La soixantaine les avait accueilli en pleine forme. Leurs muscles étaient encore saillants, leur souffle à peine émoussé. Ils

possédaient un cœur de jeunes gens et leurs articulations n'avaient pas trop soufferts. Pas de désordre intérieur à première vue ni de pathologies sérieuses, à peine quelques rares rhumes aux entre saisons. Leurs rides racontaient leurs expériences, leurs joies immenses et leurs rares peines.

Gaspard avait toujours préféré les ânes aux chevaux et les chèvres aux moutons, les porcs aux vaches, les oies aux poules, les chats aux chiens.

- Il y a deux sortes de créatures sur Terre. Ceux qui réfléchissent et ceux qui se contentent de suivre le mouvement. Les seconds sont toujours sympathiques. Ils ne font pas de vagues. On les entend juste bêler dans la mêlée, ruminer en chœur, hennir pour la forme et aboyer sans savoir pourquoi. Tandis que les êtres indépendants sont d'un abord plus difficile. Ils ont l'air plus têtus, leur émancipation les rend quelque peu sauvages, ils ont l'air distants et froid, méprisant et narquois, quelquefois ont l'air hautain et le regard orgueilleux. Ce sont des êtres libres et donc forcément rejetés par la majorité de la populace. On retrouve cette proportion chez les hommes dans un rapport de un à dix. Les esprits libres ont mauvaise presse. On les montre du doigt. On les brûlait au moyen-âge sous de fallacieux prétextes dont la magie et la sorcellerie ne sont pas en reste, on les emprisonnait comme auteurs de troubles et on les extermina pendant les heures sombres de l'histoire car ils voyaient le monde d'une autre façon. Ils seront toujours bannis de la société qui aime bien que rien ne dépasse.

Il avait donc fait l'acquisition d'un baudet du Poitou. Un vrai de vrai avec lequel il fallait user de ruse et d'intelligence. Pour le faire avancer, il ne suffisait pas de crier quelques mots magiques ni d'agiter la baguette ou le fouet. Il n'obéissait pas, il accompagnait. Il ne suivait jamais un ordre, il partageait un point de vue. On ne le dirigeait ni à la carotte ni au bâton mais avec persuasion et conviction. Ce n'était ni un serviteur ni un domestique mais un collaborateur qui avait voix au chapitre. On le consultait sur la meilleure marche à suivre et il partait au petit galop. Mais qu'on essaye juste un instant de lui faire prendre un

chemin décidé sans son accord et il demeurait immobile comme l'ombre de midi. On ne commande pas un tel animal, on négocie, on parlemente, on argumente. Il ne fallait pas non plus lui enjoindre de suivre la route la plus directe, lui imposer que le plus court chemin était la ligne droite. Dans son cerveau, les trajectoires rectilignes n'étaient que raccourcis inintéressants et passablement dégoûtants. Rien de plus beau en effet qu'un chemin creusé d'ornières qui serpente à flanc de colline, épousant le relief comme une rivière trace son lit au cœur de la vallée sans vouloir la dénaturer ou, épisodiquement, lors de grosses colères printanières où ses flots débordent comme une autoroute qui vomit son flot de carrosseries.

Cet état d'esprit frondeur ravissait Gaspard, à peine moins Eglantine qui trouvait que c'est bien l'âne qui décidait de tout au final et pensait qu'ils se faisaient mener par le bout du nez par ce quadrupède facétieux qu'on avait nommé Isidore. Toutefois, ils ne recherchaient ni la vitesse ni la précipitation et les détours imprévus étaient autant de bonnes surprises comme ces boîtes d'assortiments de chocolats qui avaient la préférence d'un célèbre personnage d'un film au siècle dernier. On ne sait jamais sur lequel on va tomber. Et cela aussi les différenciait de leurs congénères. Eglantine et Gaspard aimaient les surprises et n'auraient voulu pour rien au monde qu'on leur annonce leur avenir. Tout comme leur côté de lit qui changeait sans aucune raison avouée, ils ne sacrifiaient à nulle obligation répétitive, pas plus que ces habitudes qui dictent leurs lois et vous transforment assez vite en maniaque du quotidien.

Ce voyage, ils l'avaient rêvé, maintenant ils l'accomplissaient.

L'importance de cette projection dans l'avenir par le biais du désir n'échappait nullement à Gaspard. Avant d'acheter un jouet, un objet, un vêtement que le petit Gaspard désirait, Marie ou Hélène mettaient au point un petit rituel. On passait plusieurs fois devant la boutique où trônait la veste verte aux boutons dorés qui faisait saliver Gaspard, on avait un rendez-vous un peu particulier avec la vitrine du marchand de jouets qui proposait ce printemps-là une belle voiture à pédales jaune canari. Neuf fois sur dix, Gaspard se lassait et ne parlait plus d'une envie qui, si

elle avait été trop vite assouvie, aurait laissé le sentiment gênant d'une grande déception. Ce n'est que ça, alors.

Il fallait entretenir le désir, l'envie. Lorsque le petit Gaspard passait devant le magnifique jeu de quilles multicolores du grand bazar de la rue Quincampoix, il imaginait d'interminables parties, il se voyait caresser le bois tendre de merisier, il entendait le bruit mat des quilles lorsqu'elles tombaient dans un beau fracas, il s'inventait déjà de nouveaux jeux. Lorsque qu'il trouva la collection de quilles de toutes les couleurs au pied du sapin un matin de Noël, sa joie n'eut plus de bornes.

Tout comme on apprécie mieux un paysage durement gagné en gravissant à pied les flancs d'une montagne, de la même façon qu'un repas est meilleur si on l'a préparé soi-même et qu'une étreinte est plus troublante si l'amour existe, cette sorte de désir entretenu envers les choses et les projets mettait du piment à la vie. Gaspard avait grandi mais il continuait d'agir de la même façon. Il ne se précipitait jamais pour acquérir un nouvel objet et s'apercevait une nouvelle fois que la plupart des choses ne lui était pas indispensable. Cette saine convoitise permettait de faire la différence entre l'essentiel et les nombreux gadgets.

Ils ne devaient pas trop brusquer Isidore pour cette seule raison valable qu'il tractait une petite roulotte peinte de couleurs vives. Sur un côté se déployait un paysage de campagne, un champ de blé fraîchement fauché avec ses chevalets d'épis et quelques arbres isolés, le tout éclairé d'une lumière d'aurore. L'autre flanc représentait un port avec ses voiliers disposés dans la rade, son quai de gros pavés disjoints et la devanture du « café de la Marine », largement inspiré des films de Pagnol. L'embarcation n'était pas vaste mais suffisait amplement à les protéger de la pluie grâce à un auvent disposé au devant qui allait se révéler inutile, les ondées venant toujours de face. A l'intérieur, juste le strict minimum. Un réchaud, quelques provisions, et un matelas. Comme la tortue, ils voyageaient en trainant leur maison ou plutôt s'était Isidore qui en avait la charge et, de ce fait, le pouvoir absolu. Dans une traversée du désert, on ne se fâche pas avec le porteur d'eau pas plus qu'on ne se met à dos celui qui

traîne la tente dans le grand nord.

Au départ, il était convenu d'aller promener Isidore et son chargement bariolé autour de la Méditerranée. Quant à voyager léger, autant le faire au soleil. Ils n'avaient pas non plus fixé de date de retour. Eglantine avait pris une année sabbatique qui allait vite doubler de volume. Gaspard ne comptait plus l'étendue de ses activités. Il avait dû faire mille métiers dans sa vie. Il venait d'abandonner une nouvelle facette de sa vie professionnelle qui lui avait fait prendre dix kilos.

Un site internet lui avait commandé de tester les boulangeries traditionnelles de France, à la manière d'un inspecteur de chez Gault & Millau. Il sillonnait les départements à la recherche de petites échoppes enfouies dans les ruelles de villages perdus. Cela débutait toujours par un copieux petit déjeuner et se terminait toujours par un riche casse-croûte bien souvent abondamment arrosé. De fil en aiguille, cela commençait à se savoir. Le site internet où ses péripéties faisaient l'objet d'un blog quotidien avec force vidéos commentant les coins peu connus de notre si beau pays, découvrant des lieux extraordinaires et spécialement des hommes et des femmes de caractère qui aimaient ce qu'ils faisaient. Cela déborda très rapidement du cadre strictement réservé à la boulange. Les casse-croûtes devenaient les rendez-vous des artisans du coin, des personnages hauts en couleurs. Gaspard rencontrait des gens passionnés par ce qu'ils faisaient et passionnants par ce qu'ils étaient. La moyenne d'âge élevée n'interdisait pas à cette population d'être au courant des nouvelles technologies. Tous étaient connectés et connaissaient le fameux site internet. Chaque venue de Gaspard dans un infime village était saluée comme une arrivée du Tour de France. Il y avait une ambiance de potaches autour d'apéros qui s'éternisaient. Les casse-croûtes devenaient des institutions incontournables et Gaspard craignait que cela ne trouble la spontanéité de l'ensemble, il commençait à se douter que le boulanger du coin, celui qui devait faire l'objet de la dégustation, allait mettre tout son savoir faire dans sa cuisson, qu'il allait lui proposer son chef d'œuvre. Cela faussait bien évidemment les résultats. Comme un restaurateur

qui aurait repéré l'inspecteur du guide Michelin et lui servirait ses meilleurs plats, du moins s'appliquerait-il à peaufiner sa commande au mieux. Il était conscient de la perversion du système et était bien heureux d'arrêter ici les frais.

Eglantine et lui avaient tout laissé derrière eux, n'emportant que les papiers réglementaires et le strict minimum pour voyager léger. La modeste roulotte ne permettait d'ailleurs pas de trimballer tout un stock parfaitement inutile d'ailleurs, un bric-à-brac uniquement pour se rassurer. On n'allait pas faire du tourisme mais simplement voyager, redevenir les nomades que dix mille ans de sédentarité avaient enfoui sous des couches de confort et parfois d'à priori.

Les deux premières semaines furent éprouvantes. Ils avaient du mal à trouver leur sommeil, imposer leurs marques, définir leurs repères et Isidore était particulièrement têtu quant à l'itinéraire à prendre. Mais on s'adapte à tout et, dès lors, le voyage fut un enchantement. Dépassant la soixantaine et ayant toujours travaillé en extérieur, ils avaient maintenu une forme physique et mentale à son meilleur niveau. Cette vie spartiate leur convenait, une fois passé l'acclimatation à leur nouveau rythme de vie. Il avait fallu dix jours pour les débarrasser de cette peau superflue qui enrobe si bien les occidentaux et les citadins. Ils avaient mué. Ils étaient prêts.

La roulotte aux couleurs vives ne passait pas inaperçue. Isidore renforçait le capital sympathie que l'équipage ne tardait pas à déclencher partout où ils passaient. Ils allaient, en outre, voir se confirmer les propos de tout globe trotteur qui se respecte: plus on allait à la rencontre de gens humbles et modestes, plus la chaleur humaine se développait. Les rapports humains ont ceci de commun avec certains organes dont le cœur et le cerveau sont de parfaits représentants: ils ne s'usent que si l'on ne s'en sert pas.

Si on les regardait d'une curiosité empreinte de condescendance ou de pitié dans les pays riches de l'Europe de l'Ouest, on les accueillait parmi les cris et les rires d'enfants et en ayant toujours une place pour des visiteurs inconnus dès qu'on atteignait des contrées plus modestes, plus arides, plus humbles.

On ne pouvait pas parler de pauvreté. La pauvreté n'existe que parmi la richesse. La pauvreté n'est que matérielle. Ceux qu'on affublait de termes condescendants tels que tiers ou quart monde ont la seule richesse qui puisse exister: celle du cœur, celle qui ne s'achète pas.

Ils avaient rencontré des personnages inoubliables lors de ce périple qui aurait dû se contenter de faire le tour de la Méditerranée mais qui avait fini par longer la côte ouest africaine jusqu'au Cameroun en faisant une incursion dans les terres pour voir le Mali et le Burkina-Faso. Jamais ils n'avaient vu une telle générosité dans la misère. Gaspard se souvenait de ce vieillard assis sur un banc dans un village typique de la Côte d'Ivoire. Son visage n'était plus que mille rides dessinant un impossible labyrinthe sur une peau hâlée par le soleil brûlant des pays chauds et ravagé par toute une vie à reprendre des filets de pêche, assis sur la grève du port.

- Vous les hommes blancs du nord, vous avez tout oublié. Vous vous êtes entourés d'objets toujours plus sophistiqués pour vous cacher des autres. Vous ne regardez plus le monde qu'au travers d'objectifs électroniques, vous ne vous déplacez que dans des boîtes en métal qui filent sur des autoroutes pointues, des rails aussi rectilignes que les rayons du soleil couchant ou encore dans des tubes qui zèbrent le ciel d'émanations blanches. Même vos bateaux ne sont plus des bateaux mais des tonnes de ferraille qui fendent les eaux comme des brise-glace.

Gaspard se demandait comment un pauvre repriseur de filets au fin fond de l'Afrique pouvait connaître le fonctionnement d'un briseur de glace de l'antarctique. Le vieil homme poursuivait:

- Vous, les occidentaux, vous avez conquis le monde et, ce qui est pire, lui avez fait miroiter vos richesses tape à l'œil. Alors forcément, les trois quarts de la planète veut vivre comme vous mais cela est impossible et vous le savez parfaitement. Votre agriculture n'est qu'usines à fabriquer du manger, pas de la nourriture. A grand renfort de machines polluantes, d'engrais et de pesticides, vous vous empoisonnez vous-mêmes tandis que 95% des paysans de ce monde n'utilisent que leurs bras pour

cultiver des terres si pauvres que vous les utiliseriez juste pour ensevelir vos déchets toujours plus démesurés.

Eglantine se demandait comment un modeste réparateur de filets de pêche pouvait connaître le mode de fonctionnement de l'agriculture moderne. L'ancêtre persistait:

- Vous pensez être dans le vrai alors que c'est vous qui faites fausse route. Vos bébés sont nourris de médicaments et escortés par une horde de médecins. Ils deviennent ensuite des enfants surmenés, hyperactifs, puis des adolescents apathiques et dépressionnaires. Vous courez derrière des choses futiles à en perdre haleine et passez à côté des choses essentielles. Vous ne savez plus voir ni écouter. Vous avez perdu l'odorat et la saveur des choses simples. Votre science possède toutes les réponses aux comment mais est incapable d'ébaucher un début de solution aux pourquoi. Vous me faites penser à un public obnubilé par un tour de magie sans avoir assez de recul pour voir l'énorme astuce qui crève pourtant les yeux.

Gaspard et Eglantine se demandaient comment ce vieil homme ayant passé toute sa vie à repriser des filets de pêche pouvait savoir autant de choses sur eux, sur le genre de vie qu'ils menaient à plus de six mille kilomètres de là. Parfois les tâches les plus simples permettent une réflexion profonde. Mais il insistait encore:

- L'hospitalité est un trésor ici. Nous considérons que celui qui a fait tout ce chemin pour venir jusqu'à nous mérite notre plus grande attention, notre respect. Il a fait l'effort de se détourner de sa route pour nous rendre visite, de prendre sur son temps pour nous saluer. Il doit être accueilli comme un prince. N'allez pas croire que tous ces pauvres gens qui partagent leur maigre pitance et vous offrent leur meilleure chambre ne se privent un seul instant. C'est au contraire leur grande joie. Pourquoi ceux qui n'ont rien donnent-ils autant? Justement parce qu'ils n'ont rien et que leur unique richesse est de partager, de rendre heureux leur hôte. Il en va de leur fierté. Si un mendiant possède deux dattes pour son repas, il préférera les offrir à ses visiteurs. Question de dignité. Si vous refusez, vous lui faites une plus grande offense que si vous lui voliez son précieux bien.

Eglantine et Gaspard avaient écouté patiemment le vieil homme. Il possédait une flamme intérieure, une majesté d'âme peu commune. C'était un vrai sage. Un élu. Ils remercièrent l'ancêtre pour toutes ces bonnes paroles et continuèrent à déambuler dans le village où des nuées d'enfants leur faisait une fête comme un quatorze Juillet. Les mères avaient toujours quelque chose à s'occuper. Elles nourrissaient leurs bébés, pillaient le mil, raccommodaient des étoffes, préparaient le poulet aux épices. Ils furent choqués dans leur perception d'Européens de constater que la grande majorité des hommes se contentaient de rêvasser tandis que leurs femmes s'échinaient à l'ombre de l'ardent soleil. Le vieil homme avait sûrement une explication à ce phénomène. C'était sûrement plus complexe qu'il n'y paraissait.

Ils furent reçus dans la hutte d'une famille très modeste qui passait pourtant pour la plus riche du village. Le fait même d'avoir été choisi par Souleyman et ses trois femmes avivait des jalousies dans tout le village.

- Ils m'en veulent parce que j'ai réussi. Eux se contentent de s'étaler à l'ombre toute la journée tandis que moi je travaille. Je récupère les métaux et les transforme pour en faire de nouvelles machines. J'ai commencé il y a quinze ans. J'avais bricolé une vieille carriole que je tractais à la force de mes bras. J'en ai couru des kilomètres sous le puissant soleil.

Le regard de l'ancien ferrailleur pétillait à l'évocation de ces temps de vaches maigres. Il en tirait sa fierté, bien plus que sa toute relative richesse d'aujourd'hui. Dans son esprit, la dureté du labeur était un honneur. Il fallait transpirer, courber l'échine, s'éreinter toute la journée afin de profiter, plus tard, d'un bonheur auquel les indolents n'auraient jamais droit.

- Avec mes premières récoltes de cuivre que je revendais à un grossiste de Bouaké j'ai pu me payer un bon vélo. Je ratissais les environs à la recherche de vieilles boîtes de conserve, de journaux. J'ai même récolté de la bouse. C'est un très bon combustible, vous savez. Bref, en deux ans j'ai pu me mettre à mon compte en employant deux ouvriers. J'ai développé mon affaire tandis que mes amis et mes cousins trainaient leur

paresse sur les bancs du village. Ils ont commencé à m'en vouloir de rentrer les poches pleines. Bien souvent je leur ai dit que tout cela ne tombait pas du ciel et qu'il fallait se retrousser les manches. Pour faire de l'esprit, ils me montraient leur torse nu en riant de l'absence de manches! Je m'en moquais. J'avais fondé une famille et j'ai pu bâtir cette hutte, la plus belle de tout le village.

On sentait l'immense fierté de Souleyman à avoir réussi dans ce coin désespéré du monde. Là où il y a une volonté, il y a une réussite.

- Il y a huit ans, je me suis lancé dans l'art Africain. Je connais quelques artistes qui sculptent, qui peignent. Ce sont une bande de fainéants mais vous connaissez les artistes, hein? Bref, je me diversifie, je progresse et les envieux de tous poils ne me font ni chaud ni froid. Je sais que j'ai réussi ma vie et que mes enfants n'auront pas à se soucier de leur avenir. Je vais pouvoir leur payer les meilleures écoles à Abidjan puis les envoyer à l'université. Oxford, Yale. Mes enfants, j'en ferai des ministres je vous dis.

Souleyman devenait volubile lorsqu'il mentionnait ses enfants. Ils étaient sa fierté, plus encore que sa propre réussite et celle-ci ne paraissait plus qu'un moyen de leur offrir une vie d'occidentaux et non plus une finalité pour sa vie à lui.

Eglantine et Gaspard firent un repas de rois. Ils dormirent parfaitement dans la pièce la plus intime et la plus calme de la hutte. Au petit matin, Souleyman était déjà parti au volant de son antique Mercedes mais il y avait un mot laissé pour eux que leur tendit l'une de ses trois femmes, la plus âgée.

« Vous serez toujours les bienvenus ici. Lorsque mes enfants seront ambassadeurs, premiers ministres ou siègeront à l'Onu, ils seront toujours honorés de vous recevoir. »

Souleyman leur avait paru un tantinet arrogant la veille, déballant ainsi sa réussite, son travail, ses ambitions. Pourtant, tout comme le vieux repriseur de filets, il n'était que fierté et panache avec, peut-être, une pointe d'orgueil. Cela se traduisait de différentes manières mais le peuple d'Afrique était un beau et grand peuple qui se tenait debout et bien droit, qu'il ait les pieds

chaussés de magnifiques chaussures de cuir sur mesure ou bien reposant simplement sur cette terre aride et poussiéreuse.

Isidore avançait lentement, tractant la roulotte où un homme avait rejoint le couple jusqu'à la ville la plus proche. Il profitait ainsi du transport, épargnant ses jambes à l'aller du moins.

- Peut-être je trouverai un marchand qui revient de la ville en rentrant. Aujourd'hui ou demain ou après demain.

Cette indolence de l'Afrique surprenait toujours les étrangers. Une sortie d'inertie qui emportait tout sur son passage comme les flots apparemment dociles d'un large fleuve mais dont la force cachée était insurmontable. Ce lymphatisme que les occidentaux prenaient pour de la paresse devait beaucoup à l'omniprésence d'une chaleur lourde, d'un soleil pesant mais aussi d'une philosophie de vie toute différente de celle de ceux qui ont de l'ambition. Là était le schisme évoqué la veille par Souleyman. Difficile de bâtir une fortune sur ce continent englué dans une torpeur sans fond. Gaspard avait bien ri lorsqu'on lui avait narré l'anecdote de ce Lord anglais qui se renseignait sur les horaires de bus dans une ville moyenne du Kenya.

- Quand doit partir le bus pour Nairobi, je vous prie? Je ne vois nulle part d'horaires.

- Le bus partira quand il sera plein, toubab.

Singulière réponse pleine de bon sens pour un africain mais quasiment incompréhensible pour un Londonien de la meilleure extraction.

Eglantine avait glané une autre légende, sûrement vraie elle aussi.

Au XIX^e siècle, des sociétés européennes avaient investi ces terres chargées de minerais situées à l'est du Niger. On avait bien entendu recruté des hommes sur place et on les avait fait creuser le sol pour extraire la précieuse houille qui allait faire tourner les locomotives de France et d'Angleterre. A la fin de la première semaine, on paya les ouvriers comme sur ces images d'Epinal où l'on voit une file de travailleurs en guenilles attendre patiemment qu'un monsieur cravaté et transpirant malgré l'ombre du parapluie que lui tendait un autochtone ne leur tende

une enveloppe disposée sur une petite table qu'on avait tout spécialement dressée là, juste devant l'entrée de la mine. Chacun prenait sa maigre liasse de billets de banque et rentrait chez lui.

- A après-demain lançait à la cantonade l'ingénieur qui supervisait les travaux.

Le surlendemain, un Lundi bien entendu, l'ingénieur et le comptable étaient seuls devant le chantier.

- Mais où sont-ils? S'enquit l'ingénieur. Il envoya un messenger se renseigner au village le plus proche. Il trouva les ouvriers se prélassant à l'ombre des arbres ou jouant aux dés.

- Hé bien, vous ne voulez plus travailler?

- Mille excuses patron, mais nous n'avons pas encore dépensé tout l'argent que nous avons gagné.

Cette logique avait fait rire Eglantine. C'était tout ça l'Afrique. Et bien davantage. Des paysages incomparables et des trésors d'humanité.

La conversation s'était engagée tout naturellement avec leur invité.

- Vous êtes blancs mais vous n'êtes pas comme les autres blancs. Vous êtes noirs à l'intérieur.

Cela avait amusé le couple. On leur avait déjà fait remarquer qu'ils n'étaient pas des touristes mais bien des voyageurs. Toute la différence résidait dans le regard porté sur les choses et plus encore sur les gens. Eglantine et Gaspard abordaient les autres sur un pied d'égalité. Ils n'étaient ni plus ni moins riches qu'eux. Ils ne laissaient s'exprimer aucune supériorité, spécialement dans les régions pauvres. Mais prenaient bien garde à ne pas vouloir singer leurs hôtes en adoptant un semblant de déguisement. Ils gardaient leur identité, souriraient et tendaient les bras, ils conservaient leur différence sans en avoir ni honte ni mépris pour les autres.

- Tu as raison, Aboubacar. Le sang qui coule dans les veines de tous les hommes est le même. C'est l'enveloppe qui change. Les animaux ont moins de soucis.

- Les animaux, mon cousin, ont la sagesse et la force. Ils sont un modèle pour les hommes. Seulement, depuis que les blancs se

sont érigés en Dieux vivants, ils ont cessé de suivre la voie que leur enseignait la nature pour imposer leurs lois et embrigader le monde entier sous leurs coutumes. Tu es de cette race sans en partager l'arrogance mais ça me peine de te le dire: les blancs ont fait plus de mal à l'Afrique que tous les lions et tous les éléphants du continent. Il a ravagé ces terres bien plus que toutes les crues de tous les fleuves en colère, incendié ces pays davantage que ne le feraient tous les feux de brousse et spolié un peuple pire que toutes les épidémies imaginables.

Gaspard hocha la tête. Il savait tout ça. Il en était conscient. Mais il ne ressentait aucune culpabilité car cela aurait indiqué qu'il se rangeait aux côtés des pillards.

Que tous les blancs ne partagent pas cette suffisance et cette prétention intriguait toujours Aboubacar. Il avait certes croisé quelques illuminés de tous poils : noirs, blancs ou jaunes mais rencontrer des êtres censés qui avaient un autre idéal que de vouloir se remplir les poches sur les dos d'autrui, de préférence celui des plus faibles, le déconcertait à chaque fois. Un médecin, des infirmiers venus pratiquer une campagne de vaccination, cet homme qui était venu enseigner aux enfants du village sans utiliser les livres qui parlaient de son pays à lui mais jamais de l'Afrique ni de la Côte d'Ivoire et un acteur chanteur français qui s'était installé pendant quinze ans dans une simple hutte, vivant comme eux tous, partageant leur quotidien, se fondant dans la foule indigène.

- Eh oui, Aboubacar, le monde n'est ni tout blanc ni tout noir. Regarde Souleyman. Il est aussi noir que toi et il se comporte parfois comme un Européen.

Aboubacar afficha un sourire ironique. Gaspard haussa les sourcils.

- Souleyman sait nager, mon cousin.

Gaspard se sentait gonflé d'orgueil de s'entendre qualifier de cousin, il savait que le terme de « frère » ne sortirait jamais de la bouche d'Aboubacar, mais « cousin » était un terme familial tout de même.

- Que veux tu dire par là?

- Rien d'autre que ce que je t'ai déjà dit, cousin. Toi, tu es blanc

au dehors et noir au-dedans. Souleyman c'est tout le contraire.

- Mais tu ne peux pas lui en vouloir de choisir une autre voie que la tienne?

- Quelle autre voie? Tu n'as pas compris que Souleyman était un magouilleur hors pair?

- Il fait des affaires. Il a travaillé dur pour ça.

- Oui, oui. Au départ, quand il récoltait le cuivre et le fer, les boîtes de conserve et les vieux journaux, tout le village était fier de lui et même de sa réussite. Personne n'était jaloux. Chacun se disait qu'il méritait ce qu'il récoltait même si la plupart ne partageait pas cette conception de la vie. On le respectait. Puis, il s'est mis à fricoter avec des patrons blancs de Yamoussoukro. Il a commencé à rencontrer des artistes du pays, des hommes pleins de talents mais qui ne pouvaient vivre de leur don. Il les força à produire quantité de sculptures, de tableaux, de masques antiques, tout un bric-à-brac qu'il achetait une bouchée de pain et revendait à ses clients américains au prix d'or. Depuis il traficote dans des affaires plus ou moins louches.

Gaspard se souvint de la volubilité de Souleyman, son dédain pour les paresseux, son air de battant et son allure de gagnant. Il connaissait bien ce profil. Il était commun à ceux qui font travailler les autres et engrangent des profits à la sueur du dos de leurs employés. Cependant, il avait été pour eux deux un hôte hors pair. Il leur aurait donné sa chemise, les aurait accompagné jusqu'au Cap s'ils lui avaient demandé. Oui, on pouvait avoir une vie dénuée de morale et être tout de même quelqu'un de bien ou du moins faisant preuve d'une gentillesse en apparence.

Gaspard était peiné. Il essaya d'arrondir les angles comme il savait si bien le faire. Il ne supportait pas que ses amis ne soient pas amis entre eux.

- Si ce n'était pas Souleyman qui le fit, ce serait nécessairement un blanc.

Aboubacar le regarda avec une soudaine curiosité comme s'il relevait une étourderie dans ses propos, une faute, une erreur, un pléonasme.

- Tu vois, cousin, je préférerais que ce soit un blanc.

- En fait, ce qui te gêne, ce n'est pas la façon de se comporter

de Souleyman, mais qu'il soit de ta race. Ce qui te tracasse c'est que tu pourrais aussi bien être à place.

Aboubacar garda le silence. Il semblait jongler intérieurement avec tous les mots prononcés, à la fois par lui et par Gaspard. Il regarda fixement l'horizon tout en déclarant d'une voix éteinte.

- Oui, tu as surement raison, cousin.

Isidore donnait de vagues coups d'œil en arrière comme pour s'assurer que tout se passait bien dans la roulotte. Ses oreilles jouaient sans cesse comme un radar, pivotant dans toutes les directions. Depuis la traversée du Bosphore, l'âne découvrait des paysages et une ambiance toute nouvelle pour lui. Son esprit avait changé, son caractère s'était adouci. Il avait sans doute compris que, passé un certain point, ce n'était plus ses compagnons de voyage qui allaient devoir compter sur lui mais qu'il aurait tout intérêt à ne pas s'attirer des foudres définitives. Le trio devait faire corps face à l'inconnu. Et l'inconnu était à chaque coin de rue, au bout de chaque ligne droite que proposait des routes ou des chemins dans des états peu optimums. L'inconnu était dans ces visages nouveaux, ces langues étrangères, ces mœurs différentes, jusque dans l'avoine ou l'herbe qui n'avait plus le même goût. Ce n'était pas pour lui déplaire. En tant qu'âne, Isidore était ouvert à tout nouveau menu, il savait s'adapter aux situations les plus insolites. Il les recherchait même. Il ne se contentait pas de son petit confort comme les percherons ou les purs sangs qui s'affolent d'un rien, le vol d'une guêpe, un léger coup de vent ou un bruit mystérieux. Isidore aurait suivi ses compagnons jusqu'au bout du monde. Suivi, bien que ce soit lui qui menait l'embarcation en relevant la tête d'un orgueil tout neuf et faisant pivoter ses longues oreilles grises pour ne rien perdre des contrées traversées.

- Le vieux raccommodeur de filets est un personnage singulier. Il est plein de bon sens pour un simple pêcheur.

Aboubacar se tourna vers Gaspard, l'air amusé.

- L'ancêtre, un simple pêcheur? Et il rit de toutes ses dents. Tu es un marrant, cousin!

Et Aboubacar entreprit de raconter la vie de Massouf. Enfin, une

partie de sa vie car tout raconter en n'omettant aucun détail demanderait tant d'heures qu'ils seraient parvenus à Johannesburg et peut-être faudrait-il encore entamer quelques tours d'Afrique supplémentaires. Et puis personne ne savait l'exacte vérité, seulement des bribes, des paragraphes jamais même un chapitre entier.

Une légende s'était bâtie autour de sa naissance. Il avait vu le jour en pleine nuit et pourtant s'il y avait eu la moindre horloge dans le village elle aurait marqué midi pile. Un bébé qui venait au monde au moment exact où le soleil allait se cacher derrière la lune était forcément un cadeau de Dieu. Un signe.

Massouf n'avait pas de père. Façon de parler puisque de toute évidence sans une paire de chromosomes XY il n'aurait pas pu vasouiller dans son berceau, une natte tressée dans un panier en osier.

Il n'avait pas de mère non plus puisque celle-ci, après avoir donné la vie à son unique enfant, allait périr d'une hémorragie qui ne la ferait pas souffrir. C'était déjà ça. Ici, la mort n'effraie pas et on a pris l'habitude de supporter la douleur, mais partir vers l'Autre Monde dans le supplice ou la maladie n'est jamais bien vu de la part des Dieux.

Bref, six heures après avoir ouvert les yeux dans la pénombre d'un midi d'éclipse, Massouf était orphelin. Orphelin mais pas seul au monde. En ce temps-là, la solidarité était une seconde nature, pas besoin de services sociaux ni de papiers en règle pour s'occuper de ceux qui n'ont rien.

C'est une vieille qui habitait une hutte à l'écart du village qui l'a recueilli. On la savait un peu sorcière mais d'une grande patience et d'une infinie gentillesse avec les enfants. On lui confiait volontiers les bébés abandonnés.

On allait longtemps se souvenir de jour-là. D'abord le soleil qui disparaît en plein midi. Certains vieux crurent à la fin du monde, à l'engloutissement final. Puis on observa un lion solitaire qui traversa le village. Deux lionceaux le suivaient mais chacun pu reconnaître la crinière de feu dense d'un mâle. Le félin allait d'une allure nonchalante et huma l'air en direction de la hutte où venait de naître le petit bébé. Enfin, il y eu cette même année

une récolte abondante et les divers projets en cours furent couronnés de succès. Les circonstances de la naissance de Massouf et cet enchaînement de bons présages contribuèrent à forger la légende.

Les paroles se déforment en se multipliant. Bientôt, l'histoire de Massouf se répandit dans toute la région et, avant qu'il n'atteigne ses deux ans, on le connaissait sous le pseudonyme d'enfant lion. Les conditions relativement particulières de sa naissance lui octroyaient le statut de fétiche. On venait de très loin pour le voir, passer sa main sur son crâne dépourvu de cheveux jusqu'à l'âge de quatre ans. Certains esprits faibles le considéraient comme le nouveau Messie. D'autres comme un porte-bonheur à qui on se doit d'apporter des offrandes. Seule la vieille qui l'élevait le considérait comme un petit enfant tout à fait normal.

On prétendit que Massouf était né dans la brousse. Qu'une lionne lui avait donné son lait, qu'un éléphant lui avait communiqué sa sagesse, qu'une girafe lui avait prêté sa grâce, qu'un babouin lui avait procuré ruse et astuce, que l'aigle lui permettait de voir mieux et loin, de savoir discerner le bien du mal en toutes choses, le rhinocéros lui aurait octroyé le courage et la volonté. Chaque animal de la savane l'avait doté d'une faculté, d'un talent particulier. Il était devenu l'enfant-brousse.

On l'avait vu parler aux animaux et se faire comprendre d'eux. Les légendes vont bon train ici en Afrique. On prétendait qu'il s'amusait souvent avec une portée de lionceaux. On l'avait observé chevauchant un rhinocéros, maîtrisant un éléphant, partageant les grimaces des singes et même nager dans une mare infestée de crocodiles. Les oiseaux ne s'enfuyaient pas à son approche et certains affirmaient qu'il n'avait pas l'odeur caractéristique des humains.

Massouf grandit. Il rendait de menus services aux habitants du village. Il allait chercher de l'eau, il aidait aux travaux des champs, il préparait les galettes de riz, il récoltait le miel sans qu'aucune abeille ne le pique, il capturait les serpents venimeux sans être mordu. Mais il ne partageait pas les jeux des autres enfants et ceux-ci le craignaient.

On rejette toujours celui qui est différent. Le jour de ses douze ans, Massouf disparut. Tout le monde le crut mort, excepté sa mère nourricière. Elle savait qu'il ne pouvait plus supporter la méchanceté des autres enfants envers lui. Cependant personne ne retrouva aucune trace de son cadavre et on se mit à penser qu'il s'en était allé parcourir le monde.

Après sa disparition, la légende grandit encore. Le soir, à la veillée, on racontait les tribulations de Massouf chez les Chinois, dans les glaces de Sibérie, sur les océans en colère et les îles paradisiaques bombardées d'ouragans et de typhons, en Amérique où il aurait fait fortune. Selon le conte relaté, il était à la fois capitaine au long cours, trappeur dans le grand nord, guerrier massacrant ses ennemis, astronaute volant vers les étoiles, voyageur traversant les déserts les plus arides, montagnard accompagnant les alpinistes sur les pentes raides de l'Himalaya. Qu'il ait fait fortune au bout du monde ou qu'il soit pauvre comme Job sur un trottoir anonyme, Massouf était toujours le héros de l'histoire. Les péripéties s'accumulaient, les décors changeaient, les divers protagonistes revenaient sous des maquillages différents mais Massouf restait tel que lui-même, du moins tel qu'en avaient en souvenir les habitants du village.

Puis, un beau matin, on vit arriver un homme vêtu d'une ample robe blanche. Une capuche masquait son crâne. Il ne possédait qu'un mince baluchon qui pendait sur son épaule au bout d'un bâton de noisetier. Il releva sa coiffe et tous reconnurent Massouf, l'enfant-brousse, l'enfant lion. Il était devenu un homme. Son corps fin n'était que muscles souples. Il semblait ne faire aucun effort lorsqu'il se déplaçait, toujours sans bruit. Ses épaules s'étaient élargies et son torse était devenu dur comme de la pierre. Le plus grand changement se lisait sur son visage, dans son regard. Il conservait cette distance qui lui avait valu l'incompréhension de ses camarades lorsqu'il était jeune, mais s'y ajoutait une toute nouvelle sagesse, une connaissance supérieure qui forçait le respect. Désormais, on l'écoutait attentivement, on le considérait avec des égards empreints d'estime comme on se tient face à un médecin ou un notaire. Il avait acquis une autorité que seules de longues études

permettent. Son université avait été le monde qu'il avait parcouru pendant quinze ans. Il ne s'était pas contenté de voyager en touriste, il avait partagé le quotidien des peuples qu'il découvrait. Comme dans les légendes qui circulaient sur ses pérégrinations, il avait vécu mille expériences dont il avait tiré de précieuses observations et de pertinents enseignements. Cependant il ne racontait rien de ses propres aventures à ceux du village. Depuis qu'il était revenu, il raccommodait des kilomètres de filets de pêche, assis sur un cageot retourné et parlait du monde à son auditoire. Il y avait toujours une paire d'enfants et quelques adultes qui venaient l'écouter comme on lit un livre.

Lorsqu'il nous racontait ses aventures, il ne se mettait jamais en scène. Il n'était pas le héros de ses péripéties. Il n'était que l'œil qui voit. Que la voix qui raconte.

Il nous parlait de ces mégapoles où aucun brin d'herbe ne pousse. De fleuves aussi puissants que des ouragans. De l'infini de l'océan. Des terres qui nourrissaient les hommes, du moins une petite partie des hommes. De levers et couchers de soleil somptueux. Des glaciers gigantesques et des neiges qui ne fondent jamais. Il racontait le génie humain, ses prouesses, ses exploits, ses réalisations. Des cathédrales, des viaducs, des routes et des gratte-ciels. Il mentionna l'Art, les sculptures, les peintures, la musique. Il nous apprit des tas de choses qu'il avait lui-même expérimentées. Il nous présenta des hommes qui oeuvraient pour l'humanité. Cet apôtre de la paix en Inde. Ce jeune président en Amérique, assassiné un jour d'automne. Ce révolutionnaire qui imaginait un monde différent dans une petite île. Cet homme, notre frère, qui parlait au nom de notre peuple pour faire cesser le racisme et cet autre, emprisonné pendant près de trente ans en Afrique du Sud. Il nous enseigna le monde et ses richesses mais aussi ses imperfections. Toutes résultaient de l'ouvrage de l'homme, tant les bonnes que les mauvaises. Des rivières polluées où boire son eau vous envoyait illico à l'hôpital, parfois même au cimetière. De la nourriture produite à trop grande échelle qui finissait pour une bonne partie dans les poubelles où se nourrissaient les laissés pour compte. Et c'est

cela qui nous avait choqué, nous les enfants. Nous pensions alors que les pays riches n'étaient habités que par des millionnaires qui portaient de beaux costumes, jouaient au tennis et sirotaient des boissons glacées, confortablement assis à l'ombre. Même le nord et l'occident possédaient donc des miséreux. Massouf nous racontait aussi l'égoïsme, l'avidité, l'ambition de certains. Il avait croisé des menteurs, des hypocrites, des exploiters, des spéculateurs. Des hyènes et des vautours qui se repaissaient du malheur de leurs congénères. Il avait aussi traversé des pays où l'on n'était pas libre de s'exprimer. Il avait vécu des guerres où l'on se battait pour un lopin de terre. Il avait rencontré des fous de Dieu qui travestissaient les textes sacrés pour en faire des armes redoutables. Il avait vu des enfants tomber sous les balles. Ces mêmes enfants manier des fusils mitrailleurs. Il avait vu des femmes muselées, enfermées, vendues, exploitées.

Il avait vu l'homme capable de magnifier le monde.

Il avait vu l'homme capable de le détruire, de se détruire.

Et il continuait à repriser des kilomètres de filets de pêche tout en devenant l'encyclopédie vivante du village. Il s'abstenait de parler de la misère et des guerres lorsque des enfants étaient présents. Mais, au fur et à mesure que je grandissais, j'entendais de sa bouche d'autres vérités. Il adaptait ses paroles à son auditoire.

Un jour, une femme du village, qui élevait seule ses quatre enfants, son mari étant mort de cette maladie provoquée par l'amour, lui dit que toutes ces histoires étaient un bien précieux, un trésor, un enseignement pour tous ceux du village et que tout cela serait perdu s'il n'en gardait pas une trace.

Alors Massouf alla à la ville et revint avec une lourde machine sur l'épaule et une rame de feuilles blanches. La pesante machine comportait les vingt six lettres de l'alphabet. Elles allaient permettre à Massouf de composer des mots qu'il ordonnerait en phrases. Il en ferait des paragraphes puis des chapitres. Il mit un point final à sa prose, trouva un titre et glissa toutes les feuilles noircies dans une grande enveloppe. Elle traversa l'Afrique dans les soutes d'un petit cargo et atterri un

matin (ou peut-être même au cœur de la nuit ou en plein midi) sur la piste d'un aéroport d'une grande capitale Européenne. Les services postaux relaieraient en portant le manuscrit à l'adresse d'un prestigieux éditeur. L'enveloppe timbrée en Côte d'Ivoire attirerait l'attention d'un directeur de la publication. Il lirait son contenu d'un œil attentif en annotant les feuilles avec un stylo rouge bordeaux. Il en parlerait à ses collaborateurs qui liraient eux aussi le manuscrit.

Quelques mois plus tard, Massouf reçut une lettre à l'en-tête bien connu des lecteurs assidus. Cette missive ne contenait que de beaux mots, des phrases bien tournées. Mais Massouf n'en fut pas plus heureux pour autant. Il n'en tira aucune gloire, pas de fierté particulière. Sa plus grande joie, son plus grand plaisir avait été de vivre toutes ses aventures et de les partager maintenant avec ceux du village tout en continuant inlassablement à raccommoder des kilomètres de filets de pêche.

L'homme fit un signe à Gaspard.

- C'est ici que je dois vous quitter.

Eglantine et Gaspard regardèrent s'éloigner une silhouette qui se fondit dans la multitude qui séjourne aux abords des villes.

Ainsi continuait leur voyage vers nulle part, au gré des rencontres et de la beauté des paysages. Cette parenthèse qui devait durer un an s'allongea sans peine sur plus du double. Lorsqu'ils retrouvèrent leur quotidien, ils furent totalement anéantis. Ils ne trouvaient plus leurs repères. Ce monde, cette vie qu'ils avaient abandonné pour l'inconnu du voyage leur était devenue complètement étrangère. Après ce qu'ils venaient de vivre, cela n'avait plus aucun sens. Ils ne se résolurent pas à céder Isidore et on ne pouvait raisonnablement pas loger un âne dans un appartement parisien, si vaste fut-il et ce n'était pas le cas de toute manière. Ils conservèrent la roulotte dont la peinture avait passé et s'enfuirent loin de la ville et de ses tourments, de son agitation et de sa superficialité.

Gaspard avait déniché une vieille bâtisse au fin fond de l'Ardèche, le paradis des ânes. Ils passèrent tout un été à consolider des murs bicentennaires, à installer portes et fenêtres, à

restaurer ce qui pouvait l'être et à refaire à neuf le toit de lauzes. Gaspard repensa aux maisons en paille. A son tour, il mettait la main à la pâte. Il bâtissait son propre nid où il allait passer ses vieux jours aux côtés d'Eglantine. Ils seraient heureux dans la simplicité et le calme. Cela n'empêcherait pas les fréquents déplacements. Profiter des sports de neige, rendre visite à des amis perdus de vue ou entretenir des relations nouvelles. Partager des weekends parisiens comme les citadins passent des weekends à la campagne. Ils étaient une fois de plus excentrés de la vie. Ca ne leur déplaisait pas. Isidore broutait vaguement dans le pré en pente qui surplombait des gorges étroites et tapissées de petits chênes et d'acacias. Il les suivait toujours dans leurs randonnées au fil des collines chantées par Jean Ferrat. Ils avaient rafraîchi la roulotte qui stationnait non loin du gros châtaignier et elle trouverait une seconde jeunesse en accueillant les amis de passage. A la belle saison, il ne se passait pas trois jours sans qu'un petit groupe se forme à l'ombre du puissant arbre, un verre alcoolisé à la main et croquant une poignée de cacahuètes tout en devisant amicalement. S'en suivait un repas aux senteurs exotiques. Cela commençait par les herbes de Provence, la tapenade et les tomates farcies et cela se poursuivait tout autour de la grande bleue. Des recettes récoltées au cours de leur périple. On dégustait la moussaka, des fritures de petits poissons, de la cuisine Albanaise et Lybienne. Eglantine préparait d'énormes saladiers de taboulé et différents mélanges salés ou sucrés. Ses salades de fruits étaient devenues légendaires. On allait même jusqu'à répéter des plats africains. Ils poursuivaient leur voyage d'une façon culinaire et en faisaient profiter leurs amis.

L'hiver, blottis au cœur de la maison de pierre parfaitement restaurée, ils s'attablaient autour d'un cassoulet, d'un pot-au-feu ou d'une choucroute monstre. Lorsqu'ils étaient seuls, il y en avait pour deux ou trois jours.

Eglantine maintenait sa passion pour les animaux blessés. Elle travaillait en dilettante pour un parc animalier à quelques dizaines de kilomètres. Elle ne s'y rendait que quelques jours par mois afin de former de nouvelles recrues.

Gaspard s'était mis au vélo. Il n'avait pas touché un deux roues depuis son enfance et les retrouvailles furent épiques. Mais cela lui plut immédiatement. Les routes ardéchoises sont sinueuses, étroites, peu encombrées, bordées de forêts ou laissant le regard porter au loin sur les plateaux venteux. Elles ont un point en commun: quoiqu'il arrive, elles ne sont jamais vraiment plates. Ca monte ou ça descend, toujours. Gaspard eut du mal à apprivoiser le principe du dérailleur au début. Puis, il s'intéressa de plus près à la mécanique. Lui qui n'avait jamais rien su faire de ses dix doigts, il prenait goût au bricolage. La réfection de la maison avait déclenché un nouveau violon d'Ingres. A plus de soixante ans, il se découvrait enfin bricoleur. Plus exactement réparateur. Fabriquer quelque chose de nouveau ne l'intéressait pas outre mesure. Ce qui lui plaisait dans l'action manuelle c'était de redonner vie aux objets ayant une âme. Cela seul en valait la peine.

- Pourquoi s'échiner à vouloir construire de nouvelles maisons quand des vieux murs sont prêts de s'écrouler?

Il avait rencontré Antoine, un as de la récupération et un magicien qui redonnait vie aux objets usés. Il faisait partie d'une association qui, avec le concours des municipalités voulant bien jouer le jeu, squattaient d'anciens bâtiments administratifs ou des ateliers déserts, parfois des usines désaffectées ou d'anciennes galeries marchandes, des gares désaffectées. Il fallait de l'espace. Là, on inventait quelque chose de révolutionnaire par ces temps d'obsolescence programmée. Des dizaines d'établis voyaient le jour, simplement fabriqués de tréteaux et de planches en guise de tables. A la bonne franquette. Un vrai bric-à-brac dégorgeait de caisses ou de cartons. Des moulins à café, des grille-pains, des sèche-cheveux, des fers à repasser, des calculatrices, des enceintes et des platines vinyles. Dans un coin étaient stockés des dizaines d'ordinateurs, des écrans, des téléviseurs. Plus loin, des meubles bancals, des chaises à trois pieds, des tabourets boiteux, des commodes sans tiroirs, des armoires sans portes. Une vraie caverne d'Ali Baba.

Gaspard pensa immédiatement aux animaux blessés dont s'était occupée Eglantine toute sa vie. Ici aussi, les objets étaient

patraques et des petites mains allaient leur redonner une seconde jeunesse.

L'objectif était de réparer ce qui pouvait l'être tout en formant des personnes à savoir se servir de leurs mains. Plutôt que d'acheter puis de jeter, ici on réalisait le meilleur des recyclages, celui qui consiste à restaurer. Et ça marchait. Des lieux semblables s'étaient créés dans presque toutes les villes. La première structure avait vu le jour à Lyon, qui faisait figure de fer de lance dans cette nouvelle conception de la vie.

Moins de biens, plus de liens.

Le vrai progrès est dans la lenteur.

La sobriété heureuse.

La décroissance voulue et choisie.

Gaspard retrouvait ici l'état d'esprit qu'il avait rencontré lors de leur voyage dans des pays moins riches, ne bénéficiant pas de notre confort, obligés d'utiliser le système D, de faire fonctionner son intelligence plutôt que d'ouvrir son porte monnaie.

Ces idées faisaient leur chemin dans une Europe de l'Ouest qui subissait elle aussi la crise de plein fouet. Plus personne ne s'illusionnait à espérer que les années glorieuses reviendraient un jour. Il fallait réinventer la société. Cela prenait deux voies bien différentes.

Il y avait ces âmes volontaires qui tentaient d'insuffler davantage d'humanité dans les rapports entre les gens. De redonner le goût des choses simples. Manger des fruits et légumes de saison par exemple. Abandonner la voiture pour les petits déplacements. Mettre en commun les biens non indispensables. Antoine militait par exemple pour une tondeuse à gazon pour dix habitations.

Depuis quelques années cet élan avait prit de l'ampleur. On organisait en ville des transports scolaires à pied, encadrés par des adultes bénévoles. On faisait jouer la solidarité en groupant les achats dans les grandes surfaces (ces mastodontes qui n'avaient pas attendu le bon vouloir des personnes pour leur proposer une livraison à domicile ou des divers systèmes de ventes préparées mais toujours moyennant finances). Ici et là se

développait des actions sur le principe de la mutualité. Des producteurs agricoles avaient mis en place des structures pour éviter tout intermédiaire et gagner ainsi de la transparence et de l'efficacité. On avait créé les « Jardins du Coeur » où de bonnes volontés apprenaient ou réapprenaient à cultiver un petit potager sous les conseils de jardiniers patentés qui se trouvaient être souvent des personnes à la retraite, bien heureuses de partager leur savoir faire et se sentir concerné par une société qui les avait éjectés du monde du travail.

Sur le même principe, pour les plus nécessiteux, s'étaient déployées les « Cantines du Coeur » qui proposaient de cuisiner des produits frais puis de les déguster dans une salle confortable et d'emporter le surplus pour le soir ou le lendemain. Plutôt que d'offrir de la nourriture comme on aurait fait l'aumône, on faisait participer les bénéficiaires tout en leur donnant une formation. Déjà plusieurs chômeurs de longue date avaient retrouvé du travail dans des cantines traditionnelles ou des restaurants. Quelques-uns avaient même fondé leur propre adresse.

Toutes ces tentatives pour recréer du lien social, pour rapprocher les gens, pour leur redonner une dignité flouée, restaient encore confidentielles par manque d'information et de communication. On commençait juste à en parler. Partout où s'étaient installés de telles organisations, on était débordé de demandes. Les listes d'attente se gonflaient. Les gens attendaient quelque chose, ne sachant plus très bien quoi. Le désaveux de la chose politique se traduisait par des taux d'abstention record. Toute une population ne savait plus vers qui ou quoi se tourner. Il fallait guider, accompagner une foule toujours plus nombreuse qui vivait une crise sans précédent. Il n'y avait pas eu d'éclat, juste une gangrène, un cancer qui rongait la société par le bas, par ses fondements. On sentait confusément qu'on faisait fausse route, que le système avait atteint ses limites, que la technologie censée améliorer le quotidien le rendait plus compliqué, que le progrès et la science ne profitaient qu'à une minorité. Il fallait que cela change. Et c'était en train. Doucement, imperceptiblement. Débarrassé des idéologies du XX^e siècle qui

avaient fait tant de dégâts, aucune nouvelle révolution ne verrait le jour. Trop de matérialisme même chez les plus modestes, un individualisme si exacerbé qui interdisait les grands mouvements de population.

Pourtant, comme le yin et le yang, ce nouvel élan s'accompagnait d'un repli sur soi. Le communautarisme gagnait. Les populations miséreuses, ruinées tant dans leur portefeuille que dans leur volontés, leurs idéaux, se tournaient vers des réponses faciles, des phrases toutes faites. La nouvelle religion du XXI^e siècle se nommait nationalisme. Cela n'était plus la fibre patriotique qui avait enflammé l'Europe plus d'un siècle auparavant. C'était plutôt une peur. Peur de l'autre. Peur de sa différence. Peur du lendemain. Peur de ne pas être à sa place, d'avoir perdu ses repères. Peur de ne plus servir à rien, rejeté par le système, ignoré par ses représentants. Il devenait alors facile de montrer du doigt celui qui ne vit pas, qui ne pense pas comme soi. Des millions de gens ne sachant plus à quoi se rattacher, n'ayant plus d'espoir s'engouffraient sur des chemins glissants où les pires instincts resurgissaient comme autant de fantômes qu'on pensait enterrés à jamais.

Les objets du passé firent leur réapparition soudainement. On n'avait pas entamé ce siècle de son quart que des robes vichy envahissaient à nouveau les vitrines, qu'on abandonnait le numérique pour écouter à nouveau des galettes de vinyles (cela amusait Gaspard de se voir projeté cinquante ans en arrière), les réunions de vieilles automobiles se multipliaient. Dans plusieurs pays d'Europe, on pouvait à nouveau payer dans la monnaie nationale, abandonnée au début du siècle. Des associations proposaient de passer ses vacances comme au bon vieux temps des années d'après guerre. On tractait une modeste caravane attelée à une dauphine d'origine ou récemment sortie des ateliers roumains d'une nouvelle marque qui proposait DS, 4L et 2CV flambant neuves tout en gardant un cachet très XX^e.

Les multinationales ne tardèrent pas à s'engouffrer dans ce nouveau marché qui n'intéressait que les classes moyennes, étant donné le prix prohibitif de tous ces gadgets. Les plus humbles rumaient en déposant un bulletin de vote situé à

l'extrême droite, en proférant encore tout bas (mais le jour viendra où...) des vindictes face aux étrangers toujours plus nombreux selon eux, tirant leur information de médias peu scrupuleux surfant sur cette vague de xénophobie pour vendre du papier ou du temps d'antenne en stigmatisant l'insécurité qui grandissait, les allocations mal réparties et les politiques à mettre tous dans le même sac. Le terreau de la contestation.

Et face à cette réaction petit bourgeois se levait une véritable armée de fous de Dieu. Un Dieu travesti en donneur de leçons. Les barbes poussaient. Le Coran devenait la justification d'actions pas très légales. Les attentats proliféraient, masquant la véritable organisation qui amassait des quantités d'argent sur des comptes privés et numérotés avec l'aval des banquiers Suisses les plus discrets. Les petits fils de ceux qui avaient épargné la fortune des nazis au nez des alliés préservaient des nouvelles fortunes en les faisant fructifier et en prenant au passage leur commission. Un empire financier était en train de se construire bien à l'abri dans sous-sols de Genève ou Lausanne. De l'argent virtuel (pas de billets ni de trésor) mais bien réel. La guerre sainte pourrait se déclencher, il y aurait du répondant.

Pour l'heure, ce climat d'insécurité ajoutait au sentiment réactionnaire de la majorité. On regardait d'un mauvais œil toute personne mal rasée au teint bruni.

Et on continuait à s'enfoncer dans le passé pour ne pas avoir à affronter l'avenir. La politique de l'autruche, d'autant que l'ennemi était invisible. Car d'ennemi, il n'y en avait point. Juste quelques ayatollahs qui entendaient régner sur le monde en envoyant leurs sbires au casse-pipe et des centaines d'innocents au paradis ou en enfer (en attendant que ce soit des milliers).

L'organisation « Onze Septembre » (le logo 11-09 apparaissait après chaque attentat réussi) faisait frémir toute l'Europe de l'ouest et avait déjà eu raison de quatre ministres de l'intérieur qu'on débauchait comme de vulgaires entraîneurs de l'équipe de football suite à une série de mauvais résultats.

La commercialisation d'objets appartenant à un passé récent intéressait les classes moyennes. Les plus humbles devaient se

contenter d'observer le monde avancer sans eux. Quant aux plus fortunés, ils faisaient la richesse d'une toute nouvelle société.

« Replay » proposait pour différents forfaits de recréer le passé. Une sorte de Retour vers le Futur, version grand format et bien réel. D'ailleurs la DeLorean du film à succès était leur emblème. Gaspard avait travaillé une saison pour eux. C'était assez magique, comme de participer à un tournage de film.

L'objectif était de revivre une scène du passé. La plupart du temps, on rejouait des scènes de films cultes. Cela faisait l'objet des petits forfaits. Pour moins de dix mille Euros, on pouvait se mettre dans la peau d'Orson Welles et revivre les grandes scènes de Citizen Kane ou endosser la soutane de Fernandel et se téléporter dans l'Italie de l'après guerre en Don Camilo de fortune. Certains choisissaient Don Corleone et les plus beaux passages du Parrain. On singeait la troupe du Splendid pour des scénettes des Bronzés, on plongeait dans le sillage de Jacques Mayol immortalisé dans le Grand Bleu, ou on allait vivre un spectacle au milieu d'indien maquillés et de taureaux travestis en bisons pour quelques passages de Danse avec les Loups.

Il s'agissait la plupart du temps de reconstitutions, de spectacles savamment mis en scène, à la seule différence que le billet d'entrée donnait droit à y participer en tant qu'acteur.

D'autres forfaits, plus conséquents, proposaient de recréer des moments de la vie personnelle ou des scènes de batailles. Aux Etats Unis le plus gros succès de « Replay » était la reconstitution du 23 Novembre 1963, le jour de l'assassinat de Jfk. Des milliers de figurants engagés et chaque minute revécue à l'identique depuis l'aube jusqu'à minuit.

Une poignée de milliardaires bénéficiaient du grand jeu. La reconstitution de grandes batailles de l'Histoire. Waterloo, Gettysburg, la prise d'Alexandrie. On répétait le supplice de Jésus sur la croix, on recommençait la construction des pyramides, on reproduisait de gigantesques et légendaires batailles navales. Le commanditaire était le plus souvent le premier spectateur, toujours juché dans un hélicoptère pour ne rien manquer du spectacle mais il arrivait souvent qu'il demanda à être acteur, de préférence jouant le rôle titre.

Ces incursions dans le passé, cette volonté de tourner le dos à l'avenir connaissaient un succès croissant. On se réfugiait dans la douceur des temps révolus pour échapper à la triste réalité: le monde se scindait en deux parties, deux antagonismes. D'un côté les nantis qui tremblaient de peur en s'enfermant dans leurs souvenirs et de l'autre ceux qui n'avaient plus rien à perdre, habilement manipulés par de dangereux esprits pervers.

Il ne se passait plus une semaine sans qu'une bombe n'explose dans le centre ville d'une capitale de l'Ouest. L'Europe était particulièrement visée. Les Etats-Unis, particulièrement choqués par les attentats du début du siècle avaient pris des mesures quasi totalitaires. Le grand pays de la Liberté était devenu une forteresse déployant des forces de police et ayant recours à l'armée à chaque coin de rue. On avait truffé les métropoles de milliers de caméras vidéo qui enregistraient absolument tout, au grand bonheur du Fbi et de la Cia qui était redevenue aussi puissante qu'aux pires heures de la guerre froide. D'ailleurs le nouveau président, ultra républicain et élu à plus de soixante dix pour cent des voix, l'avait clairement annoncé dans une déclaration fracassante reprise par toutes les télévisions du monde et tournant en boucle sur Internet.

- Les Etats Unis d'Amérique sont en guerre. J'entends éradiquer toute forme de terrorisme d'ici la fin de mon mandat. Sur ce sol il ne sera pas question de troubler la vie de mes compatriotes. Nous nous battons comme nous savons le faire, comme nous l'avons toujours fait et, grâce à notre volonté et notre courage, nous sauverons une nouvelle fois le monde.

C'était clair et sans ambages. De surcroit, le président, un bon petit fils d'Irlandais à la figure taillée dans le roc, invitait ses ressortissants à ne pas quitter le pays. « Nous ne pouvons assurer la sécurité des citoyens américains que sur le territoire américain ».

La situation se radicalisait. Le manichéisme reprenait ses droits. Il y avait les bons capitalistes blancs d'un côté et les méchants islamistes basanés de l'autre.

Isolés dans leur maison entièrement retapée, Eglantine et Gaspard n'entendaient pas tous ces discours frappés de peur, ne

percevaient pas la tension qui montait, ne discernaient pas qu'une catastrophe allait peut-être survenir.

Gaspard s'était pris de passion pour le vélo. Il aimait avant tout la mécanique. Le délicieux cliquetis du dérailleur, l'ajustement au millimètre des différents composants, le son du souffle d'un peloton filant à vive allure. S'il accompagnait quelquefois un groupe de sexagénaires, il préférait réparer, entretenir le matériel. De vrais bijoux aussi léger qu'un oreiller de plumes d'oie. Des cadres rutilants, des jantes en carbone, des pignons chromés.

Il avait mis en place un système de sorties organisées pour ceux qui voulaient rouler ailleurs qu'aux alentours de la banlieue lyonnaise. Il avait démarché deux sponsors. Une banque était entrée dans le jeu, voulant ainsi redorer son image suite à quelques scandales financiers qui l'avait coupée de clients modestes qui représentaient son fond de commerce. Et une marque de diététique, proposant divers produits naturels censés améliorer des performances et la récupération. Il avait investi dans un minibus qu'il avait lui-même aménagé. On pouvait y installer une douzaine de cyclistes du Dimanche avec leurs machines précieusement rangées dans une petite remorque. Le groupe était habillé aux couleurs des deux sponsors, toute la panoplie à revêtir obligatoirement.

Deux fois par semaine, le Mercredi et le Dimanche, parfois quelques samedis aussi et plus régulièrement pendant les mois d'été, on se donnait rendez-vous devant un café de la périphérie Lyonnaise. On s'inscrivait grâce à un site internet. On venait avec son vélo puis on faisait confiance à l'organisation.

Rien n'était laissé au hasard. L'assistance technique bien entendu. Gaspard se réjouissait de régler les machines, de gonfler les boyaux, d'ajuster les freins, de donner un coup de tournevis par ci par là, de graisser la chaîne, de tendre un câble. Dès huit heures, on partait pour une destination prévue à l'avance. On roulait entre une et trois heures sur des autoroutes désertes. On s'arrêtait alors au beau milieu des vignobles de Bourgogne, aux premiers contreforts des monts du Jura, au pied de cols alpins prestigieux, sur les plateaux venteux des

Cévennes. Parfois on poussait jusqu'à la méditerranée ou ces étendues campagnardes du Nivernois, de l'Allier.

Chacun recevait une feuille de route, quelque provisions généreusement fournies par la marque de diététique. Le petit peloton avançait à bonne allure. Pour ne léser personne, Gaspard précisait lors de la mise en ligne du programme quel serait le niveau requis. Ainsi personne ne s'ennuyait quand d'autres auraient tiré la langue.

Lui suivait au volant du minibus qui permettait de réguler la circulation lorsque le tracé prenait de grands axes assez fréquentés en offrant une parfaite sécurité au groupe de cyclistes. Il assurait bien entendu les dépannages éventuels, ravitaillait ses ouailles comme un vrai directeur sportif et il lui arrivait de servir de voiture balais pour les cas désespérés, épuisés par un parcours qu'ils avaient sous-estimé.

Il n'hésitait pas à convier quelques journalistes du coin afin que les généreux sponsors puissent bénéficier d'une fenêtre de reconnaissance dans la presse locale.

Cela se terminait régulièrement par un bon repas dans une auberge minutieusement choisie. Pour ne rien sacrifier au confort de son équipe d'un jour, Gaspard avait bricolé une cabine de douche portative. On s'arrêtait alors sur l'une des nombreuses aires dédiées aux camping-car et un chauffe-eau permettait aux corps meurtris et aux jambes lourdes de retrouver une seconde jeunesse avant de faire ripaille.

On rentrait à la nuit tombée. Certains membres étaient des habitués qu'on retrouvait d'une semaine sur l'autre. Certains ne venaient qu'une fois. Chaque mois de Juillet, on entreprenait la double ascension du Mont Ventoux. Les valeureux pédaleurs gravissaient le géant de Provence par un circuit qui permettait d'en apprécier les deux versants, aussi durs l'un que l'autre.

Il régnait une ambiance de ruche dans cette brasserie située au cœur de Paris. Ce n'était pas un lieu réputé touristique. L'adresse ne figurait dans aucun guide à l'attention des provinciaux qui « montaient » à la capitale pour un congrès, un salon, une réunion de travail ou tout simplement un weekend en

amoureux. On n'y croisait pas cette faune internationale qui envahissait certains établissements tout aussi bruyants donnant l'impression d'une tour de Babel. A l'heure du déjeuner, on pouvait aisément faire le tour du monde en passant de table en table. C'était le paradis des polyglottes. Une conversation en allemand autour de chopes de bières, des propos colorés provenant d'exubérants italiens ou albanais, une réserve à peine trahie de quelques pointes plus aigues venant d'une table nipponne, des éclats de voix à l'accent slave, des palabres arabisantes, un dialogue entre deux vénézuéliens au teint buriné, quelques mots de français échappés d'une tablée de bretons et par-dessus tout un mauvais anglais qui permettait d'étranges échanges entre serveurs et clients.

Ici, on ne parlait qu'une seule langue. Celle de la bonne humeur autour de plats simples et revigorants. On proposait à toute heure des sandwiches taillés dans une demie baguette et offrant une variété incomparable d'assortiments de charcuterie, de fromages, de viande froide autour de crudités du jour, le tout relevé de sauces à la préparation tenue secrète coûte que coûte.

Le traditionnel steak frites tenait encore le haut du pavé mais les préparations de fritures diverses avaient le vent en poupe. A la carte, on trouvait aussi couscous ou choucroutes selon le jour. On mangeait bien et copieux dans une ambiance bourdonnante. Ceux qui désiraient un peu d'intimité, de calme et de recueillement devaient changer d'adresse.

Eglantine et Gaspard aimaient bien cet endroit, uniquement mentionné par un bouche à oreille de connaisseurs. On se refilait les coordonnées de la brasserie comme on révèle un coin à champignons, en semblant faire une fleur à son interlocuteur.

- C'est bien parce que c'est toi.

Ce soir-là, l'atmosphère était de celles de soirs de matchs lorsque le club avait remporté un match difficile. Ça mastiquait fébrilement, ça parlait à tort et surtout à travers, quelques rires aux sonorités aigues ou insolites s'échappaient d'une rumeur qui s'enflait parfois puis retombait soudainement avant de repartir dans des échos voluptueux. Tout le monde se connaissait. On se saluait d'un geste lointain ou bien on se tapait sur l'épaule. Ce

n'était plus une brasserie parisienne, c'était un relais de routiers situé sur un grand axe européen.

Les serveurs virevoltaient au milieu d'une foule qui ne tenait pas en place. Un soir, Gaspard avait noté qu'un client volubile malgré un embonpoint ostensible s'était levé quarante deux fois de table pour aller saluer une vague connaissance ou échanger une paire de mots avec un familier situé à l'autre bout de la salle. Les serveurs évoluaient donc au milieu d'une véritable piste de danse, effectuant une chorégraphie mal orchestrée où chacun ne devait son salut qu'à une agilité et une habileté sans faille. C'était la place de la Concorde aux heures de pointe, l'Etoile avant que la signalisation ne mette provisoirement fin à un chaos total. Pourtant ça passait. Tant dans cet établissement que dans les rues encombrées de Paris. Pas (ou peu) de télescopages. Les plats arrivaient toujours à l'heure. Le service était impeccable. La cuisine aussi. Rien d'alambiqué, de sophistiqué, de précieux, mais des saveurs et un goût de premier choix. On savait préparer des ingrédients simples selon des recettes qui avaient fait leurs preuves. Et cela ajoutait à la bonne humeur ambiante.

Gaspard avait commandé une assiette de fritures. Le jeu était de retrouver les ingrédients. Le chef ne lésinait pas. Poiscaille diverse pêchée directement dans les petits ruisseaux, coquillages de tout acabit et filets panés baignés dans une préparation qui évitait cette impression huileuse qui colle aux doigts. Car ici, c'était une des nombreuses caractéristiques du lieu, on mangeait avec les doigts. Les ailes ou les cuisses de poulet (on ne servait jamais de blanc et tout le monde se demandait ce qu'on en faisait en cuisine) étaient dévorés solidement maintenus entre le pouce et l'index, certains levaient le petit doigt en grignotant pour se donner un genre. Les frites aussi croustillantes que les pains perdus qui étaient leur marque de fabrique étaient piochées sans l'aide de quelque ustensile superflu. Bien entendu nul besoin de couteaux ni de fourchettes pour mordre dans les sandwiches et les jours de couscous, certains n'hésitaient pas à entreprendre le plat à la manière orientale, en confectionnant minutieusement des boulettes de semoule entre leurs doigts.

Cela demandait une certaine dextérité, une habitude à laquelle on remarquait les coutumiers du lieu.

Eglantine avait choisi du turbo qui avait le mérite d'être cuit à la perfection et être présenté sans le traditionnel pâté de riz ou les quelques frites sur le bord d'une assiette démesurément grande. Elle avait définitivement abandonné la viande en changeant de siècle, n'ayant jamais été une dévoreuse d'escalopes ou d'entrecôtes. Le filet était juste recouvert d'une sauce au champagne et était mis en valeur sur un lit d'endives, de carottes finement émincées, de tranches de navet au travers desquelles la lumière passait, quelques champignons caoutchouteux (certainement des trompettes de la mort) ou goût incomparable qui se mariaient merveilleusement avec les noix de Saint Jacques qui trônaient autour.

C'était délicieux. Gaspard avait commandé une bouteille de vin de Loire qui descendait tout seul. Ils en commanderaient une autre pour le dessert.

On prétend qu'à force de vivre ensemble, les couples finissent par se ressembler, qu'ils effectuent les mêmes gestes, ont les mêmes tics, partagent le même vocabulaire et usent des mêmes expressions. Pourtant Gaspard et Eglantine avaient eu des parcours professionnels qui les séparaient pendant un certain laps de temps. Pour mieux se retrouver sans doute. Quoi qu'il en soit, ils avaient établi plusieurs usages sans le préciser vraiment. Cela s'était fait en cours de route sans en préciser les règles au départ. Ainsi, le moment du repas était sacré. On ne se laissait distraire ni par un poste de télévision allumé ni en jetant un œil distrait sur un journal. Ils avaient horreur de ça. Etre à table ensemble et ne pas l'être d'une certaine façon. Leurs vies ne leur avaient pas permis d'être côte à côte sans arrêt, lorsqu'ils étaient ensemble ils en profitaient au maximum. Cela leur était resté maintenant que les trépidations de vies professionnelles impétueuses s'estompaient peu à peu. Ainsi, lorsqu'ils partageaient une table dans un restaurant, s'arrangeaient-ils pour aller aux toilettes ensemble afin de ne pas laisser l'autre comme un idiot, seul à la table. Il arrivait parfois, et même encore, qu'ils prirent la même destination, s'enfermant dans l'exiguïté d'une

cabine réservée aux dames pour assouvir d'autres instincts naturels.

Ce soir-là, ils furent sages. Gaspard descendit et prit à droite les communs réservés aux hommes et Eglantine le suivit et tourna à gauche au bas des escaliers en direction de la section réservée aux femmes.

Elle entendait simplement se rafraîchir le visage. Il régnait une chaleur de bûcher dans la salle du restaurant, la climatisation étant défectueuse depuis une semaine. Gaspard commençait à se soulager, l'air un peu embrumé. Il ne pensait à rien de spécial, juste à cette soirée et ces trois jours à Paris.

Ils avaient définitivement quitté la capitale six mois auparavant. C'était encore tout frais et pourtant il avait noté de nombreux changements, spécialement dans l'attitude des gens de la rue. Une vigilance, une méfiance, une crainte à peine voilée par l'indifférence qui est l'apanage des populations vivant dans les métropoles. Cela lui avait rappelé avec un brin de nostalgie deux étés des années quatre vingt où, déjà, quelques bombes avaient explosé ça et là. Il n'était pas question à l'époque de laisser trainer un sac de sport quelque part si on ne voulait pas le retrouver montré du doigt et qu'il finisse entre les mains de la police comme objet suspect.

De son côté Eglantine n'avait pas ce genre de préoccupation. Elle pensait à cette chaleur de tous les diables et à leur union à tous les deux. Ils avaient passé toute leur vie ensemble. Cela commençait à faire un bail. Plus de trente ans. Allaient-ils repartir pour trente de plus? Quelles seraient leurs vies, leur vie à tous les deux, maintenant? L'amour finirait-il par s'effriter, se transformer en quelque chose de moins élevé, comme ils pouvaient le constater chez leurs connaissances. Un soir, ils s'étaient amusés à faire le compte des couples qui duraient. Une sorte de Hit Parade des amants les plus réguliers. Cela avait tourné à la consternation. Peu dépassaient la décennie. Ceux qui restaient étaient-ils vraiment heureux? On pouvait en douter à les voir au mieux se disputer pour des broutilles, au pire à ne plus se parler que pour émettre des banalités ou des phrases passe partout qu'on réserve à la vie sociale. Ils parlaient par

politesse ou par mépris. Navrant.

Eglantine se tamponnait le front d'une lingette rafraichissante parfumée au muguet. Gaspard passait ses mains sous l'eau tout juste tiède (la climatisation ne fonctionnait-elle pas non plus dans la plomberie?).

Ils se retrouvèrent au pied des quelques marches qui rejoignaient l'arrière de la salle toujours aussi bruyante. En remontant cette volée de marches main dans la main, ils s'imaginaient pénétrer dans un stade surchauffé. Parvenus à la dernière marche, un souffle d'une puissance colossale les projeta en arrière. La déflagration fut si puissante que leurs organes internes subirent des dommages irréversibles. Leurs poumons, leurs foies, leurs tripes et même leurs cœurs qui s'étaient unis un peu plus de trente plus tôt éprouvèrent une pression qui les déforma et fit éclater des vaisseaux sanguins. Avant même de retomber lourdement douze marches plus bas, leur physiologie avait été irrémédiablement modifiée. Les organes internes pressés, écrasés, comprimés, broyés, pulvérisés. Dans ce court instant où ils n'étaient que deux pantins flottant dans l'air brûlant, ils reçurent une salve de projectiles divers, des éclats devenus aussi durs que l'acier par la violence de la projection. A cette vitesse, un simple capuchon de stylo peut se transformer en véritable balle. Eglantine fut touchée au thorax par un morceau d'assiette bien tranchante. Gaspard subit l'attaque de résidus divers et difficilement identifiables, comme une salve de plombs échappée d'un double canon de fusil. Alors la chute ne fut plus qu'accessoire, secondaire, négligeable. Elle se réceptionna sur le dos, broyant quelques vertèbres au passage. Il tomba sur l'arrière du crâne, ouvrant une plaie d'où s'écoula un mince filet de sang. Son cœur continuait de battre en désordre mais toutes ses fonctions vitales étaient au point mort. Ses reins ne fonctionnaient plus. Ses poumons ne pouvaient plus se gonfler. Sa pression artérielle, après un pic, tomba subitement. Ses sens l'abandonnèrent. Un léger tremblement activa ses muscles qui n'étaient plus commandés par un cerveau dont les connexions avaient subi d'irréversibles dommages. Encore un moment irrigué, il retrouva une partie de son autonomie juste pour

évaluer les dégâts et parer au plus pressé. Aucun membre ne répondait aux divers stimuli, aucune pensée ne pouvait se maintenir plus d'une demi seconde. C'était une scène chaotique comme on en observe après un carnage, une tempête ou un attentat. Son cœur cessa de battre à vingt et une heures dix huit minutes et quatorze secondes. Il n'était plus qu'un polichinelle désarticulé et sans un souffle. Eglantine lui survécut douze secondes et quelques dixièmes. Ils étaient séparés de moins d'un mètre, leurs corps disposés dans un enchevêtrement insolite.

Dans la salle de la brasserie, il y eut un grand silence seulement troublé par quelques craquements d'origines diverses et mal définies. Les premiers râles et gémissements de douleur ne vinrent qu'après un long laps de temps. Puis ce fut des appels, des cris. Des gens accouraient depuis l'extérieur. Et ce fut pour eux une vision d'horreur. Le feu commençait à se répandre dans les cuisines et venait lécher la salle qui n'était plus que méandres et confusions. De vraies ruines d'où émergeaient des corps sans vie et d'autres qui ne tenaient qu'à un fil. Les plus épargnés n'étaient pas nécessairement les plus chanceux. Ils devaient continuer à vivre, eux, et ce n'était pas une solution de facilité après avoir vécu ce cataclysme et, éventuellement, après avoir perdu un proche. Les secours, pompiers en première ligne, débarquèrent un bon quart d'heure plus tard. On endigua le début d'incendie. On dégagea les corps meurtris mais encore retenus à la vie. On leur prodigua les premiers soins, dans l'urgence. Puis une demi douzaine d'hôpitaux les plus proches reçurent un accroissement soudain de leur effectifs. Alors les enquêteurs firent leur entrée. La police scientifique. Mais déjà un coup de fil anonyme revendiquait l'attentat de la brasserie au nom du « Nouvel Ordre Islamiste », le tristement célèbre Noi, qui faisait d'un seul coup, trente six victimes supplémentaires et autant dans un état sérieux. Eglantine et Gaspard faisaient partie de ce triste décompte.

Ainsi s'acheva la sixième vie de Gaspard Noël. Quasiment main dans la main avec sa belle. Leurs cœurs ayant cessé de battre presque dans la même seconde.

C'est romantique. Mais c'est diablement con, surtout.

Surtout que la réalité, je veux dire ce qui s'est vraiment passé, n'a rien de romantique, du moins pas ce romantisme là, celui qui se nourrit des mots irrévocables comme « toujours » et « fidélité », celui qui respire le parfum des roses et n'a d'autres modèles que Romeo & Juliette ou Tristan & Yseult. Un romantisme qui prétend ne pas pouvoir vivre sans l'être aimé, que celui-ci est notre oxygène, notre seule et unique nourriture. Billevesées que toute cette poésie, juste bonne à exalter les esprits encore innocents de jeunes filles en fleur.

La réalité, c'est la chair et le sang. C'est un monde qui vit avec ces qualités mais surtout ces défauts. C'est faire face plutôt que d'abdiquer au nom de grands principes. C'est jouer les modestes et humbles plutôt que les héros.

La réalité est plus terre à terre.

La réalité c'est Eglantine qui se retourne vers Gaspard en grimpant cette volée de marche et dans son regard il remarque aussitôt cette étincelle coquine, ce pétitement sensuel, cette invitation à la débauche, à de tendres moments. Mais oui, on peut avoir soixante deux ans et avoir encore une flamme qui brûle en soi, dans le bas du ventre plus exactement. Il n'y a pas d'âge de retraite pour la sexualité. L'amour ne se transforme pas forcément en tendresse de napperon exécuté au coin d'un feu de bois et de grilles de mots croisés remplies par un après midi de pluie.

Les sens se moquent de l'âge de nos artères.

Gaspard lut tout ça dans le regard laconique d'Eglantine. Les toilettes étaient désertes. Ils firent demi tour et s'enfermèrent dans la cabine de gauche.

Ils n'entendirent pas la déflagration.

Ils perçurent juste l'onde de choc.

Gaspard se souvint des abords de l'avalanche. Il ressentit la même percussion sur ses tympans. Comme un évier qu'on débouche, un effet de ventouse. Il y eut un grand fracas que leur surdité momentanée atténua dans une sorte de bruit étouffé de poutres qui se fracasseraient sur de la mousse ou une épaisse moquette. Une poussière très fine se répandit comme un nuage

de fumée. Ils furent obligés de se protéger les muqueuses d'un mouchoir humide. Une odeur de pierre chauffée se répandit, sensiblement la même que l'on obtient en frottant deux silex pour démarrer un feu, mêlée aux fragrances habituelles d'une brasserie parisienne. Lorsque le brouillard se dissipa, Gaspard entreprit de remonter les quelques marches qui les séparaient de la grande salle. Dès la troisième marche, des blocs de béton, des morceaux de poutres, tout un fatras, un amoncellement de matériau divers, barrait le chemin, condamnant la sortie. Gaspard tenta de dégager quelques moellons, de retirer briques et bouts de bois, résidus de plastique déformés. Mais tout était enchevêtré dans une agglomération bien compacte quoique hétéroclite et sans ordre. De plus, il faudrait attendre que certains composants se refroidissent, notamment les fragments de métaux.

Eglantine et Gaspard étaient prisonniers ici, dans un sous-sol épargné par l'explosion. Coincés, bloqués, obstrués, immobilisés, cernés, empêchés, mais vivants.

- Quand je pense que j'ai échappé de justesse à une avalanche et nous voici séquestrés par un mur de chaos.

Heureusement, l'explosion n'avait pas endommagé les canalisations et ils avaient l'usage des lavabos... jusqu'à ce que les pompiers eurent l'idée de couper l'électricité et l'eau. Gaspard avait rempli les deux lavabos à raz bord.

- On ne sait jamais, avait-il dit à Eglantine. Imagine que pour une raison ou une autre, l'eau vienne à être coupée. On ne sait pas combien de temps il va falloir tenir ici.

Le bouchon était si compact qu'il les isolait de tout bruit extérieur. Inutile donc de s'échiner à taper de toutes leurs forces pour se faire entendre du dehors où, très vite, un remue-ménage d'une toute autre nature remplacerait le brouhaha habituel d'une salle de restaurant conviviale à l'heure de pointe.

Ils passèrent vingt huit heures calfeutrés dans ce petit réduit qui bénéficiait, normes respectées en vigueur, d'une arrivée d'air. Leurs téléphones portables les attendaient tranquillement dans les poches de leurs vestes restées au vestiaire et qui avaient été désintégrées comme tout le reste.

Ils ne se parlèrent pas beaucoup. S'assoupirent un moment. Ils gardaient l'espoir, entremêlé de doute parfois. Et si les secours ne pensaient pas aux toilettes? Si les bulldozers venaient finir de tout raser, écrasant le couple comme deux souris pris au piège? Si on les abandonnait là, ne serait-ce que quatre ou cinq jours?

Combien de temps peut-on tenir avec quelques litres d'eau?

Ils n'évoquèrent aucun souvenir en commun. Ne se remémorèrent pas leur vie passée. On garde ça pour les moments fatals et ils espéraient ne pas en être là. Pas encore.

Ils n'avaient plus aucune notion du temps.

Des spéléologues avaient participé il y a quelques années à une expérience peu commune. Coupés du monde dans une grotte souterraine, ils avaient vécu ainsi pendant trois semaines. S'ils bénéficiaient de tout le confort possible dans de telles conditions, ils n'avaient pas le moindre repère chronométré. Pas de montre ni d'horloge. Juste leurs impressions. La succession des temps de veille et de sommeil. On ne pouvait pas parler de nuits. Lorsqu'ils étaient reparus au grand jour, le calendrier marquait un jour de plus que leurs calculs n'avaient prévu. D'après leurs impressions, leurs sensations, leurs perceptions et cette fameuse horloge biologique, ils avaient vécu des journées de vingt trois heures.

Aussitôt, à la lumière de cette expérience grandeur nature qui confirmait ce que l'on supputait déjà, quelques scientifiques audacieux ou en mal de publicité, firent le rapprochement avec la rotation de la planète Mars qui tourne sur elle-même en vingt trois heures. Pour ces hardis spécialistes, ces savants osés, ça ne faisait plus de doute maintenant. La terre avait été peuplé par des martiens qui avait fuit une planète désormais stérile. Et l'humanité serait obligée d'ici quelque temps d'immigrer ailleurs. Nous n'étions que des nomades en définitive.

Cela avait amusé Gaspard. Il se souvenait de son enfance et de sa stupéfaction lorsqu'on lui avait appris que Mars était la planète Rouge.

- Mais alors, pourquoi parle-t-on des petits hommes verts si Mars est rouge?

Il se souvenait de plusieurs détails de sa vie à présent. Était-ce la

présence de la mort qui rôdait déjà? Il se rappelait vaguement avoir échappé à une noyade certaine étant enfant. Si Vladimir ne lui avait pas appris quelques rudiments pour se débrouiller dans l'élément liquide, serait-il là en compagnie de la femme de sa vie? Aurait-il vécu toutes ces années? Traversé tant de paysages? Expérimenté toutes ces choses? Il se rappela aussi cette avalanche qui, sans la connaissance qu'il avait de la neige et de ses potentiels dangers, aurait dû l'ensevelir lui et son ami. Qu'était-il devenu, du reste?

Ainsi s'enchainaient les souvenirs comme dans un rêve. Une idée, une pensée et le cerveau prenait une autre voie, une autre direction, passait du coq à l'âne.

Il se souvint aussi qu'un simple livre de poche l'avait arraché des doigts crochus de la mort. Il s'était évanoui tout comme il avait touché le fond de la rivière avant de remonter à la surface pour un nouveau tour de piste.

Combien de chances a-t-on dans une vie? Il avait donc échappé par trois fois déjà à l'éternité. Mais y avait-il eu d'autres occasions manquées? Il se forçat à une gymnastique intellectuelle bien particulière. Quels avaient été les conditions nécessaires aux rencontres importantes de sa vie? Quels choix et quelles conséquences? Un destin ne reposait finalement que sur une cascade de choix et de rencontres. Et combien de fausses routes, de rencontres évitées, empêchées, pas même pensées? Il n'avait surement pas échappé seulement trois fois à la mort. Il y avait certainement plusieurs événements qui n'avaient pas eu lieu. Il ne s'en doutait pas. On ne peut pas savoir ce qu'aurait été notre vie si nous avions pris un autre chemin. Si nous avions dit un non à la place d'un oui. Si nous avions évité ce raccourci ou emprunté cette variante? Un pas de côté et c'est toute une existence qui bascule. Serait-il immortel? Y a-t-il un dessein derrière tout ça? Les croyants seraient-ils dans le vrai finalement? Il s'était aperçu qu'ils avaient une assurance qu'il ne possédait pas. Quelque chose de rassurant tout au fond d'eux-mêmes, comme une flamme. Non, plutôt des braises qui ne s'éteignent jamais et donnent une confiance en soi et en les autres. Ceux qui croyaient, les vrais, pas ceux qui effectuaient

simplement les gestes de la religion mais tous ceux qui pensaient au fond d'eux-mêmes qu'une force supérieure existait, une force pas encore découverte par les scientifiques qui viendrait s'ajouter à celles déjà connues et expérimentées. Toutes ces personnes animées de braises donc, semblaient avancer en se posant moins de questions, du moins en ayant quelques bribes de réponses. Ils semblaient marcher sur trois pieds. Ils étaient plus stables. Était-il en train de virer de bord? Des coups répétés se répercutèrent dans le petit réduit. Eglantine lui donna un coup de coude qui le fit émerger définitivement de ses pensées intérieures.

- Je crois que quelqu'un a frappé à la porte, dit-elle, l'œil malicieux.

8 - Septième vie (ainsi soit il).

On prétend qu'avant l'âge de trois ans on n'a aucun souvenir.

Gaspard s'était souvent fait cette comparaison entre la vie humaine et celle de l'univers. Si l'on ne peut se souvenir des premiers mois de son existence, on ne peut pas voir les premières secondes suivant le Big Bang. Premières secondes étant une manière de parler puisqu'il a fallu des milliers d'années avant que la lumière ne puisse s'échapper. Cela avait troublé l'esprit excentré de Gaspard. Tout comme les premières lignes de la Bible.

Et la lumière fut.

Effectivement, le départ de toutes choses fut une explosion de lumière, une horde de photons libérés d'une gravité inimaginable. Et même aujourd'hui, plus de treize milliards d'années après, la lumière est empêchée aux abords des trous noirs, ces gigantesques dévoreur de temps et d'espace.

Gaspard réfléchissait souvent à ça, la nuit, avec pour plafond ces myriades d'étoiles dont on ne voit que le passé. L'entendement humain est incapable d'englober de telles distances, de tels concepts. Cela donne vite le tournis aux plus blasés. L'antimatière, dont on prétend que si on arrive à la créer peut dissoudre le monde entier en un instant. La matière noire, qui représente 99,5 pour cent de la masse totale de l'univers. Notre pauvre petite planète qui a permis à l'orgueil humain de croire que nous serions seuls alors qu'il est mathématiquement probable que la vie existe partout ailleurs (les probabilités jouent en ce sens). Que ce qui serait incroyable n'est pas cette Terre foisonnante de vie mais l'absence, le vide, le chaos.

Gaspard avait souvent tenté de saisir un souvenir de sa prime jeunesse comme on essaye de se rappeler les éléments disparates d'un rêve. Sans succès évidemment.

A cinq ans, le futur n'existe pas. Tout comme le bébé croit que le monde qui l'entoure n'est que le prolongement de ses membres, le petit garçon n'imagine pas son avenir ou alors comme une fiction. Pour lui, les adultes ont toujours été grands et les enfants restent des enfants toute leur vie (joli truisme,

belle évidence, nos sommes et nous demeurons, quoi qu'il arrive, les enfants de nos parents).

Lorsqu'on atteint dix ans, on saisit mieux les choses mais le temps est encore distordu d'une singulière manière. On pense qu'on est vieux à trente ans. On n'a pas une vision claire et objective de ce qui nous attend. Question de maturité, d'expérience.

Puis la vie nous entraîne dans ses rouages et on ne prend plus le temps de se poser aucune question. Pas celles de ce genre du moins, trop obnubilé par devoir régler les divers problèmes qui ne manquent pas de se poser. Vie professionnelle ou vie intime, rien n'est jamais simple. Alors, le temps prend son envol, sa vitesse de croisière. Lorsqu'on a atteint la moitié de sa vie, sans pouvoir précisément savoir quand elle se situe et pour cause, il est déjà trop tard. On est embarqué dans un tourbillon linéaire (les pires) qui nous propulse vers ces âges dangereux faits de décrépitude et de nostalgie.

Gaspard Noël n'avait jamais souscrit à cette mode devenue style de vie qu'était ce replis sur soi, sur un passé idéalisé.

Après un début de siècle houleux, où deux façons d'appréhender l'existence coexistaient, où deux mondes vivaient sur la même planète, où les désirs et les attentes n'étaient pas partagées de la même façon, le globe s'était autorégulé.

Les crises graves du passé avaient connu leur épilogue dans de sanglantes guerres, d'exterminatrices épidémies ou de dévastatrices famines. Celle-ci allait se résorber dans la continuité, la banalité d'un quotidien dont tout le monde se satisfaisait tout en maugréant allégrement. Pas de catastrophes insurmontables, pas de cataclysme cinglant, juste quelques tsunamis ou tempêtes plus marquées. Tout continuait comme toujours.

Ceux qui n'avaient rien avaient encore moins et les nantis parvenaient à dissoudre les tensions dans une administration toujours plus pesante, des décrets, des lois, des protocoles, des traités, de la diplomatie, des arrangements, des conventions, des conciliabules, des marchandages. De la gestion en somme. Les libertés se réduisaient sans qu'on s'en aperçoive non sous la

botte de quelque dictateur zélé mais tout simplement parce que la liberté c'est comme les neurones, ça s'use lorsqu'on ne s'en sert pas.

A l'approche du demi siècle, il n'y avait pas eu d'éclat, juste une foule désabusée qui aimait trop son confort pour tout remettre en question. Même ces vagues d'attentats avaient cessé. Tout rentrait donc dans l'ordre. Un ordre bancal, certes, avec de la richesse au nord et de la misère au sud et puis quelques oasis de fortunes aussi, mais bien plus mal réparties.

Contre toute attente et faisant mentir les chiffres, Eglantine n'avait pas survécu à Gaspard. D'après les toutes puissantes probabilités, elle aurait dû avoir quelques mois de sursis face à Gaspard, étant tous les deux presque du même âge. L'espérance de vie féminine restait toujours supérieure à celle des hommes, bien que l'écart diminuait d'année en année, le style de vie étant sensiblement devenu le même entre les deux sexes. Mais cela est une moyenne et on ne se méfie jamais assez des moyennes.

Prenez toute une famille autour d'une table et faites la moyenne des âges. Vous tomberez neuf fois sur dix sur un chiffre qui ne correspond à l'âge d'aucun des convives. La moyenne est la meilleure façon de travestir la réalité en l'englobant sous un prétexte scientifique. Exactement ce qui se passait dans le monde occidental. Une inertie, une gravité qui s'appliquait à toutes choses en les écrasant sous leur propre poids et interdisant tout débordement. La vie ressemblait à ces grands fleuves qui semblaient immobiles mais dont le courant était comme un train de marchandises au ralenti ou comme une coulée de lave: rien ne pouvait l'arrêter. Lent mais inexorable.

Après la disparition d'Eglantine (une simple embolie cérébrale qui était survenue comme un cheveu sur la soupe), Gaspard avait abandonné cette maison Ardéchoise qui lui rappelait trop de souvenirs. Des souvenirs récents mais qui étaient enrobés de bonheur partagé. Il avait déniché un petit chalet de rondins en fustes qui donnait sur les premières pentes d'un versant exposé plein sud au cœur du Vercors. Bien souvent, lorsque le temps le permettait, il aimait s'asseoir sur un banc à l'ombre d'un cerisier qui donnait de petits fruits tout juste acidulés dès la mi-juin.

C'est ici que nous le retrouvons, Gaspard. Bientôt centenaire. Ayant bien vécu. Partagé de beaux moments. Rencontré de sublimes personnes dont Eglantine était le soleil.

L'astre commençait à plonger derrière un rideau d'épicéas qui recouvraient l'épaule de la montagne d'en face, comme une écharpe qu'on aurait négligemment jetée. D'ici quelques minutes, il abandonnerait son poste et rentrerait préparer un bon repas. Depuis quelques années, il s'était pris de passion pour la cuisine. Eglantine était encore là et il aimait l'étonner en préparant de succulentes recettes. Maintenant il était seul et il lui arrivait de finir les restes pendant deux jours.

Le disque virant au rouge commençait à lécher la cime des arbres projetant une lumière dorée aux reflets bordeaux. Il pensait que vivre vieux avait son prix. Celui de voir tous ceux qu'on aime partir avant soi.

Cela avait commencé par Vladimir. Non, en fait, cela avait commencé bien avant.

Alain, un copain d'enfance (il ne pouvait pas dire d'école puisqu'il n'y avait mis les pieds que deux petits mois et ne s'en était pas porté plus mal par la suite), à qui l'on reprochait son inconstance et sa frivolité, son manque de sérieux (être sérieux à seize ans, quelle hérésie!), avait vu son existence coupée net, à la sortie d'un virage qui se resserrait plus qu'il ne le croyait. Il pilotait sa petite 125 cm³ aussi prudemment que son âge lui permettait, avec juste ce qu'il fallait de griserie, sans excès. Le camion qui transportait du bétail n'avait rien à se reprocher. Il roulait doucement, bien sur sa droite et avait vu déboucher la petite moto, emportée par l'inertie du virage, droit sur les flancs de la bétailière. Ce fut la première rencontre de Gaspard avec le corps inanimé de quelqu'un qu'il connaissait bien, qu'il appréciait. Il s'était rendu compte que la vie était bien fragile, qu'elle n'était qu'un équilibre précaire et éphémère, qu'une simple poussière pouvait à tout moment rompre.

Puis Vladimir, donc. Personne ne savait vraiment son âge à celui-là, pas même Hélène. Il lui semblait avoir été toujours vieux. Pas vieux dans le sens ou imagine une personne amoindrie, privée de tous ses sens et ses facultés, mais plutôt

comme quelqu'un chargé d'expérience, qui possédait les réponses à de nombreuses questions, un dictionnaire vivant où le jeune Gaspard pouvait trouver conseils et recommandations. En grandissant, ses rapports avec Vladimir avaient à peine changé. Il le considérait toujours comme une sorte de maître, pas un modèle, plutôt un guide qui saisisait toujours un angle différent pour appréhender les choses de ce monde. Une vision en profondeur, décalée et bénéficiant de l'expérience d'une vie riche et foisonnante.

Il s'était éteint discrètement dans un petit pavillon de Montmartre. S'il avait beaucoup voyagé, vu tant et tant de gens, Vladimir revenait toujours à Paris où il avait ses habitudes. C'était son nid. A cette époque, Gaspard travaillait pour une société qui était chargée de dépolluer les cours d'eau les plus modestes. Il était rentré à Paris et avait assisté à une cérémonie peu banale lors de la crémation du vieil oncle. Celui-ci avait exigé qu'une troupe de théâtre amateur propose un spectacle pendant toute la durée de l'incinération. Une représentation comique bien évidemment. Gaspard regardait davantage le public que la troupe qui jouait un fameux vaudeville déstructuré. Au début les sourires étaient crispés. Ceux qui ne connaissaient pas Vladimir intimement devaient être sacrément surpris, choqués même. Pour les plus proches, le chagrin qui apparaissait sur les visages tendus laissait place, par instants, à des ébauches de rires contenus. On n'osait pas. On se retenait. Et c'était étrange à observer, tous ces visages qui tentaient de contenir une hilarité mal venue, déplacée. Ils donnaient l'impression de celui qui, pour ne pas montrer qu'il s'ennuie lors d'une réunion, tente de masquer un bâillement. Le naturel luttait contre les convenances et celles-ci finiraient forcément par perdre. C'est ce qu'avait désiré Vladimir. Il voulait une assemblée tordue de rire devant le four qui pulvérisait son corps raide. Il voulait qu'on se souvienne de ce jour à priori d'une tristesse profonde comme du plus beau fou-rire que l'on ai jamais eu. Il voulait marquer les esprits une dernière fois et allumer cette petite flamme qui, elle, ne mourrait jamais dans la mémoire de ceux qui l'avaient connu.

Il y eu d'autres disparitions, d'autres enterrements, d'autres cérémonies. Gaspard n'assista pas à toutes. Et puis il y eu le Vendredi quatorze octobre.

Son téléphone sonna. Hélène avait une petite voix.

- Marie ne dessinera plus, avait-elle prononcé avant que les larmes l'empêchent d'en dire davantage.

Vladimir n'était plus là pour mettre l'ambiance comme il s'amusait à le dire dans les situations sérieuses, voire désespérées, surtout désespérées. Gaspard avait mis du temps mais avait compris quelques années plus tôt que l'on cache une sensibilité pointue sous ses pirouettes et plaisanteries. Aurait-il eu la force d'une telle légèreté lors des obsèques de Marie? Puis, quelques années après, d'Hélène, sa propre petite fille qui, soit dit en passant, n'était pas vraiment sa descendance. Biologiquement parlant.

On n'a qu'une maman et, lorsque celle-ci nous quitte, il ne reste qu'un grand vide. Et plus tard arrive l'inexorable, plus le vide semble immense. C'est l'un des paradoxes de la vie. Perdre sa maman pendant son enfance est une douleur aigüe comme un coup de poing dans le ventre. On suffoque, on étouffe, on se répand. Ce n'est pas dans la logique des choses. On maudit, on vomit. C'est une blessure plus qu'une douleur. Mais l'enfance oublie vite. Notre épaisseur n'est pas suffisante pour qu'elle soit marquée en profondeur.

La voir s'en aller lorsque nos cheveux blancs disputent aux plus sombres notre tignasse est une douleur plus sourde, plus insidieuse. On croit être blindé. Que c'est dans la logique des choses à présent que notre génitrice nous précède sur le chemin obligé. Mais le chagrin est toujours aussi grand. On ne le reçoit plus comme une gifle mais au compte goutte, une perfusion lente et inéluctable. Et cela ronge, grignote, érode, endommage, gâte en profondeur. Le supplice de la goutte d'eau.

Lorsque Gaspard avait demandé à un pilote qui l'avait emmené effectuer des photos d'animaux de la savane si le bruit de son appareil ne dérangeait pas les animaux, il lui avait fait cette réponse surprenante:

- Je survole à moins de cent mètres. Le ronronnement de mon

hélice fait davantage de bruit, enfin plus aigu que celui d'un croiseur qui trace à trois mille mètres, mais il est plus bref également. Trente secondes plus tard le calme revient dans la brousse tandis qu'un long courrier va émettre son grondement plus sourd, plus inquiétant, d'autant plus que les bêtes ne peuvent savoir d'où provient exactement ce son, pendant deux à trois minutes.

La douleur de la perte d'une maman peut se comparer à un avion volant dans le ciel. Plus on est jeune plus la douleur est aigüe, plus on est vieux plus elle est profonde.

Puis il y eut Hélène.

La perte de sa maman est douloureuse, toujours. Mais on n'a qu'une maman. Gaspard Noël en avait deux.

Cinq ans plus tard, même parcours du combattant pour Gaspard. Et ce n'est pas le bon mot. C'est un chemin sur lequel on avance comme un funambule, comme poussé par une force inconnue. On ne réagit plus, on n'agit plus. On se laisse porter, on se laisse glisser. Et tant pis pour ceux qui sont seuls à ce moment là. Ils errent sans savoir bien où aller, totalement désorientés comme un animal traqué qui n'a plus de refuge où se terrer.

Il semblait à Gaspard qu'on lui ôtait des morceaux de lui-même. Une ablation dans son cœur et son cerveau. Davantage son cœur que son cerveau car on a toujours le loisir de se souvenir de ceux qu'on a aimé mais l'amour qu'on leur porte reste lettre morte à présent qu'ils ne sont plus là pour le recevoir. Comme de l'eau qui s'écoule, un brouillard qui se disperse, des sons qui s'évanouissent dans l'air.

D'autres encore. Gaspard n'en tenait plus le compte. Il lui semblait que le monde se désintérait davantage à chaque proche qui disparaissait. Vivre vieux et en bonne santé est une chance, dit-on. C'est oublier un peu vite que l'on doit subir davantage de deuils que la moyenne. C'est oublier que l'on est le témoin de l'absence de ceux qui nous précèdent. C'est oublier qu'on est celui qui agite ses bras sur le quai de la gare mais ne monte jamais dans le train.

Alors chaque soir de beau temps, Gaspard Noël s'installe sur ce petit banc, au pied du vieux cerisier et contemple ses souvenirs

défiler sur un fond de coucher de soleil, jamais le même. Il n'est pas nostalgique, Gaspard. S'il convoque parfois son passé c'est à la façon dont on regarde une énième fois un film qu'on a aimé, qu'on ouvre un livre qui nous a procuré de la joie. On y découvre toujours quelque chose de nouveau, d'inédit, un détail qui nous avait jusque là échappé. Il y a plusieurs couches dans une œuvre d'art. Il y a tout autant de strates dans nos souvenirs.

Depuis qu'Eglantine n'est plus au monde, Gaspard a cessé de s'activer. Il est davantage dans la contemplation. Peut-être est-ce cela devenir vieux?

Liste des signes qui prouvent que l'on est devenu vieux.

10. On tutoie tout le monde et tous nous vouvoient.
9. On est plus âgé que le président de la république.
8. La naissance de petits enfants.
7. On a toujours mal quelque part le matin en se levant.
6. Le premier cheveu blanc.
5. Nos goûts musicaux changent.
4. Notre bulletin de vote n'a plus la même couleur.
3. Nos nuits sont plus courtes et, parallèlement on a plus de mal à se réveiller le matin.
2. On tend les bras pour lire le journal.
1. On devient frileux.

Gaspard avait eu une vie très active, toujours sur quatre chemins, jamais en place. Il se rappelait très bien de personnages surprenants, il pouvait les décrire comme s'il les avait quitté la veille, il aurait pu dire dans quelles circonstances il les avait rencontrés, quels étaient leurs manies, leurs préférences. Mais il lui devenait quasiment impossible de mettre un nom sur ces silhouettes du passé.

Il paraît qu'un adulte oublie en moyenne trois choses par jour. Quand il s'agit d'un nouveau numéro de téléphone, d'acheter du pain ou ne plus savoir où l'on a mis ses clés de voiture, ça va. Mais lorsqu'on ne sait plus où l'on a garé sa voiture, qu'on n'a pas pensé à l'anniversaire de sa femme ou qu'on ne sait plus

comment s'appelle la personne avec qui on a rendez-vous, c'est déjà plus grave.

Gaspard évoquait dans son esprit un ancien camarade de chantier à l'époque de la construction des maisons en paille. C'était un grand bonhomme avec des oreilles en proportion mais au corps ridiculement étriqué. Un torse d'adolescent, des bras et des jambes interminables mais si fins qu'on les aurait imaginé en fil de fer et un visage d'ange. Mais impossible de retrouver son nom. Il était d'un naturel calme, toujours prêt à rire aux plaisanteries qui ne manquaient pas d'éclorre sur ce genre de chantiers mais qui aurait été incapable de raconter une anecdote ou de faire une blague. Il était bon public mais ne se mettait jamais en avant. Il semblait toujours vouloir s'excuser de ses grands abattis dans sa façon de bouger, de marcher, de se poser. C'était la gentillesse même, toujours prêt à donner un coup de main, mais quel était son prénom déjà?

Il souffrait d'un dysfonctionnement neurologique assez sérieux et on ne pouvait pas le laisser seul trop longtemps.

Comme tout adulte, il rentrait parfaitement dans la moyenne de ceux qui oublient trois choses par jour en moyenne. Il était capable de retenir quinze nouveaux numéros de téléphone, mémoriser une page à la virgule près en ne la lisant qu'une fois (il passait son temps libre dans une petite troupe de théâtre amateur), enregistrait parfaitement les cotes et les dimensions de n'importe quelle structure (on faisait toujours appel à lui pour des problèmes de mesures). A cette époque révolue, les jeux télévisés faisaient encore appel aux connaissances des candidats. On l'avait inscrit au célèbre jeu « Tous les Sports » présenté par ce trublion affublé de petites lunettes rondes qui avait une énergie à revendre. Quel était son nom à lui? Il avait ensuite présenté une émission avec des animaux. Comment s'appelait-il? Bref, le grand gaillard aurait dû battre tous les records. Il avait répondu sans effort à toute une batterie de questions lors des quatre premières émissions. A la cinquième qui était diffusée toujours le Vendredi sur le coup des dix neuf heures, il pouvait remporter la cagnotte. Une sacrée belle somme pour l'époque. Tout s'était idéalement passé lors des quatre premiers jours. Un

collègue était venu l'épauler lors de son séjour à Paris. Il se trouve que le Vendredi en question, ce collègue (difficile de retrouver son nom à celui-là aussi) avait un rendez-vous important, primordial. Le candidat hors pair le rassura en lui disant de ne pas s'inquiéter pour lui, il s'était rendu quatre fois déjà dans les studios situés en proche banlieue et saurait parfaitement retrouver son chemin. Et il se débrouilla parfaitement dans les couloirs du métro, repéra sans difficulté l'immense immeuble aux couleurs de la très célèbre chaîne de télévision. Il trouva le bon ascenseur, appuya sur l'étage adéquat. Parvenu dans le labyrinthe de la production, il trouva sans peine la maquilleuse, la scripte, tout ce petit monde qui butine inlassablement dans les couloirs afin de préparer au mieux un enregistrement de jeu télévisé. Il serra des mains, fit des sourires. Quelqu'un lança depuis une salle voisine que l'enregistrement commençait dans moins de cinq minutes. Aussitôt tout le monde qui gravitait autour de lui s'éclipsa, excepté une jolie brune qui devait l'accompagner sur le plateau. Il n'avait nul besoin d'une escorte, il savait parfaitement où se situait le grand studio peint de toutes les nuances de bleus. Juste avant qu'il n'entre en scène, la jolie brunette l'abandonna quelques secondes. Il restait là, tout seul dans les coulisses. Il pouvait apercevoir le public inconfortablement assis sur des gradins faisant face à la scène et au pupitre où il devait prendre place sous les applaudissements nourris à grand coups de panneaux lumineux qui incitaient les volontaires à encourager les candidats en tapant des mains, à s'apitoyer ostensiblement lors de mauvaises réponses, à hurler sa joie lors des victoires, à donner du rire lorsque l'animateur émettait une plaisanterie, bref un vrai public de télévision bien élevé. Si les cubes de mousse dure heurtaient le postérieur c'était pour que le public ne s'endorme pas. On racontait que, lors de l'émission fleuve du Dimanche après midi, diffusée toujours en direct, la moitié de la salle s'assoupissait dans de moelleux fauteuils. Depuis cette mésaventure, on ne proposait plus aucun confort aux volontaires venus dans l'espoir que la caméra balaye de temps en temps leurs curieuses frimousses. Le candidat restait debout dans

l'ombre des coulisses. Il aperçut l'animateur survolté aux petites lunettes rondes qui avait bondi par une autre entrée et commençait son speech assaisonné de blagues carambars rédigées pour lui par un assistant. Le public accueillait son héros en trépignant. L'animateur rappela quelques règles puis il entreprit de commenter le parcours sans fautes de notre candidat depuis Lundi dernier. Lui attendait toujours en jetant un regard ahuri sur ce plateau de télévision. Soudain, il ne sut plus pourquoi il se trouvait là avec du fond de teint sur le visage et un costume qu'il ne reconnaissait pas sur ses épaules. Alors, sans plus de cérémonie, tandis que l'animateur annonçait de toute la puissance de ses poumons son nom, il s'avança lentement, l'air dégagé. Mais il n'entra pas dans le studio où l'attendait un animateur déchainé, un public d'une soixantaine de personnes choisies pour représenter fidèlement l'auditoire supposé et surtout, au-delà des cinq caméras qui balayaient le plateau en tous sens dont celle portant la petite ampoule rouge allumée qui était braquée sur l'entrée d'où allait surgir le super candidat de la semaine, quelques millions de téléspectateurs. Non, il retournait par le labyrinthe vers le premier ascenseur, appuya sur le bouton du rez-de-chaussée et sortit sans plus savoir où il se trouvait. Tel un somnambule, il emprunta le métro et son collègue le trouva tranquillement assis sur le lit de leur chambre d'hôtel lorsqu'il revint de son rendez-vous.

Gaspard perdait peu à peu les noms de tous ceux qui avaient traversé sa vie, croisé son chemin. Il se rendait compte, qu'au final, une vie humaine n'était qu'une succession de rencontres, de moments vécus ensemble. On existait qu'au travers des autres, tout comme il nous faut un miroir pour pouvoir observer notre propre visage.

Gaspard serait bientôt centenaire mais il gardait un œil neuf, anticonformiste, sur les choses et les gens. Il voyait toujours le petit détail que la plupart ne remarque pas, ce que les apparences pouvaient cacher, l'être derrière l'avoir. Cette acuité si particulière lui avait permis de ne jamais devenir aigri. Il gardait toute entière sa candeur d'enfant en évitant au mieux tous les à

priori qui pourrissent une vie d'adulte en engluant notre opinion dans une routine désespérante et nombriliste.

Bien sûr certains gadgets, devenus avec le temps des objets indispensables du quotidien, n'avaient jamais eu sa préférence. Il les fuyait comme la peste. Ainsi le lecteur électronique, qui avait mis tant de temps à s'imposer, n'avait jamais remplacé son amour des livres en papier. Il se servait abondamment de sa petite tablette au format d'un livre de poche justement. Elle remplaçait avantageusement les cartes de randonnée en papier qui se froissaient, se déchiraient, n'aimaient pas la pluie ni le vent. C'était évidemment l'idéal pour visiotéléphoner ou surfer sur internet. Une récente application permettait la traduction instantanée en soixante cinq langues différentes. On y stockait ses photos, ses vidéos, sa musique, tout un répertoire de choses futiles ou indispensables. Connectée au tableau de bord des nouveaux modèles automobiles, elle permettait l'assistance routière indispensable pour se fondre dans un trafic toujours plus dense et compliqué. Elle servait d'agenda et permettait un simple et rapide bilan médical: il suffisait d'apposer deux ou électrodes sur son poignet pour savoir si on ne couvait pas quelque chose. Cette tablette était devenue l'indispensable comme pouvait l'être le téléphone portable au début du siècle.

Gaspard reconnaissait l'importance qu'elle avait pris dans sa vie, mais il rebutait à y lire ses romans préférés bien qu'elle permettait d'éviter le seul ennui avec un livre papier, pour peu qu'on ne lorgne pas sur la pagination. C'était le seul avantage d'un film sur un roman d'après Gaspard. Si on occultait la durée du long métrage, on ne savait pas quand se situait la fin. Le suspens en était renforcé. Tandis qu'en effeuillant un livre, on savait quand se situait son dénouement. Gaspard préférait en savoir le moins possible et surtout pas quand surviendrait le mot fin. Il continuait à ne lire les préfaces et les quatrième de couverture qu'après avoir terminé le récit.

Ce qui le déconcertait grandement était de savoir avec précision l'heure de son réveil, excepté les petits matins où il émergeait difficilement après une soirée de beuverie avancée, mais cela ne lui arrivait plus guère. Par contre, il était quasiment impossible

de déterminer avec exactitude l'instant où il s'endormait. Une fois de plus, il fallait s'en remettre aux autres pour savoir. L'être humain ne peut décidément pas vivre en solitaire.

Sur ce même modèle, on connaît, de nos jours, l'heure exacte à la minute près où l'on naît. Mais personne ne peut savoir l'heure de sa mort. Il nous reste donc cette part d'inconnu dans un monde qui a déjà tout expérimenté, tout exploré, tout découvert.

Le soleil s'était éclipsé derrière les croupes boisées qui servaient d'horizon. L'air s'était, d'un coup, rafraîchi et Gaspard regagna sa petite bicoque aux pierres de taille ocres et au toit qui aurait bien besoin d'un coup de balai, une mousse verdâtre commençait à envahir le beau bleuté des lauzes. Demain, il appellerait Guillaume Lambert... Tiens, il se souvenait de son nom à celui-là! Mais non, Guillaume avait pris sa retraite l'an passé. Ça devait être son fils qui avait repris l'entreprise de nettoyage (toitures, façades, terrasses, piscines, élagage et taille de haies), située plus bas dans la vallée.

En devenant vieux, Gaspard s'était pris de passion pour la cuisine. On pourrait même décemment parler de gastronomie, spécialement lorsqu'il s'active pour une belle tablée.

Lorsqu'on mange seul, on se nourrit. Mais quand on partage un repas, on mange, on déguste, on savoure, on se régale. La convivialité ajoute au plaisir du palais. Lorsqu'on prépare un festin pour ses amis, c'est un cadeau, un don de soi. La préparation d'un spectacle qui a pour théâtre une belle table avantageusement garnie, autant par les mets que par les invités.

Tout comme Gaspard devenait plus contemplatif avec l'âge, il prenait son temps pour préparer de vrais festivals gustatifs. Il n'hésitait plus à faire macérer des pièces de viande pendant des nuits entières, baignant dans un jus épicé et arrosé de bon vin. Cela donnait une saveur particulière à sa table, c'était sa marque de fabrique en fait. Il s'arrangeait toujours pour avoir une paire d'invités le soir. Parfois ils restaient dormir sur place. La modeste habitation présentait une minuscule chambre d'amis, mais pendant la période estivale, on avait tendu une belle tente entre les courts arbres constituant le petit verger. Deux ou trois

mirabelliers qui offraient des fruits juteux et délicieusement dorés, un poirier qui attirait quelques abeilles, deux pommiers aux petites pommes acidulées, un petit noyer assoiffé, trois pêchers qui ployaient sous l'abondance des fruits malgré un éclaircissement que Gaspard s'évertuait à faire début juin lorsque les fruits sont à peine formés, un vieux figuier qui ne donnait plus guère et un rang de vigne clôturant l'espace au sud, juste devant un départ de broussailles où se mêlaient aux épines des ronces quelques grappes de mûres succulentes et parfumées. Sans compter les myrtilles et les framboises que Gaspard récoltait au petit matin en lisière des bois environnants et les cageots débordants de pêches, abricots, melons qui venaient directement de la vallée du Rhône, si proche.

Romain montait quelquefois lui rendre visite, son vieux camion Citroën peinant dans les lacets du col, avec un chargement de fruits de saison et des cagettes de légumes résolument bio.

Gaspard ne pouvait faire autrement que se rappeler son nom; Romain était un producteur de fruits sur les rives du Rhône, au sud de Valence. Ses vergers ne connaissaient ni engrais chimique, ni la moindre pulvérisation de pesticides. Juste l'ardent soleil qui donnait à ses fruits un teint de star. Gaspard était venu le voir à plusieurs reprises. Il aidait à la récolte qui s'étalait de Juin à Octobre, en fonction du fruit cueilli.

Par un après midi de feu, Romain s'était avancé dans le champ de melons. Il avait soulevé une large feuille pour découvrir une belle pièce qui tenait à peine dans sa paume. Il avait sorti son inséparable opinel de sa poche d'un jean inégalement déchiré à hauteur des genoux. Le même qu'il déployait lorsqu'il s'asseyait à table, le posant comme un objet précieux à droite de son assiette. Il avait sectionné d'un coup sec la queue du melon, l'avait soupesé, l'avait passé à Gaspard pour qu'il sente la promesse de son contenu. Le fruit était étonnement frais alors que la température cuisait leurs épaules. Et lourd. On aurait dit qu'il était constitué de plomb ou d'un nouvel alliage. Romain avait repris le melon vert tendre aux extrémités plus foncées. Il l'avait fendu d'un seul geste, le même qu'il effectuait pour découper de belles tranches dans la tourte de pain de campagne.

Le jus s'était répandu sur ses doigts. L'intérieur était orange foncé. Gaspard n'avait jamais vu une telle couleur. Romain ôta les pépins au centre puis découpa une fine tranche qu'il tendit à Gaspard. Lorsqu'il mordit dedans, c'était de la mousse, cela fondait tout seul en bouche, répandant des arômes par dizaines. C'était rafraichissant au diable par cette grosse chaleur. Sucré mais pas trop. Consistant mais tellement léger.

Ils avaient dévoré deux melons chacun, Romain découpant lentement des tranches de plus en plus épaisses. Et toujours cette fraîcheur qui désaltérait mieux qu'aucune boisson bien glacée. Tous les fruits que produisait Romain étaient à l'image de ce melon lourd, à la couleur orangée d'un coucher de soleil par temps clair, juteux et savoureux. Il n'effectuait ses récoltes que lorsque les fruits arrivaient à maturité. Cela demandait davantage de précautions. Ne pas brutaliser le fruit lors de la cueillette, toujours faite à la main sauf pour les prunes et les mirabelles et surtout, livrer dès lors très rapidement pour ne pas que le fruit se gâte ou perde sa saveur.

Ils étaient assis parmi les melons lorsque Gaspard vit arriver à grands pas le sosie de Romain. Lorsqu'il se trouva devant eux, il chancela un instant, puis se laissa tomber comme une masse, déroutant Gaspard qui, lui, s'était levé pour lui tendre la main. Romain présenta son frère.

- Gustave, mon grand frère, dit-il dans un sourire relayé aussitôt par le nouveau venu. Il a exactement dix minutes de plus que moi.

- Je confirme, bien que je ne me rappelle pas avec exactitude des événements.

Ils partirent d'un rire auquel Gaspard s'associa. Et Gustave enchaina:

- Donc, tu me dois le respect.

Et les rires repartirent de plus belle.

Leur accent du sud était déjà de beaux rayons de soleil. Ils ne parlaient pas, ils chantaient.

Romain se leva et demanda l'aide de Gaspard.

- Aide-moi à mettre debout Gustave s'il te plait.

Gaspard ne comprenait pas. Ils levèrent les quatre vingt cinq

kilos du frère aîné. Romain lui donna une poussée dans le dos et aussitôt il parti de sa démarche ample, constituée de grands pas mais sans précipitation. On aurait dit qu'il mesurait le champ. Romain suivit son frère et expliqua à Gaspard.

- Gustave a eu un grave accident de moto plus jeune. Trois semaines de coma. Pas de séquelles neurologiques, mais il souffre d'un handicap peu banal.

Gustave continua sans retourner la tête, arpentant toujours le sol de ses longues foulées, et il entreprit de continuer lui-même le récit.

- Quand je me suis mis debout à l'hôpital, je suis tombé comme une enclume. On a d'abord cru, moi le premier, que c'était dû au fait d'être resté allongé plusieurs semaines. Je recommençais. Pareil. Impossible de me tenir debout. On m'a fait passer des scanners. Absolument rien. Mais quelque chose déconnaît, c'était sûr. J'ai passé des tests. On diagnostiqua un dysfonctionnement dans l'oreille interne. Bref, je ne pouvais plus me tenir debout. J'avais perdu l'équilibre. Je me voyais déjà passer le reste de mes jours dans un fauteuil roulant alors que mes jambes fonctionnaient parfaitement. C'était trop con. J'ai essayé de marcher avec des béquilles. Ca n'allait pas. Je me prenais les pieds dedans. Un jour, tandis que je tentais d'avancer avec ces maudites béquilles, j'ai tout envoyé balader pensant m'affaler sur le champ. Instinctivement j'ai allongé mon pas, pour ne pas tomber tout de suite. Puis j'ai enchainé sur l'autre jambe, en l'envoyant le plus loin possible. Ca marchait (il rit de son bon jeu de mots). En fait, il me faut de la vitesse. Ca me stabilise. Je peux faire du vélo, monter à cheval sans problème. Le souci c'est lorsque je m'arrête. Là, j'ai besoin d'aide sinon je suis par terre en une demi seconde.

Gaspard regardait Gustave avancer comme certains grands échassiers, le buste et la tête bien droits, ses bras collés au corps ne jouant pas du tout leur rôle de balancier et les jambes tricotant lentement de grands pas.

Tandis qu'il enfilait un léger tricot, il s'avança vers le coin cuisine, ouvrit le réfrigérateur puis un placard. Il échafaudait

déjà un début de menu lorsqu'il pensa à Alexandre. Il se souvenait bien de son prénom à celui-là.

Gaspard l'avait connu lors des quatre mois pendant lesquels il avait sillonné la France profonde, un questionnaire sociologique sous le bras. Ils faisaient équipe séparément. Cela demande une explication.

Gaspard avait répondu à une annonce étonnante. C'était le libellé qui l'avait accroché, bien plus que le poste à pourvoir.

« Importante société d'enquêtes cherche collaborateurs aimant le contact et inspirant confiance ».

Rien de plus. On n'y mentionnait ni les horaires, ni les lieux de travail, ni le salaire. Il s'était rendu dans un petit bureau à deux pas de la Place Clichy. Un petit homme en chemise l'y attendait. Après une conventionnelle poignée de main, il lui tendit une simple feuille de papier où étaient imprimées trois questions. Gaspard y jeta un coup d'œil, se redressa et s'apprêta à y répondre.

- Non, non. Ces questions ne sont pas pour vous.

Il attrapa une veste beige à une patère et ils sortirent ensemble, traversèrent la rue et stoppèrent à cinq mètres d'un café. Jusque là, le petit homme n'avait pas dit cinq mots. Il observa quelques secondes l'intérieur du café, puis il se retourna vers Gaspard, de plus en plus intrigué.

- Voilà. Vous allez entrer dans ce café et poser les trois questions qui sont imprimées sur cette feuille à cet homme, là-bas, accoudé au comptoir. Je serai à deux pas, attablé, à vous examiner. Cela constitue votre entretien d'embauche.

Sur le bout de papier, trois lignes terminées par le même point d'interrogation.

Faites vous confiance aux publicités?

Où pensez vous aller en vacances cet été?

Portez vous des caleçons ou des slips?

Gaspard avait hésité une seconde. A trente cinq ans, il en avait passé des entretiens. Certains duraient le temps d'une question qu'un bon sourire clôturait par un rendez-vous sur son lieu de travail, le lendemain matin. D'autres semblaient durer des heures. Parfois, on lui fixait un second rendez-vous. Les

interlocuteurs se ressemblaient pourtant. Toujours un sourire poli où l'on sentait percer l'œil de l'examineur. On le jugeait d'abord sur son apparence, ses gestes, la façon qu'il avait de se présenter, d'organiser ses idées, de prononcer ses phrases.

C'était la première fois qu'un entretien se déroulait au comptoir d'un bar.

Gaspard avait le contact facile. Sans s'être mêlé à des camarades de classe étant petit, il savait se lier aisément avec de purs inconnus.

Il s'accouda au zinc, commanda un petit café bien serré. Il n'avait pas encore jeté un regard sur son voisin immédiat. Dans un miroir derrière le percolateur, il aperçu le petit homme de l'agence s'attabler juste derrière lui et commander un vichy fraise d'une voix faible, mal assurée. Drôle de recruteur. Il ne ressemblait pas à ceux à qui Gaspard avait eu à faire, sûrs d'eux, à l'aise en toutes circonstances, sachant déstabiliser le plus confiant des candidats. Où avait-il mis les pieds?

Il se tourna vers l'homme à qui il devait poser les trois questions imprimées sur la feuille de papier. Il portait un grand manteau et ses cheveux noir charbon tombaient sur ses oreilles à la façon d'un épagneul. Il ne devait pas avoir remarqué que Gaspard s'était orienté vers lui ou bien il n'en faisait aucun cas. Il avait un profil de marin. Le nez proéminent, le teint buriné, l'œil plissé vers un inaccessible horizon, en l'occurrence la rangée de bouteilles qui s'alignaient comme à la parade derrière le comptoir, juste à côté du percolateur et de son miroir.

Il y a une infinité de possibilités d'engager une conversation. Soit saisir un détail de son futur interlocuteur ou du décor et broder, soit émettre une pensée plus ou moins philosophique, ces fameuses brèves de comptoir, soit commencer à parler de soi, de sa vie, mais avec le risque que le dialogue ne se noue jamais, votre interlocuteur se contentant de vous écouter d'une oreille amusée ou distraite. Il reste les sujets bateaux. Le boulot, les impôts, la politique mais surtout le football et la météo. Gaspard essaya autre chose.

- Paraît que les polyphénols contenus dans le vin aident à devenir centenaire.

L'homme ne broncha pas. Il continuait de regarder droit devant lui. Il bu une longue gorgée puis reposa doucement son verre presque vide.

C'était peut-être un étranger. Non, même si on ne comprend pas la langue, on entend les mots. Était-il sourd, alors? Dans ce cas, le recruteur lui choisirait-il un autre client? Gaspard allait se retourner vers le petit homme toujours attablé devant son vichy fraise auquel il n'avait pas touché. De son poste d'observation privilégié, il ne perdait pas une miette des efforts de Gaspard pour nouer la conversation. Il est aussi difficile de faire parler quelqu'un qui n'en a pas envie que de stopper celui qui s'épanche de trop.

Gaspard allait se rabattre sur la météo après ce long silence lorsque l'homme au manteau ouvra la bouche sans bouger la tête. Il fixait toujours le même point, situé très loin devant lui.

- Ouais, ben centenaire ou pas, va falloir me remettre ça patron!

Le tenancier hésita une seconde. Visiblement le consommateur de côtes du Rhône n'en était pas à son premier verre. La bouteille à la main, il s'adressa à Gaspard.

- C'est votre ami?

- Pas encore.

- Hé bien, quand vous aurez lié connaissance, vous pourrez peut-être lui dire de ralentir sur le Châteauneuf.

L'homme au manteau se redressa. Il y avait du Gabin dans son attitude. Gabin dans « un singe en hiver », cela va de soi.

- Dites-donc larbin, on peut varier les plaisirs, il n'y a pas que le Châteauneuf dans la vie. Je ne suis pas sectaire, moi. Allez donc nous chercher un p'tit Tain l'Hermitage de derrière les fagots. Ou bien un Crozes-Hermitage pour rester dans les rimes riches. Et pourquoi pas un Puyméras, tiens? Et Pouzilhac, vous connaissez? Z'y êtes déjà allé en vacances, avec la caravane et tout et tout?

Il pivota vers Gaspard et, sur le ton de la confiance, laissa échapper:

- Voilà! Voilà le malheur! Tous les mêmes. Vendent du pinard et sont même pas capable de s'intéresser à leur marchandise, d'en connaître un minimum.

Puis, il tança le gérant de toute sa hauteur.

- Bon, servez-nous votre meilleur Gigondas et ça ira!

- Mon meilleur... Mais je n'en ai même pas une seule bouteille moi, de votre Gigondas. Et puis faudrait peut-être penser à montrer votre portefeuille. C'est pas du vin de table que vous m'avez éclusé, là!

L'homme accoudé au zinc eu l'air de penser « tous les mêmes » et émit un léger sourire vers Gaspard.

- Vous trinqueriez bien avec moi, l'ami?

Le patron remplissait déjà les deux verres.

Gaspard trempa ses lèvres, hocha la tête en signe de reconnaissance et laissa un silence s'imposer. Il fallait ferrer, maintenant.

- Vous avez l'air d'en connaître un rayon sur la basse vallée du Rhône, enfin d'un point de vue Œnologique bien entendu.

- Euno quoi?

- Œnologie. C'est la science des vins.

- Ben, tu m'en diras tant! Y'a une science pour ça?

Il sembla réfléchir intensément, de la même façon que le quidam à qui on révélait que la Terre était ronde et qu'elle valsait autour du Soleil. Gaspard en était maintenant convaincu, cet homme n'était rien de plus que le clochard du coin. Il remarquait déjà le manteau usé et quelques taches sur la chemise vert pâle. Et puis cette façon de s'exprimer, ces envolées. Un prince de mendiant, un vrai monsieur chez les Sdf, un chemineau instruit à n'en pas douter, un vagabond stylé, mais un clochard avant tout.

- Quand j'disais que le pinard était la chose la plus importante dans la vie, hein?

- En tout cas, vous avez bon goût. Tous ces crus sont exceptionnels.

- Pardi! Je ne m'abreuve pas de n'importe quoi, Monsieur. La santé avant tout.

Et de souligner ces impérieux propos d'une bonne gorgée de liquide rougeoyant avant de claquer la langue pour signifier à la fois l'excellence du breuvage et la pertinence des propos.

- Vous avez une belle descente sans vouloir vous offenser.

- Y'a pas d'offense, mon gars. Nullement. Il faut toujours se

méfier de la déshydratation. Pis, c'est faire honneur à l'un des plus beaux métiers du monde. Ceux qui épongent des bouteilles d'eau minérale, soit dit en passant en plastique, tu repasseras pour l'hygiène, hein, du plastique! Bref, tous ceux qui ne jurent que par la Vittel ou la Vichy ne connaissent rien au travail des hommes. Car, que font-ils d'autre les gars à Evian ou à Saint Yorre, à part se laisser remplir les bouteilles toutes seules, hein? Je te le demande, moi! Rien. Y font rien. Y croisent les bras et mettent une étiquette même pas foutue d'être originale sur leurs plastiques et zou! direction les supermarchés de France et de Navarre. Tandis que les viticulteurs, les vigneron... Je préfère ce mot-là, ça fait moins technique, plus terroir tu vois, un peu comme paysan et agriculteur. Bon, hé bien ils donnent de leur personne les gaillards. Toute l'année dans les vignes à bichonner leur bébé. Ils taillent, ils flattent, ils pulvérisent (mais que du naturel, hein, pas de cochonnerie de pesticides, de toute façon moi je le sens si le raisin a été arrosé de saloperies, ça donne au vin un goût de médicament), et puis ils attachent les ceps, ils tremblent au moindre coup de tonnerre que la grêle ne vienne bousiller huit mois d'efforts. Et puis arrive les premières fraîcheurs d'automne, la brume qui enveloppe les ceps. Alors c'est la récolte. T'as déjà vu faire, mon gars?

- Mieux, j'ai déjà *fait*.

- Alors là, fallait le dire tout de suite mon salopard!

Là-dessus il fit une révérence et faillit perdre le chapeau mou qui dissimulait mal ses cheveux gras.

- Garçon, c'est ma tournée! Remplissez le verre de mon ami, qui est aussi l'ami des vignes. Tape-là, mon brave.

Gaspard ne put retenir un sourire. Il était tombé sur un personnage. Ca ne lui faciliterait pas la tâche pour autant. Il y a les silencieux à qui on ne peut jamais tirer trois mots d'affilée, puis il y a les expansifs, ceux qui se répandent, se dispersent, s'éparpillent, se propagent, se dévoilent, se révèlent, s'exposent. Mais ils ont leur propre rythme, leur cadence et leur tempo. Pas facile de les diriger. Ils sont comme un cheval poursuivi par un essaim d'abeilles. Insaisissables. Indomptables.

Le silence s'était à nouveau installé. L'homme au manteau avait

reporté toute son attention sur son verre. Gaspard saisit cet instant de flottement pour tenter d'orienter la conversation. Il s'agissait de poser la première des trois questions au plus vite, il lui semblait voir le petit homme assis à la table s'impatienter. Il avala une bonne gorgée et, paraissant déguster un nectar, il enchaina.

- Pas besoin de pub pour ce genre de breuvage.

L'homme continuait de fixer un point devant lui.

- Pour sûr. Suffit juste d'y goûter.

- De toute manière, la publicité... Vous lui faites confiance, vous?

- De quoi?

- A la pub, vous lui faite confiance, vous?

L'homme au manteau se tourna alors vers Gaspard. Son expression avait changé. Une méfiance s'était insinuée dans l'œil.

- T'es pas là pour m'entourlouper en voulant me vendre une saloperie, toi, au moins?

Gaspard se récria en ayant un très léger mouvement de recul, une sorte de protection instinctive, un bouclier ancestral face au danger.

- Pas du tout. Je ne vends rien, absolument rien. C'est juste pour causer.

- Ah bon? Alors si c'est pour causer, causons!

Et le silence s'imposa une nouvelle fois. Gaspard ne savait plus très bien comment s'y prendre. Il tenta une nouvelle ébauche.

Il fit tourner son verre entre ses doigts, semblant l'examiner avec attention comme s'il y cherchait une vérité.

- Ce petit arrière goût fruité, cette senteur de noisette ou d'abricot, je ne saurais dire, ça me fait penser à mes dernières vacances.

Il observait l'homme du coin de l'œil. Celui-ci n'avait pas bronché, le regard toujours posé loin devant lui, comme le capitaine d'un trois mâts au milieu de l'océan.

- On était parti dans le Lubéron avec ma femme. Vous connaissez? Vous y êtes déjà allé en vacances?

L'homme restait silencieux.

- C'est un coin assez magique. Quand on pense que c'est truffé de gens connus. On n'a pas l'impression comme ça. On se croirait seuls au monde. C'est toute la poésie de la Provence, en fait.

Il prit un temps, puis lâcha:

- Vous savez où vous irez en vacances?

L'homme pivota une nouvelle fois. Il avait cette fois le regard du gars qui a le vin mauvais. Gaspard sentit l'orage gronder. Ça allait exploser d'une seconde à l'autre. Bref, il n'en menait pas large.

- Ecoute, mon gars. Tant qu'on boit ensemble sans faire de vagues, tout va bien. On est là, peinarads, accoudés à ce zinc où se remplissent idéalement nos verres. Elle est pas belle la vie? Seulement si tu commences à m'embrouiller avec des questions sans queue ni tête, t'as frappé à la mauvaise adresse. C'est clair, non?

- Parfaitement. Je ne cherche pas à vous embarrasser ni vous être désagréable. Je vous parle comme à un... ami.

- Ben voilà! Là, j'aime mieux. D'autant que va falloir que je décarre et je ne suis pas en fonds.

- Comment ça, pas en fonds?

- C'est assez clair, il me semble. M'étonnerait que ce soit le genre de la maison à faire crédit ici. Et, je ne peux décemment pas régurgiter tout ce que j'ai éclusé, ça ferait mauvais genre.

Son sourire se transforma l'espace de trois secondes en un rire d'ivrogne. La nature reprenait ses droits. Gaspard ne voulait pas faire de scandale, d'autant que l'homme était bâti comme une armoire en chêne massif et mesurait facilement une tête de plus que lui. Il demanda aussi discrètement que possible au patron la petite note. Son compagnon avait laissé une ardoise de presque 350 francs. Cela dépassait allégrement l'inventaire de toutes ses poches.

La voix du soiffard le fit sursauter.

- Des vacances! T'en as de bonnes, toi! Tu me vois partir en vacances?

Il se redressa à nouveau, bomba le torse et prit un air de noblesse.

- Je suis tout le temps en vacances moi, Monsieur! Et fier de l'être. Pas besoin de courir les Lubéron de la Terre pour me dépayser. Une seule boutanche suffit. Il y a ceux qui ont de l'imagination et puis les autres, tous ceux qui se sentent obligés de partir au bout du monde pour trouver l'inspiration... ou l'ennui.

Ca y était. L'homme au manteau ne s'arrêterait plus maintenant. Gaspard tenta le tout pour le tout.

Au beau milieu du discours qui portait maintenant sur les mérites comparés des meilleures places de Paris, Gaspard trancha.

- Portez-vous plutôt des slips ou des caleçons?

A ce moment là, il y eut un très long silence. Il lui semblait même que le ronronnement des conversations dans le café s'étaient tu. L'homme tourna sa tête vers lui au ralenti. Ses yeux étaient devenus durs comme des diamants. Tout semblait comme suspendu. Le calme avant la tempête. Gaspard s'imaginait déjà sur le sol de ce café tranquille, terrassé par le coup de poing qu'il recevrait ou la gifle magistrale qu'il allait encaisser. L'homme le regarda avec une intensité peu commune. Il semblait l'évaluer, le jauger, le considérer exactement comme aurait pu, aurait dû le faire le recruteur. A cette seconde, Gaspard comprit. Avant même qu'un sourire apparaisse sur le visage de l'homme au manteau et que son œil se radoucisse.

Au lieu de lui tendre la main, il la posa sur son épaule.

- Je m'appelle Alexandre Soury. Vous venez de passer avec succès votre entretien d'embauche.

Gaspard se retourna. Le petit homme de l'agence avait disparu.

- Ne cherchez pas. En réalité, le clochard c'est lui. Il me sert de prétexte lorsque j'ai un recrutement à effectuer. Il n'est pas mal, vous ne trouvez pas?

Ainsi Gaspard avait fait la connaissance d'Alexandre et de ses méthodes peu orthodoxes. Il était à la tête d'une petite société spécialisée dans les sondages, les études diverses, les prospections de tout ordre, et devait recruter une quinzaine d'enquêteurs et autant d'accompagnateurs.

- On n'est pas seuls?

- Jamais. Les gens se méfient. Ils s'imaginent toujours qu'on vient leur soutirer des informations ou leur vendre quelque chose. J'envoie mes enquêteurs toujours en couple. Un homme, une femme. L'un pose les questions et je prends soin de choisir des personnes rompues à cet exercice, sachant rebondir, ayant de la répartie, comme vous. L'autre n'est là que pour rassurer. Il doit inspirer confiance.

Alexandre était un sacré personnage. Il pouvait jouer sans peine les deux rôles à la fois. Celui qui rassurait et celui qui questionnait. Gaspard apprit par la suite qu'il avait été un agent de la DGSE, spécialisé dans la manipulation et l'influence. On se servait de lui non pour extorquer des renseignements (d'autres unités s'occupaient très bien de ce côté espionnage) mais pour influencer sur la politique internationale.

- Tout comme les annonceurs diffusent leurs spots de publicité et mettent en œuvre toute une politique de merchandising afin de mieux piloter les consommateurs, les états ont tous une brigade de spécialistes chargés de promouvoir leurs volontés de politique internationale.

Alexandre s'était lassé du cynisme qui flottait dans ce milieu où tout sonnait faux, les amitiés, les amours, les relations. Quitte à jouer la comédie, il préférait le faire sur un secteur moins engagé, qui ne tirait pas à conséquence. Sa société récoltait des renseignements que des grands groupes utilisaient ensuite dans leurs politiques de commercialisation. Il devait découvrir les goûts des gens à leur propre insu, savoir ce qu'ils allaient préférer dans les mois qui venaient. Alors les pots de yaourts changeraient d'aspect, la couleur des automobiles se modifierait jusqu'à la publicité qui évoluerait en fonction des réponses aux enquêtes menées. Et puis il était son propre patron.

Alexandre était un fin psychologue et sociologue par la force des choses.

- Il a été prouvé que l'on ment six fois par jour, deux fois plus que les femmes.

- J'aurais juré le contraire.

- Bon, c'est une étude britannique. Mais je veux bien le croire. Si on a l'impression qu'elles mentent davantage c'est que,

justement, nous sommes rompus à cet exercice et on repère plus facilement ceux qui l'exercent.

- Et toi, quels sont tes six mensonges du jour?

- Si je te réponds, ce sera peut-être le sixième. En revanche, il est certifié que les femmes pleurent plus que nous, en moyenne quatre fois plus et plus longtemps.

- Elles ont peut-être un réservoir à larmes plus grand.

- Je crois simplement qu'elles s'extériorisent davantage. Elles dissimule moins. Ce qui va dans le sens du fait qu'elles mentent moins.

- Moi je crois qu'elles utilisent leurs larmes comme une arme. D'ailleurs tu noteras qu'une seule lettre sépare les deux mots, y'a forcément une raison. Comme elles n'avaient pas la force physique pour lutter contre les mâles, elles utilisèrent ce moyen pour nous faire fléchir, capter notre attention.

- Pas bête. En tout cas, il n'y a pas de différence avant l'adolescence.

- C'est bien ce que je prétends. Les larmes sont les armes des plus faibles, un point c'est tout.

On apprenait toujours quelque chose à son contact.

- Tu connais l'origine du baiser?

- C'est un simulacre de l'acte sexuel, non? Un échange de fluides. Il paraît qu'on renforce ainsi nos défenses immunitaires.

- C'est pas faux. Mais c'est une séquelle, un reliquat de notre condition animale lorsqu'on se reniflait le nez pour communiquer, bien avant le langage.

- Je ne suis pas sûr qu'on connaisse mieux quelqu'un qu'on embrasse.

Oui, Alexandre était un sacré bonhomme. Quel âge pourrait-il avoir aujourd'hui? Surement un centenaire. Probablement mort et enterré.

Gaspard se souvenait très bien de lui et de son nom. Alexandre Soury. Il ne l'avait côtoyé pourtant que quatre mois de sa vie. Certains êtres marquent davantage la mémoire que d'autres.

Gaspard s'était trouvé une passion pour la gastronomie. Il cuisinait pour de belles tablées d'amis qui venaient souvent le

voir, chargés de bouteilles, de produits naturels et bio de préférence. Les soirs, il finissait les restes. La plupart du temps, une poignée de fruits rouges dans un fromage battu, une tartine de tapenade ou de la soupe en hiver. Manger léger le soir et faire un vrai festin le matin. Il n'avait jamais été adepte du salé au réveil mais raffolait de bols de fruits des bois, de petites pêches de vigne, de poires bien mûres, un assortiment de baies, une purée d'abricot, ou une salade de fruits exotiques au cœur de l'hiver.

Il se rappelait de ses goûts culinaires assez particuliers lorsqu'il était enfant. Il avait un souci avec les fruits qu'il ne mangeait qu'à peine mûrs. Ils devaient croquer sous sa dent. Les bananes étaient vertes, les pommes dures comme de la pierre. Jusqu'à huit ans, il ôtait les fruits sur les tartes et dévorait la pâte nue. Il n'appréciait pas trop les légumes, comme tous les enfants. Tout cela avait bien changé.

Après un repas léger, Gaspard aimait faire quelques pas autour du chalet en attendant que le jour s'assombrisse les mois d'été ou bien il ouvrait un livre en attendant que le sommeil ne vienne l'envelopper les longs mois d'hiver. Il ne cherchait jamais à se coucher à une heure précise. Le sommeil venait le prendre par ses paupières qui s'affaissaient toutes seules. Il allait tout simplement se coucher dans son lit devenu trop grand. C'est surtout à ce moment là qu'Eglantine lui manquait cruellement. Il ne craignait pas la solitude mais cette impossibilité de communiquer dorénavant avec celle qui avait partagé plus de la moitié de sa vie lui pesait. Il lui semblait qu'il lui manquait un membre, une partie de lui-même. La simple présence d'Eglantine le rassurait. Veuf, il se sentait un trapéziste sans filet.

Il se rappelait quelques personnages hauts en couleurs, ceux qui avaient marqué sa vie. Albert ou Alain ou Almand ou Alfonse... En tout cas ça commençait par Al. C'était son surnom. Lui aussi avait collectionné les métiers peu ordinaires. Durant deux saisons il avait été dormeur professionnel pour une grande marque de literie. Il passait donc ses nuits à tester, expérimenter,

contrôler, vérifier, analyser, inspecter, évaluer des montagnes de matelas qu'il stockait dans son garage. Il notait le moelleux, constatait le maintien de dizaines de prototypes.

Mais son vrai métier était celui de collectionneur professionnel. Sa première collection proposait des rires. Des milliers de rires enregistrés à la sauvette. Il se postait dans les endroits publics, un square, un café et actionnait son mini enregistreur sous le nez d'inconnus au rire singulier, mais c'est dans les salles où se produisaient les meilleurs humoristes du moment qu'il moissonnait grandement.

Lorsqu'une nouvelle marotte le prenait, il se débarrassait de sa collection. C'est de cette façon qu'il gagnait sa vie. Sa collection de rires avait trouvé preneur dans la personne d'un richissime propriétaire terrien du Vénézuéla.

Il avait vendu aux enchères deux livres bien particuliers. Sur ces deux carnets, près de trois mille autographes de vedettes collectés lors d'avant premières, de festivals, d'émissions télé aux Etats-Unis. Il avait parcouru le pays pendant quatre ans pour remplir les deux volumes. Un prince arabe, passionné de cinéma avait levé la main le dernier dans cette petite salle située à Manhattan. Huit cent mille dollars. Sûrement son plus beau coup.

Parfois il mettait en scène sa collection. Ainsi, ce moulin miniature constitué des 192 pierres provenant de tous les pays du monde. Cette fresque murale et aquatique composée d'échantillons d'eau prélevées dans plus de dix mille lacs du monde. Il avait publié un livre de photos de baisers de cinéma pour la bonne cause : la lutte contre le Sida, du moins contre les préjugés que véhiculait l'ignorance des modes de contamination. Il avait sillonné le monde entier, en connaissait les moindres recoins, les lieux les plus mystérieux. Pourtant sa dernière volonté ne fut pas exaucée. Il désirait se faire incinérer en pénétrant dans l'atmosphère, son cercueil largué depuis une fusée. Il ne put jamais obtenir l'autorisation des militaires américains. Ses amis lui rendirent alors hommage d'une très belle façon. A la fin de la cérémonie de crémation, trente huit de ses proches les plus fidèles se répartirent ses cendres. Chacun

disposait d'une grosse pincée et d'un billet d'avion. La troupe s'engageait à disperser aux trente huit coins du monde un peu de ce qui avait été Al.

Gaspard sentait bien que son tour allait venir.

L'immortalité est stérile. Après tout, les étoiles ont dû s'éteindre pour répandre les particules nécessaires à la vie. Les plantes doivent périr pour fournir le terreau essentiel à la régénérescence. Mais qu'allait laisser Gaspard derrière lui? L'humilité vient avec l'âge. On se rend compte de la futilité des choses, de la brièveté de la vie, de l'inconséquence de nos choix. Peu importe que l'on aille à droite plutôt qu'à gauche, qu'on préfère tel chemin à tel autre, nous sommes tous emportés dans le grand tourbillon et, à l'échelle géologique, cela ne prend pas le temps d'un flash. Et ensuite? Qu'allait se passer? Le temps continuerait son inexorable progression. L'humanité se renouvellerait jusqu'à ce qu'elle ne soit plus capable de s'adapter à son milieu. Alors d'autres espèces prendrait les commandes. Les mammifères avaient remplacé les dinosaures, quel serait le prochain dominateur? Quoiqu'il arrive, tout disparaîtrait dans moins de cinq milliards d'années. Tout? Juste notre système solaire. Il faudrait que l'horloge atomique fasse quantités de révolutions pour que l'univers s'éteigne à son tour. Et après? Serait-ce seulement la fin? Les cendres de l'univers seraient-elles le terreau d'un nouveau départ?

Gaspard reposa le roman qu'il venait de terminer.

Il porta son regard sur cette pièce où il avait vécu pendant quelques années. On arrive à un point où les objets deviennent nos amis, nos repères. Cette esquisse que Marie lui avait offert pour ses trente ans. Un portrait. Son portrait. Cette table en noyer qu'ils avaient dégoté, Eglantine et lui, chez un ébéniste Cévenol. Il ne se souvenait pas de son nom mais sa figure lui revenait comme s'il l'avait quitté hier. Et le travail de ses mains surtout. Gaspard aurait aimé pouvoir se servir de ses dix doigts de cette façon. Un vulgaire morceau de bois prenait vie entre ses mains. C'était magique. Gaspard a toujours eu une admiration sans limite pour les artistes. Ils ont un point en commun avec

Gaspard: il savent regardent derrière la façade des choses, ils savent pénétrer au-delà des apparences. Un autre angle. Une lumière différente.

Pour créer il faut savoir observer. Même les imaginations les plus fertiles puisent inconsciemment dans les infimes détails du réel. Gaspard savait observer mais il n'avait pas le talent pour traduire ce qu'il apercevait en quelque chose de bien réel, de palpable.

Dans cette pièce était résumée toute sa vie. Chaque objet avait son histoire, ses anecdotes. Tous lui parlaient de sa vie passée et des gens qu'il avait croisé, aimé.

Il s'avança vers le pan de mur face à la cheminée où trônait un sous verre qui emprisonnait une pochette d'un très vieux quarante cinq tours. Il n'avait ni plus ni moins l'âge de Gaspard. Sur la photo, quatre jeunes gens admirablement bien peignés posent dans un costume bleu ciel sans col, cravatés comme des collégiens. Deux se tiennent assis, le menton posé sur leur poing gauche, les deux autres sont debout derrière, l'un croisant les bras, l'autre les laissant ballant. Le premier disque du plus formidable groupe pop de tous les temps, celui-là même que Gaspard avait découvert rue de la Huchette il y aura bientôt quatre vingt dix ans. Cette coïncidence l'avait pas mal troublé lorsqu'il l'avait appris. Pour la petite histoire, c'est Ringo Starr qui joue de la batterie sur la version dédiée au single sorti le cinq octobre 1962. Mais on avait fait appel à un musicien professionnel pour la version qui figure sur l'album. Il n'y a qu'un moyen de faire la différence entre les deux variantes et Gaspard la connaissait comme on sait un théorème. Sur la version de l'album on peut entendre le tambourin de Ringo.

Gaspard sirota une infusion myrtille et mûre. Il rêvassa allongé sur son lit. Quelques gouttes de pluie commencèrent à le bercer gentiment. Il se souvint de Mikul ou Mukul ou Mukesh. Il n'était pas très sûr de son prénom une fois encore.

Il l'avait rencontré lors d'un voyage à Calcutta. Mikul, Mukul ou Mukesh ou était-ce Mitul ou Mitesh était un adepte du Jaïnisme. Bien plus qu'une religion, c'était une philosophie de vie.

Cinq vœux rythmaient la vie de ses adeptes, plus ou moins radicaux comme pour tout précepte. Certains suivaient ces règles à la lettre, d'autres étaient moins orthodoxes afin de pouvoir concilier ces vertus avec un style de vie moderne.

Les fidèles devaient vivre en respectant la vie avec un grand V, faire preuve d'humilité en toutes circonstances.

Ahimsâ était le vœu de non-violence. Les jaïns proscrivaient le meurtre bien entendu, mais aussi toute forme de brutalité ou d'agression non seulement envers les hommes et les femmes mais aussi en ce qui concerne les animaux, insectes compris. Certains fixaient un mouchoir devant leur bouche pour ne pas avaler par accident un moucheron et l'on raconte qu'il fallait s'abstenir de faire de l'ombre aux scarabées ou aux fourmis. La violence physique était interdite mais simplement toute manifestation de colère. D'une règle générale, celui qui n'était pas maître de ses émotions ne pouvait pas devenir Jaïn.

Asteya était le vœu d'honnêteté. Le vol était interdit évidemment mais aussi toute forme de mensonge, de manipulation, qui relevait de Satya, le vœu de sincérité. Au-delà, les Jaïns ne devaient jamais accepter de don, de cadeau. Cela recoupait Aparigraha, le vœu de détachement. Un Jaïn ne devait posséder que le strict nécessaire, l'idéal étant de n'avoir aucun objet. La conscience ne devait pas se laisser corrompre par les choses matérielles. Dans notre monde mercantile, ce vœu était le plus difficile à tenir. D'autre part, ce non attachement aux choses se doublait d'une non possessivité envers les êtres humains. La passion était bannie en amour. Cette liberté ne pouvait cependant pas dépasser certaines limites.

Brahmacharya était le vœu de fidélité (ou de chasteté pour les ascètes) qui recoupait là encore l'interdit du vol. Tromper c'était voler la confiance de l'être aimé.

L'ami de Gaspard, dont il renonce maintenant à se souvenir du nom mais dont il revoit exactement les traits, était en porte à faux avec ce dernier enseignement. Fidèle à sa femme, mais point chaste. S'il suivait scrupuleusement tous les préceptes de sa religion, il n'en approuvait pas une certaine austérité. La frugalité, la sobriété, d'accord mais il ne fallait pas s'empêcher

de rire et de profiter des bonheurs de l'existence. Ces plaisirs simples qui ne nuisent à personne. Ainsi il honorait sa femme comme le premier des épicuriens. Même chose pour la nourriture. En vertu du principe Aparigraha qui veut qu'on ne possède que le strict nécessaire, il était inconvenant de manger plus qu'il ne fallait. Alors, ses repas frugaux étaient interminables, prenant le temps de mâcher lentement pour faire durer le plaisir de la dégustation d'une part et avoir l'impression de faire un festin. Il est bien connu que les capteurs au niveau du palais informent le cerveau que l'on ingurgite de la nourriture seulement au bout de vingt minutes. Avant ce laps de temps, on peut avaler des quantités phénoménales d'aliments sans avoir le sentiment d'être rassasié. C'est sur ce principe que les Fast-Food du monde entier misent pour engraisser leurs clients. De plus, une nourriture fade ralentit ce processus. On a l'impression d'être plus vite comblé lorsqu'on consomme des mets épicés et Dieu merci, l'Inde possédait ce qu'il fallait en la matière. D'autre part, cela était salubre puisqu'on mange deux fois plus que nécessaire. Notre corps est comme une étoile, consommant son carburant, brûlant son énergie. Les plus voraces sont les plus brillantes mais aussi les plus éphémères. Le secret d'une vie saine et longue passe par des repas légers, un sommeil régulier, pas nécessairement long mais profond.

Gaspard avait gardé cette habitude de mâcher longuement les aliments, réduisant d'autant la quantité d'aliments mais non son appétit.

Enfin, ce qui avait étonné Gaspard, c'est cette conviction que pour gagner son salut dans l'au-delà, améliorer son karma et bénéficier d'une réincarnation correcte, il fallait sauver une vie.

Gaspard avait-il sauvé une vie?

S'il avait l'impression d'avoir échappé au moins six fois à une mort certaine, il n'était pas sûr d'avoir œuvré pour le bien de ses semblables au point d'épargner à au moins un d'entre eux le châtement suprême.

Sans succomber à une nostalgie stérile, il lui arrivait de penser au passé, à ces rencontres qui l'avaient toujours enrichi. Avait-il été capable d'apporter aux autres ce qu'ils lui avaient offert?

Que de questions existentielles à l'heure de faire son ultime révérence!

Car il savait bien que la chance ou le hasard ne l'épargnerait pas cette fois.

Son dernier bilan médical était excellent. Il avait un cœur de jeune homme, nonobstant cette petite malformation, cette arythmie qui tendait justement à s'effacer avec les années. Il ne souffrait pas plus que la moyenne des nonagénaires certifiés. Que pouvait-il lui arriver? Il fallait tout de même que la machine se grippe un jour ou l'autre.

Il n'avait pas peur de la mort. Juste cette appréhension qui ne l'avait jamais quitté sur le temps qui continuerait d'égrener ses siècles après lui. Après l'espèce humaine. Après le système solaire. Après l'extinction de l'univers?

Ce soir-là, comme tous les autres soirs, il avait dégusté une poire bien juteuse (il aimait que les fruits soient bien mûrs, tout juste à la limite d'un début de pourrissement qui révélait tous leurs arômes et leurs saveurs), puis croqué dans une tartine qu'il faisait griller, le rendant tout juste croustillant avant d'y poser un petit fromage de chèvre, un petit palet qu'on nomme Cabecou dans la région de Rocamadour. La chaleur du pain grillé faisait doucement fondre le fromage et deux cerneaux de noix complétaient ce bonheur. Un bon verre de Bergerac accompagnait ce diner frugal. Peut-être siroterait-il une tisane avant de se mettre au lit. Il n'était pas sept heures mais la nuit était déjà profonde. Gaspard dinait de bonne heure, surtout en hiver.

Il avait ouvert un bon livre, un de ceux qu'il aimait à relire à intervalles réguliers. Il y était question de naufrage en plein pacifique. Le soleil était puissant, l'île accueillante et la végétation exubérante. Gaspard aimait à ce point se dépayser qu'il préférait lire les récits de glace et de neige en plein été et conservait les aventures estivales, les voyages dans les îles chaudes pour le cœur de l'hiver.

Le héros avait bien entendu échoué seul sur l'île. Il avait passé des semaines à vouloir s'enfuir de cette prison dorée, retrouver à

tout force la civilisation, son confort et ses coutumes. C'était bien entendu un anglais de la meilleure éducation qui continuait de nouer une cravate alors qu'il se trouvait seul sur l'île avec pour toute compagnie quelques aras et une bande de singes farceurs. Les mois avaient passé. Puis les années. Il n'avait pas vraiment exploré l'île comme tout bon sujet de sa majesté se doit de le faire. Un reste de colonialisme sans doute. Il était trop absorbé par sa fuite vers la civilisation, vers le monde des humains, son monde. Il ne s'était pas résigné, mais il avait commencé à arpenter plus en profondeur la jungle qui le coupait du centre de l'île. Des années après son naufrage, il avait fait la rencontre d'une tribu. Autant aux antipodes de son style de vie qu'ils l'étaient géographiquement.

Gaspard raffolait de cette confrontation entre deux cultures si différentes. C'était souvent une source de quiproquos, de scènes grotesques, farfelues, rocambolesques. Et cela déclenchait de vrais fou-rires dans son estomac. Peu à peu, le Robinson improvisé se transformait. Il avait laissé tomber sa si précieuse cravate, perdu de sa raideur autant physique que morale. Et il était tombé amoureux. Une jeune vahiné avait fait fondre un cœur trop rigoureux et lui avait fait oublier ses rêves d'évasion. Mais le cours du temps rattrape toujours ceux qui s'aiment. Une bouteille lancée dans l'océan cinq ans auparavant était parvenue jusqu'au premier port de la civilisation. Cela ne faisait pas de doute. Le message était bien signé du lord réputé qui s'était échoué dix ans auparavant et qu'on croyait mort. Une expédition s'était mise en route et avait trouvé l'île, judicieusement décrite et repérée par les talents de navigateur du fameux lord. Une équipée s'était enfoncée dans l'inextricable jungle sous le commandement du propre cousin du lord en personne. Lorsqu'ils découvrirent la petite tribu, celle-ci prit peur. Le lord ne se souvenait plus de son message laissé au gré des flots dans une bouteille de rhum vide. Il était habillé (si peu) et peint (totalement) comme chaque membre de la tribu dont il faisait désormais partie, son mariage avec la belle indigène ayant été célébré la semaine passée. La réaction des colons ne se fit pas attendre. Devant l'attitude renfrognée de ces sauvages qu'un

manque cruel de connaissance de la part des civilisés faisait apparenter à de vulgaires animaux, ils chargèrent en déchargeant leurs fusils. Ce fut un carnage. Parmi les cadavres à demi nus, se lisait des expressions de surprise plus que de peur dans les regards éteints. Au milieu du charnier, on retrouva une jeune amazone amoureusement protégée dans les bras d'un autochtone plus grand que la moyenne et que le chef de l'expédition reconnu sous la couche de maquillage comme étant son propre cousin.

Gaspard aimait bien cette histoire. Elle était pleine d'enseignements sous ses dehors d'aventures pour gamins et truffée d'humour et de situations cocasses. Les êtres soit disant civilisés se révélaient être plus atrabilaires que les sauvages. C'était d'autre part un hymne à la nature et à la simplicité. Une ode à la beauté du monde eu aux sentiments purs et innocents. Le jardin d'Eden perdu en quelque sorte.

Il avait glissé son marque page entre les pages 252 et 253, avait quitté son fauteuil, fourragé un peu dans les braises qui rougeoyaient en lançant de temps à autre quelque flammèche peu convaincues dans l'âtre de la cheminée. Et il était parti se coucher sans sacrifier à sa tasse de tisane aux fruits des bois. Il était allongé sur son lit, juste recouvert d'une mince couette qui ne pesait pas plus qu'un léger nuage d'été dans un ciel clair. Il n'avait cependant pas froid. Il respirait lentement, profondément. Et s'endormit. Seul. Comme chaque soir depuis bientôt dix ans. Quelques pensées traversèrent son esprit mais s'altèrent rapidement. Le sommeil tombait comme un soir de Décembre. Dans moins d'un mois ce serait Noël. Les premières neiges recouvreraient les montagnes.

Sa respiration était régulière. Son pouls rythmait son corps assoupi. Quelques tressautements animaient parfois le bout de ses orteils. Sous ses paupières closes, ses yeux bougeaient. Il rêvait. Sa respiration se fit plus ample. Son pouls ralentit. Une esquisse de sourire lui vint aux lèvres. Les battements de son cœur diminuèrent pour ne plus se contracter qu'une fois toutes les deux secondes. Un tempo de sportif. Gaspard dormait d'un sommeil de plomb. Sa respiration gagna encore en profondeur.

On pouvait croire aisément que chaque alvéole de ses poumons se développait au contact de l'air inspiré et que, lors de l'expiration, il se vidait totalement de l'air contenu dans sa poitrine. Il était un bouddhiste en pleine méditation. Son rythme cardiaque baissa encore jusqu'à ne émettre que dix battements à la minute. Un grand bien être envahissait son cerveau. Il se sentait rassuré, libéré. Il accédait au bonheur.

Alors son cœur cessa de battre. Tout simplement. Au beau milieu d'une nuit sans lune où les étoiles scintillaient dans un ciel noir d'encre. Le silence des ténèbres ne fut troublé que par l'appel hululé d'une chouette. Puis les premiers flocons se mirent à tomber, tout doucement, semblant vouloir effleurer le sol comme des parachutistes ralentissant lors de leur atterrissage.

